This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08161852 6

Digitized by Google

THE
NEW YORK PUBLIC LIBRARY
PRESENTED BY
Dr. Jonathan Wright
14. May — 1915.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THÉATRE
D'EURIPIDE

I

Digitized by Google

Paris. — Imp. Viéville et Capiomont, 6, rue des Poitevins.

Digitized by Google

THÉATRE D'EURIPIDE

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
ACCOMPAGNÉE DE NOTES EXPLICATIVES

ET

Suivie des notes de J. RACINE sur le Théâtre d'Euripide

PAR

ÉMILE PESSONNEAUX

TRADUCTEUR D'HOMÈRE ET DE SOPHOCLE

TOME PREMIER

PARIS

CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

28, QUAI DU LOUVRE, 28

1875

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
684837
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1915 L

Digitized by Google

A MONSIEUR PATIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HOMMAGE RESPECTUEUX.

Digitized by Google

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

Digitized by Google

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Euripide[1] naquit à Salamine, sous l'archontat de Callias, la première année de la LXXVe Olympiade (430 av. J.-C.), le jour même, dit-on, où les Athéniens livrèrent aux Perses dans les eaux de cette île la bataille fameuse qui ruina les projets ambitieux de Xerxès et sauva l'indépendance de la Grèce. Son père s'appelait Mnésarque ou plutôt Mnésarchide, et sa mère Clito. Nicolas de Damas[2] raconte que son père était Béotien, et que, ne pouvant payer ses dettes, il fut noté d'infamie, forcé de s'expatrier, et vint s'établir à Athènes. Suidas[3] le dit également Béotien,

1. Ces détails biographiques sont empruntés, pour la plupart, à la savante préface que M. Witzschel a placée en tête de son édition grecque du théâtre d'Euripide (Lipsiæ, MDCCCLV).

2. *Stobée*, XLIV, 41.

3. Au mot Εὐριπίδης.

Digitized by Google

mais il ne parle ni de dettes ni de flétrissure ; et l'on peut supposer que les poëtes comiques, et surtout Aristophane, qui n'a point épargné ses sarcasmes à Euripide, n'auraient pas manqué de noter le fait, s'il était vrai. Ajoutez à cela que Théophraste assure qu'Euripide était du nombre des jeunes garçons qui présentaient le vin aux danseurs dans les *Thargélies* ou fêtes d'Apollon et de Diane[1]. Or, cette fonction était réservée aux enfants de noble famille. De plus, nous lisons dans le grand Étymologique[2] et dans le Lexique d'Harpocration[3] que le nom d'Euripide figurait sur les registres du bourg de Phlya appartenant à la tribu Ptolémaïde. Enfin, les biographes de notre poëte se bornent à dire que son père était cabaretier[4]. — Il paraît donc suffisamment établi qu'Euripide était Athénien. — Quant à la mère d'Euripide, était-elle réellement marchande de légumes, ainsi qu'Aristophane le répète à satiété[5], ou de noble naissance, comme le prétend l'historien Philochorus[6] ? il est assez difficile de trancher cette question ; remarquons seulement qu'au temps de Valère-Maxime, on ne savait plus rien de Clito, et que l'origine, la condition,

1. *Athénée*, X, p. 421.
2. *Etym. M.*, p. 795, 40.
3. *Harpocr.*, p. 182, 6.
4. Westermann, Βιογράφοι, p. 133, ά; 139, β'; 141, γ'.
5. *Chevaliers*, 19; *Acharniens*, 477; *Thesmophories*, 385, 456, 910; etc.
6. Westermann, p. 141.

Digitized by Google

le nom même de la mère d'Euripide étaient également inconnus[1].

Avant d'aborder le théâtre, Euripide fut successivement athlète et peintre. Sur la foi d'un oracle qui annonçait à Mnésarchide que son fils serait couronné dans les jeux, le jeune homme s'exerça d'abord au pancrace et au pugilat; et il fut, en effet, vainqueur dans les luttes athlétiques instituées à Éleusis en mémoire de Thésée[2]. Néanmoins le futur émule de Sophocle ne tarda pas à se dégoûter du régime et de la société des athlètes; il s'essaya dans la peinture, et l'on montrait à Mégare un tableau qui lui était attribué[3]. Bientôt il se sentit attiré vers les orateurs et les philosophes qui passionnaient alors le peuple athénien, et il suivit les leçons de Prodicus et d'Anaxagore. Quant à Socrate, qu'on lui donne également pour maître, il était plus jeune de douze ans qu'Euripide[4]; et, s'il y a entre la morale du poëte et celle du philosophe une analogie frappante, c'est plutôt le philosophe qui s'est inspiré du poëte; d'ailleurs, tous deux ont été disciples d'Anaxagore, ce qui explique assez pourquoi ils ont professé, l'un sur la scène, l'autre dans l'école, les mêmes principes.

On sait la date précise et le titre de la première tra-

1. Valère-Maxime, III, 4, ext. 2.
2. Aulu-Gelle, XV, 20.
3. Thomas Magister. *Vie d'Euripide.*
4. Diogène Laerte, II, 22; Élien, *Hist. variées*, II, 13.

Digitized by Google

gédie d'Euripide : elle s'appelait *Peliades* et fut représentée la première année de la LXXXIe Olympiade : notre poëte avait vingt-cinq ans, et il obtint le troisième prix. Depuis lors, il ne cessa de travailler pour le théâtre ; et, malgré le grand nombre d'ouvrages qu'il présenta au concours (quatre-vingt-douze selon les uns, soixante-quinze selon d'autres), il ne vainquit ses compétiteurs que cinq fois[1]. On s'explique aisément cet insuccès en songeant au caractère mobile et capricieux du peuple athénien, à la passion politique, à la partialité ou même à la sottise des juges, et surtout aux innovations que le poëte avait introduites dans la tragédie, si différente chez lui de ce qu'elle était chez Sophocle. Néanmoins Euripide eut des partisans, et il put se consoler du petit nombre de ses couronnes en voyant Socrate lui donner son suffrage, et, bien qu'il parût rarement au théâtre, assister à chaque œuvre nouvelle du poëte-philosophe. Hors de l'Attique, le renom d'Euripide était plus grand encore ; et Plutarque raconte[2] que les Athéniens, restés prisonniers en Sicile après la défaite de Nicias, recouvrèrent la liberté ou trouvèrent un adoucissement à leur infortune, pour avoir retenu et chanté à leurs maîtres quelques vers d'Euripide.

Les biographes du poëte nous le représentent comme un homme triste, morose, ennemi du rire, et

1. Aulu-Gelle, XVII, 4.
2. *Vie de Nicias*, 29.

Digitized by Google

surtout ennemi des femmes. Le fait est qu'il les a fort maltraitées dans ses ouvrages, et qu'il avait de solides raisons pour ne pas leur vouloir du bien. Il se maria deux fois, et ces deux unions ne furent pas heureuses. Sa première femme, Chœrilla, lui avait donné trois fils (Mnésiloque, Mnésarchide, Euripide); il la répudia à cause de son inconduite, et épousa Mélitto dont les mœurs ne furent pas plus irréprochables. Est-ce à ces chagrins domestiques, dont les poëtes comiques s'emparèrent pour accabler Euripide de leurs railleries[1], ou bien à l'abandon dans lequel les Athéniens laissèrent le poëte vieillissant, ou plutôt aux sollicitations pressantes du roi de Macédoine, Archélaüs, protecteur des poëtes et des artistes, qu'il faut attribuer la résolution que prit Euripide de quitter sa patrie? Ces trois motifs réunis le décidèrent sans doute à renoncer au séjour d'Athènes. Ce qu'il y a de certain, c'est que, sur la fin de sa vie (409 av. J.-C.), il se transporta d'abord à Magnésie, puis à Pella, où il resta jusqu'à sa mort. Dans cette retraite volontaire il écrivit, dit-on, quatre tragédies nouvelles : *Archélaüs*, *Iphigénie à Aulis*, *Alcmæon* et *les Bacchantes;* la première et la troisième sont perdues; les deux autres, représentées à Athènes après la mort du poëte, comptent parmi ses chefs-d'œuvre.

La faveur dont Euripide jouissait auprès d'Arché-

1. Thomas Magister, p. 140.

Digitized by Google

laüs excita, paraît-il, la jalousie des courtisans et des poëtes macédoniens. Ils gagnèrent à prix d'or un certain Lysimaque, chargé de nourrir la meute royale; et, un jour qu'Euripide se promenait dans une campagne solitaire, les chiens se jetèrent sur lui et le mirent en pièces[1]. Cet événement eut lieu la deuxième année de la XCIII^e^ Olympiade (406 av. J.-C.)[2]. La nouvelle de la mort d'Euripide excita dans Athènes une vive émotion et des regrets universels. Le vieux Sophocle (il mourut quelques mois après) prit des habits de deuil, et, le jour de la représentation de l'*Œdipe à Colone*, ses acteurs parurent au théâtre sans couronne sur la tête[3]. Le roi Archélaüs ayant refusé de rendre aux Athéniens les ossements du poëte, ceux-ci lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduit du Pirée à la ville, à l'endroit où s'éleva plus tard le tombeau de Ménandre[4]: on y lisait cette inscription composée par Timothée de Milet: « La Grèce entière est un monument à Euripide: la terre de Macédoine a ses os: car c'est là qu'il termina sa vie. Sa patrie était la Grèce de la Grèce, Athènes. Particulièrement cher aux Muses, on le vante à plus d'un titre[5]. »

1. Westermann, Βιογράφοι.
2. Diodore de Sicile, XIII, 103; Suidas, Σοφοκλῆς.
3. Thomas Magister.
4. Pausanias, I, 2, 2.
5. Anthologie, VII, 45.

Digitized by Google

Des soixante-quinze pièces, au moins, qu'Euripide avait composées, il ne nous reste que dix-huit tragédies et un drame satyrique. Pour apprécier l'œuvre du poëte, nous pourrions nous borner à transcrire ici quelques lignes où Schlegel a fort bien caractérisé ses qualités et ses défauts. « Il est peu d'écrivains, dit-il, dont on puisse dire avec vérité autant de bien et autant de mal. C'est un esprit extraordinairement ingénieux, d'une adresse merveilleuse dans tous les exercices intellectuels; mais, parmi une foule de qualités aimables et brillantes, on ne trouve en lui ni cette profondeur sérieuse d'une âme élevée, ni cette sagesse harmonieuse que nous admirons dans Eschyle et dans Sophocle. Il cherche toujours à plaire sans être difficile sur les moyens. De là vient qu'il est sans cesse inégal à lui-même : il a des passages d'une beauté ravissante, et d'autres fois il tombe dans de véritables trivialités; mais avec tous ces défauts il possède la souplesse la plus heureuse et un certain charme séduisant qui ne l'abandonne point[1]. » Tout équitable qu'est ce jugement, nous entrerons dans quelques développements qui feront mieux comprendre le rôle d'Euripide dans l'histoire de la tragédie grecque et la part d'éloge ou de blâme qui lui est due.

Il ne faut pas comparer Euripide à ses devanciers;

1. *Cours de litt. dram.*, 5e leçon.

Digitized by Google

il semble même qu'un siècle se soit écoulé entre Sophocle et lui, bien qu'ils soient contemporains: si profondes et si nombreuses sont les différences qui les séparent. Le Destin, qui plane souvent d'une manière si terrible sur les drames des temps antérieurs, a presque disparu et cédé la place à la *passion*, autre divinité, non moins implacable, cause unique des infortunes où sont précipités les faibles mortels. Les héros épiques ne sont plus des êtres supérieurs à la nature humaine; Euripide les fait descendre de leur piédestal, et les représente semblables au vulgaire et agissant par les mêmes ressorts que les hommes de son temps. « Cet abaissement des types héroïques atteint aussi les dieux, qui, dans les pièces d'Euripide, sont, comme les hommes, des êtres passionnés qu'une raison supérieure et calme ne dirige presque jamais[1]. » Le peu de cas qu'il fait d'eux, les critiques qu'il leur adresse souvent à cause des passions qu'on leur prête et qui semblent indignes de la divinité, sont, avec l'altération des légendes nationales, autant de nouveautés par lesquelles Euripide se sépare de ses prédécesseurs, et qui ôtent à ses tragédies cette majesté calme et sereine, ce caractère de grandeur religieuse que nous admirons dans Eschyle et dans Sophocle. Une autre innovation, qui n'est pas non plus un progrès de l'art, est l'introduction dans le drame de la rhétorique

1. E. Burnouf. *Litt. grecque.*

Digitized by Google

et de la philosophie. Le disciple de Prodicus et d'Anaxagore se croit trop souvent dans l'école, et, caché derrière ses personnages, il s'amuse à des discussions philosophiques, à des tournois oratoires, dont le moindre inconvénient est de ralentir l'action et de refroidir l'intérêt. Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est incontestable. Est-il un drame comparable sous ce rapport à l'*Œdipe roi*, dont l'exposition soit plus grandiose, où la curiosité du spectateur soit mieux tenue en éveil, où les péripéties soient plus saisissantes, où l'intérêt soit plus habilement ménagé jusqu'à la catastrophe finale ? Euripide élude le plus souvent les difficultés de l'exposition et du dénouement. Il débute d'ordinaire par un prologue où l'un des acteurs vient froidement rappeler tous les événements antérieurs et relatifs à l'action, rapporte sa généalogie ou celle d'un des principaux personnages, nous instruit du motif qui l'a fait descendre du ciel, si c'est un dieu, ou sortir du tombeau, si c'est un mortel; c'est là que, pour s'annoncer aux spectateurs, il se borne à décliner son nom : *Je suis la déesse Vénus. Je suis Polydore, fils d'Hécube.* Ce début rappelle les rubans déroulés qui sortaient de la bouche des figures dans les anciens tableaux. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que dans plusieurs de ces prologues, non content de nous raconter ce qui est arrivé, il nous prévient sur la plupart des événements qui vont suivre, comme pour affaiblir l'intérêt qu'il

Digitized by Google

veut inspirer. Il ne se donne guère plus de mal pour dénouer ses tragédies. Un dieu descend du ciel à l'aide de cette fameuse machine dont Horace veut que les poëtes n'usent que dans les cas de force majeure, et, venant au secours du poëte embarrassé ou qui feint de l'être, il donne aux choses une tournure satisfaisante. Enfin, dans les tragédies d'Euripide, le chœur n'est plus qu'un ornement extérieur; ses chants sont tout à fait épisodiques et sans rapport avec l'action. C'est ce qu'Aristote a relevé, lorsqu'il a dit : « Il faut que le chœur soit employé pour un acteur et qu'il soit partie du tout, non comme chez Euripide, mais comme chez Sophocle. »

Nous voilà bien loin de cette tragédie idéale, telle qu'Eschyle l'avait conçue, telle que Sophocle l'avait réalisée; l'art a dégénéré sans aucun doute; le nivellement des dieux et des héros, réduits aux proportions de l'humanité et devenus les jouets des plus vulgaires passions, a pour effet un abaissement notable de la dignité et du ton de la tragédie : la plupart des pièces d'Euripide se rapprochent même beaucoup de ce que nous autres modernes appelons *drame*[1].

Quoi qu'il en soit, le public athénien prit goût à cette transformation de la tragédie, et le poëte conquit et conserva dans son admiration et dans sa fa-

1. L'*Alceste*, une des compositions les plus originales d'Euripide et où l'élément comique a une assez grande part, pourrait être appelée *mélodrame* ou *tragi-comédie*.

Digitized by Google

veur une place glorieuse à côté de Sophocle et d'Eschyle. C'est qu'il est admirable, comme l'a dit Quintilien, dans l'expression de toutes les affections de l'âme, de celles particulièrement que fait naître la pitié; là, il est sans rival; c'est qu'il excelle à remuer les cœurs, à faire couler les larmes. « Nul n'a produit sur la scène avec des traits plus vifs et plus poignants les séductions du désir, le trouble des sens, l'anéantissement de la volonté, les ivresses du bonheur suivies du repentir et du désespoir, et, comme dit Longin, l'effrayante image de la raison abattue par le malheur[1]. » C'est dans ce sens qu'Aristote n'hésite pas à le proclamer *le plus tragique* des poëtes.

Eschyle avait conservé dans son style les hardiesses du dithyrambe, et Sophocle la magnificence de l'épopée; Euripide fixa la langue de la tragédie. Il ne retint presque aucune des expressions consacrées à la poésie; mais il sut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que, sous leur heureuse combinaison, la faiblesse de la pensée semble disparaître, et le mot le plus commun s'ennoblit. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui, dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant et si flexible, qu'il paraît se prêter sans effort à tous les besoins de l'âme[2]. C'était néanmoins

1. A. Pierron. *Litt. grecque.*
2. *Denys d'Halicarnasse.*

Digitized by Google

avec une extrême difficulté qu'il faisait des vers faciles. Il disait une fois que trois de ses vers lui avaient coûté trois jours de travail. « J'en aurais fait cent à votre place, lui dit un poëte médiocre. — Je le crois, répondit Euripide, mais ils n'auraient subsisté que trois jours[1]. »

Euripide et Sophocle moururent, avons-nous dit plus haut, à quelques mois d'intervalle. A peine avaient-ils fermé les yeux, qu'Aristophane, dans une de ses comédies[2], supposa que Bacchus, dégoûté des mauvaises tragédies qu'on représentait dans ses fêtes, était descendu aux Enfers pour en ramener Euripide, et qu'en arrivant il avait trouvé la cour de Pluton remplie de dissensions. La cause en était honorable à la poésie. Auprès du trône de ce dieu s'en élèvent plusieurs autres, sur lesquels sont assis les premiers des poëtes dans les genres nobles et élevés, mais qu'ils sont obligés de céder quand il paraît des hommes d'un talent supérieur. Eschyle occupait celui de la tragédie. Euripide veut s'en emparer : on va discuter leurs titres; le dernier est soutenu par un grand nombre de gens grossiers et sans goût, qu'ont séduits les faux ornements de son éloquence. Sophocle s'est déclaré pour Eschyle; prêt à le reconnaître pour son maître, s'il est vainqueur, et, s'il est vaincu, à disputer la couronne à Euripide. Cependant les concur-

1. Valère-Maxime, III, 7.
2. *Les Grenouilles.*

Digitized by Google

rents en viennent aux mains. L'un et l'autre, armé des traits de la satire, relève le mérite de ses pièces et déprime celles de son rival[1]. Bacchus doit prononcer : il est longtemps irrésolu; mais enfin il se déclare pour Eschyle, qui, avant de sortir des Enfers, demande instamment que, pendant son absence, Sophocle occupe sa place[2].

Nous avons suivi le texte donné par Th. Fix dans la bibliothèque grecque-latine de MM. Didot, sauf pour les sept tragédies publiées par M. H. Weil dont nous avons adopté le plus souvent les ingénieuses corrections. Les dix-neuf pièces d'Euripide ont été rangées dans l'ordre alphabétique, attendu qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer d'une manière certaine la date précise de chacune d'elles. Nous avons eu constamment sous les yeux la vieille traduction de Prévot, laquelle n'est pas sans mérite; mais, si notre travail est favorablement reçu, il le devra surtout à ces belles *Études sur les tragiques grecs*, où brillent à un si haut degré les deux qualités de l'érudition française, le *savoir* et le *goût*.

1. Voyez notre volume : *Les Grands Poëtes de la Grèce*, pages 241 et suivantes.
2. Barthélemy. *Anacharsis*, ch. 69.

Octobre 1874.

Digitized by Google

Digitized by Google

ALCESTE

Digitized by Google

PERSONNAGES :

APOLLON.

LE GÉNIE DE LA MORT.

ADMÈTE, roi de Phères.

ALCESTE, sa femme.

EUMÉLUS, leur fils.

PHÉRÈS, père d'Admète.

HERCULE.

UN SERVITEUR.

UNE SERVANTE.

LE CHŒUR, composé de vieillards de Phères.

La scène est devant le palais d'Admète, dans la ville de Phères.

Digitized by Google

ALCESTE

APOLLON. O palais d'Admète, où j'ai dû me contenter de la table des mercenaires, tout dieu que je suis ! C'est Jupiter qui l'a voulu : il avait tué mon fils Esculape[1], en le frappant, au cœur, de sa foudre ; et moi, dans ma colère, je tuai les Cyclopes, ces artisans du feu céleste. Alors mon père me condamna, en punition, à servir chez un mortel. Arrivé dans ce pays, je fis paître les bœufs pour un maître, et je protégeai cette maison jusqu'à ce jour. Pieux moi-même, j'avais rencontré un homme pieux, le fils de Phérès, que je sauvai du trépas en trompant les Parques. Ces déesses m'accordèrent qu'Admète échapperait à la mort, s'il livrait aux enfers une autre victime à sa place. Il éprouva successivement tous ses amis, et son père, et sa vieille mère qui l'a enfanté ; et il ne trouva que sa femme qui voulût mourir pour lui et renoncer à la lumière. Elle est maintenant dans le palais, entre les bras des siens, expirante : car c'est aujourd'hui qu'elle doit mourir et quitter la vie. Et moi, pour ne pas contracter de souillure dans ce palais[2], je quitte la demeure chérie où j'ai trouvé un abri. Mais

1. Jupiter craignait que les progrès de la médecine ne parvinssent à soustraire entièrement les hommes à la mort ; selon d'autres, Pluton s'était plaint qu'Esculape empiétât sur son pouvoir.

2. Les dieux du ciel ne pouvaient, sans une sorte de profanation, assister à ces spectacles funèbres.

Digitized by Google

je vois déjà approcher de ces lieux le Génie de la Mort, ce ministre des enfers, qui doit emmener Alceste dans le royaume de Pluton : il est venu à point nommé, guettant le jour marqué pour son trépas.

LE GÉNIE DE LA MORT. Ah ! ah ! que fais-tu devant ce palais ? Pourquoi te trouvé-je ici, Apollon ? C'est mal à toi de restreindre encore et d'anéantir les prérogatives des divinités infernales. Ne te suffisait-il pas d'avoir empêché la mort d'Admète, en trompant les Parques par un adroit artifice ? Te voilà, aujourd'hui encore, ton arc à la main, prêt à défendre la fille de Pélias, qui a promis, en sauvant son époux, de mourir à sa place.

APOLLON. Rassure-toi, je ne veux rien que de juste et de raisonnable.

LE GÉNIE DE LA MORT. Alors, à quoi bon ton arc, si tu ne veux rien que de juste ?

APOLLON. J'ai pour habitude de le porter toujours sur moi.

LE GÉNIE DE LA MORT. Et d'assister injustement cette maison.

APOLLON. C'est que je souffre des malheurs d'un homme qui m'est cher.

LE GÉNIE DE LA MORT. Et tu me déroberas cette victime ?

APOLLON. Mais ce n'est pas non plus par la violence que je t'ai soustrait la première.

LE GÉNIE DE LA MORT. Comment donc Admète est-il sur la terre, et non point aux enfers ?

APOLLON. Parce qu'il a donné en échange sa femme que tu viens chercher aujourd'hui.

LE GÉNIE DE LA MORT. Elle du moins, je l'emmènerai dans le séjour infernal.

APOLLON. Prends-la donc et va-t-en ; aussi bien je ne sais si je te persuaderais...

Digitized by Google

LE GÉNIE DE LA MORT. De tuer quiconque il faut tuer ? tel est, en effet, notre emploi.

APOLLON. Non pas ; mais de frapper ceux qui tardent à mourir.

LE GÉNIE DE LA MORT. J'entends, et je vois bien quel est ton désir.

APOLLON. Alceste ne pourrait-elle donc pas arriver à la vieillesse ?

LE GÉNIE DE LA MORT. Non : sache que moi aussi je suis sensible à l'honneur.

APOLLON. Tu ne saurais pourtant ravir qu'une seule existence.

LE GÉNIE DE LA MORT. Quand ce sont des jeunes gens qui meurent, j'acquiers une gloire plus grande.

APOLLON. Et si Alceste meurt dans un âge avancé, on lui fera de pompeuses obsèques.

LE GÉNIE DE LA MORT. La loi que tu portes, Apollon, est toute à l'avantage des riches.

APOLLON. Qu'est-ce à dire ? serais-tu donc, à notre insu, un raisonneur subtil ?

LE GÉNIE DE LA MORT. Ceux qui ont de quoi achèteraient le droit de mourir vieux.

APOLLON. Ainsi tu refuses de m'accorder cette faveur ?

LE GÉNIE DE LA MORT. Oui. Tu vois quelle est mon humeur.

APOLLON. Odieuse aux mortels, haïe des dieux.

LE GÉNIE DE LA MORT. Tu n'obtiendras rien de ce que tu ne dois pas obtenir.

APOLLON. Eh bien ! tu céderas, tout cruel que tu es. Dans la demeure de Phérès viendra un héros fameux, chargé par Eurysthée de lui amener des froides régions de la Thrace les chevaux de Diomède [1] ; devenu l'hôte

1. Diomède, roi de Thrace, nourrissait ses juments de chair hu-

Digitized by Google

d'Admète, il t'enlèvera de force cette femme, et nous ne t'en saurons aucun gré; tu feras ce que je souhaite, et tu ne m'en seras pas moins odieux.

LE GÉNIE DE LA MORT. Tu auras beau dire, tu n'obtiendras rien. Cette femme, dis-je, descendra dans le royaume de Pluton. Je vais la trouver, pour préluder avec mon glaive aux rites funèbres : car celui-là est consacré aux divinités infernales, dont cette arme a coupé l'extrémité des cheveux[1].

DEMI-CHŒUR. D'où vient ce calme aux abords du palais ? Pourquoi la maison d'Admète est-elle silencieuse?

DEMI-CHŒUR. Pas un ami dans le voisinage, pour me dire s'il faut pleurer la reine expirée, ou si elle vit encore et voit la lumière, cette fille de Pélias, Alceste, que je proclame comme tout le monde la meilleure des épouses.

DEMI-CHŒUR. Quelqu'un de vous entend-il dans la maison ou les gémissements, ou les battements de main, ou les lamentations, comme si le sacrifice était consommé? Point d'esclave qui stationne aux portes. Que ne parais-tu, ô Pæan, pour détourner cet orage de maux ?

DEMI-CHŒUR. Non, si elle était morte, ils ne garderaient pas le silence.

DEMI-CHŒUR. Au moins ne l'a-t-on pas encore emportée du palais.

DEMI-CHŒUR. Comment cela ? Je ne me flatte point. D'où te vient cette confiance ?

DEMI-CHŒUR. Admète aurait-il fait, sans témoin, les funérailles d'une épouse chérie ?

maine. Hercule le vainquit, le tua, et donna ses juments à Eurysthée qui les mit en liberté.

1. On se rappelle que, dans l'Énéide, Iris remplit auprès de Didon le même ministère.

Digitized by Google

DEMI-CHŒUR. Je ne vois pas devant les portes le vase d'eau lustrale que l'usage veut qu'on place aux portes des trépassés ; point de chevelure coupée et suspendue dans le vestibule, en signe de deuil ; je n'entends pas résonner les mains des jeunes femmes.

DEMI-CHŒUR. Et pourtant voici le jour fatal...

DEMI-CHŒUR. Que dis-tu là ?

DEMI-CHŒUR. Où il faut qu'elle descende sous la terre.

DEMI-CHŒUR. Tu as touché mon cœur ; tu as saisi ma pensée.

DEMI-CHŒUR. Quand les bons souffrent, c'est le devoir de quiconque a toujours passé pour bon de déplorer leur sort.

LE CHŒUR. En quelque lieu du monde qu'on envoyât un vaisseau, soit en Lycie[1], soit au séjour aride d'Ammon[2], on ne sauverait pas les jours de cette infortunée. L'inexorable destin approche, et je ne sais à quel prêtre m'adresser aux autels des dieux. Seul, s'il voyait encore la lumière, le fils d'Apollon[3] ramènerait Alceste du ténébreux séjour de Pluton : car il ressuscitait les morts, avant que Jupiter l'eût percé d'un trait de sa foudre brûlante. Mais comment espérer maintenant qu'elle vive ? Tout a été mis déjà en usage par nos rois. Des victimes sans nombre ont arrosé de leur sang les autels de tous les dieux ; et pourtant il n'y a point de remède à nos maux. Mais voici une des suivantes qui sort du palais toute en larmes : que va-t-elle nous apprendre ? Sa douleur est légitime, s'il est arrivé malheur à ses maîtres. Nous voudrions savoir si la reine respire encore ou si elle a cessé de vivre.

1. Apollon avait à Patare, en Lycie, un temple et un oracle.
2. Jupiter-Ammon avait son temple dans un oasis délicieux, à neuf jours de marche d'Alexandrie.
3. Esculape.

Digitized by Google

UNE SUIVANTE. Tu peux dire qu'elle est vivante et morte.

LE CHŒUR. Et comment peut-on être mort et vivant tout ensemble ?

LA SUIVANTE. Elle s'affaisse, elle expire.

LE CHŒUR. Malheureux un tel époux de perdre une telle épouse !

LA SUIVANTE. Mon maître ne connaît pas son malheur, il ne le verra qu'après l'événement.

LE CHŒUR. N'y a-t-il plus d'espoir de la sauver ?

LA SUIVANTE. Le jour fatal est venu : il faut céder.

LE CHŒUR. Ne fait-on pas pour elle les apprêts nécessaires ?

LA SUIVANTE. Le linceul dans lequel son époux doit l'ensevelir est préparé.

LE CHŒUR. Eh bien ! sache qu'elle mourra d'une mort glorieuse, et qu'elle est la meilleure des femmes qui soient sous le soleil.

LA SUIVANTE. Comment ne serait-elle pas la meilleure ? Qui dira le contraire ? Pour l'emporter sur elle, que faut-il être ? Peut-on mieux prouver sa tendresse pour un époux qu'en voulant mourir à sa place ? Voilà ce que sait déjà toute la ville ; maintenant, apprends et admire ce qu'elle a fait dans le palais. Quand elle a reconnu que le jour fatal était arrivé, elle a baigné son beau corps dans l'eau du fleuve, et, tirant de ses coffres de cèdre de riches vêtements, elle s'est élégamment parée ; puis, se tenant devant son foyer, elle a fait à Vesta cette prière : « O Déesse (car je descends sous la terre, et c'est pour la dernière fois que je me prosterne devant toi), je te demanderai en grâce de veiller sur mes enfants orphelins, et de donner à mon fils une tendre épouse, à ma fille un noble époux ; que mes enfants ne meurent point avant le temps, ainsi que périt leur mère, mais qu'ils

Digitized by Google

achèvent leur existence au sein de la joie et du bonheur et sur le sol natal. » Elle s'est approchée de tous les autels qui sont dans le palais d'Admète, les a couronnés, et a prié en effeuillant des branches de myrte, sans pleurer, sans gémir, sans que le mal prêt à la frapper altérât les grâces de son visage. Ensuite, quand elle est entrée dans sa chambre, à la vue de son lit elle a pleuré et dit : « O lit, où ma ceinture virginale a été dénouée par l'homme pour qui je meurs, adieu ! car je ne te hais point; à moi seule, pourtant, tu as été funeste : car, si je meurs, c'est pour ne pas te trahir, toi et mon époux. Sans doute une autre femme te possédera, plus heureuse peut-être, mais non pas plus chaste. » Elle tombé alors sur son lit qu'elle baise et arrose tout entier des flots de larmes qui tombent de ses yeux. Quand elle a soulagé sa douleur à force de pleurer, elle s'arrache de sa couche et s'avance le front baissé. Mais à peine sortie de la chambre, elle revient sur ses pas et se jette de nouveau sur son lit, et s'y jette encore. Cependant, suspendus à la robe de leur mère, ses enfants pleuraient; Alceste, les prenant dans ses bras, les embrassait l'un après l'autre, comme devant bientôt mourir. Dans le palais, tous les esclaves pleuraient, plaignant le sort de leur maîtresse : elle tendait la main à chacun, et il n'en est pas de si misérable à qui elle n'ait parlé et dont elle n'ait reçu les adieux. Voilà le triste spectacle que présente la maison d'Admète. En mourant, il n'aurait perdu que la vie; en échappant à la mort, il ressent une douleur telle qu'il ne l'oubliera jamais.

LE CHŒUR. Sans doute Admète déplore la fatalité cruelle qui le prive d'une femme accomplie?

LA SUIVANTE. Oui, il pleure, tenant entre ses bras son épouse chérie, et il la supplie de ne pas l'abandonner : rêve impossible! car un mal secret la mine et la con-

Digitized by Google

sume; elle languit, misérable fardeau pour celui qui la porte. Quoiqu'elle n'ait plus qu'un souffle de vie, elle veut néanmoins contempler encore la lumière du soleil : car c'est aujourd'hui pour la dernière fois qu'elle verra l'astre brillant du jour. Mais je vais annoncer ta présence : car tous les sujets ne sont pas bienveillants pour leurs princes et disposés à prendre part à leurs malheurs. Mais toi, tu es un vieil ami de mes maîtres.

DEMI-CHŒUR. O Jupiter, quelle issue trouver à de pareils maux? quel remède à l'infortune qui accable nos rois?

DEMI-CHŒUR. Quelqu'un sort-il du palais? Couperai-je ma chevelure? Allons-nous revêtir des habits de deuil?

DEMI-CHŒUR. Il n'en faut point douter, amis; mais invoquons néanmoins les dieux; grand est le pouvoir des dieux.

DEMI-CHŒUR. Puissant Apollon, trouve un remède aux maux d'Admète! Viens, viens à son aide. Déjà, naguère, tu as trouvé le moyen de le sauver; aujourd'hui encore délivre-le de la mort et apaise l'homicide Pluton.

DEMI-CHŒUR. Hélas! hélas! ô fils de Phérès, que deviendras-tu, privé de ton épouse?

DEMI-CHŒUR. Ah! ce n'est pas assez, dans un pareil malheur, de te percer d'un glaive; que dis-je! de te suspendre, le cou pris dans un lacet.

DEMI-CHŒUR. Car tu verras périr en ce jour une femme, je ne dis pas chérie, mais adorée.

DEMI-CHŒUR. Voyez, voyez! la voilà qui sort du palais, ainsi que son époux. Crie et gémis, ô terre de Phères, à la vue de la meilleure des femmes, flétrie par la maladie et descendant sous la terre dans le royaume infernal.

DEMI-CHŒUR. Oui, je nierai toujours que l'hymen offre plus de joies que de peines, si j'en crois les leçons

Digitized by Google

du passé et que j'envisage les infortunes de ce prince, qui, privé de la meilleure des épouses, mènera désormais une existence insupportable.

ALCESTE. Soleil, et lumière du jour, et nuages rapides qui tourbillonnez dans le ciel...

ADMÈTE. Ce soleil me voit ainsi que toi, malheureux tous les deux, sans avoir rien fait aux dieux qui pût te mériter le trépas.

ALCESTE. Terre, et palais, et lit nuptial d'Iolcos ma patrie...

ADMÈTE. Ranime-toi, infortunée; ne m'abandonne pas et prie les dieux tout-puissants d'avoir pitié de toi.

ALCESTE. Je vois la barque à deux rames, et le nocher des enfers, Charon, la main appuyée sur son croc. Le voilà qui m'appelle : « Que tardes-tu ? hâte-toi ; pourquoi m'arrêter ? » C'est ainsi que me presse l'impatient Charon.

ADMÈTE. Hélas ! trop funeste pour moi la traversée dont tu parles. O infortunée, quels maux nous souffrons !

ALCESTE. On m'entraîne, on m'entraîne (ne vois-tu pas?) à la cour infernale : c'est Pluton voltigeant et fixant sur moi ses yeux bleuâtres. Que vas-tu faire? lâche-moi. O malheureuse femme, dans quelle voie je m'engage !

ADMÈTE. Voie fatale pour tes amis, et avant tout pour moi et pour tes enfants qui partagent ma douleur.

ALCESTE. Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je. Couchez-moi : je ne me soutiens plus. La mort approche, et les ombres de la nuit se répandent sur mes yeux. Enfants, enfants, vous n'avez plus, non, vous n'avez plus de mère. Soyez heureux, mes enfants, et jouissez de la clarté du jour !

ADMÈTE. Hélas ! que ce langage est pénible à entendre et plus cruel pour moi que la mort ! Ah ! par les dieux,

Digitized by Google

n'aie pas le courage de m'abandonner ; je t'en prie, au nom de ces enfants que tu rendras orphelins ; mais relève-toi, prends courage : car, si tu meurs, c'est fait de moi. Il dépend de toi que je vive ou non : car je m'incline devant ta tendresse.

ALCESTE. Admète, car tu vois où j'en suis, je veux te dire avant de mourir ce que je souhaite. C'est pour te faire honneur, c'est pour t'assurer, au prix de mes jours, la vue de la lumière, que je meurs. Au lieu de mourir pour toi, je pouvais choisir un époux parmi les Thessaliens et habiter ce palais, heureuse et reine ; mais je n'ai pas voulu vivre séparée de toi avec mes enfants orphelins ; et je me suis sacrifiée, bien que parée de ces dons de la jeunesse qui faisaient ma joie. Cependant ton père et ta mère t'ont abandonné, quand la mort seyait à leur âge, quand ils sauvaient leur fils par un trépas glorieux. Car ils n'avaient que toi, et n'espéraient pas, en te perdant, engendrer d'autres enfants. Et je vivrais, et tu achèverais avec moi ta carrière, au lieu de déplorer la perte de ton épouse et d'élever de pauvres orphelins. Mais quelque dieu sans doute a voulu qu'il en fût ainsi. Soit. Montre donc aujourd'hui que tu m'es reconnaissant. La grâce que je te demanderai n'est point égale à ce que je fais pour toi (car rien n'est plus précieux que la vie), mais légitime, comme tu le reconnaîtras : car, si tu es sensé, ces enfants te sont chers autant qu'à moi. Souffre qu'ils soient les maîtres dans ma maison, et ne leur donne point une marâtre qui ne me vaudrait point, et dont la jalousie s'appesantirait sur ces enfants qui sont à toi comme à moi. Ne fais donc pas cela, je t'en supplie. Car une marâtre n'a que de la haine pour les enfants d'une première épouse, et n'est pas moins cruelle qu'une vipère. Mon fils, je le vois, a dans son père un solide appui : il peut lui parler, il peut l'en-

Digitized by Google

tendre. Mais toi, ma fille, comment seras-tu mariée honorablement, si ton père se donne une pareille compagne? Je crains qu'elle ne fasse peser sur toi une injurieuse renommée, et ne flétrisse, dans la fleur de ta jeunesse, l'espoir de ton hymen. Car je ne serai pas là pour te choisir un époux et pour t'encourager dans les douleurs de l'enfantement, où la présence d'une mère est si douce. Il me faut mourir; et ce n'est point demain, ni le troisième jour du mois que la mort m'attend; un moment encore, et l'on me comptera au nombre de ceux qui ne sont plus. Adieu, soyez heureux! tu peux te vanter, ô mon époux, d'avoir eu la meilleure des femmes, et vous, mes enfants, d'être nés de la meilleure des mères.

LE CHŒUR. Rassure-toi : car je n'hésite pas à répondre pour Admète; il fera ce que tu souhaites, s'il n'a point perdu la raison.

ADMÈTE. Je le ferai, oui, je le ferai : ne crains rien. Si je t'eus pour femme durant ta vie, toi seule encore, même après ta mort, porteras ce nom; et jamais Thessalienne, après toi, ne m'adressera la parole à titre d'épouse, fût-elle d'ailleurs de la plus illustre naissance, fût-elle douée de la plus rare beauté. J'ai assez d'enfants, et je prie les dieux de me les conserver, puisque je n'ai pu conserver leur mère. Je ne te pleurerai pas seulement une année, mais autant que durera ma vie, chère Alceste, haïssant celle qui m'a enfanté et détestant mon père : car leur stérile tendresse n'était qu'un mot. C'est toi qui m'as sauvé la vie en donnant pour moi le plus cher des biens. Ah! ne dois-je pas me lamenter, quand je perds une compagne telle que toi? Je renonce aux festins, aux gais propos des convives, aux couronnes, aux chants dont retentissait mon palais. Jamais je ne toucherai désormais du luth; jamais je n'au-

Digitized by Google

rai de goût à chanter aux sons de la flûte libyenne : avec toi j'ai perdu toute la joie de ma vie. Je veux que ton image, modelée par la main d'un habile artiste, repose sur ma couche : prosterné devant elle, je l'entourerai de mes bras, et, prononçant ton nom, je croirai presser contre mon cœur la femme chérie qui ne sera plus : froide consolation sans doute, propre toutefois à alléger le poids de ma douleur. Tu m'apparaîtras en songe, et ta présence me charmera : car il est doux de voir ceux qu'on chérit, même la nuit, et fût-ce un court instant. Si j'avais la voix et l'art mélodieux d'Orphée, et que je pusse te reprendre à Pluton en charmant par mes chants la fille de Cérès[1] ou son époux[2], je descendrais aux enfers; et ni le chien de Pluton[3], ni Charon, le conducteur des âmes, appuyé sur sa rame, ne sauraient m'empêcher de te ramener vivante à la lumière. Attends-moi donc là, quand je mourrai, et prépare-moi une demeure où j'habiterai avec toi. Car j'ordonnerai qu'on me place dans le même coffre de cèdre, et qu'on étende mon corps auprès du tien : non, je ne veux pas être séparé, même après la mort, du seul être qui m'ait été fidèle.

LE CHŒUR. Et moi je m'associerai, comme un ami doit le faire pour son ami, aux regrets amers qu'elle t'inspire : car elle en est digne.

ALCESTE. Enfants, vous avez entendu vous-mêmes votre père déclarer qu'il n'épouserait pas une autre femme pour votre malheur et pour votre honte.

ADMÈTE. Oui, je le déclare aujourd'hui, et je tiendrai ma promesse.

1. Proserpine.
2. Pluton.
3. Cerbère.

Digitized by Google

ALCESTE. A cette condition, reçois ces enfants de ma main.

ADMÈTE. Je les reçois, don chéri d'une main qui m'est chère.

ALCESTE. Sois donc désormais leur mère à ma place.

ADMÈTE. Il le faut bien, puisqu'ils t'ont perdue.

ALCESTE. O mes enfants, quand il me fallait vivre, je descends aux enfers!

ADMÈTE. Hélas! que deviendrai-je seul et séparé de toi?

ALCESTE. Le temps adoucira ta douleur : les morts ne sont rien.

ADMÈTE. Emmène-moi avec toi, au nom des dieux! emmène-moi aux enfers.

ALCESTE. C'est bien assez de moi qui meurs pour toi.

ADMÈTE. O destin, de quelle compagne tu me prives!

ALCESTE. Voilà que les ténèbres s'appesantissent sur mes yeux.

ADMÈTE. Je meurs si tu me quittes, chère épouse.

ALCESTE. Tu peux dire que je n'existe plus, que je ne suis plus rien.

ADMÈTE. Relève ton visage, n'abandonne pas tes enfants.

ALCESTE. C'est bien malgré moi, mais il le faut: adieu, mes enfants!

ADMÈTE. Regarde-les, regarde-les.

ALCESTE. Je ne suis plus rien.

ADMÈTE. Eh quoi! tu nous quittes?

ALCESTE. Adieu!

ADMÈTE. Je suis mort.

LE CHŒUR. Elle n'est plus : l'épouse d'Admète a cessé d'exister.

EUMÉLUS. O malheur! maman est descendue aux enfers; elle ne voit plus, ô mon père, la lumière du soleil,

Digitized by Google

Elle s'en est allée, me laissant orphelin, infortuné que je suis. Vois, vois donc ses paupières et ses mains défaillantes. Écoute-moi, écoute, ma mère, je t'en supplie. C'est moi qui t'appelle, moi, ton petit enfant, attaché sur tes lèvres.

ADMÈTE. Elle ne t'entend pas, ne te voit pas. Ah ! vous et moi nous sommes accablés d'un cruel malheur.

EUMÉLUS. Tout jeune encore, ô mon père, je reste seul et privé d'une mère chérie. Oh ! que mon sort est cruel, et le tien aussi, petite sœur ! C'est en vain, bien en vain, ô mon père, que tu as pris une épouse, et tu n'es pas arrivé avec elle jusqu'au seuil de la vieillesse : car elle est morte auparavant, et, en partant, elle a emporté toute la joie de la maison.

LE CHŒUR. Admète, il faut supporter ton malheur : car tu n'es ni le premier ni le dernier des mortels qui perde une excellente épouse ; sache d'ailleurs que nous sommes tous condamnés à mourir.

ADMÈTE. Je le sais, et ce coup n'est pas venu me frapper à l'improviste ; je l'avais prévu, et j'en souffrais depuis longtemps. Mais je vais pourvoir à l'enlèvement du corps. Secondez-moi de votre présence, et chantez à tour de rôle l'hymne funèbre en l'honneur de l'impitoyable dieu des enfers. J'entends que tous les Thessaliens, dont je suis le roi, s'associent à ma douleur et à mes regrets en rasant leurs cheveux et en prenant des habits de deuil. Vous qui attelez des quadriges ou que porte un coursier seul, coupez avec le fer la crinière qui flotte sur leur cou. Que les sons de la flûte et de la lyre ne se fassent point entendre dans la ville avant douze lunes accomplies. Car jamais je n'ensevelirai de mort qui me soit plus cher ni qui ait mieux mérité de moi. Quels honneurs ne mérite point celle qui, seule, a voulu mourir à ma place !

Digitized by Google

LE CHŒUR. O fille de Pélias, descendue aux sombres bords, puisses-tu être heureuse dans l'empire de Pluton! Que Pluton, le dieu à la noire chevelure, que le vieux conducteur des morts, assis au gouvernail et la rame en main, sache que jamais femme meilleure n'a passé le marais de l'Achéron dans la barque à double rame. Les poëtes, à l'envi, célébreront ta gloire sur la lyre à sept cordes, fille des montagnes, et dans les hymnes que n'accompagne pas la lyre, à Sparte, quand le cours de l'année ramène le mois des fêtes Carniennes[1] et que la lune brille toute la nuit, et dans la brillante et heureuse Athènes : tel est le noble sujet de chants que tu as laissé en mourant aux poëtes. Que ne m'est-il permis, que ne puis-je te ramener à la lumière en t'arrachant du séjour de Pluton, et te faire repasser le Cocyte dans la barque infernale! Car, ô femme unique, ô femme chérie, tu n'as pas craint de donner ta vie pour soustraire ton époux à la mort. Que la terre pèse légèrement sur toi, Alceste! Si ton époux contractait un nouvel hymen, il me deviendrait odieux à moi et à tes enfants.

Ni sa mère, ni son vieux père n'ont voulu s'immoler pour leur fils; ils n'ont pas eu le courage de sauver celui qu'ils ont engendré, les malheureux! dont l'âge a blanchi les cheveux. Et toi, dans la fleur de la jeunesse, tu es morte et tu as renoncé à la lumière. Puissé-je trouver une pareille épouse pour partager ma couche! Aussi bien un pareil lot est-il rare en ce monde; certes, elle passerait avec moi toute sa vie, sans connaître le chagrin.

HERCULE. Étrangers, habitants du territoire de Phères, trouverai-je Admète dans ce palais ?

1. Fêtes d'Apollon Carnios. Elles se célébraient tous les ans, à Sparte, du 13 au 21 août. Apollon était appelé Carnien, du nom de Carnos, poëte et musicien, fils de Jupiter et d'Europe.

Digitized by Google

LE CHŒUR. Le fils de Phérès est dans ce palais. Mais, dis-moi, quel sujet t'amène en Thessalie et que viens-tu faire dans cette ville ?

HERCULE. J'accomplis un travail pour Eurysthée de Tirynthe.

LE CHŒUR. Et où vas-tu? à quelles courses errantes es-tu condamné ?

HERCULE. Je vais enlever le char à quatre chevaux du Thrace Diomède.

LE CHŒUR. Comment pourras-tu l'enlever? ne connais-tu pas cet étranger?

HERCULE. Je ne le connais pas : je n'ai jamais mis le pied dans le pays des Bistoniens.

LE CHŒUR. Impossible que tu t'empares des chevaux sans combat.

HERCULE. Mais il ne m'était pas permis de refuser cette tâche.

LE CHŒUR. Tu ne reviendras qu'après avoir tué Diomède, ou tu resteras mort sur la place.

HERCULE. Ce n'est pas la première lutte que je soutiendrai.

LE CHŒUR. Que gagneras-tu à vaincre ton adversaire?

HERCULE. J'amènerai les chevaux au roi de Tirynthe.

LE CHŒUR. Il n'est pas facile de leur mettre un frein.

HERCULE. A moins toutefois qu'ils ne soufflent du feu par les narines.

LE CHŒUR. Non, mais ils déchirent les hommes à belles dents.

HERCULE. Ainsi se repaissent, non les chevaux, mais les monstres des montagnes.

LE CHŒUR. Tu verras leur écurie souillée de sang.

HERCULE. Et de qui est issu celui qui les nourrit?

Digitized by Google

LE CHŒUR. Mars est son père; il règne sur l'opulent pays des Thraces au bouclier court.

HERCULE. Telle est la tâche que m'impose ma destinée: car la voie où je marche est toujours roide et escarpée. C'est contre les fils de Mars qu'il me faut combattre: d'abord contre Lycaon, puis contre Cycnus; la troisième lutte, je vais l'engager avec Diomède et ses coursiers. Mais jamais personne ne verra le fils d'Alcmène redouter le bras d'un ennemi.

LE CHŒUR. Voici le roi de cette contrée, Admète en personne, qui sort de son palais.

ADMÈTE. Salut, ô fils de Jupiter, noble rejeton de Persée[1]!

HERCULE. Sois heureux également, Admète, roi des Thessaliens!

ADMÈTE. Je le voudrais : je connais toute ta bienveillance.

HERCULE. Pourquoi te présenter la tête rasée, en signe de deuil?

ADMÈTE. C'est que je vais enterrer un mort aujourd'hui.

HERCULE. Puissent les dieux préserver tes enfants du malheur!

ADMÈTE. Mes enfants sont pleins de vie dans le palais.

HERCULE. Peut-être ton vieux père a-t-il payé le tribut à la nature?

ADMÈTE. Mon père est vivant, et ma mère aussi, Hercule.

HERCULE. Ce n'est pourtant pas ton épouse Alceste qui est morte?

ADMÈTE. Je puis à son endroit tenir un double langage.

1. Alcmène, mère d'Hercule, était fille d'Electryon, fils de Persée.

Digitized by Google

HERCULE. Dis-tu qu'elle est morte ou qu'elle vit encore?

ADMÈTE. Elle est et n'est plus : elle me désole.

HERCULE. Je n'en suis pas plus avancé : car tu parles en termes équivoques.

ADMÈTE. Ne sais-tu pas quel sort il lui faut subir?

HERCULE. Je sais qu'elle a consenti à mourir pour toi.

ADMÈTE. Comment donc existe-t-elle encore, si elle a pris cet engagement?

HERCULE. Ah! ne pleure pas d'avance ton épouse; attends jusque-là.

ADMÈTE. Qui va mourir est mort, et qui est mort n'existe plus.

HERCULE. Être et n'être plus sont choses différentes.

ADMÈTE. Tel est ton sentiment, Hercule; moi, j'en juge autrement.

HERCULE. Pourquoi donc pleures-tu? Quel être qui te soit cher as-tu perdu?

ADMÈTE. Une femme : c'est d'une femme que nous parlions tout à l'heure.

HERCULE. Était-ce une étrangère, ou t'était-elle unie par les liens du sang?

ADMÈTE. Quoique étrangère, elle faisait pourtant partie de la famille.

HERCULE. Comment donc a-t-elle fini ses jours dans ta demeure?

ADMÈTE. A la mort de son père, on l'avait recueillie et élevée dans ce palais.

HERCULE. Hélas! j'aurais voulu, Admète, ne point te trouver dans les larmes.

ADMÈTE. Quelle est ta pensée en tenant ce langage?

HERCULE. J'irai demander l'hospitalité ailleurs.

ADMÈTE. Impossible, prince : épargne-moi ce nouveau malheur.

Digitized by Google

HERCULE. L'hôte qui se présente dans une maison en deuil est importun.

ADMÈTE. Ceux qui sont morts sont morts; mais entre dans mon palais.

HERCULE. Il est honteux de festiner chez des amis en larmes.

ADMÈTE. J'ai pour mes hôtes un appartement séparé, où je t'introduirai.

HERCULE. Laisse-moi partir, et je t'en serai mille fois reconnaissant.

ADMÈTE. Non, tu ne saurais t'asseoir au foyer d'un autre. (A un esclave.) Toi, conduis cet étranger, et ouvre lui l'appartement reculé des hôtes; dis à ceux qui en ont soin de lui servir un festin somptueux. Cependant fermez la porte qui conduit à l'appartement des femmes : il ne convient pas que nos hôtes, à table, entendent nos lamentations et souffrent de notre douleur.

LE CHŒUR. Eh quoi! lorsqu'un pareil malheur t'accable, tu oses, Admète, recevoir un étranger? As-tu perdu l'esprit?

ADMÈTE. Mais, si j'avais fermé l'accès de mon palais et de la ville à l'étranger venu vers moi, m'approuverais-tu davantage? Non certes: car mon infortune ne serait pas moindre, et je manquerais aux lois de l'hospitalité; à mes malheurs s'ajouterait encore celui-ci, que ma demeure passerait pour inhospitalière. Pour moi, je trouve en lui le meilleur des hôtes, quand je vais par hasard dans l'aride contrée d'Argos.

LE CHŒUR. Pourquoi donc lui cacher le malheur qui t'arrive, si, comme tu le dis, c'est un ami qui vient chez toi?

ADMÈTE. Jamais il n'eût voulu entrer dans ma maison, s'il avait connu les maux qui m'accablent. J'ai tort sans doute à ses yeux d'agir de la sorte, et il ne m'approuve

Digitized by Google

pas ; mais mon palais ne sait ni repousser ni maltraiter les étrangers. (il sort.)

LE CHŒUR. O demeure hospitalière et toujours libérale ! Apollon Pythien, à la lyre mélodieuse, daigna l'habiter ; il consentit à devenir berger sous ton toit, Admète, et à paître tes troupeaux sur le penchant des collines en jouant sur sa flûte des airs champêtres. Charmés par tes accents, ô Phébus, on vit les lynx tachetés paître au milieu des brebis, et la troupe fauve des lions accourir de la cime boisée de l'Othrys[1] ; autour de ta lyre bondissait le faon au poil nuancé de diverses couleurs, franchissant d'un pied léger la forêt de hauts sapins, pour jouir de tes joyeux accords. Aussi Admète habite-t-il un domaine très-riche en troupeaux sur les bords riants du lac Bœbé[2]. Ses guérêts ensemencés, ses vastes plaines s'étendent, vers la région ténébreuse où le soleil arrête ses coursiers, jusque sous le ciel des Molosses ; et vers les bords inhospitaliers de la mer Égée il règne en souverain sur le Pélion[3]. Aujourd'hui il a ouvert sa maison pour recevoir un étranger, l'œil encore humide et pleurant la perte d'une épouse chérie qui vient d'expirer dans son palais. C'est qu'une âme généreuse est sensible aux bienséances. Car tous les dons de la sagesse sont le partage des gens de bien. Aussi mon cœur nourrit le ferme espoir que le mortel pieux doit prospérer.

ADMÈTE. Citoyens de Phères qu'une pensée bienveillante rassemble, sachez que mes serviteurs ont pris sur leurs épaules le corps de la morte, paré de tous les ornements, pour le porter au bûcher et de là au tombeau.

1. Montagne de Thessalie, parallèle à l'Œta dont elle n'était qu'une branche.
2. Lac de Thessalie. Voy. *Iliade*, B. 711.
3. Montagne de Thessalie, prolongement de l'Olympe.

Digitized by Google

Vous, saluez, selon l'usage, votre reine qui part pour un voyage d'où l'on ne revient pas.

LE CHŒUR. Mais je vois ton père dont la vieillesse ralentit les pas. Des esclaves l'accompagnent, tenant dans leurs mains les ornements, dons funèbres, destinés à ton épouse.

PHÉRÈS. Je viens, mon fils, m'associer à ta douleur : car tu as perdu une bonne et chaste épouse : qui pourrait le nier? Mais ce coup, tout cruel qu'il est, il faut le supporter. Prends ces ornements, et qu'ils descendent avec elle sous la terre. C'est un devoir d'honorer la dépouille mortelle de celle qui a donné sa vie pour te sauver, mon fils, qui n'a pas voulu que je restasse sans enfant et que ma vieillesse s'achevât dans le deuil et l'abandon. En accomplissant cet acte généreux, elle a laissé à toutes les femmes l'exemple de la vie la plus glorieuse. O toi qui as sauvé mon fils et relevé sa famille abattue, adieu! sois heureuse dans le royaume de Pluton. Voilà, selon moi, les unions profitables aux mortels; autrement, mieux vaut ne pas se marier.

ADMÈTE. Je ne t'ai point invité à venir à ces funérailles, et je t'avoue que ta présence ne m'est point agréable. Jamais Alceste ne revêtira ces ornements : elle n'a que faire de tes dons pour être enterrée. C'est lorsque j'allais périr que tu devais déplorer mon sort; mais tu t'es tenu à l'écart, tu as laissé une autre à la fleur de l'âge mourir à ma place, toi que la vieillesse accable : et tu pleures la mort d'Alceste! Non, tu n'as jamais été véritablement mon père; non, celle qui prétend m'avoir donné le jour et se fait appeler ma mère ne m'a point enfanté! Je suis né d'un esclave, et ta femme m'a nourri furtivement de son lait. Mis à l'épreuve, tu as montré qui tu es; et je ne me regarde pas comme ton fils. O lâcheté sans égale! Agé comme tu es, arrivé au terme de la vie, tu n'as ni

Digitized by Google

voulu ni osé mourir pour ton enfant; mais vous avez laissé faire cette femme étrangère, que je pourrais justement appeler à la fois et ma mère et mon père. Et pourtant, tu aurais subi là une épreuve glorieuse en mourant pour ton fils : il ne te restait que fort peu de jours à vivre; et moi, j'aurais passé avec elle le reste de ma vie, au lieu de rester seul et de pleurer mes malheurs. Cependant tu as joui de tout le bonheur qu'un homme peut souhaiter : tu as passé ta jeunesse sur le trône, et tu avais en moi un héritier légitime de ton royaume, en sorte que tu ne devais point laisser ta maison exposée, sans défense, aux entreprises d'un étranger. Tu ne diras pas non plus que c'est par mépris pour ta vieillesse que j'ai voulu te livrer au trépas, moi qui te témoignais le plus grand respect. Et voilà comme vous m'en avez récompensé, toi et ma mère! Hâte-toi donc de procréer de nouveaux enfants, qui te nourrissent dans ta vieillesse, t'ensevelissent après ta mort et prennent soin de tes funérailles : non, ce n'est pas moi qui te rendrai les derniers devoirs : car je suis mort, autant qu'il a dépendu de toi. Si, grâce à un autre sauveur, je vois encore la lumière, c'est lui dont je prétends être le fils et que je veux soigner dans sa vieillesse. Les vieillards ne sont donc pas sincères, lorsqu'ils appellent la mort et qu'ils se plaignent de la vieillesse et d'une vie trop longne à leur gré. Quand la mort se présente, nul ne consent à mourir, et la vieillesse ne leur est plus à charge.

LE CHŒUR. Calmez-vous : car c'est assez du malheur présent. O mon fils, n'irrite pas le cœur de ton père.

PHÉRÈS. Mon fils, qui prétends-tu poursuivre de tes invectives? Est-ce quelque esclave lydien ou phrygien, acheté à prix d'argent? Ne sais-tu pas que je suis Thessalien, issu d'un père Thessalien, et vraiment libre de

Digitized by Google

naissance? Tu m'outrages sans mesure, et tu me lances des paroles violentes; mais tu ne m'auras pas attaqué impunément. Si je t'ai engendré et élevé pour être un jour maître de ma maison, devais-je pour cela mourir à ta place? Les pères mourir pour leurs enfants! Voilà une loi que mon père ne m'a pas enseignée et que la Grèce ne connaît pas. Oui, c'est pour toi, heureux ou malheureux, que tu es né. Ce que tu devais recevoir de moi, tu l'as. Tu règnes sur un peuple nombreux, et je te laisserai bien des arpents de terre, tous biens que j'ai reçus de mon père. En quoi donc t'ai-je fait tort? Que t'ai-je pris? Ne meurs pas plus pour moi que je ne meurs pour toi. Si la vue du soleil réjouit ton cœur, crois-tu que ton père y soit insensible? Oui, je songe que le temps passé aux enfers est long, et que cette vie, toute courte qu'elle est, n'est pas sans charmes. Eh quoi! tu te débattais sans pudeur contre la mort, et tu as prolongé ton existence au delà du terme fatal en sacrifiant Alceste; et tu viens m'accuser de lâcheté, toi, homme pusillanime, vaincu par une femme qui est morte pour ce bel adolescent! Tu as trouvé un moyen bien ingénieux de ne jamais mourir, c'est de persuader à ton épouse, quelle qu'elle soit, de mourir à ta place; et tu oses, après cela, blâmer tes amis, quand ils refusent de faire ce que tu ne fais pas toi-même par lâcheté! Tais-toi, et sache que, si tu aimes la vie, tous l'aiment également; si ta langue nous outrage, tu entendras de nous bien des paroles dures et méritées.

LE CHŒUR. Assez et trop d'injures ont été échangées en ce jour. Cesse, ô vieillard, d'invectiver contre ton fils.

ADMÈTE. Parle, je saurai te répondre; mais, si la vérité te blesse, il ne fallait pas mal agir envers moi.

PHÉRÈS. En mourant à ta place j'aurais plus mal agi.

Digitized by Google

ADMÈTE. Mourir jeune et mourir vieux, est-ce donc la même chose ?

PHÉRÈS. Il nous est donné de vivre une fois, et non pas deux.

ADMÈTE. Eh bien ! puisses-tu vivre plus longtemps que Jupiter !

PHÉRÈS. Quoi ! tu charges d'imprécations un père innocent et sans reproche !

ADMÈTE. C'est que j'ai reconnu qu'il souhaitait une longue existence.

PHÉRÈS. Mais ne porte-t-on pas au tombeau ce cadavre au lieu du tien ?

ADMÈTE. C'est là, ô le plus méchant de tous les hommes, ce qui prouve ta lâcheté.

PHÉRÈS. Du moins ne diras-tu pas qu'elle a péri par mon fait.

ADMÈTE. Ah ! puisses-tu avoir besoin à ton tour qu'un fils s'immole pour toi !

PHÉRÈS. Unis-toi à plusieurs épouses, afin d'avoir plusieurs victimes.

ADMÈTE. La honte est pour toi, puisque tu n'as pas voulu mourir.

PHÉRÈS. Douce, bien douce est la lumière du soleil.

ADMÈTE. Tes sentiments sont vils et indignes d'un homme.

PHÉRÈS. Tu n'auras pas lieu de rire en portant un vieillard au tombeau.

ADMÈTE. Tu mourras néanmoins, mais tu mourras sans gloire.

PHÉRÈS. Peu m'importe, après ma mort, qu'on parle mal de moi.

ADMÈTE. Hélas ! la vieillesse est remplie d'impudence.

PHÉRÈS. Non, la vieillesse n'est pas impudente ; mais Alceste a été insensée.

Digitized by Google

ADMÈTE. Va-t'en, et laisse-moi achever ces funérailles.

PHÉRÈS. Je pars : meurtrier, tu peux enterrer ta victime; mais tes parents t'infligeront le châtiment qui t'est dû. Certes, Acaste est désormais indigne du nom d'homme, s'il ne venge sur toi le sang de sa sœur.

ADMÈTE. Va, fuis à l'instant, toi et ta digne compagne ! Vieillissez sans enfants, du vivant de votre fils, comme vous l'avez mérité : car vous n'entrerez plus désormais sous le même toit que moi; et, s'il m'était permis de t'interdire par la voix du héraut le foyer de tes pères, je te l'interdirais. Pour nous (car il faut se résigner au malheur présent), allons porter ce cadavre sur le bûcher.

LE CHŒUR. Hélas ! hélas ! femme courageuse et infortunée, ô la plus noble et la meilleure des épouses, adieu ! Que Mercure infernal et Pluton t'accueillent favorablement; et, si les justes ont là-bas quelques priviléges, puisses-tu en jouir, assise aux côtés de Proserpine !

UN SERVITEUR. J'ai vu déjà bien des étrangers, et de tous pays, venir dans le palais d'Admète, et j'ai dressé pour eux la table du festin ; mais jamais hôte plus détestable ne s'est assis à ce foyer. Et d'abord, bien qu'il vît mon maître en pleurs, il est entré et a osé franchir le seuil; puis, loin d'user avec mesure des dons de l'hospitalité, quoiqu'il connût notre malheur, il nous pressait de lui apporter ce que nous tardions à lui servir. Une coupe en bois de lierre à la main, il boit sans mélange un vin de couleur foncée, jusqu'à ce que la flamme de Bacchus l'ait enveloppé et échauffé. La tête couronnée de branches de myrte, il pousse des sons discordants. On eût entendu alors une double mélodie : car, tandis qu'il chantait, sans s'inquiéter en rien des maux d'Admète, nous autres serviteurs nous pleurions notre

Digitized by Google

maîtresse, et nous cachions à l'étranger nos yeux humides de larmes : car Admète l'avait ordonné ainsi. Me voilà occupé à traiter notre hôte, un misérable brigand, un voleur sans doute ; et ma maîtresse a quitté le palais, sans que je l'aie suivie et lui aie tendu la main, sans que j'aie pleuré celle qui fut une mère pour moi et pour tous les gens de la maison : car elle nous sauvait de mille maux en adoucissant le courroux de son époux. N'ai-je donc pas raison de haïr cet étranger qui vient troubler notre douleur ?

HERCULE. Holà, toi ! pourquoi cet air sombre et soucieux ? Un serviteur ne doit pas avoir la mine refrognée avec ses hôtes, mais les recevoir avec affabilité. Et toi, quand tu vois présent en ces lieux un ami de ton maître, c'est le visage triste et les sourcils froncés que tu l'accueilles, tout occupé d'un malheur qui t'est étranger. Viens ici que je t'apprenne à devenir plus sage. Sais-tu bien quelle est la nature des choses humaines ? Je ne le pense pas : car d'où le saurais-tu ? Eh bien ! écoute-moi. Tous les mortels sont dévoués à la mort ; il n'en est aucun qui soit assuré de vivre le jour de demain. Nul ne sait ce que la fortune amènera : ni art, ni science ne peut nous l'apprendre. Entends-moi donc, et, instruit par mes leçons, réjouis-toi, bois ; songe que le jour d'aujourd'hui est à toi, mais que le reste est à la fortune. Honore Cypris, la plus aimable des divinités : car elle veut du bien aux mortels. Laisse là tous ces soucis, et suis mes conseils, si toutefois ils te semblent raisonnables, et je crois qu'ils le sont. Ainsi donc, renonce à cette douleur excessive ; et, supérieur aux coups du sort, viens boire avec nous, le front ceint d'une couronne ; et sache bien que le choc répété des coupes dissipera le chagrin qui t'assombrit le front et te serre le cœur. Mortels, ayons des sentiments conformes à

Digitized by Google

notre condition mortelle. Pour quiconque a l'humeur triste et morose, vivre ce n'est pas vivre réellement, mais souffrir.

LE SERVITEUR. Nous savons cela; mais ce qui nous arrive ne comporte ni la joie ni le rire.

HERCULE. Une femme étrangère est morte: ne t'afflige pas outre mesure, puisque les maîtres de céans sont pleins de vie.

LE SERVITEUR. Pleins de vie! ne connais-tu pas notre malheur?

HERCULE. A moins que ton maître ne m'ait trompé.

LE SERVITEUR. Il est vraiment trop hospitalier.

HERCULE. La mort d'une étrangère devait-elle m'empêcher de me livrer à la joie?

LE SERVITEUR. Hélas! elle n'était que trop de la maison.

HERCULE. M'a-t-il donc célé quelque perte domestique?

LE SERVITEUR. Adieu et bonne chance! c'est nous que regardent les maux de nos maîtres.

HERCULE. Ce langage annonce qu'une étrangère n'est pas la cause de vos larmes.

LE SERVITEUR. Autrement, je ne souffrirais pas de te voir en liesse.

HERCULE. Mais j'ai fort à me plaindre du procédé de mes hôtes.

LE SERVITEUR. Tu n'es pas venu à propos demander ici l'hospitalité. Car nous sommes dans le deuil; tu vois nos cheveux rasés et nos vêtements noirs.

HERCULE. Qui donc est mort? est-ce quelqu'un des enfants d'Admète? est-ce son vieux père?

LE SERVITEUR. Sache donc, étranger, que l'épouse d'Admète n'est plus.

HERCULE. Que dis-tu? et cependant vous m'accueillez sous votre toit?

Digitized by Google

LE SERVITEUR. C'est qu'il lui répugnait de te fermer sa demeure.

HERCULE. O malheureux Admète ! quelle épouse tu as perdue !

LE SERVITEUR. En mourant, elle nous a tous mis au tombeau.

HERCULE. Eh bien ! je l'avais soupçonné en voyant ses yeux baignés de larmes, ses cheveux rasés et l'expression de son visage ; mais je l'ai cru, quand il m'a dit qu'il portait au bûcher le corps d'une étrangère. C'est malgré moi que j'ai franchi le seuil, que je buvais dans le palais de ce prince hospitalier et infortuné. Et voilà que je fais bonne chère, la tête couronnée de fleurs ! Comment ne m'avoir pas dit qu'un tel malheur avait fondu sur cette maison ? Mais où l'enterre-t-il ? où le trouverai-je ?

LE SERVITEUR. Suis le chemin qui conduit directement à Larisse, et tu verras un tombeau de pierre polie, à l'issue des faubourgs.

HERCULE. O mon cœur, ô mon bras soumis à tant d'épreuves, montrez aujourd'hui quel fils Alcmène de Tirynthe a donné à Jupiter ! Car c'est à moi de sauver la femme qui vient de mourir, de réintégrer Alceste dans cette demeure, et de témoigner ma reconnaissance à Admète. J'irai guetter le Génie de la Mort, le noir souverain des trépassés ; je le trouverai sans doute près du tombeau, en train de boire le sang des victimes. Placé en embuscade, je fondrai sur lui : et, si je parviens à le saisir et à l'enlacer de mes bras, il n'est personne qui puisse débarrasser de mon étreinte ses flancs endoloris, avant qu'il m'ait abandonné Alceste. Mais si ma proie m'échappe et qu'il ne vienne pas savourer les sanglantes libations, je descendrai aux enfers dans le sombre royaume de Proserpine et de Pluton pour leur redeman-

Digitized by Google

der Alceste; et je compte bien la ramener sur la terre et la remettre aux mains de mon hôte. Il m'a accueilli dans sa demeure, loin de me repousser, frappé qu'il était d'un coup terrible; le noble cœur! il a caché son malheur par égard pour moi. Est-il dans la Thessalie, est-il dans la Grèce entière un homme plus hospitalier? Non, ce mortel généreux ne dira pas qu'il a obligé un ingrat.

ADMÈTE[1]. Hélas! hélas! tristes abords, triste aspect d'un palais désert! Malheureux que je suis! où aller? où m'arrêter? que dire? que faire? Que ne suis-je mort! Certes ma mère m'a enfanté pour un cruel destin. Heureux les trépassés! voilà ceux que j'envie; voilà le séjour que je désire habiter. Car je n'ai plus de plaisir à contempler la lumière du soleil, ni à poser mon pied sur la terre. Gage trop précieux que la mort m'a dérobé pour le livrer à Pluton!

LE CHŒUR. Avance, avance, pénètre jusqu'au fond de tes appartements.

ADMÈTE. Ah! ah!

LE CHŒUR. Tu gémis, et tu as sujet de gémir.

ADMÈTE. Hé! hé!

LE CHŒUR. Nous savons assez l'excès de ta douleur.

ADMÈTE. Hélas! hélas!

LE CHŒUR. A quoi bon ces pleurs pour celle qui n'est plus?

ADMÈTE. Ah! que je suis malheureux!

LE CHŒUR. Il est triste de ne plus envisager une épouse chérie.

ADMÈTE. Tu rouvres la plaie dont mon cœur est atteint. Quel plus grand malheur pour un époux que de perdre une épouse fidèle? Plût au ciel que je n'eusse jamais habité sous ce toit avec elle dans les liens du

1. Admète revient du tombeau d'Alceste. On peut s'étonner qu'il n'ait pas rencontré Hercule dans le chemin.

Digitized by Google

mariage ! J'envie le sort des mortels étrangers à l'hymen et à la paternité. Ils n'ont qu'une vie et qu'une âme : le poids des maux est pour eux supportable ; mais les maladies de ses enfants, le lit nuptial ravagé par la mort, voilà ce dont on ne peut soutenir la vue quand il était permis de vivre à jamais sans progéniture et sans épouse.

LE CHŒUR. Le malheur qui te frappe est irréparable.

ADMÈTE. Ah ! ah !

LE CHŒUR. Tu ne mets point de terme à tes regrets.

ADMÈTE. Hé ! hé !

LE CHŒUR. Le coup est difficile à supporter ; mais pourtant...

ADMÈTE. Hélas ! hélas !

LE CHŒUR. Résigne-toi. Tu n'es pas le premier qui ait perdu....

ADMÈTE. Que je suis malheureux !

LE CHŒUR. Une épouse. Le malheur accable diversement les mortels.

ADMÈTE. O long deuil ! ô regrets donnés à un être chéri, descendu sous la terre ! Pourquoi m'as-tu empêché de me précipiter dans la sombre cavité du tombeau, et de m'étendre, inanimé, aux côtés de cette femme incomparable ? Au lieu d'une âme, Pluton eût possédé à la fois deux âmes étroitement unies et qui auraient traversé ensemble l'onde infernale.

LE CHŒUR. Un homme qui m'était lié par le sang perdit son fils unique, jeune homme bien digne d'être pleuré ; cependant il supporta ce malheur avec assez de courage, quoiqu'il restât sans enfants, les cheveux presque blanchis par les ans, et dans un âge avancé.

ADMÈTE. O mon palais ! pourrai-je y entrer ? pourrai-je y habiter, lorsque ma fortune est ainsi changée ? Hélas ! quelle différence ! Ce fut à la lueur des torches

Digitized by Google

coupées sur le Pélion, au bruit des hymnes de fête, que j'en passai le seuil jadis, tenant la main de ma compagne bien-aimée. Une troupe joyeuse nous suivait en chantant et nous disait heureux, celle qui n'est plus et moi, de ce que, nobles tous deux, sortis tous deux d'une illustre famille, nous unissions nos destinées. Et maintenant, au lieu des concerts d'hyménée, ce sont les lamentations; au lieu des vêtements blancs, c'est le noir appareil du deuil qui me ramène vers ma couche solitaire.

LE CHŒUR. Tu ne connaissais pas l'adversité, il est vrai, quand cette douleur est venue troubler le cours heureux de ton existence; mais tu vis, tu respires; si ton épouse est morte, elle t'a laissé sa tendresse. Qu'y a-t-il là de nouveau? La mort a déjà privé bien des époux de leur compagne.

ADMÈTE. Amis, j'estime le sort de mon épouse plus heureux que le mien, quoiqu'il paraisse en être autrement. Car la douleur ne saurait désormais l'atteindre, et elle s'est affranchie glorieusement de maux sans nombre. Mais moi, qui, condamné à mourir, ai prolongé mes jours au delà du terme fatal, je vais mener une triste existence : je le reconnais maintenant. Comment supporterai-je la nécessité d'entrer dans ce palais? A qui m'adresserai-je? De qui entendrai-je la voix? Qui m'en rendra l'entrée agréable? Vers qui tournerai-je mes pas? La solitude que j'y trouverai m'en chassera, lorsque je verrai vide le lit de mon épouse et ces siéges où elle se tenait, ma maison dans un lugubre abandon, sur mes genoux mes enfants appelant leur mère, et autour de moi mes serviteurs pleurant la maîtresse qu'ils ont perdue. Voilà le sort qui m'attend dans ce palais. En sortirai-je pour fuir à la vue des épouses thessaliennes et des assemblées où se pressent les femmes?

Digitized by Google

car je ne pourrai soutenir l'aspect des femmes de même âge qu'Alceste. Quiconque est mon ennemi dira : « Voyez cet homme qui vit honteusement et n'a pas eu le courage de mourir; il s'est dérobé au trépas en livrant lâchement sa femme à sa place : et, après cela, il veut se faire passer pour un homme? Il déteste ses parents, quand lui-même refuse de mourir. » Voilà, outre mes maux, quelle réputation j'aurai. Comment donc, amis, puis-je souhaiter de vivre, lorsqu'une mauvaise renommée vient s'ajouter à mon malheur?

LE CHŒUR. Sur les pas des Muses, je me suis élancé dans les cieux, et j'ai touché à une foule de connaissances; mais je n'ai rien trouvé qui fût plus fort que la Nécessité. Rien ne peut guérir de ses atteintes : ni les tablettes de Thrace, que la voix d'Orphée a dictées, ni les nombreux remèdes que Phébus a laissés à la postérité d'Esculape pour soulager les souffrances des mortels. La Nécessité est la seule divinité dont les autels et la statue soient inaccessibles, dont la voix soit sourde aux sacrifices. Ne t'appesantis pas plus sur moi, déesse vénérable, que tu ne l'as fait jusqu'à ce jour. Car c'est avec toi que Jupiter accomplit tout ce qu'il a résolu, et ta force triomphe du fer même des Chalybes[1], et ton cœur intraitable ne connaît pas la honte. Toi aussi, Admète, tu as subi les étreintes irrésistibles de la déesse. Résigne-toi donc : car tes pleurs ne ramèneront pas sur la terre ceux qui sont descendus aux enfers. Les enfants illégitimes des dieux sont eux-mêmes sujets à la mort. Alceste nous était chère, lorsqu'elle était avec nous; elle nous est chère encore, même après son trépas. Tu avais choisi pour compagne la plus accomplie de toutes les femmes. Il ne saurait en être du tombeau de ton épouse

1. Peuple de l'Asie, sur la rive S. de la mer Noire.

Digitized by Google

comme de la sépulture des morts ordinaires : objet de vénération pour les voyageurs, il sera honoré à l'égal des dieux ; et chacun, se détournant de sa route, dira : « Celle-là est morte jadis pour son époux, et maintenant c'est une divinité bienheureuse. Salut, femme vénérable, sois-nous propice ! » Telles sont les paroles dont ils la salueront... Mais voici, je crois, le fils d'Alcmène, qui se dirige vers ton palais, Admète.

HERCULE. Il faut s'expliquer franchement avec un ami, Admète, et ne point taire et refouler dans son cœur les reproches qu'il a encourus. Je méritais bien, puisque j'étais près de toi et témoin de tes malheurs, que mon amitié fût mise à l'épreuve. Cependant tu ne m'as pas dit que ce corps exposé était celui de ton épouse ; tu m'as ouvert ta demeure hospitalière, comme si tu avais pleuré une étrangère. Et moi, j'ai couronné ma tête, et j'ai fait des libations aux dieux dans ta maison remplie de deuil. Je me plains, oui, je me plains de ce procédé. Pourtant, je ne veux point affliger un mortel infortuné ; et je vais te dire quel motif me ramène encore en ces lieux. Tu vois cette femme : prends-la et me la garde, jusqu'à ce que j'aie tué le roi des Bistoniens et conduit ici les chevaux de Thrace. S'il m'arrivait malheur (ce qu'aux dieux ne plaise, et puissé-je revenir vainqueur !), je te la donne pour esclave. Ce n'est qu'après bien des efforts qu'elle est tombée en mon pouvoir. Je me trouvai à des jeux publics où l'on proposait aux athlètes des prix dignes d'être disputés : c'est là que cette femme m'a été adjugée en récompense de ma victoire. A ceux qui étaient vainqueurs dans des combats de peu d'importance, on donnait des coursiers ; les vainqueurs dans les combats plus sérieux, tels que la lutte et le pugilat, recevaient des troupeaux de bœufs, et, de plus, on y avait joint cette femme. Le hasard m'ayant amené là, il

Digitized by Google

eût été honteux de renoncer à ce gain glorieux. Eh bien ! je confie cette femme à tes soins, je te le répète. Car je ne l'ai point enlevée furtivement, mais conquise avec peine. Peut-être avec le temps me remercieras-tu.

ADMÈTE. Ce n'est ni par dédain, ni parce que je vois en toi un ennemi, que je t'ai caché la mort de mon épouse; mais à ma douleur se fût ajoutée une douleur nouvelle, si tu avais été chercher ailleurs un toit hospitalier. J'ai bien assez de pleurer mon infortune. Quant à cette femme, je t'en conjure, prince, confies-en la garde, s'il est possible, à quelque autre Thessalien moins malheureux que moi; tu as plus d'un hôte à Phères; ne réveille pas en moi le souvenir de mes maux. Je ne pourrais, en la voyant dans ma maison, retenir mes larmes; n'ajoute pas cette souffrance à ma souffrance : c'est assez du malheur qui m'accable. D'ailleurs, dans quelle partie du palais élèverais-je cette jeune femme? car elle est jeune, si j'en juge par ses vêtements et sa parure. Habitera-t-elle sous le même toit que les hommes? Et comment restera-t-elle pure dans la société des jeunes gens? Il est malaisé, Hercule, de modérer la fougue de cet âge; et moi, je songe à ton intérêt. La nourrirai-je dans l'appartement de celle qui n'est plus? Mais de quel front la ferai-je entrer dans le lit d'Alceste? Ce serait m'exposer aux reproches de mes concitoyens, qui m'accuseraient de trahir ma bienfaitrice en partageant la couche d'une autre jeune femme; et puis, je dois songer, avant tout, à l'épouse que j'ai perdue et qui a droit à ma vénération. Pour toi, femme, qui que tu sois, sache que tu as la même taille qu'Alceste et que tu lui ressembles par le port. Hélas! emmène, au nom des dieux, emmène cette femme loin de mes yeux, si tu ne veux pas me faire mourir de douleur : car, en la voyant, je crois voir mon épouse; elle me bouleverse le cœur, et

Digitized by Google

des flots de larmes s'échappent de mes yeux. Malheureux que je suis! je commence maintenant à goûter l'amertume de ma douleur.

LE CHŒUR. Il m'est impossible de vanter ton bonheur; mais, qui que tu sois, il faut accepter ce qui nous vient des dieux.

HERCULE. Plût au ciel que je fusse assez puissant pour ramener du fond des enfers ta femme à la lumière et te rendre ce bon office!

ADMÈTE. Je sais bien que tu le voudrais; mais le moyen? Les morts ne reviennent pas à la lumière.

HERCULE. Ne dépasse donc pas la mesure, et résigne-toi à ton sort.

ADMÈTE. Il est plus facile de conseiller le malheureux que de supporter soi-même son malheur.

HERCULE. Quel profit trouveras-tu à gémir sans cesse?

ADMÈTE. Aucun, je le sais tout le premier; mais la tendresse l'emporte.

HERCULE. La tendresse pour les morts ne produit que des larmes.

ADMÈTE. Sa perte m'a tué, et plus encore, s'il est possible.

HERCULE. Tu as perdu une épouse parfaite, personne n'y contredira.

ADMÈTE. Aussi, la vie n'a-t-elle plus de charmes pour moi.

HERCULE. Le temps adoucira tes regrets: ton mal est encore récent.

ADMÈTE. Oui, le temps, si par le temps tu veux dire la mort.

HERCULE. Une femme, le désir d'un nouvel hymen calmera tes regrets.

ADMÈTE. Tais-toi. Qu'as-tu dit? je ne m'attendais pas à ce langage.

Digitized by Google

HERCULE. Eh quoi ! Tu ne prendras point femme, et tu vivras veuf et solitaire ?

ADMÈTE. Non, jamais femme ne partagera ma couche.

HERCULE. Crois-tu donc par là servir celle qui n'est plus ?

ADMÈTE. En quelque lieu qu'elle soit, je dois l'honorer.

HERCULE. Je te loue, oui, je te loue ; mais tu encours le reproche de folie.

ADMÈTE. Sache que tu ne me donneras jamais le nom d'époux.

HERCULE. Je te loue, parce que tu es tendrement attaché à ton épouse.

ADMÈTE. Que je meure, si, toute morte qu'elle est, je la trahis jamais.

HERCULE. Accueille du moins cette noble femme dans ta maison.

ADMÈTE. Non, je t'en conjure au nom de Jupiter, l'auteur de tes jours.

HERCULE. Cependant tu auras tort de ne pas le faire.

ADMÈTE. Et si je le fais, mon cœur sera déchiré de douleur.

HERCULE. Suis mon conseil : peut-être m'en sauras-tu gré un jour.

ADMÈTE. Hélas ! plût au ciel que tu n'eusses jamais reçu cette femme pour prix du combat !

HERCULE. Et pourtant, si je suis vainqueur, tu as ta part de ma victoire.

ADMÈTE. C'est bien dit ; mais que cette femme s'en aille.

HERCULE. Elle s'en ira, s'il le faut ; mais vois d'abord s'il faut qu'elle parte.

ADMÈTE. Il le faut, à moins que tu ne doives m'en vouloir.

Digitized by Google

HERCULE. C'est à bon escient que j'insiste à ce point.

ADMÈTE. Sois donc satisfait, mais tu ne fais rien qui m'agrée.

HERCULE. Un jour viendra que tu me remercieras; laisse-toi faire seulement.

ADMÈTE. Emmenez-la, puisqu'il faut la recevoir dans ma maison.

HERCULE. Je ne saurais confier cette femme à tes serviteurs.

ADMÈTE. Eh bien! introduis-la toi-même, si tu veux, dans la maison.

HERCULE. C'est en tes mains que je vais la remettre.

ADMÈTE. Je ne la toucherai pas : du reste, mon palais lui est ouvert.

HERCULE. C'est à toi seul que je la confie.

ADMÈTE. Prince, tu me forces à agir contre mon gré.

HERCULE. Ose tendre la main et toucher cette étrangère.

ADMÈTE. Eh bien, je tends la main, mais comme à la tête coupée de la Gorgone.

HERCULE. Est-ce fait?

ADMÈTE. Oui.

HERCULE. Garde-la donc; et tu diras un jour que le fils de Jupiter est un hôte reconnaissant. (Il lève le voile.) Regarde cette femme, et vois si elle ne ressemble pas à ton épouse : sois heureux et renonce à ta douleur.

ADMÈTE. O dieux! que dire? quel est ce prodige inespéré? Est-ce réellement Alceste que je vois, ou suis-je le jouet d'une divinité qui m'abuse par une joie trompeuse?

HERCULE. Non pas : c'est ton épouse elle-même que tu vois.

ADMÈTE. Ne serait-ce point une ombre sortie des enfers?

Digitized by Google

HERCULE. L'hôte que tu as reçu n'est pas un magicien.

ADMÈTE. Quoi! je revois l'épouse que j'ensevelissais naguère?

HERCULE. Tu peux m'en croire; mais je ne suis pas étonné que tu doutes de ton bonheur.

ADMÈTE. Puis-je la toucher, lui parler, comme à mon épouse vivante?

HERCULE. Parle-lui : car tu as tout ce que tu souhaitais.

ADMÈTE. O chère épouse, je te possède contre toute espérance, quand je ne croyais plus revoir ton visage et ta personne!

HERCULE. Tu la possèdes, en effet : puisse un dieu n'être pas jaloux de ton bonheur!

ADMÈTE. Noble rejeton du grand Jupiter, sois heureux! Puisse l'auteur de tes jours pourvoir à ton salut: car toi seul as relevé mes espérances. Mais comment l'as-tu ramenée des enfers à la lumière?

HERCULE. Il m'a fallu combattre le souverain des mânes.

ADMÈTE. En quel endroit as-tu engagé cette lutte avec le Génie de la Mort?

HERCULE. Placé en embuscade près du tombeau même, je l'ai saisi entre mes bras.

ADMÈTE. Mais pourquoi cette femme est-elle immobile et sans voix?

HERCULE. Il ne t'est pas permis de jouir de son entretien, avant qu'elle soit purifiée de sa consécration aux divinités infernales, et que la troisième aurore ait paru. Mais fais-la entrer dans le palais; et, juste comme tu l'es, continue de pratiquer les devoirs de l'hospitalité. Adieu. Je vais accomplir le travail qui m'est imposé par le tyran, fils de Sthénélus.

Digitized by Google

ADMÈTE. Reste auprès de nous et assieds-toi à notre foyer.

HERCULE. Je le ferai une autre fois; aujourd'hui, je dois me hâter.

ADMÈTE. Eh bien, puisses-tu revenir après un heureux succès! Aux citoyens de cette ville et aux quatre provinces tout entières j'ordonne d'instituer des danses en souvenir de cet heureux événement, et d'arroser les autels du sang des victimes en invoquant les dieux. Le cours de notre existence a changé et est devenu meilleur que par le passé : je suis heureux maintenant, je ne saurais le nier.

LE CHŒUR. La volonté du ciel se manifeste sous des formes diverses; souvent les dieux trompent notre attente dans l'accomplissement de leurs desseins; ce qui semblait devoir arriver n'a pas lieu, et un dieu fraie la voie aux événements imprévus. Telle a été l'issue du drame auquel nous avons assisté.

Digitized by Google

Digitized by Google

ANDROMAQUE

Digitized by Google

PERSONNAGES :

ANDROMAQUE.

UNE ESCLAVE TROYENNE.

LE CHŒUR, composé de femmes de Phthie.

HERMIONE.

MÉNÉLAS.

LA NOURRICE d'Hermione.

MOLOSSUS, fils d'Andromaque et de Néoptolème.

PÉLÉE, fils d'Achille.

ORESTE.

UN MESSAGER.

THÉTIS.

La scène est à Phthie, à l'entrée du temple de Thétis et du palais de Néoptolème.

Digitized by Google

ANDROMAQUE

ANDROMAQUE. Ville de Thèbes, ornement de l'Asie, toi que je quittai jadis, emportant avec moi les riches trésors qui composaient ma dot, pour entrer dans la royale demeure de Priam et partager la couche d'Hector: combien le sort d'Andromaque était autrefois digne d'envie! Aujourd'hui il n'est point de femme, il n'en sera jamais qui soit plus malheureuse que moi. J'ai vu mon époux, Hector, tué par Achille, et le fils que je lui avais donné, Astyanax, jeté du haut d'une tour, quand les Grecs se furent emparés du sol troyen; moi-même esclave, moi qui passais pour être issue de la plus noble maison, j'arrivai en Grèce, livrée à l'insulaire Néoptolème, comme le prix de sa valeur et sa part du butin troyen. J'habite les champs qui forment la limite de Phthie et de Pharsale: c'est là que Thétis, la déesse marine, fuyant les regards des hommes, s'unit en secret à Pélée; et le peuple thessalien a donné à cet endroit le nom de Thétidée, en souvenir de l'hymen de la déesse. Le fils d'Achille a fixé sa demeure en ces lieux; mais il laisse Pélée régner sur le territoire de Pharsale, ne voulant pas ravir le sceptre à ce vieillard tant qu'il vivra. Pour moi, j'ai donné ici le jour à un fils[1], fruit de mon union avec le rejeton d'Achille, avec mon maître. Et

1. Il s'appelait Molossus.

Digitized by Google

d'abord, malgré les maux qui m'accablaient, j'espérais toujours trouver dans cet enfant un appui, un soulagement à mes infortunes ; mais depuis que mon maître, dédaignant la couche de son esclave, a épousé Hermione de Lacédémone, je suis accablée par elle des plus cruels traitements. Elle dit que par des philtres secrets je la rends stérile et odieuse à son époux, que je prétends m'établir à sa place dans cette demeure et la chasser violemment de son lit. Or, ce lit, j'y ai pris place jadis malgré moi, et aujourd'hui je l'ai quitté pour toujours ; oui, Jupiter sait que j'ai partagé, contre mon gré, la couche de Pyrrhus. Mais je ne la persuade pas, et elle veut me tuer, et Ménélas, son père, agit de concert avec elle. Il est actuellement au palais, et a quitté Sparte dans ce but. Pour moi, saisie d'effroi, je suis venue chercher un asile dans le temple de Thétis, voisin de ce palais, espérant qu'elle me sauvera de la mort. Car Pélée et les descendants de Pélée révèrent ce monument de l'hymen de Thétis. Quant à mon fils unique, je l'ai envoyé en secret dans une maison étrangère, de peur qu'il ne périt. Car l'auteur de ses jours n'est pas là pour m'assister ; il ne peut rien pour son fils : il est allé à Delphes donner satisfaction à Phébus des paroles insensées qu'il adressa naguère au dieu Pythien, lorsqu'il lui demanda de venger le meurtre de son père[1] : il voudrait détourner l'effet de cette faute et s'assurer pour l'avenir la bienveillance du dieu.

UNE ESCLAVE. Maîtresse, car je n'hésite pas à t'appeler de ce nom que je regardais comme un devoir de te donner dans ton palais, au temps où nous habitions Troie. Je t'étais dévouée à toi et à ton époux lorsqu'il vivait ; aujourd'hui encore, je viens te faire part de ce

1. Le meurtrier était Apollon lui-même.

Digitized by Google

que j'ai nouvellement appris; la crainte d'être découverte par quelqu'un de nos maîtres cède à la pitié que tu m'inspires : Ménélas et sa fille forment contre toi d'horribles complots dont il faut te garder.

ANDROMAQUE. O chère compagne de mon esclavage! car tu es la compagne d'esclavage de celle qui fut reine autrefois et que le malheur accable aujourd'hui : quel est leur projet? quelles trames ourdissent-ils encore, en voulant me tuer, infortunée que je suis?

L'ESCLAVE. Ils doivent, malheureuse Andromaque, tuer ton fils que tu as éloigné en secret du palais.

ANDROMAQUE. Ciel! on a découvert la retraite de mon enfant? Comment? quand? Infortunée, c'est fait de moi!

L'ESCLAVE. Je l'ignore; je tiens le fait de leur propre bouche : Ménélas est sorti du palais à sa recherche.

ANDROMAQUE. Ah! c'est fait de moi. Les deux vautours s'empareront de toi, mon enfant, et te tueront; et cependant celui qu'on appelle ton père prolonge son séjour à Delphes.

L'ESCLAVE. S'il était ici, je crois que tu ne serais pas si malheureuse; mais en ce moment te voilà sans amis.

ANDROMAQUE. Ne dit-on pas que Pélée doive venir en ces lieux?

L'ESCLAVE. Il est trop vieux pour que sa présence te soit utile.

ANDROMAQUE. Pourtant je l'ai mandé, et plus d'une fois.

L'ESCLAVE. Crois-tu donc qu'aucun de ces messagers s'intéresse à toi?

ANDROMAQUE. Comment! veux-tu toi-même porter mon message?

L'ESCLAVE. Que dirai-je, si je m'absente longtemps du palais?

ANDROMAQUE. Tu trouveras plus d'un prétexte : car tu es femme.

Digitized by Google

L'ESCLAVE. L'entreprise est périlleuse : car Hermione fait bonne garde.

ANDROMAQUE. Vois-tu? tu abandonnes tes amis dans le malheur.

L'ESCLAVE. Non certes; ne m'adresse pas un pareil reproche. J'irai donc : aussi bien, dût-il m'arriver malheur, la vie d'une esclave n'est pas d'un grand prix.

ANDROMAQUE. Va donc; et nous, puisque notre vie se passe dans les larmes, nous ferons retentir le ciel de plaintes, de gémissements et de lamentations. Car les femmes aiment à se consoler des maux présents, en les ayant sans cesse à la bouche et sur les lèvres. Or, j'ai plus d'un sujet de gémir : la ruine de ma patrie, la mort d'Hector, le sort cruel auquel je suis condamnée par l'esclavage indigne de moi où j'ai été précipitée. Non, il ne faut jamais proclamer aucun mortel heureux, sans avoir vu comment il a passé le dernier jour de sa vie avant de descendre au tombeau. Ce n'est point une épouse, mais une Furie que Pâris a conduite dans la superbe Ilion, le jour où il reçut Hélène dans son lit. C'est pour elle que l'armée des Grecs, transportée rapidement sur mille vaisseaux, a pris et ravagé Troie par le fer et par le feu; c'est pour elle qu'a péri l'époux de la malheureuse Andromaque, Hector, traîné autour des remparts par les chevaux du fils de la marine Thétis. Et moi, je fus arrachée du palais de mon époux et conduite au rivage, la tête courbée sous le joug odieux de la servitude. Des flots de larmes coulèrent de mes yeux le jour où je laissai ma patrie, ma chambre nuptiale et mon époux gisant dans la poussière. Ah! malheureuse que je suis! pourquoi faut-il que je voie encore la lumière et sois l'esclave d'Hermione? Victime de sa fureur, j'embrasse en suppliante la statue de la déesse, et mes

Digitized by Google

pleurs coulent, comme l'eau qui tombe du rocher goutte à goutte.

LE CHŒUR. O femme, en te voyant arrêtée depuis longtemps dans le temple consacré à Thétis, sans vouloir quitter cet asile, je suis venue, quoique originaire de Phthie, auprès de toi, fille de l'Asie, dans l'espoir de trouver un remède aux maux, difficiles à réparer, qui ont allumé entre Hermione et toi, infortunée! une querelle funeste, au sujet du fils d'Achille dont vous partagez toutes deux la couche. Connais ta fortune, songe au sort cruel où tu es réduite : fille de Troie, tu luttes contre des maîtres nés à Lacédémone. Quitte le séjour de la déesse marine, qui reçoit l'offrande de nos brebis. A quoi bon flétrir ta beauté à déplorer les violences de tes maîtres? La force aura raison de toi. Pourquoi, faible comme tu es, prendre une peine inutile? Va donc, quitte la demeure brillante de la déesse, fille de Nérée. Songe que tu es esclave sur une terre lointaine, dans une ville étrangère, où tu ne vois aucun de tes amis, ô la plus malheureuse des femmes! Oui, Troyenne, ton arrivée dans nos murs m'a émue de la plus vive compassion ; mais la crainte que m'inspirent mes maîtres me réduit au silence, et je refoule la pitié dans mon cœur, de peur que la petite-fille de Jupiter ne sache ma bienveillance pour toi.

HERMIONE[1]. Si de riches ornements d'or parent ma tête, si des vêtements nuancés de diverses couleurs couvrent mon corps, ce n'est point de la maison d'Achille ni de Pelée que j'ai apporté ces richesses en venant dans ces lieux ; ce sont les dons que me fit, avec une dot considérable, Ménélas, mon père, lorsque je quittai Lacédémone et le pays de Sparte ; aussi ai-je le droit de

1. On conjecture qu'il y a une lacune entre cette scène et la scène précédente.

Digitized by Google

parler haut. Voici donc en quels termes je vous réponds. Pour toi, qui n'es qu'une esclave, adjugée au vainqueur, tu prétends me chasser et prendre possession de ce palais; par tes maléfices tu me rends odieuse à mon époux, et tu as frappé mon sein de stérilité: car les femmes de l'Epire sont habiles à ourdir ces trames. Mais je mettrai obstacle à tes projets. Ni la demeure de la Néréide, ni cet autel, ni ce temple ne te seront d'aucun secours; tu périras. Si quelqu'un des mortels ou des dieux veut te sauver, il te faut renoncer à tes idées de bonheur, trembler et t'humilier devant moi, tomber à mes genoux, balayer mon palais, épancher d'un vase d'or l'eau de l'Achéloüs, apprendre enfin à connaître en quels lieux tu habites. Tu n'as ici ni Hector, ni l'or de Priam; mais nous sommes dans une ville grecque. Tu as poussé la démence, malheureuse que tu es! jusqu'à entrer dans le lit de celui dont le père a tué ton époux, jusqu'à donner des enfants à son meurtrier. Telles sont les mœurs de tous les peuples barbares : le père y couche avec la fille, le fils avec la mère, la sœur avec le frère; les plus proches parents s'y donnent mutuellement la mort, et la loi n'interdit rien de tout cela. Garde-toi d'introduire chez nous ces usages : car il ne convient pas qu'un seul homme ait deux femmes à conduire : quiconque veut que sa maison soit bien gouvernée doit borner sa tendresse à une seule compagne.

LE CHŒUR. La jalousie est la passion des femmes; leur haine se fait surtout sentir à celles qui partagent le lit de leur époux.

ANDROMAQUE. Hélas ! hélas ! la jeunesse est un fléau pour les mortels, et le pire fléau est la jeunesse alliée à l'injustice. Je crains que la condition d'esclave où je suis réduite ne me ferme la bouche, quoique j'aie de bonnes raisons à faire valoir; et, si je te confonds, j'en serai

Digitized by Google

cruellement punie. Car ceux que la grandeur enivre supportent impatiemment d'être refutés par les petits. Cependant on ne m'accusera pas de me manquer à moi-même. Dis-moi, jeune femme, sur quelle raison solide je puis m'appuyer pour rompre l'hymen qui te lie à Pyrrhus? Lacédémone est-elle inférieure à la ville des Phrygiens? Me vois-tu libre et jouir d'une brillante fortune? Ai-je lieu de m'enorgueillir de ma jeunesse et de ma vigueur, de mes richesses et du nombre de mes amis, pour vouloir usurper ta place dans ce palais? Serait-ce pour donner le jour à des enfants, esclaves comme leur mère, et qui seront pour moi un surcroît de douleur; ou souffrira-t-on que mes fils règnent à Phthie au défaut des tiens? Les Grecs me chérissent apparemment en considération d'Hector; j'étais pour eux une femme obscure et non la reine des Phrygiens! Si ton époux te hait, ce n'est point à cause de mes sortiléges, mais parce que tu n'es pas d'un commerce agréable. Les vertus de l'épouse sont un philtre plus puissant auprès de l'époux que la beauté. Mais toi, dès qu'une chose te blesse, tu parles de Lacédémone avec emphase, et Scyros n'est rien à tes yeux; tu étales ton faste dans une maison où règne la simplicité, et Ménélas est moins grand pour toi qu'Achille. Voilà ce qui t'aliène ton époux. Une femme, quels que soient les défauts de son époux, doit le chérir au lieu de lutter d'orgueil avec lui. Si tu avais épousé un prince de la Thrace, de cette contrée blanchie par les neiges, où le mari partage son lit et sa tendresse entre plusieurs femmes, aurais-tu tué tes rivales et mérité par là à tout ton sexe le reproche de lubricité? Quelle honte pour toi! Si nous sommes, plus que les hommes, sujettes à cette passion, nous savons du moins en régler les mouvements. Pour moi, cher Hector, si Vénus t'inspirait quelque faiblesse, j'aimais à cause de toi celles qui

Digitized by Google

en étaient l'objet ; et plus d'une fois, pour ne pas te déplaire, j'ai présenté le sein à des enfants dont je n'étais pas la mère. C'est ainsi que par ma vertu je gagnais le cœur de mon époux; mais toi, dans ton humeur jalouse, tu ne souffres même pas qu'une goutte de la rosée céleste s'attache à ton époux. Si ta mère aimait trop les hommes, ne cherche point, femme, à la surpasser. Les enfants, nés de mères vicieuses, doivent s'abstenir de les imiter, pour peu que la raison les inspire.

LE CHŒUR. Reine, laisse-toi fléchir, autant que faire se peut, et réconcilie-toi avec Andromaque.

HERMIONE. Pourquoi prendre ce ton arrogant et engager avec moi cette lutte de paroles, comme si tu étais chaste et que je ne le fusse pas?

ANDROMAQUE. On ne te croirait pas chaste, aux discours que tu tiens.

HERMIONE. Puisse mon cœur ne pas ressembler au tien, femme!

ANDROMAQUE. Tu es jeune encore, et ton langage est honteux.

HERMIONE. Si tu ne dis rien de honteux, ta conduite à mon égard est aussi honteuse que possible.

ANDROMAQUE. Ne sauras-tu donc pas souffrir en silence les tourments de l'amour ?

HERMIONE. Eh ! l'amour n'est-il pas partout le bien suprême pour les femmes ?

ANDROMAQUE. Pour celles du moins qui en usent bien; sinon, c'est un opprobre.

HERMIONE. Nous ne gouvernons pas cette ville suivant les usages des barbares.

ANDROMAQUE. Là, comme ici, ce qui est honteux attire la honte.

HERMIONE. Tu es habile, très-habile; néanmoins il faut que tu meures.

Digitized by Google

ANDROMAQUE. Vois-tu la statue de Thétis qui tourne les yeux vers toi?

HERMIONE. Elle hait ta patrie coupable du meurtre d'Achille.

ANDROMAQUE. C'est Hélène, c'est ta mère qui l'a tué, et non pas moi.

HERMIONE. Ne cesseras-tu pas de te répandre en invectives contre moi?

ANDROMAQUE. Voilà que je me tais et que je ferme la bouche.

HERMIONE. Parle, et réponds à la question qui m'amène.

ANDROMAQUE. Je dis que tu n'es pas sensée autant que tu devrais l'être.

HERMIONE. Quitteras-tu l'enceinte sacrée de la déesse marine?

ANDROMAQUE. Si je ne meurs pas; sinon, je ne la quitterai jamais.

HERMIONE. Sache que ta mort est décidée; et je n'attendrai pas le retour de mon époux.

ANDROMAQUE. Jusque-là néanmoins, je ne me livrerai pas entre tes mains.

HERMIONE. J'emploierai le feu contre toi, sans souci de tes jours.

ANDROMAQUE. Eh bien, allume-le : les dieux en seront témoins.

HERMIONE. J'accablerai ton corps de blessures cruelles.

ANDROMAQUE. Immole-moi, ensanglante l'autel de la déesse : elle te punira.

HERMIONE. Voyez l'entêtement inflexible de cette fille des barbares! Ainsi, tu braves la mort? Eh bien, je te ferai bientôt sortir volontairement de cet asile : je sais le moyen de t'attirer dehors. Mais je me tais : l'événement t'apprendra ce que je veux dire. Reste immobile à cette place; fusses-tu semblable à une statue scellée de

Digitized by Google

toutes parts avec du plomb liquide, je t'arracherai d'ici avant l'arrivée du fils d'Achille, en qui tu mets ta confiance.

ANDROMAQUE. Oui, je mets en lui ma confiance. Il est cruel qu'un dieu ait fourni aux mortels des remèdes contre les serpents venimeux, mais que nul n'en ait encore trouvé contre une femme méchante, plus dangereuse que la vipère et que le feu : tant il est vrai qu'il n'est pas pour les hommes de pire fléau que nous!

LE CHŒUR. Quels malheurs prépara le fils de Maia et de Jupiter, le jour où il entra dans les forêts de l'Ida, conduisant le char magnifique des trois déesses, armées pour le funeste combat de la beauté, à l'étable du pâtre, à la demeure solitaire où vivait dans l'isolement le jeune pasteur! Arrivées dans le bois au feuillage touffu, elles lavèrent leurs corps éblouissants dans l'eau des sources de la montagne, et se rendirent auprès du fils de Priam, se disputant la palme dans un langage plein d'aigreur. Cypris dut la victoire à ses paroles perfides, paroles douces à entendre, mais fatales à la malheureuse cité des Phrygiens et à la citadelle de Troie, dont elles devaient causer la ruine. Plût au ciel qu'elle eût anéanti cet enfant pernicieux, celle qui mit Pâris au monde, avant de l'envoyer sur le mont Ida, alors que Cassandre, auprès du laurier prophétique, cria qu'il fallait immoler cet être fatal à la ville de Priam! A qui ne s'adressa-t-elle point? auquel des anciens du peuple ne demanda-t-elle pas la mort de cet enfant? Le joug de la servitude n'aurait point pesé sur les Troyennes; et toi, femme, tu siégerais dans le palais des rois; la Grèce aurait échappé aux cruelles épreuves par où ont passé, pendant dix ans, ses jeunes guerriers sous les murs de Troie; les épouses n'auraient pas été privées de leurs époux, les vieillards de leurs enfants.

Digitized by Google

MÉNÉLAS (arrivant avec Molossus). Me voici : je me suis emparé de ton fils que tu avais caché dans une maison étrangère, à l'insu de ma fille. Tu te flattais d'avoir sauvé tes jours en embrassant la statue de la déesse, et ceux de ton fils en le dérobant à nos yeux; mais tu t'es montrée moins avisée que Ménélas, femme; et, si tu ne quittes volontairement cette enceinte, cet enfant sera immolé à ta place. Réfléchis donc, et vois si tu aimes mieux périr que de le voir expier par sa mort la faute dont tu t'es rendue coupable envers ma fille.

ANDROMAQUE. O renommée, renommée! combien de mortels tu as grandis et illustrés, qui n'avaient aucune valeur! Ceux qui doivent l'éclat de leur nom à la vérité, je les estime heureux; mais ceux qui en sont redevables au mensonge, je leur refuse la gloire, et c'est au hasard que j'attribue leur réputation de sagesse. Placé naguère à la tête de l'élite des Grecs, tu as enlevé Troie à Priam, tout lâche que tu es, toi que les discours de ta fille, une enfant, ont transporté de colère, et qui entres en lutte avec une femme esclave et malheureuse! Non, tu ne méritais pas d'être le vainqueur de Troie, et Troie méritait un autre vainqueur que toi. Ceux qui passent pour sages ont de brillants dehors, mais au fond ils ressemblent à tous les hommes, à moins qu'ils n'aient sur eux l'avantage d'être riches : car la richesse est bien puissante... Mais allons, Ménélas, terminons cet entretien. Suppose que je meure du fait de ta fille et qu'elle me fasse périr : elle n'échappera point dès lors à l'expiation de l'homicide; toi aussi, la voix publique t'accusera de ce meurtre, et il faudra te justifier du crime de complicité. Mais si je me dérobe à la mort, tuerez-vous mon fils? Croyez-vous donc que son père le laissera mourir sans s'émouvoir? Troie ne l'a pas jugé lâche à ce point. Mais il écouterera la voix du devoir : sa conduite sera

Digitized by Google

digne d'Achille son père et de Pélée. Il chassera ta fille du palais. Que diras-tu alors en l'offrant à un autre? que sa modestie repousse un indigne mari? Ce sera un mensonge. Qui donc alors l'épousera? Ou souffriras-tu qu'elle vieillisse chez toi dans le veuvage? Malheureux, qui ne prévois pas les suites d'un pareil crime! N'aimerais-tu pas mieux voir vingt concubines empiéter sur les droits de ta fille, que de l'exposer au sort que je dis? Il ne faut pas, pour des motifs frivoles, se préparer de grands malheurs; et, si les femmes sont un fléau, les hommes doivent-ils ressembler aux femmes? Si je nuis à ta fille par mes sortiléges, si je la frappe de stérilité, comme elle le prétend, je quitterai cet autel volontairement et sans qu'on emploie la force, et je me soumettrai au jugement de ton gendre, auquel je ne fais pas moins de tort en le privant de postérité. Tu vois mes sentiments; moi, quand je songe aux tiens, une chose m'effraye : c'est pour une querelle de femme que tu as détruit la malheureuse ville des Phrygiens.

LE CHŒUR. Tu en as trop dit pour une femme qui parle à un homme; et tu t'es laissée emporter au delà des bornes de la raison.

MÉNÉLAS. Femme, l'avantage que j'obtiens est petit et peu digne, j'en conviens avec toi, et de mon titre de roi et de la Grèce. Mais sache-le bien : on attache plus de prix à réussir dans ce qu'on souhaite qu'à ruiner Troie. Si j'ai pris parti pour ma fille, c'est qu'être privée de ses droits d'épouse est chose grave à mes yeux. Une femme peut se résigner à tout le reste; mais perdre un époux, c'est pour elle perdre la vie. Pyrrhus doit commander à mes esclaves, et ses esclaves obéir à moi et aux miens : car les amis, vraiment dignes de ce nom, ne possèdent rien en propre; ils mettent leurs biens en commun. Si, en attendant les absents, je ne sais point

Digitized by Google

gouverner ma maison, je fais preuve de lâcheté, et non point de sagesse. Lève-toi donc, et sors du temple de la déesse : car, si tu meurs, tu sauveras cet enfant de la mort; mais si tu refuses de mourir, je le tuerai : l'un de vous deux doit nécessairement perdre la vie.

ANDROMAQUE. Hélas! à quelle alternative, à quel choix douloureux tu me condamnes! Malheureuse, si j'accepte; malheureuse encore, si je refuse. O toi, qui pour un sujet léger te laisses emporter si loin, daigne m'écouter : pourquoi veux-tu me tuer? à quel propos? Ai-je livré tes États, égorgé un de tes enfants, embrasé ton palais? Je suis entrée malgré moi dans le lit de mes maîtres : et c'est moi que tu veux tuer, au lieu de frapper celui qui a commis la faute; tu négliges la cause pour en poursuivre les dernières conséquences. Hélas! quel abîme de maux! O ma patrie infortunée! Combien je souffre cruellement! Devais-je donc mettre au jour des enfants, et aux misères de l'esclavage ajouter cette misère nouvelle? Mais pourquoi déplorer ces malheurs et ne pas considérer ce que je souffre actuellement? J'ai vu Hector égorgé et emporté par un char; j'ai vu, spectacle pitoyable! Ilion livrée aux flammes; moi-même, réduite en esclavage, j'ai été traînée par les cheveux sur les vaisseaux des Grecs et transportée à Phthie, où je devins l'épouse du meurtrier d'Hector. Quel charme trouverais-je donc à vivre? Où faut-il que je tourne mes regards? sur ma fortune présente ou sur ma fortune passée? Un fils m'était resté, un fils, l'œil de ma vie; et ils vont le tuer! Non, il ne périra pas pour racheter ma misérable vie : car tout mon espoir est de le sauver, et ce serait une honte pour moi de ne pas mourir pour mon fils... Voyez! je quitte l'autel, je me remets en vos mains : vous pouvez m'égorger, me tuer, m'enchaîner, m'étrangler. O mon enfant, celle qui t'a donné le jour

Digitized by Google

descend chez Pluton, pour te sauver de la mort. Si tu échappes à ton destin, souviens-toi de ce que ta mère a souffert avant de mourir, et dis à ton père avec des baisers et des larmes, et en l'entourant de tes bras, dis-lui ce que j'ai fait. C'est que nos enfants, à nous autres mortels, sont notre âme : quiconque n'est point père et nous blâme a moins de peines, il est vrai, mais jouit d'un triste bonheur.

LE CHŒUR. Ses paroles m'ont émue de pitié : car les mortels sont sensibles aux maux de leurs semblables, celui qui souffre fût-il un étranger. Tu devrais, Ménélas, ménager une réconciliation entre ta fille et cette infortunée, pour mettre un terme à ses malheurs.

MÉNÉLAS. Esclaves, saisissez-moi cette femme et enchaînez ses mains : car elle ne goûtera pas les paroles que je vais lui adresser. C'est pour te faire quitter l'autel sacré de la déesse que je t'ai menacée de tuer ton fils, et par là je t'ai amenée à remettre ta vie entre mes mains. Sache que ta mort, à toi, est résolue; quant à ton enfant, ma fille prononcera sur son sort, qu'elle veuille ou non le faire périr. Rentre donc dans ce palais, et apprends, esclave, à ne point outrager les personnes libres.

ANDROMAQUE. O ciel! tu m'as abusée par tes artifices, tu t'es jouée de moi.

MÉNÉLAS. Proclame-le devant tous : car je ne le nie pas.

ANDROMAQUE. Est-ce là ce que vous appelez sagesse sur les bords de l'Eurotas?

MÉNÉLAS. A Troie aussi, l'on rend le mal pour le mal.

ANDROMAQUE. Crois-tu donc que les dieux ne sont pas des dieux, et n'ont aucun souci de la justice?

MÉNÉLAS. Quand ils parleront, je me soumettrai; mais toi, je te tuerai.

Digitized by Google

ANDROMAQUE. Et avec moi ce pauvre petit arraché de dessous l'aile de sa mère?

MÉNÉLAS. Non pas; mais je le livrerai à ma fille qui le tuera, si tel est son plaisir.

ANDROMAQUE. Hélas! cher enfant, comment ne pas déplorer ton sort?

MÉNÉLAS. Il ne lui restè pas, en effet, de chance assurée de salut.

ANDROMAQUE. O de tous les mortels les plus odieux au genre humain, habitants de Sparte, perfides conseillers, artisans de mensonges, machinateurs de crimes, dont les pensées ne sont ni droites ni saines, mais pleines de mille détours : c'est injustement que vous prospérez au sein de la Grèce. Quel crime n'avez-vous pas commis? N'avez-vous pas versé des flots de sang, sacrifié l'honneur à l'amour du gain? Ne vous surprend-on pas sans cesse à parler autrement que vous ne pensez? Ah! puissiez-vous périr! Quant à moi, la mort ne me sera point aussi pénible que tu te l'es imaginé : car j'ai cessé de vivre, du jour où la malheureuse ville des Phrygiens est devenue la proie des flammes, et où a péri mon glorieux époux, dont la lance te changea plus d'une fois en un matelot timide qui craint la terre ferme. Aujourd'hui, guerrier terrible armé contre une femme, tu veux me tuer. Frappe donc : aussi bien m'abstiendrai-je de vous apaiser, toi et ta fille, par aucune parole flatteuse. Si tu es grand à Sparte par ta naissance, moi, je le suis à Troie. Si je suis malheureuse, garde-toi de t'en prévaloir : tu pourrais bien être malheureux à ton tour.

LE CHŒUR (seul). Jamais je n'approuverai les nœuds d'un double hyménée; point d'enfants nés de mères différentes : c'est au sein des familles un principe de discordes et d'amers chagrins. Je veux que l'époux, content de son épouse, n'admette point une autre femme au par-

Digitized by Google

tage de sa tendresse. Dans les cités, deux empires ne sont pas plus doux à supporter qu'un seul : c'est un fardeau qui s'ajoute à un fardeau, une source de séditions pour les citoyens. Que deux poëtes travaillent ensemble à un hymne : les Muses ne manquent pas d'allumer entre eux la discorde. Lorsque les vents impétueux emportent un navire, deux habiles pilotes, assis au gouvernail, une foule de sages réunis, sont plus impuissants qu'un seul homme, d'un esprit vulgaire, mais qui ne relève que de lui-même. Dans les familles comme dans les États, il faut qu'un seul commande, si l'on veut rencontrer le succès. La fille du roi de Sparte, Ménélas, le prouve par son exemple. Elle poursuit sa rivale avec la dernière violence : elle veut tuer l'infortunée Troyenne et son fils, pour satisfaire sa haine insensée. Meurtre impie, injuste, odieux ! Un jour viendra, princesse, que tu te repentiras de ta conduite.

Mais j'aperçois devant le palais ce couple étroitement uni, qu'une sentence de mort a frappé. Malheureuse femme, malheureux enfant, qui expies par ta mort l'hymen de ta mère, sans avoir eu part à sa faute, sans avoir offensé les rois !

ANDROMAQUE. Voyez ! les mains ensanglantées par des liens cruels, on m'entraîne sous la terre.

MOLOSSUS. O ma mère, ma mère, j'y descends avec toi, sous ton aile.

ANDROMAQUE. Déplorable sacrifice, ô princes de la Phthiotide !

MOLOSSUS. Viens, mon père, secourir ceux que tu aimes.

ANDROMAQUE. Cher enfant, tu vas donc reposer sur le sein de ta mère, mort comme elle, et plongé sous la terre.

MOLOSSUS. Hélas ! hélas ! que faire ? Je suis bien malheureux, et toi, ma mère, bien malheureuse.

MÉNÉLAS. Allez au tombeau ; sortis d'une ville enne-

Digitized by Google

mie, vous périssez tous deux par une double loi. Toi, c'est ma sentence qui t'immole; et ton enfant, c'est ma fille, c'est Hermione qui le condamne. C'est folie d'épargner des ennemis, issus d'ennemis, lorsqu'on peut les faire périr et délivrer sa maison de toute crainte.

ANDROMAQUE. O mon époux, mon époux, si j'avais pour me défendre ton bras et ta lance, ô fils de Priam!

MOLOSSUS. Infortuné, où trouver des chants magiques pour conjurer le trépas?

ANDROMAQUE. Implore ton maître, mon enfant, en pressant ses genoux.

MOLOSSUS. O cher prince, cher prince, fais-moi grâce de la mort.

ANDROMAQUE. Malheureuse! mes yeux sont noyés dans les larmes : mes pleurs sont comme l'eau que distille dans l'ombre une roche escarpée.

MOLOSSUS. Hélas! hélas! quel remède trouverai-je à mes maux?

MÉNÉLAS. Pourquoi tomber à mes pieds? Autant vaut implorer les rochers ou les flots de la mer. Car je suis l'appui des miens; mais pour toi je ne sens rien. N'ai-je point consumé une grande partie de ma vie à prendre Troie et ta mère? Si tu descends chez Pluton, c'est à elle que tu devras t'en prendre.

LE CHŒUR. Mais je vois Pélée qui s'avance et presse le pas autant que peut le faire un vieillard.

PÉLÉE. C'est à vous, femmes, que je m'adresse, et à toi qui présides au sacrifice : que se passe-t-il? Comment et pour quelle cause ce palais est-il troublé? Que faites-vous, et pourquoi cette exécution qu'aucun jugement n'a précédée? Arrête, Ménélas, ne te presse pas d'agir sans instruire l'affaire. Et toi[1], conduis-moi plus vite : car il

1. Il s'adresse à son guide.

Digitized by Google

me semble que la chose ne souffre pas de retard, et c'est maintenant surtout que je voudrais retrouver la vigueur de ma jeunesse. — J'irai d'abord à elle et serai comme le vent favorable qui souffle dans les voiles du matelot. Dis-moi en vertu de quel jugement ils ont ainsi chargé tes mains de liens, et te mènent au supplice avec ton fils. Tu péris comme une brebis avec l'agneau qu'elle allaite, en notre absence, en l'absence de ton maître.

ANDROMAQUE. Ainsi que tu le vois, ô vieillard, ils m'entraînent pour me faire mourir avec mon fils. Que te dirai-je? car ce n'est pas une fois seulement que ma voix empressée t'a appelé; je t'ai adressé message sur message. Tu es sans doute instruit par la renommée du débat qu'a soulevé dans ce palais la fille de Ménélas, et des raisons pour lesquelles je péris. Maintenant ils m'ont arrachée de l'autel de Thétis, la mère de ton généreux fils, et l'objet de tes respectueux hommages; et ils m'entraînent sans me juger, sans attendre le retour du maître de cette maison; ils ont profité de l'abandon où je me trouve, où se trouve cet enfant, et ils veulent le faire périr, malgré son innocence, avec sa mère infortunée. Mais je t'en supplie, vieillard, en tombant à tes genoux, car il ne m'est pas permis de toucher ton menton chéri: sauve-moi au nom des dieux; sinon, nous périrons, et notre mort sera aussi honteuse pour vous, vieillard, que déplorable pour nous.

PÉLÉE. Hâtez-vous de détacher ces liens, avant qu'il vous arrive malheur; je veux que ses deux mains soient libres.

MÉNÉLAS. Et moi je m'y oppose, moi qui ne suis pas ton inférieur et qui ai plus que toi des droits sur cette esclave.

PÉLÉE. Comment? Es-tu venu ici pour gouverner ma maison? Ne te suffit-il pas de commander à Sparte?

Digitized by Google

MÉNÉLAS. Cette femme est ma captive ; je l'ai ramenée de Troie.

PÉLÉE. Elle est échue en partage au fils de mon fils.

MÉNÉLAS. Son bien et le mien ne sont-ils pas communs ?

PÉLÉE. Pour faire le bien, et non le mal, non pour le meurtre et la violence.

MÉNÉLAS. Sache que tu ne l'arracheras pas d'entre mes mains.

PÉLÉE. Je vais avec ce sceptre ensanglanter ta tête.

MÉNÉLAS. Touche-moi, approche seulement, afin d'apprendre à me connaître.

PÉLÉE. Toi, lâche, issu de lâches, te mesurer avec un homme! Mérites-tu donc de compter parmi les hommes, toi qui, laissant ta maison ouverte et sans esclaves pour garder le foyer domestique, comme si tu possédais une chaste épouse, t'es vu ravir par un vil Phrygien la plus perfide des femmes ? D'ailleurs, une fille de Sparte voudrait rester chaste, le pourrait-elle, quand elle quitte sa famille pour prendre part, avec les jeunes gens, aux exercices de la course et de la lutte, les jambes nues et la robe flottante ? Faut-il s'étonner après cela si vous ne formez pas de chastes femmes? Voilà ce qu'il fallait demander à cette Hélène qui, abandonnant ta maison et Jupiter, gardien de la tendresse conjugale, s'est livrée sans pudeur à un jeune amant et l'a suivi sur une terre étrangère. Et c'est pour elle que tu as rassemblé et conduit à Troie toute cette multitude de Grecs ! Au lieu de prendre les armes, tu devais la rejeter avec mépris, puisque tu l'avais reconnue coupable, et la laisser vivre loin de toi, payer même, plutôt que de la recevoir dans ta maison. Mais cette heureuse pensée ne t'a point inspiré; et tu as sacrifié bien des vies, et des vies précieuses, et tu as condamné les mères à vieillir dans

Digitized by Google

leurs maisons solitaires, et les pères en cheveux blancs à pleurer la perte de leurs généreux fils. Moi, je suis de ce nombre, et je te considère comme le meurtrier, comme le mauvais génie d'Achille ; seul entre tous tu es revenu de Troie sans blessure, et tu as rapporté ici tes belles armes dans un riche étui, telles que tu les avais emportées là-bas. Je conseillais au fils d'Achille, avant son mariage, de se garder de ton alliance, et de ne point recevoir dans sa maison la fille d'une mère criminelle : car les vices de la mère se reproduisent dans la fille. — Ayez soin, vous qui cherchez une épouse, de choisir une femme issue d'une mère vertueuse. — Ajouterai-je à cela l'outrage que tu as fait à ton frère, en le poussant follement à immoler sa fille : tant tu craignais de ne pas recouvrer une épouse coupable ! Maître de Troie — car je te suivrai jusque-là — et rentré en possession de ta femme, tu ne l'as pas tuée ; mais à peine as-tu vu son sein, que, jetant ton glaive, tu as reçu ses baisers, et tu as caressé cette chienne perfide : Vénus avait triomphé de toi, ô le plus lâche des hommes ! Ensuite, entré dans la maison de mon fils, tu la ravages en son absence, et tu condamnes indignement à périr une femme infortunée et un enfant qui, fût-il trois fois illégitime, te prépare en ces lieux des pleurs à toi et à ta fille. Souvent la semence déposée dans une terre aride l'emporte sur les fruits d'une terre fertile ; souvent les bâtards valent mieux que les fils légitimes. Mais emmène ta fille ; il y a profit pour les mortels à choisir un beau-père ou un ami pauvre et vertueux, plutôt que riche et vicieux : toi, tu es un homme de rien.

LE CHŒUR. Les débats les plus légers dans le principe s'enveniment par la discussion ; aussi l'homme sage se garde-t-il de discuter avec ses amis.

MÉNÉLAS. Dira-t-on que les vieillards sont sages,

Digitized by Google

ceux-là même qui ont été jadis renommés chez les Grecs pour leur prudence? Toi, Pélée, le fils d'un héros illustre, allié de ma famille, tu tiens un langage honteux pour toi, outrageant pour moi, à cause d'une femme barbare, que tu devais renvoyer par delà le Nil et le Phase, en m'exhortant sans cesse à suivre ton exemple, puisqu'elle est née sur ce continent, sur l'Asie, où gisent les cadavres d'une foule de Grecs frappés de la lance, et qu'elle est complice du meurtre de ton fils. Car Pâris, qui a tué ton fils Achille, était frère d'Hector, et cette femme était l'épouse d'Hector. Cependant tu habites sous le même toit qu'elle, et tu daignes t'asseoir à la même table, et tu souffres qu'elle mette au jour, dans ce palais, des enfants odieux. Et lorsque, dans ton intérêt comme dans le mien, vieillard, je veux la faire périr, tu l'arraches de mes bras. Mais raisonnons un peu (car il n'y a pas de honte à le faire) : si ma fille ne devient pas mère, et que des enfants naissent de cette femme, les placeras-tu sur le trône de la Phthiotide? Issus d'un sang barbare, régneront-ils sur les Grecs? Et c'est moi qui déraisonne, parce que je hais ce qui n'est pas juste, et toi seul as du bon sens! Considère encore ceci : si tu avais donné ta fille à l'un de nos citoyens, et qu'elle subît pareil traitement, resterais-tu silencieux? Je ne le pense pas; et c'est pour une étrangère que tu accables d'injures tes amis naturels! Cependant le droit est le même pour une femme outragée par son époux que pour un homme dont l'épouse a trahi la foi conjugale : celui-ci se confie en la force de son bras, celle-là dans ses parents et ses amis. N'est-il donc pas juste que j'assiste les miens? Tu es vieux, tu es vieux : en parlant de mon commandement militaire, tu sers mieux ma gloire qu'en gardant le silence. Pour Hélène, son malheur ne lui est pas imputable, il est l'œuvre des dieux et a procuré aux

Digitized by Google

Grecs les plus grands avantages : étrangers à l'usage des armes et aux combats, ils sont devenus braves : car les mortels apprennent tout à l'école de l'expérience. Si en revoyant mon épouse, je me suis contenu et ne l'ai point frappée du coup mortel, j'ai fait acte de sagesse. Aussi voudrais-je que tu n'eusses pas tué Phocus[1]. C'est par bienveillance pour toi, et non par un sentiment de colère que je t'ai adressé ces représentations. Si tu t'emportes, c'est que ta langue est plus intempérante; moi, je tire avantage de ma prudence.

LE CHŒUR. Cessez donc — c'est de beaucoup le plus sage parti — cessez de vains discours, pour n'être pas en faute tous les deux.

PÉLÉE. Ah! de bien mauvais usages ont cours en Grèce. Lorsqu'une armée a érigé des trophées sur ses ennemis, la victoire n'est point attribuée à ceux qui ont été à la peine, et le général remporte toute la gloire ; il a brandi sa lance avec des milliers d'autres, et n'a rien fait de plus que chacun d'eux; mais son renom est plus grand. Ils exercent fièrement l'autorité dans la ville et s'estiment plus que le peuple, malgré leur nullité ; mais le peuple est cent fois plus sage : il ne lui manque que l'audace, et, avec l'audace, la volonté d'agir. C'est ainsi que ton frère et toi vous vous enorgueillissez du siége de Troie et du commandement militaire que vous y avez exercé, tirant vanité des souffrances et des labeurs d'autrui. Mais je t'apprendrai à ne pas regarder Pâris, ce berger de l'Ida, comme un adversaire moins redoutable que Pélée, si tu ne disparais au plus vite de ce palais avec ta fille stérile : crains que le héros issu de mon sang ne la chasse d'ici en la traînant par les cheveux. Quoi! cette femme stérile ne souffrira pas que les

1. Phocus, fils d'Éaque, tué par ses frères Télamon et Pélée.

Digitized by Google

autres soient fécondes, parce qu'elle n'a pas d'enfants; et, comme elle ne peut être mère, il faut que nous soyons privés de postérité! Retirez-vous, esclaves, pour que je voie si l'on m'empêchera de lui détacher les mains. Relève-toi, malheureuse: je veux, tout tremblant que je suis, te débarrasser des étreintes de ces nœuds. Barbare, as-tu pu meurtrir ainsi les bras de cette infortunée! Croyais-tu donc enchaîner un taureau ou un lion? ou as-tu craint qu'elle saisît un glaive pour se défendre contre toi? Viens, cher enfant, glisse-toi sous mes bras, et aide-moi à détacher les liens de ta mère. Je t'élèverai à Phthie, pour qu'ils trouvent en toi un ennemi redoutable. Si la gloire des armes et le prix du combat manquaient aux Spartiates, ils ne vaudraient pas mieux, pour le reste, sachez-le bien, que les autres hommes.

LE CHŒUR. La vieillesse ne garde point de mesure; il est difficile de la contenir quand la colère l'emporte.

MÉNÉLAS. Tu es trop prompt à te répandre en injures. Pour moi, venu à Phthie contre mon gré, je ne commettrai ni ne souffrirai aucune violence. Actuellement (car je n'ai pas de temps à perdre) je retourne dans ma patrie; non loin de Sparte est une ville, d'abord son alliée, devenue aujourd'hui son ennemie: je veux y conduire une armée pour la châtier et la réduire en ma puissance. Quand j'aurai réglé cette affaire à mon gré, je reviendrai. Lorsque nous serons en présence l'un de l'autre, mon gendre et moi, je l'instruirai de la vérité, et j'écouterai ses raisons. S'il punit cet esclave et qu'il ait pour moi des égards, il obtiendra de notre part mêmes égards; s'il s'emporte, il nous trouvera emportés, et il sera traité comme il nous traitera nous-même. Je ne m'embarrasse pas de tes discours: semblable à une ombre, il ne te reste que la voix: impuissant pour tout le reste, tu n'es bon que pour parler.

Digitized by Google

PÉLÉE. Viens, mon enfant, et précède-moi sous la garde de mon bras; et toi, malheureuse, fais comme lui : après avoir été battue par une cruelle tempête, tu es entrée dans un port tranquille.

ANDROMAQUE. O vieillard! puissent les dieux te combler de biens, toi et les tiens, pour avoir sauvé mon fils et sa malheureuse mère! Prends garde que nos ennemis, cachés dans un endroit solitaire de la route, ne m'enlèvent de force, en voyant un vieillard, une faible femme, et ce jeune enfant; crains que nous n'ayons échappé maintenant, que pour retomber plus tard entre leurs mains.

PÉLÉE. Épargne-moi ce langage timide, ordinaire aux femmes. Va : qui te touchera? il ne portera pas la main sur toi impunément. Grâce aux dieux, nous commandons dans Phthie à une foule de cavaliers, à de nombreux fantassins; nous sommes vert, et la vieillesse ne nous a point affaibli, comme tu le penses. Je n'aurai qu'à regarder un pareil adversaire pour triompher de lui, tout vieux que je suis. Un vieillard, s'il a du cœur, vaut mieux que dix jeunes gens. A quoi sert au lâche la force du corps?

LE CHŒUR. Souhaitons de ne pas naître ou d'être issues de nobles parents et d'appartenir à une maison opulente. Ceux qui sont nés en haut lieu ne manquent pas d'appui dans les revers de la fortune; honneur et gloire appartiennent aux descendants de ces familles illustres; et tant s'en faut que le temps anéantisse les restes des grands hommes, que leur vertu brille encore après la mort. Mieux vaut renoncer à une victoire acquise au prix de l'infamie, que d'abuser d'un pouvoir odieux pour renverser la justice. Un tel succès a d'abord quelque douceur pour les mortels; mais il devient amer avec le temps, et, de plus, il couvre de honte les familles. La

Digitized by Google

vie que j'honore, la vie que je poursuis est celle où l'autorité ne s'exerce aux dépens de la justice, ni dans le mariage, ni dans l'État. O vieillard, fils d'Eaque, je crois volontiers qu'allié des Lapithes tu te mesuras avec les Centaures, armé de ta lance fameuse; que, monté sur le navire Argo, tu traversas dans une navigation célèbre la mer inhospitalière des Symplégades, et que tu revins en Europe après avoir partagé la gloire de l'illustre fils de Jupiter, lors qu'il remplit jadis de carnage la ville de Troie.

LA NOURRICE. O chères femmes, voyez comme les malheurs se succèdent et s'enchaînent en ce jour. Ma maîtresse Hermione, laissée seule au palais par son père, et songeant au projet criminel qu'elle avait conçu d'immoler Andromaque et son fils, veut se donner la mort: elle craint que son époux, en châtiment de ses fautes, ne la chasse honteusement de cette maison, ou ne la fasse mourir, pour avoir voulu tuer ceux dont elle devait respecter les jours. C'est avec peine que les serviteurs qui la gardent l'empêchent d'attacher à son cou le lacet fatal, et arrachent de sa main le glaive dont elle veut se percer. Tel est l'excès de sa douleur, tel est le remords qu'elle éprouve de ses crimes. Moi, je renonce à l'empêcher de se pendre; vous, mes amies, entrez dans ce palais, et sauvez-la de la mort: on se laisse mieux persuader par des amis nouveaux que par les amis habituels.

LE CHŒUR. Mais nous entendons les serviteurs confirmer par leurs cris le malheur que tu es venue nous annoncer. La malheureuse semble vouloir montrer combien elle regrette les forfaits qu'elle a commis: car elle s'élance hors du palais, échappée aux mains des serviteurs et impatiente de mourir.

HERMIONE. Hélas! hélas! laissez-moi arracher mes cheveux et me déchirer cruellement avec mes ongles.

Digitized by Google

LA NOURRICE. O ma fille, que veux-tu faire? Pourquoi te défigurer?

HERMIONE. Ah! ah! envole-toi dans les airs, loin de ma tête, voile au tissu léger.

LA NOURRICE. Ma fille, cache ta poitrine, attache ta robe.

HERMIONE. Pourquoi cacher ma poitrine sous les plis de ma robe? Mes torts envers mon époux sont évidents, manifestes, et éclatent de toutes parts.

LA NOURRICE. Tu t'affliges d'avoir tramé la mort de ta rivale?

HERMIONE. Oui, je déplore la cruauté et l'impudence des actes que j'ai commis, femme exécrable, digne de l'exécration des hommes.

LA NOURRICE. Ton époux te pardonnera cette faute.

HERMIONE. Pourquoi m'as-tu arraché le glaive des mains? Rends-le-moi, rends-le-moi, chère nourrice, pour que je me frappe par devant. Pourquoi m'empêches-tu de me pendre?

LA NOURRICE. Que je te laisse t'abandonner à ton délire, pour que tu meures?

HERMIONE. Cruel destin! Où trouverai-je la flamme bienfaisante? Qui me transportera sur les rochers qui dominent la mer ou sur la cime boisée des montagnes, pour que je meure et descende aux enfers?

LA NOURRICE. Pourquoi te tourmenter ainsi? Les dieux envoient un jour ou l'autre le malheur visiter les mortels.

HERMIONE. Tu m'as laissée, ô mon père, oui, tu m'as laissée seule sur ce rivage, comme un vaisseau désemparé. Tu me perdras, tu me perdras; je n'habiterai plus désormais sous le toit conjugal. De quelle divinité embrasserai-je la statue en suppliante? Tomberai-je aux pieds d'une esclave, esclave moi-même? Que ne suis-je l'oiseau à l'aile rapide pour m'envoler loin de la Phthio-

Digitized by Google

tide, ou le vaisseau de bois de pin que l'effort des rames emporta le premier à travers les roches Cyanées !

LA NOURRICE. Ma fille, je n'ai point approuvé les extrémités auxquelles tu t'es portée contre cette Troyenne, et je blâme également l'excès de ta frayeur. Non, ton époux ne renoncera pas à ton alliance, et restera sourd aux discours perfides d'une femme barbare. Tu n'es point, en effet, une captive amenée de Troie, mais la fille d'un prince illustre, une épouse richement dotée et originaire d'une ville opulente. Ton père ne t'abandonnera pas, comme tu le crains, mon enfant, et ne te laissera pas chasser de cette demeure. Rentre donc et ne franchis pas le seuil de ce palais; crains de t'exposer à quelque outrage en te montrant au dehors.

LE CHŒUR. Mais voici un étranger, un voyageur venu d'ailleurs, qui se dirige vers nous d'un pas rapide.

ORESTE. Étrangères, n'est-ce point ici la demeure, la résidence royale du fils d'Achille?

LE CHŒUR. Tu l'as dit; mais toi, qui nous fais cette question, qui es-tu ?

ORESTE. Le fils d'Agamemnon et de Clytemnestre; Oreste est mon nom. Je vais consulter l'oracle de Jupiter, à Dodone. Comme je passais par Phthie, j'ai voulu m'informer d'une parente, et savoir si Hermione de Sparte est vivante et heureuse. Car, bien qu'elle habite loin de nous, elle ne nous est pas moins chère.

HERMIONE. O fils d'Agamemnon! tu es pour moi comme un port pour le nautonnier battu par l'orage. Par ces genoux que j'embrasse, prends pitié d'une infortunée que le malheur accable. Que mes bras, entourant tes genoux, me tiennent lieu du rameau des suppliants.

ORESTE. Ah! que vois-je ? me trompé-je ou ai-je bien devant les yeux la fille de Ménélas, la reine de ces lieux ?

HERMIONE. Oui, la fille unique d'Hélène, née dans le

Digitized by Google

palais de Tyndare son père : car tu ne dois rien ignorer.

ORESTE. O Phébus secourable ! délivre-la de ses maux. Qu'y a-t-il ? sont-ce les dieux ou les mortels qui te persécutent ?

HERMIONE. C'est moi-même, et l'époux auquel j'appartiens, et quelqu'un des dieux : tout s'unit pour me perdre.

ORESTE. Une femme qui n'est pas encore mère, peut-elle souffrir autrement que comme épouse ?

HERMIONE. Tel est précisément le mal dont je souffre : tu m'as habilement arraché cet aveu.

ORESTE. Ton époux te préfère-t-il une autre femme ?

HERMIONE. Sa captive, la veuve d'Hector.

ORESTE. Il est mauvais qu'un homme ait deux femmes.

HERMIONE. Telle est la vérité. Et alors je me suis vengée.

ORESTE. Tu as ourdi quelqu'une de ces trames familières aux femmes ?

HERMIONE. J'ai voulu tuer la mère et le bâtard, son fils.

ORESTE. Les as-tu tués, ou quelque contre-temps les a-t-il dérobés à ta colère ?

HERMIONE. Le vieux Pélée a pris le parti des méchants.

ORESTE. Avais-tu un complice dans ce projet de meurtre ?

HERMIONE. Mon père, venu tout exprès de Sparte.

ORESTE. Et il s'est laissé vaincre par le bras d'un vieillard ?

HERMIONE. Du moins il l'a respecté ; et il est parti, me laissant sans défense.

ORESTE. Je comprends : tu crains ton époux après ce que tu as fait.

HERMIONE. Tu dis vrai : car il aura raison de me tuer. Qu'ai-je à dire pour ma défense ? Mais je t'en conjure, au nom de Jupiter, qui préside aux liens du sang, emmène-moi le plus loin possible de ces lieux, ou con-

Digitized by Google

duis-moi au palais de mon père : car il me semble que ces murs prennent une voix pour me rejeter, et je suis en horreur à la terre de Phthie. Si mon époux, laissant l'oracle d'Apollon, revient avant mon départ, il me tuera en châtiment de mes forfaits, ou je deviendrai l'esclave de la concubine dont j'étais auparavant la maîtresse. Mais comment, dira-t-on, as-tu commis une pareille faute ? De méchantes femmes m'ont perdue par leurs insinuations; elles ont exalté mon cœur en me disant : « Tu souffriras qu'une vile captive partage dans ce palais le lit de ton époux ? J'en jure par notre souveraine[1] ! chez moi du moins, elle ne jouirait pas, vivante, de mes droits. » Et moi, prêtant l'oreille aux discours de ces sirènes, de ces êtres bavards, fourbes et perfides, je m'exaltai jusqu'à la folie. Quel besoin avais-je, en effet, de garder mon époux à vue, puisque je pouvais satisfaire à tous mes besoins, que je nageais dans l'opulence et régnais dans ce palais ? J'aurais donné le jour à des enfants légitimes, tandis que ceux de ma rivale étaient des bâtards à demi esclaves des miens. Jamais, non jamais, je le répète, un homme sensé ne doit laisser des femmes s'introduire dans son foyer, auprès de son épouse : car elles lui enseignent à mal faire. L'une, cédant à l'appât du gain, corrompt l'épouse; l'autre, qui a failli, veut lui faire partager sa faute; beaucoup sont coupables de sottise. Voilà ce qui sème le trouble sous le toit conjugal. Pour conjurer le péril, fermez les portes avec des grilles et des verrous. L'introduction de femmes venues du dehors, loin de produire rien de bon, engendre une foule de maux.

LE CHŒUR. Ta langue se déchaîne avec excès contre ton sexe. Si tu as une excuse, aujourd'hui, sache néan-

1. Junon ou Diane.

Digitized by Google

moins que le devoir d'une femme est de voiler les défauts des femmes.

ORESTE. Sage est celui qui nous apprit à entendre les hommes s'expliquer eux-mêmes en notre présence. Pour moi, sachant le trouble qui règne dans cette famille et ta querelle avec la veuve d'Hector, je veillais et j'attendais, soit que tu dusses rester ici, soit qu'effrayée et redoutant la captive tu voulusses fuir de cette maison. Si je suis venu, ce n'est pas en obéissant à des ordres venus de toi, mais pour t'emmener de ces lieux, si tu exprimais, comme tu le fais, l'intention de partir. Car tu étais à moi d'abord; et, si Néoptolème est devenu ton époux, c'est grâce à la mauvaise foi de ton père qui m'avait donné d'abord ta main avant son depart pour Troie, et qui la promit ensuite à celui qui te possède aujourd'hui, s'il renversait Ilion. Lorsque le fils d'Achille revint en ces lieux, je pardonnai à ton père, et je priai Néoptolème de renoncer à ton alliance en considération de mes malheurs et du destin cruel qui me poursuit : « Je trouverais, lui disais-je, une épouse dans ma famille; mais, hors d'elle, ce serait chose difficile, exilé comme je l'étais de mon pays. » Il répondit par des outrages, et me reprocha le meurtre de ma mère et les Furies sanglantes attachées à ma poursuite. Et moi, accablé par mes malheurs domestiques, je me désolais; mais je me résignai à mon infortune, et je partis à regret, frustré de ton hymen. Aujourd'hui donc que ta fortune a changé de face, et que, tombée dans le malheur, tu ne sais quel parti prendre, je t'emmènerai hors de ces lieux et te remettrai aux mains de ton père. Car le sang est bien fort, et, dans l'adversité, rien ne vaut la tendresse de nos parents.

HERMIONE. Mon père s'occupera de mon hymen; ce n'est pas à moi d'en décider. Mais emmène-moi au

Digitized by Google

plus vite loin de ces lieux, de peur que mon époux ne rentre au palais avant mon départ, ou que Pélée, instruit de ma fuite, ne lance des chars à ma poursuite.

ORESTE. Ne redoute pas le bras d'un vieillard; ne crains rien non plus du fils d'Achille, après les outrages qu'il m'a adressés. Cette main a dressé un piége sous ses pas, et l'a enlacé dans les nœuds inévitables de la mort. Je ne m'explique pas encore; mais le rocher de Delphes saura mon projet, à l'heure où il s'accomplira. Si mes alliés de la terre Delphique tiennent fidèlement leur parole, le parricide apprendra à Néoptolème qu'il ne devait pas épouser celle qui m'était promise. Il regrettera d'avoir demandé au dieu Apollon de venger la mort de son père; et, malgré son repentir, il sera puni par le dieu et expiera par une mort cruelle ses accusations contre Phébus et contre moi; il sentira les effets de ma haine : car la divinité renverse la fortune de ses ennemis et ne les laisse point s'abandonner à l'orgueil. (Il emmène Hermione.)

LE CHŒUR. O Phébus, qui garnis de solides remparts la colline d'Ilion, et toi, Neptune, dont le char traîné par des chevaux marins vole sur la plaine liquide, pourquoi donc avez-vous livré l'ouvrage de vos mains aux outrages du dieu des combats, et abandonné Troie, la malheureuse Troie? Vous avez attelé sur les bords du Simoïs mille chars impétueux, et ouvert entre les guerriers des luttes sanglantes où le vainqueur n'a pas de couronne. Les princes Troyens sont descendus au tombeau, et sur les autels d'Ilion le feu du sacrifice a cessé de luire et de répandre une fumée odorante. Le fils d'Atrée est mort par la main de son épouse; elle-même a expié ce meurtre par sa mort et a péri sous les coups de son fils. Le fils d'Agamemnon obéit à la voix fatidique

Digitized by Google

d'un dieu, lorsque, parti d'Argos, il entra dans le sanctuaire impénétrable et devint le meurtrier de sa mère. O dieu! ô Phébus! comment le pourrai-je croire? Combien de femmes, dans les assemblées des Grecs, pleuraient le sort de leurs fils infortunés, et quittaient leurs maisons pour suivre un nouvel époux! Tu n'es pas la seule, non plus que ceux qui te sont chers, qui ait éprouvé des peines cruelles; la Grèce a souffert de ce mal, et la foudre a labouré aussi les fertiles plaines de la Phrygie, en l'arrosant du sang de ses fils.

PÉLÉE. Femmes de Phthie, répondez à mes questions. Un bruit vague est venu jusqu'à moi : on dit que la fille de Ménélas a quitté ce palais et a disparu. Je suis venu dans le désir d'apprendre si le fait est vrai : car, en l'absence de nos amis, c'est à nous qui restons dans la maison de veiller sur leur sort.

LE CHŒUR. Pélée, on ne t'a pas trompé. Il ne me sied pas de dissimuler les maux qui m'accablent : oui, la reine s'est enfuie du palais.

PÉLÉE. A quelle crainte a-t-elle cédé? apprends-le-moi.

LE CHŒUR. Elle tremblait que son époux ne la chassât de la maison.

PÉLÉE. Pour avoir tramé la mort de cet enfant?

LE CHŒUR. Oui, et elle redoutait la captive troyenne.

PÉLÉE. A-t-elle quitté le palais avec son père ou avec quelque autre?

LE CHŒUR. Le fils d'Agamemnon l'a emmenée hors de ce pays.

PÉLÉE. Dans quelle espérance? Veut-il l'épouser?

LE CHŒUR. Il machine aussi la perte du fils de ton fils.

PÉLÉE. Par des embûches secrètes ou en l'attaquant à force ouverte?

Digitized by Google

LE CHŒUR. Dans le temple sacré de Loxias, avec l'aide des Delphiens.

PÉLÉE. Dieux ! quelle horreur ! Qu'on aille en toute hâte à l'autel d'Apollon, et qu'on informe nos amis de ce qui se passe, avant que le fils d'Achille ne tombe sous les coups de ses ennemis.

UN MESSAGER. Hélas ! quels malheurs je viens t'annoncer, infortuné que je suis ! à toi, vieillard, et aux amis de mon maître !

PÉLÉE. Ah ! mon cœur est saisi d'un sinistre pressentiment.

LE MESSAGER. Sache, Pélée, que ton petit-fils n'est plus : il a péri sous le glaive meurtrier des habitants de Delphes et de l'étranger de Mycènes.

LE CHŒUR. Eh bien ! vieillard, que vas-tu devenir ? Prends garde de tomber... soutiens-toi.

PÉLÉE. Je suis anéanti ; c'est fait de moi : ma voix s'éteint ; mes jambes se dérobent sous moi.

LE MESSAGER. Redresse-toi pour entendre le récit de ce qui s'est passé, si toutefois tu veux venger tes amis.

PÉLÉE. O destin ! comme au dernier terme de la vieillesse, tu t'es appesanti sur moi ! — Apprends-moi comment a péri le fils unique de mon unique fils. Quelque pénible que soit ce récit, je veux l'entendre.

LE MESSAGER. Trois fois le soleil avait achevé sa course brillante, depuis notre arrivée sur le sol fameux de Phébus, et nous promenions partout des regards curieux. Notre présence parut suspecte aux Delphiens ; des réunions, des groupes se formaient parmi le peuple, adorateur du dieu ; et le fils d'Agamemnon, parcourant la ville, soufflait à l'oreille de chacun des propos malveillants : « Voyez, disait-il, cet étranger qui parcourt les grottes remplies de l'or du dieu, ces trésors des mortels ;

Digitized by Google

le voilà revenu pour exécuter le projet qu'il avait conçu naguère, de saccager le temple d'Apollon. » Dès lors une rumeur sinistre se répandit dans la ville : les magistrats tinrent conseil ; et, de leur côté, les intendants des trésors cachés disposèrent des gardes derrière les colonnes du temple. Pour nous, ignorant ce qui se passait, nous avions amené des brebis, nourries dans les bois du Parnasse, et nous nous tenions près des autels avec nos hôtes et les devins de Pytho : « Que demanderons-nous au dieu pour toi, jeune homme, dit l'un d'eux? quel motif t'amène? » — « Je veux, répondit-il, expier la faute que j'ai commise naguère envers Phébus, en lui demandant de venger la mort de mon père. » Mais les calomnies d'Oreste furent plus puissantes que la vérité, et mon maître passa pour un menteur, venu dans un dessein criminel. Cependant il s'avance dans l'enceinte du temple pour implorer Phébus devant l'oracle, et il consulte les entrailles des victimes. Or, une troupe d'hommes armés se tenait cachée, la tête couronnée de laurier : le fils de Clytemnestre avait seul ourdi toute cette trame. Tandis que Néoptolème invoque le dieu en présence de tous, ceux-ci, armés de glaives acérés, frappent traîtreusement le fils d'Achille désarmé. Il recule : car il n'avait pas été atteint d'un coup mortel ; et, dans sa retraite, il arrache les armes suspendues au portique du temple, et se tient debout près de l'autel ; c'était un guerrier terrible à voir. Alors, élevant la voix, il interpelle les Delphiens en ces termes : « Pourquoi voulez-vous tuer un homme venu dans de pieuses intentions? En quoi ai-je mérité la mort? » Nul, parmi les meurtriers si nombreux et si rapprochés de lui, ne prit la parole ; mais ils l'accablèrent de pierres. Écrasé sous cette grêle épaisse qui tombait de toutes parts, il se faisait un rempart de ses armes et parait les coups avec son bouclier

Digitized by Google

qu'il tournait en tous sens. Vains efforts! Une foule de traits, flèches, javelots garnis ou non d'une courroie, broches à deux pointes, volaient pêle-mêle et tombaient à ses pieds. Il fallait voir quelle étrange pyrrhique exécutait ton fils pour en éviter les atteintes. Enveloppé de tous côtés, sans avoir le temps de reprendre haleine, il quitta l'autel où brûlait la chair des brebis, et, d'un saut pareil au saut troyen, il fondit sur ses ennemis. Eux, semblables à des colombes qui ont vu un épervier, tournèrent le dos et prirent la fuite. Ils tombaient pêle-mêle sous les coups de Néoptolème ou s'étouffaient l'un l'autre aux passages trop étroits. Le temple sacré retentit de clameurs profanes. Mon maître demeurait immobile, au milieu de la tempête, étincelant sous ses armes brillantes, lorsque du sein du sanctuaire sortit une voix terrible, épouvantable, qui ranima l'ardeur des combattants. Alors le fils d'Achille tombe, atteint au flanc par le glaive acéré d'un Delphien qui le frappe mortellement avec beaucoup d'autres. Quand ils le voient à terre, c'est à qui lui portera un coup d'épée, à qui lui lancera une pierre et le blessera; d'horribles plaies couvrent tout son corps et en souillent la beauté. Les meurtriers ramassèrent le cadavre gisant près de l'autel et le jetèrent hors du temple. Nous l'avons emporté en toute hâte dans nos bras, et nous te l'apportons, pour que tu l'arroses de tes larmes, vieillard, et que tu l'enfermes dans la tombe. Voilà comment le dieu qui révèle l'avenir aux mortels, l'arbitre de la justice pour tous les hommes, a traité le fils d'Achille qui venait expier sa faute. A l'égal des méchants, il a fait revivre de vieilles querelles. Comment donc l'appeler sage?

LE CHŒUR. Mais voici le corps du roi qu'on apporte de la terre de Delphes dans ce palais. Si malheureuse est la victime, toi aussi, vieillard, tu es malheureux : car

Digitized by Google

le rejeton d'Achille ne rentre pas dans cette maison dans l'état où tu voulais le voir : en proie toi-même à des maux cruels, tu as part à son infortune.

PÉLÉE. Hélas! quel objet douloureux j'ai sous les yeux et je reçois dans mes bras, au sein de ce palais! Hélas! hélas! O ville de Thessalie! Je meurs, c'est fait de moi! Je n'ai plus de famille; il ne me reste plus de postérité. Dans ma cruelle infortune, sur quel ami jetterai-je les yeux pour adoucir ma peine? O bouche, ô joues, ô mains chéries! Plût au ciel que le destin t'eût frappé à Ilion, sur les bords du Simoïs!

LE CHŒUR. S'il fût mort à Troie, il en eût été plus honoré; et ton sort, vieillard, eût été ainsi plus heureux.

PÉLÉE. O hymen, hymen, qui as perdu cette maison et cette cité! Hélas! O mon fils, plût au ciel qu'Hermione eût péri foudroyée, avant que ton alliance avec cette race, fatale à mes enfants et à ma maison, causât ta perte! Plût au ciel que, le jour où ton père fut percé d'un trait meurtrier, tu n'eusses point demandé compte à Apollon du sang de ce héros, fils de Jupiter : mortel en lutte avec un dieu!

LE CHŒUR. Hélas! hélas! c'est à moi d'offrir la première à mon maître le tribut de mes lamentations, suivant la loi des mânes.

PÉLÉE. Hélas! hélas! je pleure à mon tour, infortuné que je suis, accablé de vieillesse et de douleur.

LE CHŒUR. C'est un dieu qui l'a voulu; ce malheur est l'œuvre d'un dieu.

PÉLÉE. Cher enfant, tu as laissé cette maison déserte, abandonnant un vieillard sans famille.

LE CHŒUR. C'est toi, vieillard, c'est toi qui aurais dû mourir avant tes enfants.

PÉLÉE. Je veux arracher mes cheveux, je veux meur-

Digitized by Google

trir ma tête de coups douloureux. O ma patrie! Phébus m'a ravi mes deux enfants.

LE CHŒUR. O vieillard, né pour souffrir et pour voir tant de maux, quelle existence mèneras-tu désormais?

PÉLÉE. Sans enfants, sans appui, sans voir un terme à mes malheurs, j'épuiserai l'adversité jusqu'à l'heure de ma mort.

LE CHŒUR. C'est en vain que les dieux t'ont ménagé un heureux hymen.

PÉLÉE. Tout ce bonheur, dont j'étais si fier, il s'est envolé, il a disparu.

LE CHŒUR. Te voilà seul dans ton palais solitaire.

PÉLÉE. Ma patrie n'existe plus pour moi : ce sceptre, je le jette à terre. Et toi, fille de Nérée, qui habites au fond des antres, tu me verras anéanti, gisant dans la poussière.

LE CHŒUR. Oh! oh! Pourquoi le sol a-t-il tremblé? Quel est le dieu dont je sens la présence? Jeunes filles, voyez, regardez! Voici qu'une divinité, traversant le pur éther, entre dans les riants pâturages de Phthie.

THÉTIS. Pélée, tu vois Thétis, qui, en souvenir des liens qui l'unirent à toi, a quitté la demeure de Nérée. Et d'abord je t'invite à ne pas t'affliger outre mesure des maux qui t'accablent. Moi-même, qui n'aurais jamais dû pleurer mes enfants, j'ai vu périr le fruit de notre hymen, Achille aux pieds rapides, le premier héros de la Grèce. Je vais t'expliquer pourquoi je suis venue : écoute-moi. Donne la sépulture au fils d'Achille, après l'avoir transporté près de l'autel pythien, pour la honte des Delphiens, afin que son tombeau apprenne qu'il a péri victime de la violence d'Oreste. Quant à sa captive Andromaque, il faut qu'elle habite la terre des Molosses et s'unisse à Hélénus par des nœuds légitimes; son fils, le

Digitized by Google

seul reste des descendants d'Eaque, doit la suivre : de lui sortira une suite de rois qui règneront avec gloire dans la Molossie. Non, ni ta postérité, ni la mienne, ô vieillard, ne doivent être ainsi anéanties, non plus que Troie : les dieux s'intéressent aussi à cette cité, bien qu'elle soit tombée victime du ressentiment de Pallas. Pour toi, je veux que tu sentes le prix de mon alliance : déesse et fille de dieu, je t'affranchirai des maux de l'humanité et ferai de toi un dieu immortel et incorruptible ; et dès lors tu habiteras avec moi dans le palais de Nérée, dieu uni à une déesse. De là, sortant à pied sec du sein des mers, tu verras notre fils chéri, Achille, habiter l'île de Leucé, dans le détroit de l'Euxin. Va donc à Delphes, dans cette ville bâtie par un dieu : portes-y ce cadavre, et, après l'avoir confié à la terre, reviens t'asseoir dans la grotte profonde de l'antique Sépias. Reste là, jusqu'à ce que tu me voies sortir de la mer, suivie du chœur des cinquante Néréides pour t'emmener au sein des eaux. Ce qui est réglé par le destin, il faut le supporter : telle est la volonté de Jupiter. Cesse de pleurer les morts ; tel est le sort que les dieux réservent aux humains : tous doivent tribut à la mort.

PÉLÉE. Fille de Nérée, auguste et généreuse épouse, salut! Ta conduite est digne de toi et des enfants issus de toi. Je ferai trêve à ma douleur, déesse, puisque tu l'ordonnes ; et, après avoir enterré ce héros, je me rendrai dans les antres du Pélion, où j'ai serré dans mes bras tes divins appas. En présence de ces événements, quiconque est bien inspiré ne doit-il pas prendre une épouse issue d'un sang généreux, et faire entrer sa fille dans une maison vertueuse? Ne recherchez jamais la main d'une méchante femme, dût-elle apporter une riche dot. A ce compte, les dieux vous épargneront le malheur.

Digitized by Google

LE CHŒUR. La volonté du ciel se manifeste sous des formes diverses; souvent les dieux trompent notre attente dans l'accomplissement de leurs desseins; ce qui semblait devoir arriver n'a pas lieu, et uñ dieu fraie la voie aux événements imprévus. Telle a été l'issue du drame auquel nous avons assisté.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES BACCHANTES

Digitized by Google

PERSONNAGES :

BACCHUS.

CHŒUR DE BACCHANTES.

TIRÉSIAS.

CADMUS, roi de Thèbes.

PENTHÉE, fils d'Agavé.

UN SERVITEUR.

UN MESSAGER.

AUTRE MESSAGER.

AGAVÉ, fille de Cadmus.

La scène est à Thèbes.

Digitized by Google

LES BACCHANTES

BACCHUS. Je suis Bacchus, fils de Jupiter et de Sémélé, la fille de Cadmus, dont le sein, frappé des feux du tonnerre, s'ouvrit pour me donner le jour. J'ai dépouillé la forme divine et pris les traits d'un mortel pour venir sur le sol Thébain et visiter la fontaine de Dircé et le cours de l'Ismènus. Je vois près du palais le tombeau de ma mère frappée de la foudre et les ruines de sa demeure, ruines fumantes où vit encore la flamme qui la consuma, monument éternel des violences que Junon exerça contre ma mère. Je loue Cadmus, qui a rendu ce lieu inaccessible et l'a consacré à sa fille; et moi, je l'ai ombragé de tous côtés des pampres verdoyants de la vigne. J'ai quitté les champs de la Lydie, si riches en or, et ceux des Phrygiens; j'ai traversé les plaines brûlantes de la Perse, et les villes de la Bactriane, et les frimas de la Médie, et l'Arabie fortunée, et toute l'Asie baignée par l'onde amère, avec ses cités populeuses et fortes, où les Grecs se mêlent aux barbares. Après avoir conduit dans ces lieux les danses sacrées et y avoir établi les rites de mon culte, pour faire éclater ma divinité aux yeux des mortels, j'entre pour la première fois dans une ville grecque. Thèbes est la première des cités de la Grèce où j'ai fait entendre les hurlements des Bacchantes, couvert leurs épaules de la dépouille des cerfs, mis dans leurs

Digitized by Google

mains le thyrse, cette lance entourée de lierre. C'est que les sœurs de ma mère, contrairement à toute justice, prétendaient que Bacchus n'était point fils de Jupiter; que Sémélé, devenue mère du fait d'un mortel, avait, par le conseil perfide de Cadmus, rejeté sa faute sur Jupiter, et que ce dieu l'avait tuée pour la punir de ce mensonge sacrilége. C'est pourquoi, dans le transport furieux que je leur ai inspiré, elles sont sorties du palais et habitent maintenant la montagne, hors d'elles-mêmes, et revêtues, contre leur gré, des insignes de mon culte. Toutes les femmes nubiles de Thèbes, en proie au même délire, ont quitté leurs demeures, et, mêlées aux filles de Cadmus, elles vivent sans abri, sur les rochers, à l'ombre des verts sapins. Car il faut que Thèbes sache, qu'elle le veuille ou non, qu'elle n'a point été initiée à mon culte; il faut que je défende l'honneur de ma mère Sémélé en me montrant aux mortels comme un dieu issu de Jupiter. Cadmus a cédé son titre et son pouvoir à Penthée, son petit-fils, qui combat ma divinité, m'exclut des libations, et ne me nomme point dans ses prières. Aussi lui prouverai-je, à lui et à tous les Thébains, que je suis un dieu. Quand j'aurai rétabli l'ordre en ces lieux, je me transporterai dans un autre pays et m'y ferai connaître. Mais si Thèbes, irritée, prend les armes pour chasser les bacchantes de la montagne, j'engagerai la lutte à la tête des Ménades. Voilà pourquoi je viens sous une forme empruntée, et j'ai échangé la forme divine contre les traits d'un mortel. — Mais vous, femmes, qui avez quitté le Tmolus, rempart de la Lydie, pour me faire cortége; vous qui m'avez suivi des contrées barbares et avez marché sur mes pas : prenez ces tambours, usités dans les villes de Phrygie, invention de Cybèle et de moi, et faites-les retentir près de la demeure royale de Penthée, pour que la ville de Cadmus apprenne à les connaître.

Digitized by Google

Moi, j'irai rejoindre les bacchantes[1] sur la cime du Cithéron, où elles m'attendent, et je prendrai part à leurs danses.

LE CHŒUR. Des régions asiatiques, de la cîme sacrée du Tmolus, doux travail! aimable fatigue! j'ai, pour le service de Bromius[2], précipité ma course, célébrant les louanges du dieu. Qui est là, qui est là, sur le chemin, dans la maison? Qu'on s'écarte, que chacun observe un silence religieux[3]: je vais entonner l'hymne solennel de Bacchus. Oh! bienheureux le mortel qui, instruit dans la science sacrée, purifie sa vie, sanctifie son âme par les purifications sacrées, en se livrant sur les montagnes aux transports bachiques! Heureux, qui célèbre suivant le rit les orgies de la grande déesse Cybèle, ou bien, le thyrse en main, et couronné de lierre, se consacre au service de Bacchus! Allez, Bacchantes, allez; Bromius, Dionysus, ce dieu enfant d'un dieu, amenez-le des montagnes de la Phrygie dans les vastes champs de la Grèce. C'est lui que sa mère, surprise des douleurs de l'enfantement, alors que le tonnerre de Jupiter allait fondre sur elle, rejeta de son sein et mit au monde, pour périr elle-même sous les coups de la foudre. Mais le fils de Saturne, Jupiter, le prit dans la chambre de l'accouchée, et, pour le soustraire à Junon, le cacha dans sa cuisse que refermèrent des agrafes d'or. Il l'engendra quand les Parques, achevant l'œuvre, eurent parfait le dieu aux cornes de taureau, et il le couronna de serpents: dès lors on vit les Ménades, le thyrse en main, sai-

1. Il s'agit ici des femmes de Thèbes, et non des Ménades qui composent le chœur.

2. Surnom de Bacchus, c'est-à-dire *dieu bruyant* (Βρέμω), à cause de ses fêtes bruyantes.

3. « Odi profanum vulgus et arceo : Favete linguis..... »
HORACE.

Digitized by Google

sir leur proie venimeuse et l'entrelacer à leurs cheveux[1]. O Thèbes, nourrice de Sémélé, couronne-toi de lierre; pour célébrer la fête bachique, pare-toi, pare-toi des grappes fleuries du smilax toujours vert, des feuilles du chêne et du pin; revêts la dépouille tachetée de la biche, et, par-dessus, la blanche toison de la brebis; arme-toi de férules, suivant le rit sacré; et bientôt toute la contrée célébrera par ses danses Bromius qui conduit ses chœurs sur la montagne, sur la montagne où l'attend une foule de femmes arrachées à leurs toiles et à leurs fuseaux par l'aiguillon du dieu. Antre divin de Crète, qui fus la demeure des Curètes et le berceau de Jupiter, c'est dans tes retraites sauvages que les Corybantes, portant un triple casque, inventèrent cet instrument arrondi que recouvre une peau sonore; ils en mêlèrent les éclats aux doux accents de la flûte phrygienne; ils le placèrent dans les mains de Rhée pour accompagner les hurlements des bacchantes. Les satyres, transportés, l'obtinrent de la mère des dieux, et en animèrent les chœurs de ces Triétérides[2] auxquels se plaît Bacchus. Quelle joie pour lui, lorsque, sur la montagne, il se sépare des chœurs rapides pour se jeter sur la terre, vêtu de la sainte peau de cerf, ou lorsqu'il poursuit le bouc, l'immole et savoure sa chaire palpitante en se dirigeant vers les monts de Phrygie et de Lydie! C'est Bromius qui donne le signal: Evoé! De la terre coule le lait, coule le vin, coule le nectar des abeilles; on respire comme la vapeur de l'encens de Syrie. Bacchus, cependant, agitant la flamme qu'il porte dans sa férule, précipite sa marche, excite les chœurs agiles et les anime par ses cris. Sa

1. « Nodo coerces viperino Bistonidum sine fraude crines... » HORACE.

2. Fêtes célébrées en l'honneur de Bacchus et en mémoire de l'expédition des Indes qui dura trois ans.

Digitized by Google

molle chevelure flotte au gré du vent. On l'entend qui s'écrie : « Allons, allons, bacchantes, délices du Tmolus et de ses sources au sable d'or, faites en l'honneur de Dionysus résonner vos tambours ! Evoé ! chantez votre dieu Evius par des clameurs, par des chants phrygiens, lorsque les doux sons de la flûte sacrée animent votre course errante ! A la montagne ! à la montagne ! » Il dit; et, pareille au jeune poulain qui suit sa mère emportée, la Bacchante s'élance et bondit avec joie.

TIRÉSIAS. Qui donc, parmi ceux qui sont aux portes, appellera hors du palais le fils d'Agénor, Cadmus, qui, après avoir quitté la ville de Sidon, a construit les remparts de Thèbes ? Qu'on aille lui annoncer que Tirésias le demande en personne. Il sait d'ailleurs le motif qui m'amène; et, bien que sa vieillesse surpasse la mienne, il est convenu avec moi de manier le thyrse, de revêtir la peau de cerf, et de ceindre son front de branches de lierre.

CADMUS. Cher ami, j'ai entendu et reconnu ta voix, du fond de ce palais : c'est la voix de la sagesse. Tu me vois tout préparé et revêtu des insignes du dieu. Car puisque ma fille est la mère de Bacchus dont la divinité s'est révélée aux hommes, je dois, autant qu'il est en moi, l'honorer et le glorifier. En quel lieu faut-il conduire les danses sacrées ? où faut-il que je pose le pied et que je secoue ma tête chenue ? Sois mon guide, Tirésias; vieillard, conduis un vieillard : car tu as la sagesse en partage. Je frapperai la terre du thyrse, et le jour et la nuit, sans jamais me lasser : j'oublie volontiers ma vieillesse.

TIRÉSIAS. Je suis dans les mêmes dispositions : moi aussi, je me sens rajeuni et prêt à prendre part aux danses.

Digitized by Google

CADMUS. Ne nous rendrons-nous pas en char sur la montagne ?

TIRÉSIAS. Non, l'honneur ne serait pas le même pour le dieu.

CADMUS. Vieillard je servirai de guide à ta vieillesse.

TIRÉSIAS. Le dieu nous conduira tous deux là-bas sans peine.

CADMUS. Serons-nous les seuls dans la ville à danser en l'honneur de Bacchus ?

TIRÉSIAS. Oui, car nous sommes seuls raisonnables; les autres déraisonnent.

CADMUS. La route est longue : allons, prends ma main.

TIRÉSIAS. Voici : donne-moi ta main et serre-la dans la mienne.

CADMUS. Simple mortel, je ne méprise pas les dieux.

TIRÉSIAS. Nous ne subtilisons point avec les dieux; contre les traditions paternelles, héritage que le temps nous a transmis, aucun raisonnement ne saurait prévaloir, quoi qu'imaginent les plus grands génies. On dira que je déshonore ma vieillesse, en me préparant à danser, la tête couronnée de lierre. Mais le dieu n'a pas dit que les jeunes gens dussent prendre part aux danses à l'exclusion des vieillards; il veut être honoré par tous également, et n'a point établi de catégories entre ses adorateurs.

CADMUS. Puisque tu ne vois pas la clarté du jour, Tirésias, c'est à moi de t'annoncer par avance les discours que tu vas entendre. Or, je vois s'avancer en toute hâte vers le palais Penthée, fils d'Echion, auquel j'ai remis le gouvernement de ce pays. Quel trouble l'agite! Que va-t-il nous apprendre de nouveau ?

PENTHÉE. Absent de ces lieux, j'apprends à mon retour qu'un mal étrange s'est répandu dans cette ville.

Digitized by Google

Nos femmes ont quitté leurs maisons, dit-on, en proie à de feints transports, et elles parcourent les sombres montagnes, en célébrant par leurs danses je ne sais quel dieu nouveau sous le nom de Bacchus. Des cratères remplis sont placés au milieu de leurs assemblées; puis, elles s'enfoncent, chacune de son côté, dans la solitude et se livrent aux embrassements des hommes. Ce sont, à les en croire, des Ménades qui accomplissent leurs mystères; mais elles préfèrent le culte de Vénus à celui de Bacchus. Toutes celles que j'ai prises ont été, par mes ordres, enchaînées et jetées dans les prisons publiques; j'irai chercher sur la montagne et ramènerai celles qui m'ont échappé, telles que Ino, Agavé, l'épouse d'Echion, mon père, et Autonoé, mère d'Actéon. Je les chargerai de fers et mettrai bientôt un terme à ces coupables transports. On dit qu'il est arrivé de Lydie un étranger, imposteur séduisant, dont les cheveux sont blonds et bouclés, la tête parfumée, et dont les yeux noirs ont toutes les grâces de Vénus; il passe les jours et les nuits avec les jeunes filles, pour les initier aux mystères bachiques. Si je le tiens une fois dans ce palais, il cessera bientôt de frapper la terre de son thyrse et d'agiter sa chevelure : sa tête tombera séparée de son corps. Il prétend être le dieu Bacchus, cousu jadis dans la cuisse de Jupiter, tandis qu'il a été consumé par le feu du ciel en même temps que sa mère qui s'était vantée faussement d'avoir eu commerce avec Jupiter. N'a-t-il pas mérité la corde pour prix de son insolence; cet étranger, quel qu'il soit? — Mais, voici bien un autre prodige : je vois le devin Tirésias, couvert de la peau tachetée d'un cerf, et, pour comble de ridicule, le père de ma mère armé de la férule des bacchantes. Je rougis, mon père, de voir ta vieillesse en délire. Ne vas-tu point te débarrasser de ce lierre? Jette ce thyrse qui

Digitized by Google

charge ta main, ô père de ma mère. C'est toi, Tirésias, qui l'as endoctriné. Tu veux sans doute, en donnant aux hommes un dieu nouveau, spéculer sur le vol des oiseaux et t'enrichir du produit des offrandes. Si tes cheveux blancs n'étaient ta sauvegarde, je te ferais asseoir, enchaîné, au milieu des bacchantes, pour t'apprendre à introduire de pernicieux mystères. Lorsque dans un festin on sert aux femmes le jus de la vigne, je dis que ce sont des orgies d'où la raison est absente.

LE CHŒUR. Étranger, tu as peu de respect pour la piété, si respectable, et pour ce Cadmus qui fit surgir de la terre une moisson de guerriers. Fils d'Echion, tu déshonores ta race.

TIRÉSIAS. Lorsqu'un sage trouve une belle cause à plaider, il ne lui est pas difficile de bien parler. Ta langue, il est vrai, est souple et agile, comme si tu étais raisonnable; mais la raison est absente de tes discours. L'homme audacieux, qui a la puissance et l'éloquence en partage, est un citoyen pernicieux, s'il manque de sens. Apprends que ce dieu nouveau, que tu tournes en ridicule, deviendra grand en Grèce d'une grandeur que je ne saurais dire. Il est deux divinités, jeune homme, qui occupent le premier rang parmi les hommes : l'une est Cérès ou la Terre (appelle-la comme tu voudras), qui nourrit les mortels d'aliments solides; l'autre, qui lui est opposée, est le fils de Sémélé qui a tiré du raisin une douce liqueur dont il a fait don aux hommes. Elle délivre de la douleur les malheureux mortels, rassasiés du jus de la vigne; elle leur dispense le sommeil et l'oubli des maux : c'est l'unique remède à leurs souffrances. Cette même divinité fournit aux libations que nous offrons aux dieux, en sorte que les hommes lui sont redevables des biens dont ils jouissent. Et cependant tu plaisantes Bacchus pour avoir été cousu dans la cuisse de Jupiter.

Digitized by Google

Apprends ce qu'il y a de vrai dans cette tradition. Quand Jupiter eut soustrait au feu de la foudre et emporté dans l'Olympe l'enfant nouveau-né, Junon voulut le précipiter du ciel. Mais Jupiter, par un artifice digne d'un dieu, détacha une partie de l'éther, dont la terre est environnée, en forma un fantôme semblable à Bacchus, et le livra à Junon comme un ôtage propre à calmer son courroux. Plus tard les mortels, prenant un mot pour l'autre, ont dit qu'il avait été nourri dans la cuisse de Jupiter, parce que le simulacre du dieu avait été donné comme ôtage[1] à la déesse Junon : telle est l'origine de cette fable. Ce dieu est aussi prophète ; car les transports et la fureur bachique ont une grande vertu prophétique. Lorsqu'une fois ce dieu s'est répandu dans notre corps, il révèle l'avenir à nos âmes en délire. Il a pris également à Mars une partie de ses attributions ; car des légions en armes et rangées en bataille sont frappées de terreur, avant d'avoir touché la lance ; et c'est Bacchus qui leur a inspiré ce délire. En outre, tu le verras en personne, sur les rochers de Delphes, trépigner, une torche à la main, sur la double cime, brandir et darder son thyrse ; enfin, grand par toute la Grèce. Crois-moi donc, Penthée : ne te flatte pas que la force soit toute-puissante parmi les hommes ; ou, si tu as cette opinion, et elle est sans fondement, ne te crois pas un sage accompli. Reçois plutôt le dieu dans tes états, offre-lui des libations, prends part à ses fêtes, et ceins ton front d'une couronne. Non, Bacchus n'entraînera pas les femmes, malgré elles, aux désordres de Vénus : elles ont une modestie naturelle qu'elles appliquent à tout. N'oublie pas ceci : prît-elle part aux bacchanales, celle qui est modeste, ne se laissera pas corrompre. Tu te

1. La confusion vient de la ressemblance des mots grecs μηρός, cuisse, et ὅμηρος, ôtage.

Digitized by Google

réjouis, quand la foule assiége les portes de ton palais, et que la ville glorifie le nom de Penthée : pense qu'un dieu se plaît de même à nos hommages. Cadmus et moi, en dépit de tes railleries, nous nous couronnerons de lierre et nous danserons; oui, malgré nos têtes chenues, il nous faut néanmoins danser. Ne crois pas que tes discours me déterminent à combattre un dieu; car tu es atteint de la plus déplorable démence : les philtres ne peuvent pas plus te guérir qu'ils ne sont étrangers à ton mal.

LE CHŒUR. O vieillard, ton langage n'est pas indigne d'Apollon : en honorant Bromius, ce dieu puissant, tu fais preuve de sagesse.

CADMUS. O mon fils, Tirésias t'a donné d'utiles conseils. Habite avec nous, et ne te mets pas en dehors de nos lois. Car maintenant tu te sépares de nous, et ta prétendue sagesse n'est que folie. Bacchus ne fût-il pas un dieu, comme tu le prétends, donne-lui ce nom; et, par un honnête mensonge, confère-lui ce titre, afin que Sémélé passe pour avoir enfanté un dieu et que l'honneur en rejaillisse sur toute notre race. Vois le malheureux sort d'Actéon, déchiré dans les bois par les chiens dévorants qu'il avait nourris, pour s'être proclamé plus habile chasseur que Diane. Pour qu'il ne t'en arrive pas autant, approche, que je te couronne de lierre, et rends honneur au dieu avec nous.

PENTHÉE. Ne porte pas la main sur moi; va-t'en fêter Bacchus : tu ne me communiqueras pas ta folie. Je saurai punir celui qui est l'auteur de tes égarements. Qu'on aille en toute hâte au siége augural où Tirésias consulte le vol des oiseaux; qu'on l'ébranle avec des leviers et qu'on le mette sens dessus dessous; que tout soit bouleversé et confondu; que les bandelettes soient abandonnées aux vents et aux tempêtes : c'est la vengeance

Digitized by Google

à laquelle il sera le plus sensible. Pour vous, cherchez par toute la ville cet étranger efféminé, ce corrupteur de nos femmes qu'il a frappées d'un mal nouveau; et, quand vous l'aurez pris, amenez-le-moi enchaîné, pour qu'il meure lapidé, après avoir vu dans Thèbes de funestes bacchanales.

TIRÉSIAS. Malheureux! tu ne mesures pas la portée de tes paroles. Te voilà fou; et ce n'est pas d'aujourd'hui que tu as perdu l'esprit. Partons, Cadmus, et invoquons le dieu en faveur de ce furieux et de Thèbes, pour qu'il épargne cette cité. Suis-moi donc avec la lance entourée de lierre, et soutiens mes pas comme je soutiendrai les tiens. Bien qu'il soit honteux pour deux vieillards de tomber, advienne que pourra : il faut servir Bacchus, fils de Jupiter. Tremble, Cadmus, que Penthée ne plonge ta maison dans le deuil : ce n'est pas l'art divinatoire, ce sont les faits qui me dictent ce langage : fou l'homme et fous ses discours. (Ils sortent.)

LE CHŒUR. Sainteté, vénérable entre toutes les déesses, Sainteté, qui portes sur la terre des ailes d'or, entends-tu Penthée? Entends-tu les outrages impies qu'il lance à Bromius, fils de Sémélé, ce dieu qui règne en maître dans les festins joyeux, parmi les couronnes de fleurs? Conduire les chœurs dans les fêtes sacrées, folâtrer au son de la flûte, apaiser les soucis, quand le jus de la grappe a paru sur la table des dieux, et que la coupe a versé le sommeil aux buveurs couronnés de lierre : tels sont les priviléges de Bacchus. L'insensé dont la langue est sans frein et qui méprise les lois périt d'une mort malheureuse; mais celui qui vit tranquille et pratique la sagesse demeure inébranlable et voit prospérer sa maison. Car, bien que les immortels habitent, loin de nous, les régions éthérées, ils ont l'œil ouvert sur les actions des mortels. Ce n'est point être sage que de subtiliser et

Digitized by Google

d'avoir des visées au-dessus de la nature humaine. La vie est courte : aussi quiconque poursuit des objets trop élevés ne jouira pas des biens présents. C'est agir en insensé, en homme, à mon avis, dénué de raison. Que ne puis-je me transporter à Cypre, dans l'île de Vénus, où habitent les amours qui charment les cœurs; et à Paphos que fertilisent, à défaut des pluies, les eaux d'un fleuve barbare, à cent embouchures; et sur la cime sacrée de l'Olympe, séjour délicieux des muses Piérides ! Conduis-moi dans ces lieux, Bromius, Bromius, dieu des Bacchantes. C'est là qu'habitent les grâces et le désir; c'est là qu'il est permis aux Bacchantes de célébrer tes orgies. Le dieu, fils de Jupiter, se plaît aux joyeux festins; il aime la Paix, cette divinité bienfaisante qui donne la richesse et peuple la terre. Il dispense également au riche comme au pauvre l'agréable liqueur du vin qui chasse la tristesse; mais il hait celui qui n'est point d'humeur à passer ses jours et ses nuits dans les plaisirs. Arrière la subtilité d'esprit des hommes qui outrent la sagesse ! ce que l'humble vulgaire approuve et poursuit, je te conseille de l'approuver et de le poursuivre.

UN SERVITEUR. Nous voici, Penthée : nous sommes maîtres de la proie à la poursuite de laquelle tu nous as envoyés, et le succès a couronné nos efforts. Ce monstre, plein de douceur pour nous, loin de se dérober par la fuite, nous a spontanément tendu les mains, sans regret, sans frayeur, sans que l'incarnat de ses joues en fût altéré. Il nous a invités en riant à l'enchaîner et à l'emmener; il a attendu que nous eussions rempli ce devoir, qu'il a lui-même rendu facile. Et moi, saisi de respect, je lui ai dit : « Étranger, si je t'emmène, ce n'est pas de mon propre mouvement, mais par l'ordre de Penthée qui m'a envoyé ici. » Quant aux Bacchantes que tu avais saisies, enchaînées et enfermées dans les prisons publi-

Digitized by Google

ques, elles ont brisé leurs fers et se sont échappées dans les bois, où elles sautent en invoquant Bromius. Les liens qui serraient leurs pieds se sont dénoués d'eux-mêmes, et les portes de la prison se sont ouvertes sans le secours d'une main mortelle. Cet homme est venu à Thèbes opérer une foule de prodiges. A toi maintenant de pourvoir au reste.

PENTHÉE. Détachez ses mains : pris comme il est dans mes filets, il n'est pas assez agile pour m'échapper. Mais, en effet, ô étranger, ta personne n'est pas sans beauté; tu as ce qu'il faut pour séduire les femmes, comme tu viens faire sans doute à Thèbes. Ta longue et flottante chevelure, qui se répand amoureusement autour de tes joues, n'est pas celle d'un lutteur; et ce teint blanc et délicat ne s'est pas formé aux ardeurs du soleil, mais à l'ombre où tu amorces par ta beauté la proie de Vénus. Dis-moi donc d'abord quelle est ton origine.

BACCHUS. Je ne veux point me faire valoir, et il m'est aisé de te répondre. Tu connais sans doute le Tmolus fleuri ?

PENTHÉE. Je le connais : c'est la montagne qui s'élève en amphithéâtre autour de Sardes.

BACCHUS. C'est de là que je suis : la Lydie est ma patrie.

PENTHÉE. D'où as-tu pris les mystères que tu introduis en Grèce ?

BACCHUS. C'est Bacchus, fils de Jupiter, qui m'a initié.

PENTHÉE. Y a-t-il donc là-bas un autre Jupiter, qui enfante de nouveaux dieux ?

BACCHUS. Non : je parle de Jupiter que l'hymen unit à Sémélé.

PENTHÉE. Est-ce en songe ou éveillé que tu as reçu de lui cette tâche ?

BACCHUS. Je l'ai vu face à face, et il m'a confié les rites sacrés.

PENTHÉE. Et ces rites, quel en est le caractère.

694837
Digitized by Google

BACCHUS. Pour le savoir, il faut être initié aux mystères de Bacchus.

PENTHÉE. Quel avantage en retirent ceux qui sacrifient à ce dieu?

BACCHUS. Il t'est interdit de l'apprendre; toutefois ils méritent d'être connus.

PENTHÉE. C'est répondre par une échappatoire, quand je suis disposé à m'instruire.

BACCHUS. Les mystères du dieu sont voilés aux yeux des impies.

PENTHÉE. Puisque tu prétends avoir vu ce dieu clairement, quelle figure avait-il?

BACCHUS. Celle qu'il a voulu prendre : je n'avais pas d'ordre à lui donner.

PENTHÉE. Tu as encore éludé adroitement ma question, et cela pour ne rien dire.

BACCHUS. A parler sensément à un ignorant on passe d'ordinaire pour insensé.

PENTHÉE. Es-tu le premier qui ait introduit ici cette divinité?

BACCHUS. Tous les barbares célèbrent ses mystères par des danses.

PENTHÉE. C'est qu'ils sont beaucoup moins sensés que les Grecs.

BACCHUS. Sur ce point du moins, ils le sont davantage; mais les mœurs sont différentes.

PENTHÉE. Est-ce la nuit ou le jour que tu célèbres ces mystères?

BACCHUS. La nuit, le plus souvent : les ténèbres ont quelque chose de sacré.

PENTHÉE. L'obscurité est perfide et dangereuse pour les femmes.

BACCHUS. On peut, en plein jour aussi, tramer un acte honteux.

Digitized by Google

PENTHÉE. Il faut que tu portes la peine de tes sophismes pernicieux.

BACCHUS. Et toi, de ta sottise et de ton impiété.

PENTHÉE. Voyez comme ce disciple de Bacchus est hardi et rompu à l'art de la parole!

BACCHUS. A quoi dois-je m'attendre? Quel supplice me prépares-tu?

PENTHÉE. D'abord je ferai tomber cette élégante chevelure.

BACCHUS. Elle est sacrée, elle appartient au dieu pour qui je l'entretiens.

PENTHÉE. Et puis, lâche ce thyrse et donne-le-moi.

BACCHUS. Ose me l'arracher: c'est celui de Bacchus.

PENTHÉE. Toi, je t'enchaînerai et te garderai captif.

BACCHUS. Le dieu me délivrera, quand je voudrai.

PENTHÉE. Oui, quand tu l'appelleras, confondu avec les Bacchantes.

BACCHUS. Il voit en ce moment même ce que j'endure: il est ici.

PENTHÉE. Où donc? mes yeux ne l'aperçoivent point.

BACCHUS. Il est à mes côtés: impie comme tu es, tu ne peux le voir.

PENTHÉE. Saisissez-le: il m'insulte, il insulte Thèbes.

BACCHUS. Je vous défends de m'enchaîner: c'est un sage qui parle à des fous.

PENTHÉE. Et moi, je veux qu'on t'enchaîne: j'ai droit plus que toi de commander.

BACCHUS. Tu ne sais comment tu vis, ni ce que tu fais, ni ce que tu es.

PENTHÉE. Je suis le fils d'Agavé et d'Echion, Penthée.

BACCHUS. Tu portes un nom de bien fâcheux augure.

PENTHÉE. Va-t'en: attachez-le près de l'étable de mes

Digitized by Google

chevaux, pour que ses yeux soient plongés dans l'obscurité. Là, danse à ton aise. Et pour ces femmes que tu as amenées, pour ces complices de tes crimes, je les vendrai, ou je ferai cesser le bruit de leurs tambours et de leurs cris, et je les attacherai à mon service pour filer la toile.

BACCHUS. Je pars : aussi bien n'est-il pas nécessaire de subir ce que n'ordonne pas le destin. Mais les outrages dont tu m'accables, tu les payeras à ce Bacchus qui n'est rien selon toi. En me jetant dans les fers, c'est à lui que tu fais injure.

LE CHŒUR. Fille d'Achéloüs, ô Dircé, auguste et noble vierge, tu reçus jadis dans ton onde le fils de Jupiter, lorsque le roi des dieux ouvrit sa cuisse pour dérober aux flammes immortelles l'enfant auquel il avait donné l'être : alors il s'écria : « Va, Dithyrambe, entre dans mon sein paternel. J'instruirai les Thébains, ô Bacchus, à t'adorer sous ce nom. » Et c'est toi, bienheureuse Dircé, qui me repousses, lorsque, la tête couronnée, je m'assemble sur tes bords? Pourquoi me mépriser? Pourquoi me fuir? Un jour assurément, j'en jure par la vigne, ce fruit délicieux que nous devons à Bacchus, un jour Bromius sera cher à ton cœur. Quelle fureur, ah! quelle fureur fait éclater ce fils de la terre, ce Penthée né des dents du dragon, qui a pour père le titan Echion! Ce n'est pas un homme mortel, mais un monstre farouche, un géant sanguinaire en lutte avec les dieux. Il va bientôt m'enchaîner, moi, la suivante de Bromius; et déjà il retient captif, dans ce palais, au fond d'un noir cachot, celui qui conduit nos danses. Tu le vois, ô Bacchus, fils de Jupiter, ton prophète est en danger de mort. Viens, ô roi, brandissant à travers l'Olympe ton thyrse doré, viens réprimer l'insolence de cet homme cruel. Où donc, ô Bacchus, conduis-tu les chœurs, le thyrse en main?

Digitized by Google

Est-ce dans les bois de Nysa[1], peuplés de bêtes fauves, ou sur la cîme Corycienne[2]? Peut-être est-ce dans les vallons ombreux de l'Olympe, où naguère Orphée rassemblait, aux accents de sa lyre, les arbres et les monstres farouches. Heureuse Piérie, Evius[3] t'honore : il viendra, agité de saints transports, conduire les danses; suivi des Ménades agiles, il franchira le cours rapide de l'Axius[4], et le Lydias[5], bienfaiteur des mortels et père de l'abondance, qui arrose et engraisse de ses eaux limpides une contrée féconde en coursiers.

BACCHUS (invisible). Holà! entendez, entendez ma voix, ô Bacchantes, ô Bacchantes!

LE CHŒUR. Quel est ce bruit, quel est-il? D'où part la voix d'Evius qui m'appelle?

BACCHUS (invisible). Holà! je t'appelle encore une fois, moi, l'enfant de Sémélé, le fils de Jupiter.

LE CHŒUR. O maître! ô maître! viens te joindre à notre troupe joyeuse, ô Bromius, Bromius! Le sol tremble, agité de tressaillements divins. Ah! ah! bientôt la demeure de Penthée va tomber en ruines. Bacchus est dans le palais : adorez-le. Nous l'adorons. Voyez les blocs de marbre que supportent ces colonnes voler en éclats. Bromius va pousser dans le palais un cri de triomphe.

BACCHUS (invisible). Que ta torche ardente s'allume au feu céleste. Embrase, embrase le palais de Penthée.

DEMI-CHŒUR. Ah! ah! ne vois-tu pas briller la flamme? Ne vois-tu pas, sur le tombeau sacré de Sémélé, le feu

1. Il y avait plusieurs villes de ce nom, consacrées à Bacchus, dans l'Inde, en Carie, en Cappadoce.

2. Le Corycus était une grotte du Parnasse.

3. Surnom de Bacchus dont l'origine est le cri Εὐοῖ poussé par les Bacchantes.

4. Rivière de Macédoine.

5. Affluent de l'Axius.

Digitized by Google

qu'y laissa jadis la mère de Bacchus frappée par la foudre de Jupiter?

DEMI-CHŒUR. Prosternez à terre, prosternez vos corps tremblants, ô Ménades. Le fils de Jupiter, votre roi, s'avance, bouleversant ce palais de fond en comble.

BACCHUS (visible). Étrangères, êtes-vous frappées de crainte à ce point que vous tombiez à terre? Vous avez reconnu, je crois, le bras de Bacchus ébranlant le palais de Penthée. Mais relevez-vous, reprenez courage et cessez de trembler.

LE CHŒUR. O toi, l'astre le plus brillant de nos fêtes bachiques, que j'ai été heureuse de te voir dans la solitude et l'abandon où j'étais réduite!

BACCHUS. Vous étiez tombées dans le désespoir, en me voyant enfermer, comme si j'allais choir dans le noir cachot de Penthée.

LE CHŒUR. Pouvait-il en être autrement? Qui donc aurait veillé sur moi, s'il t'était arrivé malheur? Mais comment t'es-tu échappé des mains de cet homme impie?

BACCHUS. Je me suis délivré moi-même, sans peine et sans effort.

LE CHŒUR. Il n'a donc pas enchaîné tes mains?

BACCHUS. Ce qui l'a précisément humilié, c'est qu'il croyait m'enchaîner, et n'a pu ni me saisir, ni me toucher : son espérance a été vaine. Ayant trouvé un taureau dans l'écurie où il m'avait conduit et enfermé, il lui a jeté une corde autour des genoux et des sabots : il respirait la rage, la sueur lui dégouttait des membres, il mordait ses lèvres à belles dents; et moi, assis auprès de lui, je le regardais tranquillement. Cependant Bacchus survint, ébranla les murs, et alluma la flamme au tombeau de sa mère. Quand Penthée vit son palais en feu, il courut de côté et d'autre, ordonnant à ses esclaves

Digitized by Google

d'apporter de l'eau; et tous se mirent à l'œuvre et s'épuisèrent en vains efforts. Alors renonçant à ce soin, dans la pensée que je m'étais échappé, il tira son glaive et pénétra dans l'intérieur du palais. Ensuite Bromius forma, je crois, dans la cour un fantôme (c'est une simple opinion que j'exprime), sur lequel Penthée s'élança d'un bond; et croyant m'immoler il ne frappait que le vide. En outre, Bacchus l'afflige d'un nouveau désastre : son palais s'écroule tout entier et couvre de ses ruines le lieu même où il voyait les liens cruels qu'il me destinait. Épuisé de fatigue, il laisse échapper son glaive et tombe. C'est qu'il avait osé, simple mortel, entrer en lutte avec un dieu. Pour moi, je suis sorti tranquillement du palais et je viens vous trouver, sans m'inquiéter de Penthée. Mais il me semble entendre des pas dans l'intérieur : il paraîtra bientôt dans le vestibule. Que dira-t-il après ce qui s'est passé? Quelle que soit la fureur qui l'anime, je l'accueillerai avec indifférence : faire preuve de modestie et de mansuétude est le devoir du sage.

PENTHÉE. Quel coup affreux! l'étranger m'a échappé malgré les chaînes dont je l'avais chargé. Oh! oh! voilà mon homme. Qu'est-ce à dire? Comment as-tu fait pour sortir et paraître dans le vestibule de ce palais?

BACCHUS. Arrête et modère ton pas courroucé.

PENTHÉE. Comment as-tu pu briser tes chaînes et passer outre?

BACCHUS. Ne t'ai-je pas dit et n'as-tu pas entendu que j'aurais un libérateur?

PENTHÉE. Qui donc? Tu as toujours quelque chose de nouveau à dire.

BACCHUS. Celui qui fait naître pour les mortels la vigne et ses grappes merveilleuses.

PENTHÉE. C'est à Bacchus que tu attribues l'honneur

Digitized by Google

de ta délivrance? Qu'on ferme par mon ordre toutes les portes de l'enceinte.

BACCHUS. Quoi! des murs mêmes peuvent-ils arrêter les dieux?

PENTHÉE. Tu es savant, excepté dans les choses où tu devrais l'être.

BACCHUS. Je suis savant dans ce qu'il importe le plus de savoir. Mais écoute avant tout ce messager qui vient de la montagne : il a du nouveau à t'apprendre. Je resterai près de toi, sans chercher à fuir.

UN MESSAGER. Penthée, souverain du pays de Thèbes, j'arrive du Cithéron, que la blanche neige couvre éternellement de ses brillants flocons.

PENTHÉE. Que viens-tu m'annoncer de si important?

LE MESSAGER. Témoin de la fureur des Bacchantes que l'aiguillon du dieu a poussées hors de ce pays, je viens t'annoncer, ô roi, à toi et à la ville, quelles choses étranges, quels prodiges merveilleux elles opèrent. Je désire savoir si je dois tout dire ou abréger mon récit. Car je crains ton cœur emporté, irascible, et ton humeur tyrannique.

PENTHÉE. Parle : tu n'as absolument rien à redouter de ma part : car il ne faut point s'irriter de ce qui est juste. Plus grands sont les forfaits que tu me raconteras des Bacchantes, plus terrible sera le châtiment que j'infligerai à celui qui a enseigné aux femmes ces pratiques criminelles.

LE MESSAGER. Je venais de conduire mes troupeaux de bœufs jusqu'au sommet de la montagne, à l'heure où le soleil échauffe la terre de ses premiers rayons. J'aperçois des femmes groupées en trois chœurs, dont l'un était conduit par Autonoé, le second par Agavé, ta mère, et le troisième par Ino. Toutes dormaient étendues à terre, les unes appuyées contre des branches de pin,

Digitized by Google

les autres reposant leur tête sur des feuilles de chêne, sans apprêt et avec décence, et non telles que tu les peins, enivrées par le vin et par les accents de la flûte, et poursuivant Vénus dans la solitude des bois. Aux mugissements de mes bœufs, ta mère, debout au milieu des Bacchantes, poussa un cri pour les éveiller. Alors, secouant le sommeil qui appesantissait leurs yeux, elles se levèrent vivement, et toutes offraient l'image d'une admirable modestie, et les jeunes, et les vieilles, et les vierges encore libres du joug de l'hymen. Et d'abord elles répandirent leurs cheveux sur leurs épaules, rattachèrent les peaux de faon, dont les liens étaient dénoués, et, pour fixer sur leur corps la dépouille tachetée des bêtes sauvages, elles se firent une ceinture de serpents qui léchaient leur joue. D'autres tenant dans leurs bras un chevreau ou le petit d'un loup, les allaitaient : c'étaient de jeunes mères, qui s'étaient séparées de leurs enfants, et dont les mamelles étaient encore pleines ; elles se couronnèrent de lierre, de feuilles de chêne et de smilax fleuri. Une d'elles prenant son thyrse en frappa un rocher, d'où sortit aussitôt une eau limpide ; une autre inclina sa torche vers la terre, et à l'endroit même le dieu fit jaillir des flots de vin ; celles qui désiraient s'abreuver de lait n'avaient qu'à écarter la terre du bout des doigts, pour que la blanche liqueur coulât en abondance ; leurs thyrses, couronnés de lierre, distillaient la douce rosée du miel. Ah ! si tu avais été là, témoin de ces prodiges, tu aurais adoré le dieu que maintenant tu repousses. Cependant nous nous étions rassemblés, bouviers et pasteurs de brebis, pour deviser entre nous de ces nouveautés étranges, de ces merveilles. Un homme qui fréquente la ville, discoureur habile, nous dit à tous : « Habitants de ces sommets sacrés, voulez-vous que nous arrachions la mère de Penthée, Agavé, du milieu

Digitized by Google

de ces Bacchantes, pour la ramener au roi qui nous en saura gré. » Nous goûtâmes la proposition, et nous nous mîmes en embuscade dans des broussailles. A l'heure fixée, les Bacchantes, préludant aux orgies sacrées, brandissaient leur thyrse et invoquaient à grands cris Bacchus, Bromius, le fils de Jupiter; et en même temps la montagne entière bondit, ainsi que les bêtes sauvages : tout était emporté par une course rapide. Non loin de moi bondissait Agavé : je voulus la saisir, et m'élançai hors du taillis où j'étais caché. Mais elle s'écria : « O mes chiennes agiles, nous voilà prises par ces hommes: suivez-moi, suivez-moi, les mains armées de vos thyrses. » Nous prîmes la fuite pour nous dérober aux Bacchantes qui allaient nous déchirer; mais elles se jetèrent avec leurs mains désarmées sur nos bœufs qui paissaient. L'une prenait dans ses bras une grasse génisse, et la partageait en deux malgré ses mugissements; d'autres mettaient des vaches en pièces : on voyait les flancs, les pieds fourchus de ces animaux lancés en tous sens, et leurs membres palpitants suspendus aux sapins qui dégouttaient de sang. Les taureaux, fougueux naguère et armés de cornes menaçantes, tombaient renversés sur le sol par les mains de ces jeunes femmes unissant leurs efforts. Ils étaient dépouillés et dépecés en moins de temps que tu n'en mettrais, ô roi, pour fermer tes paupières. Telles que des oiseaux emportés par un rapide essor, elles s'abattirent sur les plaines qui s'étendent sur les rives de l'Asopus et où croissent les riches moissons des Thébains. Elles attaquèrent en ennemies les villes d'Hysies, d'Erythres, situées au pied du Cithéron, et mirent tout sens dessus-dessous : elles enlevaient les enfants à leurs mères; le butin qu'elles chargeaient sur leurs épaules, le fer, l'airain, y restait suspendu sans aucun lien, et sans tomber à terre; le feu qu'elles por-

Digitized by Google

taient dans leurs cheveux ne les brûlait pas; et quand les pasteurs, se voyant dépouillés par les Bacchantes, couraient aux armes, spectacle étrange, ô roi! le fer de leurs javelots s'émoussait contre elles, tandis que le thyrse lancé par les Bacchantes blessait et forçait des hommes à fuir devant des femmes, grâce à la protection d'une divinité. Enfin, elles revinrent à ces sources que le dieu avait fait jaillir pour elles : elles lavèrent le sang qui les couvrait, et les gouttes qui coulaient de leurs joues furent séchées sur leur corps par la langue des serpents. Quel que soit, ô mon maître, le dieu, auteur de ces miracles, reçois-le dans cette ville : car, outre qu'il est puissant d'ailleurs, c'est lui qui a donné aux mortels, si j'en crois la renommée, la vigne qui bannit le chagrin. Or, sans le vin, plus d'amour, plus de plaisir d'aucune sorte pour les hommes.

LE CHŒUR. Je tremble de parler librement devant un tyran; je dirai néanmoins ma pensée : Bacchus ne le cède à aucun des dieux.

PENTHÉE. Ainsi donc, l'insolence des Bacchantes se propage comme le feu d'un incendie, et nous envahit déjà, à la grande honte des Grecs! Eh bien! n'hésitons pas : vole à la porte Électre[1]; que tous les hommes armés du bouclier et montés sur de rapides coursiers, et ceux qui brandissent la pique, et ceux qui font vibrer la corde de l'arc, viennent à moi pour marcher contre les Bacchantes. Ce serait assurément dépasser la mesure que de laisser des femmes nous traiter comme elles font.

BACCHUS. J'ai beau parler, je ne puis te convaincre, Penthée. Toutefois, malgré tes torts envers moi, je t'invite à ne pas prendre les armes contre le dieu, mais à

1. C'est par cette porte qu'on allait au mont Cithéron.

Digitized by Google

rester tranquille. Bromius ne souffrira pas que tu chasses les Bacchantes des montagnes qui lui sont consacrées.

PENTHÉE. Épargne-moi tes avis. Puisque tu as brisé tes chaînes, profites-en; autrement, je t'infligerai un nouveau châtiment.

BACCHUS. Je lui sacrifierais plutôt que de regimber avec colère contre l'aiguillon et de lutter, simple mortel, contre un dieu.

PENTHÉE. Oui, je lui sacrifierai; mais les victimes seront des femmes qui ont mérité la mort, et dont le sang rougira les cîmes du Cithéron.

BACCHUS. Vous fuirez tous; et ce sera une honte de voir les boucliers d'airain reculer devant les thyrses des Bacchantes.

PENTHÉE. Nous avons affaire à un étranger bien incommode : qu'il soit aux mains d'autrui ou maître de ses actes, il ne se taira point.

BACCHUS. Mon cher, il y a encore moyen d'arranger l'affaire.

PENTHÉE. Comment cela? en obéissant à mes esclaves?

BACCHUS. J'amènerai en ta présence les Bacchantes désarmées.

PENTHÉE. Ciel! voilà déjà une ruse que tu machines contre moi.

BACCHUS. Une ruse, quand je veux te sauver par mon adresse?

PENTHÉE. Vous avez conspiré ensemble, pour perpétuer vos bacchanales.

BACCHUS. Oui, j'ai conspiré, sache-le bien, avec le dieu.

PENTHÉE. Qu'on m'apporte ici des armes. Et toi, cesse de parler.

BACCHUS. Eh bien! veux-tu voir les Bacchantes assemblées sur les montagnes?

Digitized by Google

PENTHÉE. Oui, et je donnerais pour cela une forte somme d'or.

BACCHUS. D'où t'est venu ce violent désir?

PENTHÉE. Je les verrais pour leur malheur, alourdies par le vin.

BACCHUS. Tu verrais volontiers un spectacle qui t'offense?

PENTHÉE. Sans doute, assis en silence sous les sapins.

BACCHUS. Mais elles te découvriront, quoique tu caches ta présence.

PENTHÉE. Eh bien! je me ferai voir : tu as raison.

BACCHUS. Dois-je te conduire, et vas-tu te mettre en route?

PENTHÉE. Conduis-moi au plus vite, je t'accorde tout le temps nécessaire.

BACCHUS. Enveloppe ton corps d'une robe de lin.

PENTHÉE. Et pourquoi? ai-je cessé d'être homme pour compter au nombre des femmes?

BACCHUS. Je crains pour tes jours, si elles reconnaissent un homme parmi elles.

PENTHÉE. C'est fort bien dit : tu fais preuve d'une longue expérience.

BACCHUS. C'est Bacchus qui m'a formé.

PENTHÉE. Comment mettrai-je en pratique tes excellents avis?

BACCHUS. Je vais entrer dans le palais et te parer.

PENTHÉE. Quoi! d'une parure de femme? Ah! j'en ai honte.

BACCHUS. Tu n'es plus si empressé de contempler les Ménades.

PENTHÉE. Quel est donc le costume dont tu prétends me revêtir?

BACCHUS. J'étalerai sur tes épaules ta chevelure flottante.

Digitized by Google

PENTHÉE. Et le reste de mon costume, quel sera-t-il?

BACCHUS. Tu auras une robe traînante, et une mitre sur la tête.

PENTHÉE. Ajouteras-tu encore quelque chose à ma toilette?

BACCHUS. Un thyrse dans la main, et une peau de faon tachetée.

PENTHÉE. Je ne consentirai jamais à revêtir des habits de femme.

BACCHUS. Eh bien! ton sang coulera dans la lutte engagée avec les Bacchantes.

PENTHÉE. Tu as raison : il faut d'abord épier leurs mouvements.

BACCHUS. Cela vaut mieux que d'appeler la violence par la violence.

PENTHÉE. Et comment traverserai-je la ville à l'insu des Thébains?

BACCHUS. Nous irons par des chemins solitaires : je serai ton guide.

PENTHÉE. Tout vaut mieux pour moi que d'être le jouet des Bacchantes.

BACCHUS. Entrons dans le palais pour délibérer sur ce qu'il convient de faire.

PENTHÉE. J'y consens; de toute façon, mon parti est pris : ou je marcherai avec des hommes armés, ou je suivrai docilement tes conseils.

BACCHUS. Femmes, notre homme est tombé dans le piége : il va trouver les Bacchantes, et, là, il sera puni de mort. Bacchus, à toi maintenant d'agir, car tu n'es pas loin : vengeons-nous de l'impie. Commence par troubler sa raison en la voilant d'un léger nuage : car, s'il était dans son bon sens, il ne voudrait pas revêtir des habits de femme, tandis que, s'il a l'esprit égaré, il en revêtira. Or, je veux qu'il apprête à rire aux Thé-

Digitized by Google

bains en traversant la ville sous un costume féminin, après les terribles menaces qu'il faisait naguère. Mais je vais parer Penthée de ces ornements sous lesquels il descendra aux enfers, égorgé par les mains de sa mère. Il reconnaîtra à la fin ce que c'est que Bacchus, le fils de Jupiter, le dieu le plus redoutable et le plus doux pour les hommes. (Il sort.)

LE CHŒUR. Je vais donc mêler enfin mes pas aux chœurs nocturnes de Bacchus, et balancer mon front dans l'air humide de rosée : telle une biche s'ébat avec délices dans la verte prairie, quand elle a échappé au chasseur redoutable et franchi les filets bien tissus. Mais voilà que le chasseur presse de ses cris la course de ses chiens : rapide comme la tempête, elle bondit le long du fleuve, dans la plaine, cherchant, loin des hommes, la solitude et l'ombre épaisse des forêts. Est-il rien de plus sage, un plus beau privilége accordé aux hommes par les dieux, que d'appesantir une main victorieuse sur la tête de ses ennemis? Ce qui est beau, toujours on l'aime. La puissance divine se meut avec lenteur, mais son effet est infaillible. Elle châtie les hommes qui pratiquent l'iniquité et dont l'esprit pervers frustre les dieux d'un hommage légitime. Elle dérobe à l'impie la marche insensible du temps, et guette en secret sa proie. Car on ne doit rien concevoir, rien imaginer qui soit supérieur aux lois divines. On risque peu, en effet, à reconnaître la force d'un être suprême, quel qu'il soit d'ailleurs, et des lois éternelles qui ont leur sanction dans le temps, leur principe dans la nature. Est-il rien de plus sage, un plus beau privilége accordé aux hommes par les dieux, que d'appesantir une main victorieuse sur la tête de ses ennemis? Ce qui est beau, toujours on l'aime. Heureux qui a échappé aux flots de la mer et touché le port! Heureux aussi qui a triomphé

Digitized by Google

de la souffrance! Richesse ou puissance, à chacun sa supériorité; on se berce en outre de mille espérances flatteuses, dont les unes aboutissent à la fortune, les autres se perdent en fumée. Pour moi, j'envie le sort de l'homme dont les jours s'écoulent au sein du bonheur.

BACCHUS. O toi, qui brûles de voir un spectacle interdit à tes yeux, et t'engages dans une voie sans issue, Penthée (c'est à toi que je m'adresse), sors du palais, que je te voie sous le costume féminin d'une Ménade, et prêt à épier ta mère et ses compagnes; en cet équipage, tu ressembles à une des filles de Cadmus.

PENTHÉE. Mais il me semble voir deux soleils et deux Thèbes, deux villes aux sept portes. Et toi, qui marches devant moi, tu m'as l'air d'un taureau, et j'aperçois deux cornes sur ton front. Serais-tu réellement un animal sauvage? car te voilà transformé en taureau.

BACCHUS. Le dieu nous accompagne; d'abord mal disposé, il est réconcilié avec nous. Tu commences à voir ce que tu dois voir.

PENTHÉE. Que te semble de mon déguisement? N'ai-je point la tenue d'Ino ou d'Agavé, ma mère?

BACCHUS. Je crois les voir en te voyant. Mais voilà une boucle de cheveux qui n'est pas à sa place: ce n'est pas ainsi que je l'avais arrangée sous ta mitre.

PENTHÉE. C'est en m'agitant, en me démenant, dans mes transports bachiques, que je l'ai déplacée.

BACCHUS. Eh bien, nous qui sommes chargé de te parer, nous allons la remettre en place. Allons, lève la tête.

PENTHÉE. Tiens, arrange-moi: car je suis désormais à ta discrétion.

BACCHUS. Ta ceinture est lâche, et les plis de ta robe ne tombent pas comme il faut sur tes talons.

Digitized by Google

PENTHÉE. C'est ce qui me semble également, du moins pour le pied droit; de l'autre côté, la robe descend comme il faut jusqu'à la cheville.

BACCHUS. Sans doute tu me mettras au premier rang de tes amis, quand tu seras témoin, contre ton attente, de la modestie des Bacchantes.

PENTHÉE. Dois-je tenir mon thyrse de la main droite, ou de l'autre, pour mieux ressembler à une Bacchante?

BACCHUS. Il faut le prendre dans la main droite en le soulevant du pied droit : je te loue d'avoir changé de sentiments.

PENTHÉE. Pourrais-je emporter le mont Cithéron sur mes épaules avec les Bacchantes?

BACCHUS. Tu le pourrais, si tu voulais : auparavant tu n'avais pas l'esprit sain; maintenant tu raisonnes comme il faut.

PENTHÉE. Faut-il nous armer de leviers, ou bien arracherai-je la montagne avec mes mains, en glissant sous la cime l'épaule ou le bras?

BACCHUS. Ah! ne détruis pas le sanctuaire des nymphes et la retraite où Pan fait résonner sa flûte champêtre.

PENTHÉE. Tu as raison : ce n'est point par la force qu'il faut vaincre les femmes; je me cacherai dans les sapins.

BACCHUS. Tu te cacheras comme doit se cacher l'homme venu pour épier en secret les Ménades.

PENTHÉE. Il me semble les voir prises dans les bois, comme des oiseaux, au gîte où elles se plaisent.

BACCHUS. C'est précisément pour cela que tu te mets en route, chasseur vigilant. Tu les prendras probablement, à moins que tu ne sois pris auparavant.

PENTHÉE. Conduis-moi au travers du pays thébain :

Digitized by Google

aussi bien suis-je le seul homme ici qui s'aventure dans cette entreprise hardie.

BACCHUS. Tu es seul, en effet, seul à t'exposer pour cette cité. Aussi tu peux t'attendre à des combats dignes de toi. Suis-moi : je marcherai devant toi pour ton salut; mais un autre te ramènera de là-bas.

PENTHÉE. Ma mère sans doute.

BACCHUS. Et tu seras un spectacle pour tous.

PENTHÉE. Je suis prêt à marcher.

BACCHUS. Tu reviendras porté...

PENTHÉE. C'est me taxer de mollesse.

BACCHUS. Dans les bras de ta mère.

PENTHÉE. A quelles délices tu me condamnes!

BACCHUS. A ces délices-là, soit.

PENTHÉE. Ce que j'entreprends est digne de moi.

BACCHUS. Guerrier terrible, tu marches à un désastre terrible, et la gloire que tu vas conquérir s'élèvera jusqu'au ciel. Étends la main, Agavé, et vous aussi ses sœurs, filles de Cadmus : je mène ce jeune homme à un grand combat; le vainqueur ce sera moi, et Bromius; l'événement fera voir le reste.

LE CHŒUR. Allez, chiennes agiles de la Rage; allez sur la montagne où les filles de Cadmus tiennent leur assemblée; excitez-les contre l'insensé qui sous des habits de femme veut surprendre les Ménades. Sa mère, la première, le verra en observation sur une roche nue ou dans le feuillage d'un arbre, et elle criera à ses compagnes : « Quel est ce Cadméen qu'un bon vent a conduit sur la montagne pour nous épier, ô Bacchantes? Qui donc l'a enfanté? car une femme ne l'a point porté dans ses flancs : c'est le rejeton d'une lionne ou d'une gorgone de la Libye. Que la justice éclate; qu'elle vienne armée du glaive et frappe à la gorge, d'un coup mortel, cet impie, ce sacrilége, cet indigne fils d'Échion

Digitized by Google

que la terre a vomi. Cédant à d'injustes pensées, à une rage criminelle, il vient, dans le transport furieux qui l'agite, troubler tes mystères sacrés, ô Bacchus, et ceux de ta mère, comme s'il allait vaincre par la force un dieu invincible. Avoir un cœur modeste et qui n'hésite pas à rendre hommage aux dieux, se renfermer dans les sentiments d'un mortel, voilà qui nous assure une vie exempte de douleur. J'aime une sagesse qui n'excite pas l'envie; il y a de la grandeur aussi et de la gloire à vivre pieusement en prenant jour et nuit la vertu pour règle de sa conduite, et à honorer les dieux en rejetant ce qui est contraire à la justice. Que la justice éclate; qu'elle vienne armée du glaive, et frappe à la gorge, d'un coup mortel, cet impie, ce sacrilége, cet indigne fils d'Échion, que la terre a vomi. Apparais sous la forme d'un taureau, ou d'un dragon à plusieurs têtes, ou d'un lion ardent. Va, Bacchus, et, le sourire sur les lèvres, enchaîne et fais périr dans tes rêts le chasseur qui poursuit les Bacchantes, quand il tombera au milieu de la troupe des Ménades.

LE MESSAGER. O maison, jadis florissante en Grèce; maison du vieillard de Sidon, qui sema les dents du dragon, fils de la terre! je pleure sur toi, tout esclave que je suis; mais les bons serviteurs s'associent aux malheurs de leurs maîtres.

LE CHŒUR. Qu'y a-t-il? quel exploit nouveau des Bacchantes viens-tu m'annoncer?

LE MESSAGER. Penthée est mort, le fils d'Échion n'est plus.

LE CHŒUR. O roi Bromius, tu te montres un dieu grand et puissant.

LE MESSAGER. Que dis-tu? quel est ce langage? Se peut-il, femme, que tu te réjouisses des malheurs qui accablent mes maîtres?

Digitized by Google

LE CHŒUR. Étrangère, j'exprime mes transports dans des chants barbares : la crainte d'être chargée de chaînes ne me fait plus trembler.

LE MESSAGER. Crois-tu donc Thèbes lâche à ce point?

LE CHŒUR. C'est Bacchus, et non pas Thèbes, dont je reconnais l'autorité.

LE MESSAGER. Je t'excuse; toutefois il ne sied pas à des femmes de se réjouir des malheurs accomplis.

LE CHŒUR. Parle, apprends-moi comment a péri cet homme injuste, coupable d'une injuste entreprise.

LE MESSAGER. Après avoir passé les limites du sol thébain et traversé les eaux de l'Asopus, nous gravîmes la pente du Cithéron, Penthée, moi (car j'avais suivi mon maître), et l'étranger qui nous conduisait. D'abord nous nous assîmes sur l'herbe, dans un bois, cessant de marcher et retenant nos voix, afin de voir sans être vus. Assises dans une vallée fermée par des rochers, arrosée par des eaux courantes et ombragée par des pins, les Ménades s'occupaient d'aimables travaux. Les unes enroulaient du lierre autour de leur thyrse veuf de sa parure; les autres, pareilles à de jeunes poulains débarrassés du joug, se renvoyaient l'une à l'autre des refrains bachiques. Alors le malheureux Penthée, qui ne voyait pas la troupe des Bacchantes : « Étranger, dit-il, du lieu où nous sommes, mes regards n'arrivent point jusqu'aux Ménades; en montant sur un tertre ou sur la cime d'un sapin, je verrais nettement leurs honteux excès. Alors je fus témoin d'un prodige opéré par l'étranger. Il saisit une haute branche de sapin qui se dressait vers le ciel, l'attira vers lui et l'abaissa jusqu'à ce qu'elle touchât la terre. Or, la branche se courbait, arrondie comme un arc ou la ligne circulaire que forme le mouvement d'une roue rapide. Ainsi l'étranger, tirant la branche avec la main, l'inclinait vers le sol, opérant une œuvre au-dessus de

Digitized by Google

l'humanité. Il fit asseoir Penthée dans le feuillage, et laissa la branche se redresser peu à peu, en veillant à ce que le cheval ne démontât pas le cavalier. L'arbre reprit sa direction verticale dans les airs, emportant mon maître avec lui. Or, Penthée fut aperçu des Bacchantes avant de les apercevoir lui-même. Car il ne fut pas plus tôt en vue, assis au sommet du sapin, que l'étranger disparut, et qu'une voix (celle de Bacchus, sans doute) cria d'en haut : « Jeunes femmes, je vous amène celui qui vous méprise, vous, moi et mes orgies : vengez-vous de lui. » A peine se fit-elle entendre, qu'un feu sacré brilla, illuminant le ciel et la terre. Et l'air se tut, et le bois ombreux tint ses feuilles immobiles, et le cri des bêtes sauvages cessa de se faire entendre. Les Bacchantes, qui n'avaient pas saisi le sens de ces paroles, restèrent en suspens, promenant de tous côtés leurs regards, quand la voix retentit de nouveau. Alors reconnaissant le signal donné par Bacchus, les filles de Cadmus s'élancèrent, Agavé, et ses sœurs, et toute la troupe des Bacchantes : dans leur course rapide elles égalaient le vol de la colombe. Elles bondissaient à travers la vallée, par dessus les torrents et les rochers, emportées par la fureur que leur soufflait le dieu. Quand elles virent mon maître assis sur un sapin, elles gravirent un rocher, et de là, comme du haut d'une tour, elles l'accablèrent d'une grêle de pierres, ou lui lancèrent des branches de sapin; d'autres firent voler leur thyrse sur l'infortuné qui leur servait de but; le tout vainement : le lieu élevé que le malheureux occupait, surpris et ne sachant que faire, le dérobait à la fureur de ses ennemies. A la fin, elles brisèrent des branches de chêne, et, avec ces leviers, auxquels il ne manquait que le fer, elles s'efforcèrent de déraciner l'arbre. Comme elles n'en venaient pas à bout, Agavé s'écria : « Allons, Mé-

Digitized by Google

nades, entourez, saisissez ce tronc, afin de prendre la bête sauvage qui en a fait son gîte, et que les secrets de nos chœurs sacrés ne soient pas divulgués. » Alors mille mains s'attachèrent au sapin et l'arrachèrent du sol. Monté sur le faîte, Penthée tomba du faîte sur la terre en poussant de grands cris : il pressentait sa perte prochaine. Sa mère, la première, en qualité de prêtresse, donna le signal du sanglant sacrifice, et se précipita sur lui. Mais lui rejeta la mitre qui couvrait son front, afin que l'infortunée le reconnût et ne le tuât pas ; et il dit en lui touchant la joue : « C'est moi, ma mère, moi, ton fils Penthée, que tu as enfanté dans le palais d'Échion; aie pitié de moi, mère, et, quels que soient mes torts, ne tue point ton fils. » Mais Agavé, la bouche écumante et roulant des yeux hagards, n'était plus maîtresse de sa raison; elle était possédée de Bacchus et demeura inflexible. Elle saisit la main gauche de Penthée, et, le pied appuyé sur le flanc du malheureux, elle lui arracha le bras, non par sa propre force, mais par celle que lui communiquait le dieu. Ainsi faisait Ino de l'autre côté, déchirant les chairs de la victime; Autonoé et toute la foule des Bacchantes s'acharnait sur lui. C'était un mélange confus de cris : Penthée gémissait, autant que le permettait un reste de vie; les Bacchantes hurlaient. L'une emportait un bras, l'autre un pied avec les sandales; les flancs étaient déchirés et mis à nu; et chacune, les mains souillées de sang, jetait çà et là les chairs de Penthée. Le corps entier est dispersé; les pointes des rochers et le feuillage touffu de la forêt en portent les débris : qui pourrait les rassembler? Quant à la tête de l'infortuné, Agavé l'a prise dans ses mains, attachée au bout de son thyrse, comme on fait pour un lion tué dans la montagne, et elle la promène à travers le Cithéron, laissant ses sœurs parmi les Ménades. Fière de sa dé-

Digitized by Google

plorable proie, elle revient dans ces murs, en invoquant Bacchus, son auxiliaire, son compagnon de chasse, l'auteur de sa victoire, de cette victoire qui lui coûtera bien des larmes. Pour moi, je me déroberai par la fuite à ce spectacle affreux, avant le retour d'Agavé au palais. S'il n'est rien de plus beau que la modestie et le respect des dieux, il n'est rien de plus sage aussi que de pratiquer ces vertus.

LE CHŒUR. Formons des chœurs en l'honneur de Bacchus; célébrons le malheur de Penthée, issu des dents du dragon. Il avait pris des habits de femme et une baguette de férule (cause inévitable de sa mort) ornée de feuillage, et il suivait le taureau qui le conduisait à sa perte. Ce chant de victoire, vous l'avez terminé, Bacchantes thébaines, dans le deuil et dans les larmes. Beau combat, où la main d'une mère s'est plongée dans le sang de son fils. — Mais je vois Agavé, la mère de Penthée, qui s'élance vers le palais, l'œil hagard. Recevez la troupe joyeuse du dieu Evius.

AGAVÉ. Bacchantes asiatiques.

LE CHŒUR. Pourquoi m'interpelles-tu ?

AGAVÉ. Nous apportons de la montagne au palais du lierre récemment coupé, un brillant trophée.

LE CHŒUR. Je le vois, et suis prête à t'associer à mes danses.

AGAVÉ. J'ai pris ce jeune lion sans filets, comme tu peux voir.

LE CHŒUR. Dans quelle solitude?

AGAVÉ. Le Cithéron...

LE CHŒUR. Comment le Cithéron?

AGAVÉ. L'a vu périr.

LE CHŒUR. Qui lui a porté les premiers coups?

AGAVÉ. A moi en revient l'honneur : on célèbre parmi les Bacchantes l'heureuse Agavé.

Digitized by Google

LE CHŒUR. Quelle autre...

AGAVÉ. Les filles de Cadmus....

LE CHŒUR. De Cadmus?

AGAVÉ. Ses filles, après moi, ont frappé le monstre.

LE CHŒUR. Vous êtes heureuse de ce trophée.

AGAVÉ. Prends part maintenant au festin.

LE CHŒUR. Comment y prendrais-je part, malheureuse?

AGAVÉ. Voyez ce jeune lionceau, qui venait de coiffer d'un casque son front orné d'une chevelure soyeuse!

LE CHŒUR. On dirait la crinière d'un animal sauvage.

AGAVÉ. Bacchus, adroit chasseur, a lancé adroitement les Ménades sur sa piste.

LE CHŒUR. C'est que le dieu excelle à la chasse.

AGAVÉ. Tu me loues?

LE CHŒUR. Eh bien, oui, je te loue.

AGAVÉ. Bientôt aussi les Cadméens...

LE CHŒUR. Et ton fils Penthée...

AGAVÉ. Louera sa mère d'avoir pris ce lion, une si belle proie.

LE CHŒUR. Glorieux butin!

AGAVÉ. Glorieusement conquis!

LE CHŒUR. Tu te livres à la joie?

AGAVÉ. Je me réjouis des grands et brillants exploits que Thèbes vient d'accomplir.

LE CHŒUR. Montre donc, infortunée, à tes concitoyens le trophée que tu as apporté en ces lieux.

AGAVÉ. O vous, qui habitez la capitale du sol thébain et ses remparts élevés, accourez pour contempler notre proie, ce lion que les filles de Cadmus ont pris, sans employer ni les javelots acérés des Thessaliens, ni les filets, mais avec leurs mains délicates et désarmées. Après cela, vantez-nous vos ressources et munissez-vous de lances: à quoi bon? Nos bras ont suffi, à nous, pour

Digitized by Google

prendre ce monstre et mettre ses membres en lambeaux. Où est mon vieux père? qu'il approche. Et mon fils Penthée? qu'il dresse et applique une échelle solide contre ce palais, pour clouer sur le triglyple la tête de ce lion que j'ai pris et apporte en ce lieu.

CADMUS. Suivez-moi, chargés de ce déplorable fardeau; suivez-moi, serviteurs, et portez devant la maison le corps de Penthée : ce n'est qu'après de laborieuses recherches que j'en ai retrouvé les débris dans les replis du Cithéron; semés çà et là sur le sol, ils gisaient, méconnaissables, au fond des bois. Lorsque j'ai appris les tristes exploits des Bacchantes, mes filles, j'avais franchi les remparts et traversais la ville, accompagné du vieux Tirésias : alors je suis retourné vers la montagne, d'où je rapporte le cadavre de mon fils tué par les Ménades. J'ai vu Autonoé, qui rendit jadis Aristée père d'Actéon, j'ai vu aussi Ino, les malheureuses, encore en proie aux fureurs du dieu et errant dans les bois; et l'on m'a dit qu'Agavé, dans son transport bachique, se dirigeait de ce côté. On ne m'avait pas trompé : car je la vois, ô spectacle douloureux!

AGAVÉ. Mon père, tu peux te vanter à bon droit d'avoir engendré des filles qui laissent bien loin derrière elles toutes les femmes. Sois fière d'elles toutes, de moi surtout, qui, laissant là toile et fuseau, m'occupe de travaux plus nobles et prends des bêtes sauvages à la chasse. Je t'apporte, comme tu vois, le prix de mon courage, pour que tu le suspendes aux murs de ce palais. Reçois-le de mes mains, mon père, et, fier de ma chasse, invite tes amis à un festin. Tu es heureux, bien heureux que nous ayons accompli un pareil exploit.

CADMUS. O deuil infini dont je ne puis soutenir la vue! Faut-il que vos malheureuses mains aient consommé ce meurtre! Après avoir offert aux dieux ce beau sacrifice,

Digitized by Google

tu m'invites à un festin avec les Thébains! Ah! je déplore ton malheur d'abord, puis le mien. En nous perdant, nous qui sommes son propre sang, le divin Bromius a été juste, mais cruel.

AGAVÉ. Combien la vieillesse est morne et son abord farouche! Plût au ciel que mon fils, marchant sur les traces de sa mère, fût un chasseur heureux, quand il poursuivrait les bêtes sauvages en compagnie des jeunes Thébains! Mais il ne sait que combattre les dieux. A nous deux de l'avertir, ô mon père, de ne pas se complaire dans une fausse sagesse. Où est-il? qui l'amènera en ma présence, pour qu'il jouisse de mon bonheur?

CADMUS. Hélas! hélas! Quand vous aurez conscience de ce que vous avez fait, vous en ressentirez une douleur terrible. Mais si vous restez jusqu'au bout dans l'état où vous êtes, vous ne serez pas heureuses, il est vrai, mais vous ne croirez pas être malheureuses.

AGAVÉ. Qu'y a-t-il dans notre conduite de répréhensible et d'affligeant?

CADMUS. Commence par lever tes regards vers le ciel.

AGAVÉ. Soit; mais pourquoi me dis-tu de le regarder?

CADMUS. Te semble-t-il le même, ou le trouves-tu changé?

AGAVÉ. Je le trouve plus éclatant, plus limpide qu'auparavant.

CADMUS. Ton âme est-elle donc toujours égarée?

AGAVÉ. Je ne saisis pas le sens de tes paroles; mais une révolution s'est faite dans mes idées, et j'ai rencontré le bon sens.

CADMUS. Veux-tu m'écouter et me répondre nettement?

AGAVÉ. Aussi bien ai-je oublié ce que j'avais dit précédemment, mon père.

CADMUS. Dans quelle maison es-tu entrée, accompagnée des chants d'hyménée?

Digitized by Google

AGAVÉ. Tu m'as donnée à Échion, né, dit-on, des dents du serpent.

CADMUS. Et quel fils as-tu enfanté dans le palais de ton époux?

AGAVÉ. Penthée a été le fruit de notre hymen.

CADMUS. Quelle tête tiens-tu dans tes mains?

AGAVÉ. La tête d'un lion, m'ont dit les chasseresses, mes compagnes.

CADMUS. Regarde attentivement : il en coûte peu de regarder.

AGAVÉ. Ah! que vois-je? que porté-je dans mes mains?

CADMUS. Examine, et rends-toi un compte plus exact.

AGAVÉ. Je vois la plus grande des douleurs, ô malheureuse!

CADMUS. Trouves-tu là quelque ressemblance avec un lion?

AGAVÉ. Non, c'est la tête de Penthée que je tiens, infortunée!

CADMUS. Je le pleurais avant que tu l'eusses reconnu.

AGAVÉ. Qui l'a tué? comment ses restes sont-ils en mes mains?

CADMUS. Cruelle vérité, comme tu éclates mal à propos!

AGAVÉ. Parle, mon cœur palpite d'impatience.

CADMUS. Tu l'as tué, toi et tes sœurs.

AGAVÉ. Où a-t-il péri? dans ce palais? en quel lieu?

CADMUS. Où jadis Actéon fut mis en pièces par ses chiens.

AGAVÉ. Pourquoi le malheureux est-il allé sur le Cithéron?

CADMUS. Il y était venu pour railler le dieu et tes transports bachiques.

AGAVÉ. Et nous, comment nous y sommes-nous transportées?

Digitized by Google

CADMUS. Vous étiez folles, et toute la ville était en proie au même délire.

AGAVÉ. Bacchus nous a perdus : je comprends enfin.

CADMUS. Vous l'aviez offensé : vous ne le reconnaissiez pas pour un dieu.

AGAVÉ. Et le corps chéri de mon fils; où est-il, mon père?

CADMUS. Je l'ai retrouvé non sans peine, et je l'apporte.

AGAVÉ. Ne manque-t-il aucun membre pour le reconstituer tout entier?

. . . . . .

AGAVÉ. Comment Penthée a-t-il été victime de mon égarement?

CADMUS. Il vous ressemblait en refusant d'honorer Bacchus. Aussi le dieu vous a-t-il enveloppés tous, vous et lui, dans le même châtiment; et il a perdu cette maison et moi-même, qui n'ai point d'enfant mâle et vois le fruit de tes entrailles, ô malheureuse, élevé par une mort cruelle et déshonorante. C'était sur toi, ô mon fils, que notre maison tournait ses regards; enfant de ma fille, tu étais l'appui de notre famille, et la cité te respectait. Nul, en ta présence, n'eût osé insulter à ma vieillesse sans en être puni comme il le méritait. Maintenant je serai chassé honteusement de ce palais, moi, le grand Cadmus, qui ai semé la race des Thébains et recueilli la plus belle des moissons. Ô le plus cher des mortels (car, bien que tu ne sois plus, je te compterai au nombre des êtres que je chéris le plus), je ne te verrai plus, mon fils, toucher mon menton et embrasser le père de ta mère en disant : « Qui te fait injure? qui t'outrage, vieillard? qui trouble ton cœur et te chagrine? Parle pour que je châtie le coupable, ô mon père. » O vieillard malheureux! infortuné Penthée!

Digitized by Google

mère digne de pitié ! sœurs infortunées ! S'il est un mortel qui brave les dieux, qu'il considère cette mort et reconnaisse des dieux.

LE CHŒUR. Je te plains, Cadmus; mais le châtiment de ton fils était mérité, quelque pénible qu'il soit pour toi.

AGAVÉ. O mon père, tu vois combien mon sort est changé..... car si je n'avais pas souillé mes mains.....

BACCHUS. .....Tu seras métamorphosé en dragon, et la fille de Mars, Harmonie, que tu épousas, quoique simple mortel, prendra la forme d'un serpent. Montés sur un chariot traîné par des bœufs, comme le dit l'oracle de Jupiter, vous montrerez le chemin aux barbares. A la tête d'une armée innombrable, tu détruiras une foule de villes; mais quand ils ravageront le temple prophétique d'Apollon, ils auront un funeste retour. Mars te délivrera ainsi qu'Harmonie, et vous transportera dans la terre des bienheureux. Ce n'est pas le fils d'un père mortel, c'est Bacchus, issu de Jupiter, qui vous parle en ce moment. Si vous aviez su être sages, au lieu de vous abandonner à l'erreur, vous seriez heureux, grâce à la protection du fils de Jupiter.

AGAVÉ. Bacchus, nous t'implorons : car nous avons été coupables.

BACCHUS. Vous avez reconnu trop tard ma divinité : quand il fallait m'honorer, vous me méconnaissiez.

AGAVÉ. Nous le reconnaissons; mais tu pousses trop loin ta vengeance.

BACCHUS. C'est que vous m'outragiez, moi, le fils d'un dieu.

AGAVÉ. Il ne sied point aux dieux d'avoir les mêmes passions que les hommes.

BACCHUS. Depuis longtemps Jupiter, mon père, a manifesté sa volonté.

Digitized by Google

AGAVÉ. Ah! ah! nous sommes condamnés, vieillard, à un cruel exil.

BACCHUS. Pourquoi donc ne pas vous soumettre sans retard à la nécessité?

CADMUS. O ma fille, dans quel abîme de maux nous sommes tombés, toi, infortunée, et tes sœurs, et moi-même, malheureux! Je passerai ma vieillesse sur la terre étrangère, au milieu des barbares; et telle est la loi du destin qu'il faut que je conduise contre la Grèce leurs bandes désordonnées. A la tête de cette armée, et accompagné de la fille de Mars, Harmonie, mon épouse, transformée comme moi en un dragon sauvage, je marcherai contre les autels et les tombeaux des Grecs. Je ne verrai pas de terme à mes peines, et je ne trouverai pas la tranquillité, même après avoir traversé l'Achéron sur la barque infernale.

AGAVÉ. O mon père, je vivrai dans l'exil, loin de toi.

CADMUS. Pourquoi me presser dans tes bras, ô fille infortunée, comme un cygne au blanc plumage embrasse son père décrépit?

AGAVÉ. Où tourner mes pas, bannie de ma patrie?

CADMUS. Je l'ignore, ma fille : ton père te sera d'un faible secours.

AGAVÉ. Adieu, palais; adieu, patrie! chassée de ma demeure, je te quitte dans la douleur.

CADMUS. Va, ma fille, chercher un asile auprès d'Aristée.

AGAVÉ. Je pleure sur toi.

CADMUS. Et moi je pleure sur toi, ma fille, et je plains tes sœurs.

AGAVÉ. Ah! le puissant Bacchus a frappé cruellement ta maison.

CADMUS. C'est que vous l'aviez traité cruellement, et que Thèbes refusait d'honorer son nom.

Digitized by Google

AGAVÉ. Adieu, mon père; sois heureux!

CADMUS. Et toi aussi, ma pauvre fille, sois heureuse, quoique tu puisses difficilement y parvenir.

AGAVÉ. O vous, soyez mes guides et conduisez-moi auprès de mes sœurs, pour que j'emmène avec moi mes malheureuses compagnes d'exil. Puissé-je arriver en un lieu où l'exécrable Cithéron ne puisse me voir, où mes yeux n'aperçoivent pas le Cithéron, où l'usage du thyrse soit inconnu! J'abandonne à d'autres Bacchantes le soin des rites sacrés.

LE CHŒUR. La volonté du ciel se manifeste sous des formes diverses; souvent les dieux trompent notre attente dans l'accomplissement de leurs desseins; ce qui semblait devoir arriver n'a pas lieu, et un dieu fraye la voie aux événements imprévus. Telle a été l'issue du drame auquel nous avons assisté.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE CYCLOPE

Digitized by Google

PERSONNAGES :

SILÈNE.

CHŒUR DE SATYRES.

ULYSSE.

LE CYCLOPE POLYPHÈME.

La scène est à l'entrée de l'antre du Cyclope, au pied du mont Etna.

Digitized by Google

LE CYCLOPE

SILÈNE. O Bacchus, je souffre pour toi mille peines, aujourd'hui comme au temps où j'étais jeune et dans la force de l'âge : d'abord, lorsque frappé de folie par Junon, tu t'enfuis et quittas les nymphes des montagnes, tes nourrices; ensuite, lorsque devenu ton compagnon d'armes dans le combat contre les géants, je me plaçai à ta droite, et je tuai Encélade en traversant avec ma lance le milieu de son bouclier. — Mais quoi! N'ai-je pas vu en songe ce que je dis là? — Non, par Jupiter, puisque j'ai montré les dépouilles à Bacchus. Les maux que j'endure aujourd'hui sont plus cruels encore. A la nouvelle que Junon avait lancé contre toi des pirates tyrrhéniens, qui devaient te vendre dans des régions lointaines, je mis aussitôt à la voile avec mes enfants pour courir à ta recherche. A l'extrémité de la poupe, le gouvernail en main, je dirigeais la marche du navire, et mes fils, assis sur les bancs, et blanchissant d'écume la mer azurée, te cherchaient, dieu puissant. Déjà nous naviguions en vue du cap Malée, lorsque le vent, soufflant d'orient contre le navire, nous jeta sur ces rochers de l'Etna, où vivent dans des antres solitaires les fils du dieu des mers, les Cyclopes qui n'ont qu'un œil et versent le sang humain. Tombés en leur pouvoir, nous sommes au service de l'un d'eux, nommé Poly-

Digitized by Google

phème; et, au lieu de goûter les joies bachiques, nous paissons les troupeaux du Cyclope impie. Mes fils, qui sont jeunes, conduisent les brebis sur les collines les plus reculées; et moi je reste ici, chargé de remplir les auges, de balayer cette habitation, et de servir d'horribles festins au Cyclope impie. Et maintenant, docile aux ordres que j'ai reçus, je dois nettoyer la maison avec ce râteau de fer, afin que mon maître absent et ses brebis trouvent, à leur retour, la caverne en bon état. Mais j'aperçois mes fils qui ramènent les troupeaux. Qu'est-ce à dire? Dansez-vous par hasard maintenant la Sicinnis[1], comme au temps où, formant un joyeux cortége à Bacchus, vous alliez à la maison d'Althée[2], les sens ravis par les accords du luth?

LE CHŒUR. Pourquoi donc, noble rejeton d'une noble race, pourquoi donc t'égarer ainsi sur les rochers? N'as-tu point ici un abri contre le vent, du vert fourrage, et l'eau vive des fleuves dans des abreuvoirs, non loin des antres où bêlent tes petits? Pst! Viens donc, viens de ce côté.... sur cette colline humide de rosée. Ohé! je vais te jeter une pierre! Reviens, reviens, animal aux longues cornes, vers l'habitation de ton sauvage pasteur, le Cyclope. Et toi, distends tes mamelles gonflées de lait; livre-les à tes jeunes agneaux que tu abandonnes sur leur couche; les pauvres petits qui ont dormi tout le jour te redemandent par leurs bêlements. Quitteras-tu enfin les verts pâturages pour rentrer à l'étable, dans les cavernes de l'Etna? Nous n'avons ici ni Bacchus, ni les danses, ni les Bacchantes armées du thyrse, ni le bruit des tambours auprès des sources jaillissantes, ni les gouttes d'un vin frais, ni les rondes des nymphes. Je chante un air bachique en souvenir de la beauté que je

1. Danse inventée par Sicinnus.
2. Maîtresse de Bacchus et mère de Déjanire.

Digitized by Google

poursuivais d'un vol rapide en compagnie des Bacchantes aux pieds blancs. O Bacchus, cher Bacchus, en quels lieux vis-tu solitaire, secouant ta blonde chevelure? Moi, ton serviteur, je suis aux ordres du Cyclope, et vêtu de cette misérable peau de bouc, j'erre tristement, sevré de ton amitié.

SILÈNE. Taisez-vous, mes enfants, et commandez aux valets de rassembler les troupeaux dans l'antre au toit de pierre.

LE CHŒUR. (Aux esclaves.) Allez. (A Silène.) Mais d'où te vient cet empressement?

SILÈNE. Je vois un vaisseau grec arrêté sur le rivage, et des rameurs, conduits par un chef, qui se dirigent vers cet antre : ils portent suspendus à leur cou des vases vides, comme s'ils manquaient de vivres, et des urnes propres à contenir de l'eau. O malheureux étrangers! Qui sont-ils? Ils ne savent pas ce qu'est notre maître Polyphème, puisqu'ils entrent sous ce toit inhospitalier, et se livrent par un sort malencontreux à la dent homicide du Cyclope. Mais, tenez-vous tranquilles, afin que nous sachions d'où ils viennent pour aborder en Sicile au pied de l'Etna.

ULYSSE. Étrangers, dites-nous s'il est un fleuve où nous puissions puiser de l'eau pour apaiser notre soif, et qui voudra vendre des vivres à des matelots affamés? Mais qu'est-ce à dire? Nous avons abordé, je crois, sur une terre consacrée à Bacchus : car je vois près de cet antre une troupe de satyres. Salut, d'abord, au plus âgé!

SILÈNE. Salut, étranger! Dis-nous qui tu es et quelle est ta patrie?

ULYSSE. Je suis Ulysse d'Ithaque, roi du pays des Céphalléniens.

SILÈNE. Ah! je sais : un beau parleur, le fils rusé de Sisyphe.

Digitized by Google

ULYSSE. C'est moi-même; ne m'insulte pas.

SILÈNE. D'où viens-tu par mer sur cette côte de la Sicile?

ULYSSE. D'Ilion et du siége laborieux de Troie.

SILÈNE. Quoi, tu ne connaissais pas le chemin de ta patrie?

ULYSSE. La violence des vents m'a poussé sur ces bords malgré moi.

SILÈNE. Ah! tu es victime du même destin que moi.

ULYSSE. Est-ce aussi malgré toi que tu es venu en ces lieux?

SILÈNE. Je poursuivais des pirates qui avaient enlevé Bacchus.

ULYSSE. Quelle est cette contrée, et qui sont ceux qui l'habitent?

SILÈNE. C'est le plateau de l'Etna, le point le plus élevé de la Sicile.

ULYSSE. Où sont les remparts et les tours qui défendent la ville?

SILÈNE. Il n'y en a pas; ces hauteurs ne sont pas habitées par des hommes, étranger.

ULYSSE. Par qui cette terre est-elle peuplée? par des bêtes sauvages?

SILÈNE. Par les Cyclopes, qui vivent dans des antres et n'ont pas de maisons.

ULYSSE. Ont-ils un maître, où le pouvoir est-il aux mains du peuple?

SILÈNE. Ce sont des pasteurs nomades; et nul d'entre eux n'est soumis à personne.

ULYSSE. Ils cultivent les épis de Cérès? Sinon de quoi vivent-ils?

SILÈNE. De lait, de fromages, de la chair de leurs troupeaux.

Digitized by Google

ULYSSE. Possèdent-ils le breuvage de Bacchus, le jus de la vigne?

SILÈNE. Point du tout : c'est un bien triste pays!

ULYSSE. Sont-ils hospitaliers et pieux envers les étrangers?

SILÈNE. Rien de plus délicat, à leur sens, que la chair des étrangers.

ULYSSE. Que dis-tu? Ils se plaisent à manger la chair humaine?

SILÈNE. Nul n'est venu en ces lieux qui n'ait été égorgé.

ULYSSE. Et le Cyclope que tu sers, où est-il? dans sa demeure?

SILÈNE. Il est parti sur l'Etna, où il dépiste les bêtes fauves avec ses chiens.

ULYSSE. Sais-tu ce qu'il faut faire pour hâter notre départ?

SILÈNE. Je l'ignore, Ulysse; mais il n'est rien que nous ne fassions pour toi.

ULYSSE. Vends-nous les vivres qui nous font défaut.

SILÈNE. Je te le répète; je n'ai que de la chair à t'offrir.

ULYSSE. Eh bien, avec cela, on apaise agréablement sa faim.

SILÈNE. J'ai aussi du fromage fait de lait caillé, et du lait de vache.

ULYSSE. Apportez : les marchés ne se font bien qu'au grand jour.

SILÈNE. Et toi, combien d'or me donneras-tu, je te prie, en échange?

ULYSSE. Au lieu d'or, je t'apporte le breuvage de Bacchus.

SILÈNE O douce parole!... Voilà longtemps que nous en sommes privés.

Digitized by Google

ULYSSE. Je tiens cette liqueur de Maron[1], fils d'un dieu.

SILÈNE. Celui que j'ai élevé et porté jadis dans mes bras?

ULYSSE. Le fils de Bacchus, pour parler plus clairement.

SILÈNE. Ce vin est-il au fond du navire, où l'as-tu pris avec toi?

ULYSSE. Voici l'outre qui le contient : vois-tu, vieillard?

SILÈNE. Il n'y a pas là de quoi remplir ma bouche.

ULYSSE. J'en ai deux fois autant qu'il en coulera de cette outre.

SILÈNE. O source précieuse et chère à mon cœur!

ULYSSE. Veux-tu que je te fasse goûter d'abord de ce vin pur?

SILÈNE. Tu as raison : l'acheteur qui goûte est séduit.

ULYSSE. Aussi ai-je apporté une coupe avec mon outre.

SILÈNE. Allons, verse à grands flots, pour que je me rappelle avoir bu.

ULYSSE. Tiens.

SILÈNE. Oh! oh! qu'il a une belle odeur!

ULYSSE. Tu l'as donc vue?

SILÈNE. Non, par Jupiter, mais je la sens.

ULYSSE. Eh bien, goûte, pour ne pas louer seulement en paroles.

SILÈNE. Oh! oh! Bacchus m'invite à danser. Ha, ha, ha!

ULYSSE. N'a-t-il pas murmuré doucement en passant par ton gosier?

SILÈNE. Je le sens même jusqu'au bout des ongles.

ULYSSE. Eh bien, nous te donnerons de plus des pièces de monnaie.

1. Homère le dit fils d'Évanthès, et par conséquent petit-fils de Bacchus.

Digitized by Google

SILÈNE. Vide seulement l'outre, et laisse là ton or?

ULYSSE. Apportez donc les fromages ou les petits de vos brebis.

SILÈNE. C'est ce que je ferai sans me soucier de mon maître. Car je brûle de boire, dussé-je donner en échange d'une seule coupe les troupeaux de tous les Cyclopes et me jeter dans la mer de la crête nue d'un rocher, pourvu que je m'enivre une fois et que la joie déride mon front. Oui, ne pas se trouver heureux de boire, c'est folie[1].... Après cela, je n'achèterais pas une telle liqueur, en me moquant du Cyclope avec son ignorance et son œil au milieu du front! (*Il entre dans la caverne.*)

LE CHŒUR. Écoute, Ulysse, que nous causions un peu avec toi.

ULYSSE. Je vois en vous des amis qui s'adressent à un ami.

LE CHŒUR. Vous avez pris Troie et mis la main sur Hélène?

ULYSSE. Et nous avons saccagé toute la maison de Priam.

LE CHŒUR. Une fois maîtres de la jeune beauté, ne l'avez-vous pas maltraitée l'un après l'autre? Car elle aime à changer souvent de maris? La perfide! Il lui suffit de voir les braies élégantes qui couvraient les jambes de Pâris et le collier d'or qu'il portait autour du cou; et elle fut transportée de plaisir et quitta Ménélas, le meilleur des hommes. Plût au ciel que la race des femmes n'eût jamais existé.... si ce n'est pour moi seul!

SILÈNE (*sortant de la caverne*). Tiens, roi Ulysse, voici pour vous des nourrissons de nos troupeaux, des agneaux bêlants, et nombre de fromages de lait caillé. Prenez, et hâtez-vous de fuir loin de cet antre, quand vous m'aurez

1. Je supprime ici quelques détails par trop lestes sur les heureux effets de l'ivresse : « *car le lecteur français veut être respecté.* »

Digitized by Google

donné en échange le jus de la vigne chère à Bacchus.... Ciel! Voici le Cyclope! Que faire?

ULYSSE. Ah! nous sommes perdus, vieillard. Où fuir?

SILÈNE. Au fond de ce rocher où vous pourrez vous cacher.

ULYSSE. L'étrange conseil que tu me donnes, de me jeter dans ses filets!

SILÈNE. Étrange? non pas: il y a plus d'une cachette dans ce rocher.

ULYSSE. Eh bien, non! Troie aurait trop à gémir, si je fuyais devant un seul homme, quand j'ai soutenu souvent avec mon bouclier le choc de plusieurs milliers de Phrygiens. S'il faut mourir, mourons généreusement; ou bien, en sauvant notre vie, sauvons aussi notre gloire.

LE CYCLOPE. Place! Au large! Qu'est-ce que cela? Pourquoi ces jeux? Pourquoi ces bacchanales? Vous n'avez ici ni Bacchus, ni les grelots d'airain, ni le bruit des tambours. Comment vont dans l'antre mes agneaux nouveau-nés? Sont-ils suspendus aux mamelles de leur mère, et courent-ils à ses côtés? A-t-on pressé dans des corbeilles de jonc une grande quantité de fromages? Parlez, répondez! J'en sais un qui pleurera sous le bâton. Levez les yeux, au lieu de les baisser.

LE CHŒUR. Tiens, nous levons les yeux jusqu'à Jupiter: je vois les astres et Orion.

LE CYCLOPE. Le dîner a-t-il été préparé comme il faut?

LE CHŒUR. Oui; tu n'as qu'à bien apprêter ton gosier.

LE CYCLOPE. A-t-on également rempli de lait les cratères?

LE CHŒUR. Tu peux en boire, si tu le veux, tout un tonneau.

LE CYCLOPE. Est-ce du lait de brebis ou du lait de vache, ou tous deux ensemble?

Digitized by Google

LE CHŒUR. Comme tu voudras; seulement ne va pas m'avaler.

LE CYCLOPE. Je n'ai garde : car, en sautillant dans mon ventre, vous me feriez mourir à force de vous trémousser. — Hein ! quelle est cette troupe que j'aperçois près des étables ? Des pirates ou des voleurs ont-ils pris possession du pays? Aussi bien je vois des agneaux, hors de ma caverne, le corps attaché avec des liens d'osier, et des vases remplis de fromages, et ce vieillard, dont la tête chauve est toute enflée des coups qu'il a reçus.

SILÈNE. Hélas ! j'ai la fièvre à force d'avoir été battu.

LE CYCLOPE. Par qui ? Dis-moi, vieillard, qui t'a frappé du poing sur la tête.

SILÈNE. Ce sont ces gens-là, Cyclope, parce que je ne les laissais pas emporter ton bien.

LE CYCLOPE. Ne savaient-ils pas que je suis dieu et issu de dieux ?

SILÈNE. Je le leur ai dit; mais ils emportaient tes trésors, et, malgré moi, mangeaient le fromage et enlevaient les agneaux; pour toi, ils allaient, disaient-ils, t'attacher à un carcan de trois coudées, t'arracher de force les entrailles par le milieu du nombril, et te déchirer le dos à grands coups de fouet; après quoi, ils te jetteraient, bien garrotté, sous les bancs de leur vaisseau, et te vendraient au premier venu pour remuer des pierres ou descendre au moulin.

LE CYCLOPE. En vérité ? Eh bien ! cours vite aiguiser mon sabre tranchant; entasse des monceaux de bois, et mets-y le feu : car je veux les égorger à l'instant et rassasier mon appétit; je mangerai les uns rôtis sur des charbons, sans attendre qu'on me serve, et les autres cuits et bouillis dans une chaudière. Aussi bien suis-je las de ma nourriture sauvage; j'ai assez mangé de lions

Digitized by Google

et de cerfs, et depuis longtemps je suis sevré de chair humaine.

SILÈNE. Un mets nouveau, en changeant nos habitudes, nous plaît davantage. Aussi bien y a-t-il longtemps que des étrangers sont venus dans ta caverne.

ULYSSE. Cyclope, écoute-nous à notre tour. C'est parce que nous avions besoin d'acheter des vivres que nous avons quitté notre vaisseau et nous sommes approchés de ton antre. Ce vieillard nous a vendu les agneaux pour une coupe de vin, et ce n'est qu'après avoir bu qu'il nous les a livrés : l'affaire s'est faite de gré à gré, et sans qu'il y ait eu la moindre violence. Mais il ne dit rien qui ne soit faux, parce qu'il a été surpris à vendre ton bien à ton insu.

SILÈNE. Moi ? Puisses-tu périr mille fois...

ULYSSE. Oui, si je mens.

SILÈNE. J'en jure par Neptune, ton père, ô Cyclope, par le grand Triton, par Nérée, par Calypso et les filles de Nérée, par les flots sacrés et toute la race des poissons : non, ô mon charmant, mon gentil Cyclope, mon cher petit maître, je n'ai point vendu tes richesses à ces étrangers; que plutôt périssent misérablement ces méchants enfants, que je chéris par-dessus tout !

LE CHŒUR. Garde pour toi ces imprécations. Je t'ai vu moi-même vendre ces objets aux étrangers. Si je mens, je consens que mon père meure; toi, ne cherche point à nuire à ces étrangers.

LE CYCLOPE. Je m'en rapporte plutôt à lui qu'à Rhadamanthe, et je le déclare plus juste. Mais je veux les interroger. D'où venez-vous, étrangers ? quel est votre pays ? dans quelle ville avez-vous été élevés ?

ULYSSE. Nous sommes nés à Ithaque; nous venons d'Ilion que nous avons détruite lorsque des vents contraires nous ont jetés sur tes terres, ô Cyclope !

Digitized by Google

LE CYCLOPE. Est-ce vous qui avez vengé le rapt de la perfide Hélène sur la ville d'Ilion, voisine du Scamandre?

ULYSSE. Nous-mêmes, et nous avons supporté de rudes travaux.

LE CYCLOPE. Honteuse expédition assurément! Pour une seule femme avoir navigué jusqu'aux rivages phrygiens!

ULYSSE. Ce fut l'ouvrage d'un dieu; n'en accuse pas les mortels. Mais, ô fils généreux du dieu des mers, nous te supplions et te parlons en hommes libres : garde-toi d'égorger des hommes qui sont venus en amis dans ton antre, et de faire servir à un abominable festin la chair de ceux qui ont voulu que ton père, ô roi, eût des temples dans les parties les plus reculées de la Grèce. Le port sacré de Ténare demeure à jamais inviolable, ainsi que les profondes retraites de Malée; le rocher de Sunium est debout avec son temple de Minerve et ses mines d'argent; Géreste offre aux vaisseaux un refuge assuré. Nous n'avons pas pardonné aux Phrygiens un outrage difficile à supporter. Tu dois avoir part à notre gloire, toi qui habites l'extrémité de la Grèce, au pied de l'Etna qui vomit la flamme. C'est une loi pour les mortels, si toutefois tu es sensible à mes raisons, d'accueillir les prières de malheureux égarés sur la mer, de leur offrir les dons de l'hospitalité, de leur fournir des vêtements, au lieu d'enfoncer dans leurs membres des broches faites pour les bœufs et de remplir de leur chair ton corps et ta bouche. La Grèce n'est-elle pas veuve d'assez de guerriers, tombés sous le fer de l'ennemi, et dont la terre de Priam a bu le sang, époux enlevés à leurs épouses, enfants ravis à leurs mères courbées par l'âge, à leurs pères en cheveux blancs! Que sera-ce, si tu livres aux flammes ceux qui

Digitized by Google

ont survécu pour en faire un horrible repas ? Mais non, cède à ma prière, Cyclope : renonce à tes appétits gloutons, et préfère la piété à l'impiété : plus d'un mortel a cruellement expié de honteux profits.

SILÈNE. J'ai un conseil à te donner : ne laisse pas un morceau de son corps; si tu manges aussi la langue, tu deviendras spirituel et bavard, Cyclope.

LE CYCLOPE. La richesse, mortel chétif, voilà le dieu des sages : tout le reste n'est qu'affectation et belles paroles. Je ne tiens guère à ces temples des rivages consacrés à mon père; et tu n'avais pas besoin de me les énumérer. La foudre de Jupiter ne me fait pas trembler, étranger; et je ne sache pas que Jupiter soit un dieu plus puissant que moi; du reste, je ne m'en soucie point. Et pourquoi? tu vas le savoir. Quand il verse la pluie du haut du ciel, je trouve dans ce rocher un abri sûr; et là, couché sur le dos, je mange la chair rôtie d'un veau ou de quelque bête sauvage; j'arrose mon estomac en vidant une pleine amphore de lait, et je fais retentir, à l'envi des foudres célestes, le bruit de mon tonnerre. Quand Borée de Thrace répand la neige, j'enveloppe mon corps d'une peau de bête fauve, j'allume du feu, et je me ris de la neige. La terre, de nécessité, qu'elle le veuille ou ne le veuille pas, produit l'herbe qui engraisse mes troupeaux; et ce n'est point aux dieux que je les sacrifie, mais à moi-même et à mon ventre, le plus grand des dieux : car boire, manger, selon le besoin de chaque jour, et ne point se tourmenter, voilà le Jupiter des sages. Maudits soient ceux qui ont établi des lois sous prétexte d'embellir la vie humaine! Pour moi, je ne cesserai point de me bien traiter, et je ne t'en mangerai pas moins. Les dons d'hospitalité que tu recevras de moi (car je veux échapper aux reproches), ce sera du feu, et cette chaudière paternelle, où tes membres dépecés bouilliront bel et bien.

Digitized by Google

Allons, entrez là-dedans, afin que, conduits à l'autel du dieu de cette caverne, vous me procuriez un bon repas.

ULYSSE. Hélas! hélas! j'ai échappé aux périls de Troie, aux périls de la mer; et maintenant j'échoue contre l'âme inabordable de cet homme impie. O Pallas, fille de Jupiter, ô déesse, ma souveraine, c'est maintenant, maintenant qu'il faut venir à mon aide: car je suis exposé à de plus rudes épreuves qu'à Ilion, et je cours un péril extrême. Et toi, qui habites le séjour des astres brillants, Jupiter hospitalier, vois ce qui m'arrive: car, si tu ne le vois pas, c'est en vain qu'on t'appelle le dieu Jupiter, et tu n'es rien. (Ils entrent dans la caverne.)

LE CHŒUR. Ouvre les parois de ton large gosier, ô Cyclope: ton repas est prêt: les membres de tes hôtes bouillis et rôtis, et retirés de dessus les charbons, tu peux les croquer, les mâcher, les disséquer, mollement étendu sur la peau velue d'une chèvre. Garde-toi de m'en offrir une part; sois seul à charger de ce poids ton ventre pareil à un navire. Je veux fuir ce séjour, et les sacrifices impies du Cyclope de l'Etna, qui se plaît à dévorer la chair de ses hôtes. Il est sans pitié le misérable qui sacrifie des étrangers venus s'asseoir en suppliants à son foyer, coupant, mâchant, déchirant sous ses dents sacriléges leurs chairs cuites et retirées brûlantes du milieu du charbon.

ULYSSE (sortant de la caverne). O Jupiter, que dire après l'horrible spectacle auquel j'ai assisté dans cet antre? Spectacle incroyable, plutôt semblable aux récits fabuleux qu'aux actions des hommes.

LE CHŒUR. Qu'y a-t-il, Ulysse? L'abominable Cyclope a-t-il dévoré tes chers compagnons?

ULYSSE. Il a mesuré de l'œil et pesé dans ses mains deux d'entre eux, les plus gras et les mieux nourris.

Digitized by Google

LE CHŒUR. Et comment, malheureux, avez-vous éprouvé ce sort?

ULYSSE. Lorsque nous fûmes entrés sous le rocher, il a commencé par allumer du feu, en jetant sur son large foyer les débris d'un énorme chêne qui auraient fait la charge de trois chariots. Ensuite il a étendu sur le sol des feuilles de sapin pour se coucher près du feu. Puis, il a trait ses vaches, et de leur lait blanc comme la neige il a rempli un cratère de la capacité de dix amphores environ. A côté il a posé une coupe de bois de lierre qui paraissait avoir trois coudées de largeur et quatre de profondeur. Il a fait bouillir sur le feu une marmite d'airain, et a préparé des broches d'épine blanche, taillées avec la serpe et dont l'extrémité avait été durcie au feu, ainsi que des vases Etnéens que le tranchant de la hache avait dégrossis. Lorsque l'odieux cuisinier de Pluton eut achevé ses préparatifs, il saisit deux de mes compagnons et les égorgea non sans méthode : l'un fut jeté au fond de la marmite d'airain; il prit l'autre par l'extrémité du talon, et, le frappant contre la pointe aiguë d'un rocher, il fit jaillir la cervelle; puis, après avoir enlevé les chairs avec un énorme couteau, il rôtit sur le feu une partie des membres, et jeta les autres dans la marmite pour les faire bouillir. Et moi, malheureux, les yeux baignés de larmes, je me tenais près du Cyclope et je le servais; quant à mes compagnons, ils restaient blottis, comme des oiseaux, dans les enfoncements du rocher, et n'avaient plus de sang dans les veines. Quand le Cyclope, rassasié de la chair de ses victimes, se fut renversé en arrière, infectant l'air de son haleine fétide, il me vint une idée divine. Je remplis une coupe de ce vin de Maron, et je lui offris à boire en disant : « O fils du dieu des mers, Cyclope, vois quelle boisson divine la Grèce exprime de ses vignes; goûte la

Digitized by Google

liqueur de Bacchus. » Et lui, gorgé de cette abominable nourriture, prit la coupe et la vida en buvant à longs traits; puis, il fit l'éloge du vin en levant la main : « O le plus cher de mes hôtes ! dit-il, tu me donnes là une excellente liqueur pour arroser un excellent repas ! » Comme je le vis sous le charme, je lui donnai une seconde coupe, sachant bien que le vin le dompterait et servirait bientôt notre vengeance. Et déjà il en venait aux chansons; et moi, lui versant coupe sur coupe, j'échauffais ses entrailles par la boisson. Tandis qu'il chante et fait retentir l'antre de ses accents grossiers qui se mêlent aux lamentations de mes compagnons, je me suis échappé en silence, résolu à te sauver avec moi, si tu veux. Dites-moi donc si vous désirez ou non fuir un monstre insociable et habiter la cour de Bacchus en compagnie des nymphes Naïades. Ton père, qui est dans l'antre, a déjà approuvé mon projet; mais il est faible et sensible à l'attrait de la boisson; comme l'oiseau pris à la glu et qui bat de l'aile, il ne peut se détacher d'une coupe. Toi, qui es jeune, pourvois à ton salut avec moi, et rejoins ton ancien ami Bacchus, qui ne ressemble guère au Cyclope.

LE CHŒUR. O cher ami, puissions-nous voir le jour où nous serons débarrassés de l'impie Cyclope ! Aussi bien y a-t-il longtemps que, ne pouvant lui échapper, nous laissons notre virilité sans emploi.

ULYSSE. Apprends donc maintenant comment je prétends punir ce monstre barbare et vous rendre la liberté.

LE CHŒUR. Parle, et sache bien que les sons de la lyre asiatique ne seront pas plus doux à mon oreille que la nouvelle de la mort du Cyclope.

ULYSSE. La liqueur de Bacchus l'a mis en joie, et il veut aller festiner avec les Cyclopes, ses frères.

Digitized by Google

LE CHŒUR. Je devine : tu songes à le surprendre seul dans les bois et à l'égorger, ou bien à le précipiter du haut des rochers.

ULYSSE. Non pas; c'est la ruse que je veux employer.

LE CHŒUR. Comment cela ? Nous avons dès longtemps ouï parler de ton adresse.

ULYSSE. Je le ferai renoncer à ce festin, en disant qu'il ne doit pas partager ce breuvage avec les Cyclopes, mais mener joyeuse vie en le gardant pour lui seul. Lorsqu'il dormira, vaincu par Bacchus, j'ai avisé dans la caverne une grosse branche d'olivier : j'en aiguiserai l'extrémité avec mon glaive, et je la mettrai au feu; puis, quand je la verrai s'enflammer, je la retirerai brûlante et l'enfoncerai au milieu de l'œil du Cyclope, dont la prunelle sera consumée. Tel qu'un ouvrier, ajustant la charpente d'un navire, fait mouvoir sa tarière par le moyen de deux courroies, ainsi je retournerai le tison dans l'orbite lumineux du Cyclope, et je lui dessécherai la pupille.

LE CHŒUR. Ho! ho! quelle joie! je suis ravi de cette invention.

ULYSSE. Après quoi, je te transporterai, toi, nos amis et le vieillard, dans les flancs creux de mon noir navire, et je te conduirai, à force de rames, loin de cette terre.

LE CHŒUR. Me sera-t-il permis, comme après libations faites aux dieux, de tenir aussi le tison qui crèvera l'œil du Cyclope? car je veux m'associer à ce meurtre.

ULYSSE. Il le faut bien. Le tison est grand, et tu y mettras la main avec nous.

LE CHŒUR. Ah! je porterais le poids de cent chars, pour que nous broyions comme un nid de guêpes l'œil de l'abominable Cyclope.

ULYSSE. Maintenant que vous connaissez mon secret, taisez-vous, et, quand je l'ordonnerai, obéissez à ceux

Digitized by Google

qui ont ourdi la ruse : car j'ai dans cet antre des amis que je n'abandonnerai pas pour me dérober seul au danger. Et pourtant je pourrais fuir, et je me suis échappé du fond de cet antre. Mais il n'est pas juste d'abandonner les amis qui m'ont accompagné en ces lieux, et de ne pourvoir qu'à mon salut.

(Il rentre dans la caverne.)

DEMI-CHŒUR. Allons! à qui appartiendra la première place, à qui la seconde pour manœuvrer le tison, l'enfoncer dans les paupières du Cyclope, et percer l'œil brillant du monstre?

DEMI-CHŒUR. Paix, paix! Ivre déjà, et poussant des sons disgracieux, ce grossier chanteur, qui bientôt pleurera, sort de son antre. Allons! apprenons à ce rustre à faire la débauche. Bientôt il sera complétement aveugle.

DEMI-CHŒUR. Heureux qui s'enivre du jus chéri de la vigne, et se livre à la bonne chère, pressant dans ses bras l'enfant qu'il aime, ou couché aux côtés de sa jeune et belle maîtresse, les cheveux brillants et humides de parfums! C'est alors qu'il chante : « Qui m'ouvrira la porte? »

LE CYCLOPE. Ah! ah! ah! je suis plein de vin, et tout joyeux de ce festin délicat; mon estomac, comme un vaisseau de charge, est rempli jusqu'au tillac. Le riant gazon m'invite, en la saison printanière, à faire la débauche avec les Cyclopes, mes frères. Allons, mon hôte, allons, donne-moi l'outre.

DEMI-CHŒUR. L'œil brillant de beauté, et beau lui-même, il sort de sa demeure. Nous l'aimons comme il nous aime. Des torches ardentes sont préparées pour toi, comme pour une nymphe délicate, au fond de l'antre humide de rosée. Bientôt une couronne de diverses couleurs ceindra ton front.

Digitized by Google

ULYSSE. Cyclope, écoute-moi : car je connais à fond le Bacchus que je t'ai fait boire.

LE CYCLOPE. Quel est ce Bacchus? passe-t-il pour un dieu?

ULYSSE. Pour celui qui embellit le plus la vie humaine.

LE CYCLOPE. Aussi n'est-ce pas sans plaisir que je le rejette.

ULYSSE. Telle est cette divinité : elle ne nuit à aucun des mortels.

LE CYCLOPE. Comment un dieu se plaît-il à demeurer dans une outre?

ULYSSE. En quelque lieu qu'on le place, il s'y trouve à l'aise.

LE CYCLOPE. Il ne sied pas aux dieux d'élire domicile dans des peaux.

ULYSSE. Qu'importe, si le dieu te réjouit? La peau te choque-t-elle?

LE CYCLOPE. Je hais l'outre, mais j'aime le breuvage qu'elle contient.

ULYSSE. Reste donc ici à boire et à te divertir, Cyclope.

LE CYCLOPE. Ne dois-je pas faire part de cette liqueur à mes frères?

ULYSSE. En la gardant pour toi seul, tu seras plus honoré.

LE CYCLOPE. Si j'en donne à mes amis, je serai plus utile.

ULYSSE. L'orgie entraîne la dispute, l'injure, les coups.

LE CYCLOPE. Enivrons-nous; personne, néanmoins, ne me touchera.

ULYSSE. Mon cher, quiconque a bu doit rester chez soi.

Digitized by Google

LE CYCLOPE. Bien sot, qui n'aime pas l'orgie après boire.

ULYSSE. Sage, au contraire, qui reste à la maison quand il est ivre.

LE CYCLOPE. Que faire, Silène? es-tu d'avis de rester?

SILÈNE. Restons, Cyclope : qu'avons-nous affaire d'autres buveurs?

LE CYCLOPE. D'ailleurs la terre est émaillée d'un frais gazon.

SILÈNE. Et puis, il est doux de boire à la chaleur du soleil. Appuie-toi donc sur moi et étends-toi sur le sol.

LE CYCLOPE. Voilà qui est fait. Mais pourquoi mets-tu le cratère derrière moi?

SILÈNE. Pour qu'un passant ne puisse s'en emparer.

LE CYCLOPE. Non, mais tu veux boire à la dérobée; mets-le au milieu. Et toi, mon hôte, dis-moi comment il faut te nommer.

ULYSSE. *Personne*. Et de quelle faveur aurai-je à te remercier?

LE CYCLOPE. C'est toi que je mangerai le dernier de tous tes compagnons.

ULYSSE. Tu donnes là, Cyclope, un beau cadeau à ton hôte?

LE CYCLOPE (à Silène). Holà! que fais-tu? tu bois le vin en cachette.

SILÈNE. Non pas; c'est lui qui m'a baisé parce que ma mine lui plaît.

LE CYCLOPE. Tu te repentiras d'aimer le vin qui ne t'aime pas.

SILÈNE. Non, par Jupiter : il a dit qu'il m'aimait parce que je suis beau.

Digitized by Google

LE CYCLOPE. Verse et donne-moi la coupe pleine; cela suffit.

SILÈNE. Voyons un peu comment a été fait le mélange?

LE CYCLOPE. Tu me feras mourir. Donne-moi le breuvage tel qu'il est.

SILÈNE. Non, par Jupiter, pas avant de t'avoir vu prendre une couronne, et, de plus, avant de l'avoir goûté.

LE CYCLOPE. Échanson maudit!

SILÈNE. Oui, par Jupiter; mais le vin est doux; mouche-toi donc, avant que je te donne à boire.

LE CYCLOPE. Voilà qui est fait: mes lèvres et ma barbe sont propres.

SILÈNE. Arrange ton coude avec grâce, et puis bois, comme tu vois que je bois ou plutôt que j'ai bu.

LE CYCLOPE. Oh! oh! que vas-tu faire?

SILÈNE. J'ai avalé d'un trait avec volupté.

LE CYCLOPE. Prends, étranger, et sois toi-même mon échanson.

ULYSSE. Aussi bien la vigne est-elle connue de ma main.

LE CYCLOPE. Allons, verse donc.

ULYSSE. Je verse, mais tais-toi.

LE CYCLOPE. Ce que tu dis là est difficile pour celui qui a beaucoup bu.

ULYSSE. Tiens, prends et bois sans rien laisser : il faut avaler d'un trait la liqueur et mourir avec elle.

LE CYCLOPE. Ah! que la vigne est un bois admirable!

ULYSSE. Si après un abondant repas tu bois abondamment, et que tu arroses ton estomac, sans avoir soif, Bacchus te fera dormir; mais, si tu laisses quelque chose, il te desséchera.

LE CYCLOPE. Ho! ho! je m'échappe à peine à la nage;

Digitized by Google

plaisir sans mélange ! je crois voir le ciel et la terre confondus tourner ensemble ; le trône de Jupiter et la sainte majesté des dieux apparaît à mes yeux dans tout son éclat. Les Grâces ont beau me provoquer : je ne les baiserai pas. Ce Ganymède suffira à me procurer un agréable délassement, j'en jure par les Grâces ! je trouve plus de charmes aux garçons qu'aux filles.

SILÈNE. C'est moi sans doute, Cyclope, qui suis le Ganymède de Jupiter?

LE CYCLOPE. Oui, par Jupiter, celui que j'ai enlevé de la maison de Dardanus.

SILÈNE. C'est fait de moi, mes enfants : je vais subir un cruel traitement.

LE CHŒUR. Tu accuses ton amant, et tu te moques de son ivresse.

SILÈNE. Hélas ! je ne tarderai point à sentir l'amertume de ce vin. (Le Cyclope et Silène rentrent dans la caverne.)

ULYSSE. Courage, fils de Bacchus, généreux enfants ! Le monstre est rentré ; bientôt, vaincu par le sommeil, il rejettera de son infâme gosier les chairs qu'il a dévorées. Le tison fume dans l'intérieur de la caverne ; tout est prêt, et il ne nous reste plus qu'à brûler l'œil du Cyclope ; mais faites en sorte de vous conduire en gens de cœur.

LE CHŒUR. Nous aurons un cœur de rocher, aussi dur que le fer. Rentre dans la caverne, avant que notre père ne subisse quelque brutalité : car nous sommes prêts à te seconder.

ULYSSE. Vulcain, roi de l'Etna, consume l'œil de ton barbare voisin, et achève ton œuvre d'un seul coup ; et toi, fils de la sombre Nuit, Sommeil, appesantis-toi tout entier sur ce monstre haï des dieux ; ne souffrez pas qu'après les glorieux travaux accomplis à Troie, Ulysse et ses compagnons périssent de la main d'un homme

Digitized by Google

qui ne se soucie ni des dieux ni des mortels. Autrement, il faudra penser que la fortune est une divinité, et que les dieux sont moins puissants que la Fortune.

(Il rentre dans la caverne.)

LE CHŒUR. De puissantes tenailles vont serrer avec force le cou du barbare qui dévore ses hôtes : car le feu consumera bientôt sa brillante prunelle; débris énorme d'un chêne, le tison ardent est caché dans la cendre. A l'œuvre, vin de Maron! arrache l'œil du Cyclope en délire, et fais qu'il ait bu pour son malheur. Et moi, je veux quitter l'antre solitaire du Cyclope, et revoir l'aimable Bacchus, le dieu qui aime à se couronner de lierre. Serai-je heureux à ce point?

ULYSSE. Silence, au nom des dieux, Satyres! tenez-vous cois et restez bouche close. Je vous défends de respirer, de cligner, de cracher, de peur de réveiller le monstre, jusqu'à ce que l'œil du Cyclope ait été détruit par le feu.

LE CHŒUR. Nous nous taisons et retenons notre haleine captive dans notre bouche.

ULYSSE. Entrez maintenant, et prenez le tison dans vos mains : car il est suffisamment enflammé.

LE CHŒUR. Ne désigneras-tu pas ceux qui doivent les premiers prendre le bloc ardent et brûler l'œil du Cyclope, afin de nous associer à ta fortune?

DEMI-CHŒUR. Nous, nous sommes trop loin, en restant devant la porte, pour enfoncer le tison dans l'œil.

DEMI-CHŒUR. Et nous, nous sommes devenus boiteux il n'y a qu'un instant.

DEMI-CHŒUR. C'est précisément ce qui vient de m'arriver : sans que je bouge, je me suis luxé les pieds, je ne sais comment.

DEMI-CHŒUR. Sans bouger, tu t'es luxé?

Digitized by Google

DEMI-CHŒUR. Et puis nos yeux sont pleins de poussière ou de cendre, venue je ne sais d'où.

ULYSSE. Vous êtes des lâches, d'inutiles alliés.

LE CHŒUR. Parce que j'ai pitié de mon dos et de mon échine, et que je ne veux pas voir tomber mes dents sous les coups, est-ce donc de la lâcheté? Mais je sais une chanson magique d'Orphée, et si efficace, que le tison ira de lui-même s'enfoncer dans le crâne et embraser l'œil unique du fils de la Terre.

ULYSSE. Dès longtemps je connaissais ta couardise naturelle; aujourd'hui je la connais mieux encore. Force m'est d'employer mes propres amis. Mais si ton bras est sans force, que ta voix nous encourage, afin que nous puisions du courage dans tes exhortations amicales. (Il rentre dans la caverne.)

LE CHŒUR. Je ferai ce que tu désires. A d'autres de s'exposer à notre place[1]. Mais s'agit-il d'exhorter : périsse par le feu le Cyclope. Allons! allons! Poussez vaillamment le tison, hâtez-vous; brûlez l'œil du monstre qui mange la chair de ses hôtes. Brûlez, consumez le pasteur de brebis de l'Etna. Perce et retire la tarière, de peur que, dans l'excès de la douleur, il ne commette quelque sottise.

LE CYCLOPE. Malheureux que je suis! Mon œil est éteint et réduit en cendres.

LE CHŒUR. Voilà un air qui me plaît : chante-le-moi, Cyclope.

LE CYCLOPE. Malheureux que je suis! comme ils m'ont outragé! comme ils m'ont fait périr! Mais vous ne sor-

1. Litt. : « Nous courrons des dangers dans le Carien. » C'est un proverbe. Les Cariens ayant été les premières troupes mercenaires, le chœur veut dire qu'au lieu de s'exposer au péril, il opposera des mercenaires à l'ennemi. Et ces mercenaires, ce sont les compagnons d'Ulysse.

Digitized by Google

tirez pas de cet antre à votre joie, misérables. Je me placerai debout à l'entrée pour appesantir mes mains sur vous.

LE CHŒUR. Qu'as-tu donc à crier, Cyclope?

LE CYCLOPE. C'est fait de moi.

LE CHŒUR. Tu es affreux à voir.

LE CYCLOPE. Et, de plus, bien malheureux.

LE CHŒUR. Serais-tu tombé, dans ton ivresse, au milieu des charbons?

LE CYCLOPE. L'auteur de ma perte, c'est *Personne*.

LE CHŒUR. Ainsi nul ne t'a maltraité?

LE CYCLOPE. C'est *Personne* qui m'a crevé l'œil.

LE CHŒUR. Tu n'es donc pas aveugle?

LE CYCLOPE. Puisses-tu l'être comme moi!

LE CHŒUR. Mais comment, par le fait de personne, devenir aveugle?

LE CYCLOPE. Tu railles; mais où est-il, *Personne?*

LE CHŒUR. Nulle part, Cyclope.

LE CYCLOPE. Celui qui m'a perdu, c'est mon hôte, afin que tu le saches. Le scélérat, en me faisant boire, il m'a dompté.

LE CHŒUR. C'est que le vin est un fort et dangereux lutteur.

LE CYCLOPE. Au nom des dieux, ont-ils échappé ou sont-ils restés dans l'antre?

LE CHŒUR. Ils se tiennent cachés en silence sous l'abri du rocher.

LE CYCLOPE. De quel côté?

LE CHŒUR. A main droite.

LE CYCLOPE. Où cela?

LE CHŒUR. Près du rocher même. Les as-tu?

LE CYCLOPE. Malheur sur malheur! Je me suis du coup brisé le crâne.

LE CHŒUR. Et les voilà qui t'échappent.

Digitized by Google

LE CYCLOPE. Ce n'est pas de ce côté : car tu as dit de ce côté.

LE CHŒUR. Je ne dis pas de ce côté-là.

LE CYCLOPE. Par où donc?

LE CHŒUR. Ils tournent autour de toi, à gauche.

LE CYCLOPE. Hélas! je suis joué. Vous me raillez dans mon malheur.

LE CHŒUR. Non, plus maintenant; mais *Personne* est devant toi.

LE CYCLOPE. O triple scélérat, où es-tu enfin?

ULYSSE. Hors de ta portée, et mettant à couvert de ta fureur la personne d'Ulysse.

LE CYCLOPE. Qu'as-tu dit? quel nom nouveau viens-tu de prononcer?

ULYSSE. Le nom d'Ulysse, que m'a donné mon père. Tu devais être puni pour la nourriture impie dont tu te repais. J'eusse acquis peu de gloire à réduire Troie en cendres, si je n'avais vengé sur toi le meurtre de mes compagnons.

LE CYCLOPE. Hélas! hélas! l'oracle antique s'accomplit. Il disait que je serais privé de la vue par toi, à ton retour de Troie. Mais il annonçait aussi qu'en châtiment de ce crime tu serais longtemps ballotté sur les mers.

ULYSSE. Pleure, je te le permets : aussi bien ai-je fait ce qu'il faut pour que tu pleures. Moi, je vais me rendre au rivage et m'embarquer pour la mer de Sicile, et, de là, retourner dans ma patrie.

LE CYCLOPE. Non pas : car ce rocher, détaché de la montagne, va t'atteindre et t'écraser, toi et tes compagnons. Je monterai sur la hauteur, tout aveugle que je suis, en passant par cette grotte ouverte des deux côtés.

LE CHŒUR. Et nous, partageant la navigation d'Ulysse, nous nous consacrerons désormais au service de Bacchus.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLECTRE

Digitized by Google

PERSONNAGES :

UN LABOUREUR, citoyen de Mycènes.

ÉLECTRE.

ORESTE.

PYLADE, personnage muet.

LE CHŒUR, composé de jeunes Argiennes.

UN VIEILLARD.

UN MESSAGER.

CLYTEMNESTRE.

LES DIOSCURES.

La scène est dans le pays d'Argos, à la campagne, devant la maison d'un laboureur.

Digitized by Google

ÉLECTRE

UN LABOUREUR. Antique pays d'Argos, arrosé par l'Inachus, tu vis jadis le roi Agamemnon faire voile pour la Troade avec mille vaisseaux chargés de guerriers. Après avoir tué Priam qui régnait sur la terre d'Ilion, après avoir pris la ville fameuse de Dardanus, il revint en Argos, et suspendit aux portes élevées des temples les nombreux trophées conquis sur les barbares. Il fut heureux là-bas; mais, rentré dans son palais, il périt victime de la perfidie de Clytemnestre, sa femme, sous les coups d'Égisthe, fils de Thyeste. Ainsi Agamemnon est mort déchu de l'antique royauté de Tantale, et la fille de Tyndare est devenue la femme d'Égisthe qui règne sur ce pays. Agamemnon, en partant pour Troie, avait laissé deux enfants en son palais, un fils, Oreste, et une fille, la jeune Électre. Un vieillard, autrefois gouverneur de leur père, déroba Oreste au trépas qu'Égisthe lui préparait, et l'envoya en Phocide où Strophius se chargea de l'élever. Électre resta dans le palais de son père; et, lorsqu'elle eut atteint l'âge fleuri de l'adolescence, les premiers princes de la Grèce briguèrent sa main. Mais craignant que, devenue l'épouse d'un Argien, elle ne donnât le jour à des enfants qui vengeraient Agamemnon, Égisthe la tint renfermée dans le palais, et refusa de lui choisir un époux. Cependant, comme il était encore

Digitized by Google

à craindre qu'elle ne devînt mère, en s'unissant secrètement à quelque homme d'un rang illustre, il avait résolu de la faire périr; mais sa mère, toute cruelle qu'elle est, la sauva des mains d'Égisthe. Car, si elle avait un prétexte pour justifier le meurtre de son époux, elle redoutait de se rendre odieuse en tuant ses enfants. Alors Égisthe imagina ce qui suit : il promit de l'or à qui assassinerait le fils d'Agamemnon, parti en exil; et il me donna Électre pour épouse. Issu d'aïeux originaires de Mycènes, on ne peut me reprocher ma naissance; mais si je sors d'un sang illustre, je suis sans biens, et ma pauvreté a tué ma noblesse : petit est l'époux, petite la crainte qu'il inspire. Si un homme élevé en dignité avait épousé Électre, il eût réveillé le meurtre assoupi d'Agamemnon, et la peine eût alors atteint le coupable. Pour moi, Vénus m'est témoin que je n'ai point souillé le lit d'Électre, et qu'elle est encore vierge. Je rougirais d'outrager la fille de héros fortunés, à laquelle le sort m'a uni malgré mon indignité. Je plains le malheureux Oreste, mon frère, comme on l'appelle, si jamais de retour en Argos, il est témoin du funeste hymen de sa sœur. Quiconque m'accuse de folie, parce que je respecte la jeune fille entrée vierge dans ma demeure, saura qu'il apprécie mal la continence, et qu'il mérite lui-même d'être traité de fou.

ÉLECTRE. Sombre nuit, mère des astres d'or, qui me vois, la tête chargée de cette urne, aller puiser à la fontaine (non pas que l'indigence me réduise à cette extrémité, mais je veux montrer aux dieux les outrages d'Égisthe), entends les lamentations dont je remplis les airs en l'honneur de mon père. La fille maudite de Tyndare, ma mère, m'a chassée de sa maison pour plaire à son époux. Depuis qu'elle a donné le jour à des enfants dont Égisthe est le père, Oreste et moi ne sommes plus rien dans la maison.

Digitized by Google

LE LABOUREUR. Pourquoi donc, infortunée, te charger en ma faveur de ces pénibles soins, auxquels ta naissance t'a rendue étrangère? Pourquoi, lorsque je t'y invite, ne pas t'en affranchir?

ÉLECTRE. Je mets au rang des dieux un ami tel que toi: car tu ne m'as pas insultée dans mon malheur. C'est un grand bonheur pour les mortels de rencontrer un médecin qui panse les blessures de l'adversité; et ce médecin, je le trouve en toi. Je dois donc, même sans ton aveu, te soulager autant que possible dans tes travaux, pour que tu en supportes plus facilement le poids, et m'associer à ta vie laborieuse. Tu as bien assez à faire au dehors; à moi de prendre soin de ta maison. Il est doux pour le laboureur qui revient des champs de trouver tout en ordre au dedans.

LE LABOUREUR. Va, puisque tel est ton désir; aussi bien la source n'est pas loin de cette maison. Pour moi, dès que le jour luira, je conduirai mes bœufs aux champs et retournerai la terre. Car jamais le paresseux, eût-il toujours à la bouche le nom des dieux, ne saurait pourvoir à sa substance sans le travail. (Ils sortent.)

ORESTE. Pylade, car de tous les hommes c'est toi que je considère comme mon ami et mon hôte le plus fidèle; seul de tant d'amis tu as honoré le malheureux Oreste, victime des cruautés d'Égisthe, qui a tué mon père avec l'aide de ma détestable mère. Docile aux oracles du dieu je suis arrivé, à l'insu de tous, sur le territoire d'Argos pour expier le meurtre d'un père par le meurtre de ses assassins. Cette nuit même, je suis allé à son tombeau, j'ai offert à ses mânes mes larmes et les prémices de ma chevelure, et j'ai arrosé le bûcher du sang d'une brebis, sans que les tyrans qui oppriment ce pays en aient eu connaissance. Si je ne franchis pas les murs de la ville, c'est que je poursuis deux buts à la fois en m'arrêtant

Digitized by Google

sur les confins de ce pays : je veux me jeter hors d'ici et passer sur une terre étrangère, si quelque espion vient à me reconnaître ; je veux aussi chercher ma sœur (elle n'est plus vierge, dit-on, mais soumise aux lois de l'hymen), m'aboucher avec elle, et, l'associant à mon projet, apprendre clairement de sa bouche ce qui se passe dans ces murs. Mais voici l'aurore qui montre sa face brillante : sortons de ce sentier. Sans doute un laboureur ou quelque servante paraîtra à nos yeux ; nous l'interrogerons et saurons si ma sœur habite ces lieux.... Mais j'aperçois une esclave qui porte sur sa tête rasée un vase rempli d'eau. Asseyons-nous, et voyons si nous ne tirerons point de cette femme quelques lumières sur l'objet qui nous amène en ce pays.

ÉLECTRE. Presse tes pas, il en est temps ; avance, avance en te lamentant. Hélas, hélas ! Je suis le sang d'Agamemnon, j'ai pour mère Clytemnestre, la fille odieuse de Tyndare ; et mes concitoyens me nomment la malheureuse Électre. Ah ! les pénibles travaux, la triste existence que la mienne ! O mon père Agamemnon, tu es couché dans le tombeau, victime de ton épouse et d'Égisthe. Allons, répétons les mêmes gémissements, goûtons encore le plaisir de nous abreuver de larmes. Presse tes pas, il en est temps ; avance, avance en pleurant. Hélas ! hélas ! Dans quelle ville, dans quelle maison es-tu esclave, frère infortuné, depuis que tu as laissé dans la maison paternelle ta déplorable sœur pour y subir les maux les plus cruels ? Viens me délivrer de mes souffrances, ô Jupiter ! Jupiter ! Sois le vengeur du meurtre odieux d'un père ; que tes pas errants te conduisent en Argos. Déposons ce vase qui pèse sur mon front, pour adresser à mon père, avant le jour, l'hommage de mes lamentations. A toi, père, couché sous la terre, ces cris lugubres, chant de Pluton ; à toi, ces gémissements

Digitized by Google

où je me complais chaque jour, me déchirant le visage avec l'ongle, et frappant ma tête rasée en signe de deuil. Ah! ah! meurtris ton front. Comme un cygne mélodieux, sur les rives d'un fleuve, appelle son père chéri pris dans les nœuds d'un perfide lacet; ainsi je te pleure, ô père infortuné, qui plongeas ton corps dans ce bain suprême, et te couchas pour jamais sur le lit funeste de la mort. Hélas! hélas! ô cruelle blessure faite par la hache! cruelles embûches dressées à ton retour de Troie! Ce n'est point avec des bandelettes et des couronnes que ton épouse t'a reçu; mais après t'avoir frappé d'un glaive à deux tranchants et livré aux outrages d'Égisthe, elle a pris le traître pour époux.

LE CHŒUR. Fille d'Agamemnon, je suis venue te trouver dans ta demeure champêtre. Un habitant de Mycènes, un de ces montagnards qui se nourrissent de lait, est arrivé. Les Argiens, dit-il, font proclamer par le héraut qu'un sacrifice aura lieu dans trois jours; toutes les vierges d'Argos doivent se rendre au temple de Junon.

ÉLECTRE. Mon cœur, ô mes amies, n'a point de goût pour les fêtes, ni pour les colliers d'or; on ne verra pas la malheureuse Électre former des chœurs avec les jeunes filles d'Argos et frapper la terre en cadence. Infortunée, je passe mes nuits dans les larmes, et, durant le jour, je ne songe qu'à pleurer. Vois ma chevelure négligée, vois ces lambeaux qui me servent de vêtements: une pareille mise sied-elle à la royale fille d'Agamemnon, à cette Troie qui n'a pas oublié que mon père l'a prise jadis?

LE CHŒUR. Junon est une déesse puissante. Viens donc, je te prêterai une robe tissue avec art et des ornements d'or pour rehausser ta beauté. Penses-tu donc avec tes larmes, et sans honorer les dieux, triompher

Digitized by Google

de tes ennemis? Ce n'est point par des gémissements, ma fille, mais en offrant aux dieux l'hommage de tes prières, que tu jouiras du bonheur.

ÉLECTRE. Aucun des dieux n'entend les cris de la malheureuse Électre, ni ne s'occupe du meurtre déjà ancien de mon père. Je pleure et sur celui qui n'est plus et sur celui qui mène une vie errante : l'infortuné! Il habite sans doute une terre étrangère, cherchant un asile au foyer des esclaves, lui, le fils d'un illustre père. Et moi, je vis dans une pauvre maison, l'âme brisée par le chagrin, proscrite du palais paternel, au milieu de rochers sauvages; tandis que ma mère partage avec un autre la couche sanglante de mon père.

LE CHŒUR. Que de maux Hélène, la sœur de ta mère, ne cause-t-elle pas aux Grecs et à ta maison!

ÉLECTRE. Ciel! mes amies, je suis arrachée à mes lamentations. Voyez ces étrangers : ils étaient postés, non loin d'ici, près de la maison, et s'élancent de leur embuscade. Fuyons, toi par ce sentier, moi dans ma demeure; évitons l'approche de ces malfaiteurs.

ORESTE. Demeure, infortunée : ne crains de moi aucune violence.

ÉLECTRE. O Phébus-Apollon, je tombe à tes pieds : sauve-moi de la mort.

ORESTE. Il en est d'autres que je tuerais plutôt et que je hais plus que toi.

ÉLECTRE. Va-t'en : ne touche pas qui tu ne dois pas toucher.

ORESTE. Il n'est personne que j'aie plus le droit de toucher.

ÉLECTRE. Mais d'où vient que tu me guettes près de cette maison, un glaive à la main?

ORESTE. Attends ma réponse, et bientôt tu diras comme moi.

Digitized by Google

ÉLECTRE. Je demeure : après tout, je suis en ton pouvoir : tu es plus fort que moi.

ORESTE. Je viens t'apporter des nouvelles de ton frère.

ÉLECTRE. Cher étranger, parle : est-il vivant ou mort?

ORESTE. Il vit : car je veux commencer par ce mot de bon augure.

ÉLECTRE. Puisses-tu être heureux, en récompense de cette parole si douce à mon cœur!

ORESTE. Je fais des vœux pour ton bonheur, comme toi pour le mien.

ÉLECTRE. En quel lieu l'infortuné subit-il les rigueurs de l'exil?

ORESTE. Il n'est pas soumis aux lois d'une seule cité; il traîne de ville en ville sa malheureuse existence.

ÉLECTRE. Peut-être manque-t-il des aliments de chaque jour?

ORESTE. Non; mais un proscrit est toujours misérable.

ÉLECTRE. Quelle mission t'a-t-il donnée en t'envoyant ici?

ORESTE. Il veut savoir si tu vis, et, vivante, dans quelle situation tu te trouves.

ÉLECTRE. Tu vois d'abord combien mon corps est desséché.

ORESTE. Il est miné par les chagrins, au point que j'en gémis.

ÉLECTRE. Tu vois ma tête nue et mes cheveux tombés sous le rasoir.

ORESTE. C'est le souvenir de ton frère, sans doute, et de ton père mort qui déchire ton cœur.

ÉLECTRE. Hélas! qu'ai-je au monde de plus cher?

ORESTE. Ah! crois-tu donc que ton frère ait rien de plus cher que toi?

Digitized by Google

ÉLECTRE. C'est de loin, et non de près, qu'il nous aime.

ORESTE. Pour quel motif habites-tu ici, loin de la ville?

ÉLECTRE. Je suis mariée, ô étranger : fatal mariage!

ORESTE. Je plains ton frère. Est-ce à un citoyen de Mycènes?

ÉLECTRE. Ah! ce n'est pas ainsi que mon père espérait jadis m'établir.

ORESTE. Parle, afin que je reporte tes paroles à ton frère.

ÉLECTRE. J'habite à l'écart dans cette maison qui est la sienne.

ORESTE. La maison est faite pour un laboureur ou pour un bouvier.

ÉLECTRE. Le maître en est pauvre, mais généreux et pieux à mon égard.

ORESTE. Et quelle est cette piété dont fait preuve ton époux?

ÉLECTRE. Il s'est abstenu d'entrer dans ma couche.

ORESTE. Est-ce vœu de chasteté, ou te juge-t-il indigne de lui?

ÉLECTRE. Ce qu'il trouve indigne de lui, c'est d'insulter à ma naissance.

ORESTE. Comment n'a-t-il pas reçu avec transport une telle épouse?

ÉLECTRE. Il ne croit pas, étranger, que celui qui m'a donnée à lui, eût le droit de disposer de ma main.

ORESTE. J'entends : il a craint qu'Oreste ne punît un jour sa témérité.

ÉLECTRE. Telle a été sa crainte, en effet; d'ailleurs, c'est un noble cœur.

ORESTE. Ah! le généreux mortel; il mérite d'être récompensé.

Digitized by Google

ÉLECTRE. Si mon frère, absent aujourd'hui, revient jamais dans ses foyers.

ORESTE. Et ta mère, celle qui t'a enfantée, a souffert cet hymèn?

ÉLECTRE. Étranger, les femmes aiment moins leurs enfants que leur mari.

ORESTE. Pourquoi Égisthe t'a-t-il infligé cet affront?

ÉLECTRE. En me donnant un tel époux, il voulait que mes enfants n'eussent aucun pouvoir.

ORESTE. Il a craint que ta postérité vengeât Agamemnon.

ÉLECTRE. Tel a été son but : puissé-je le voir puni!

ORESTE. Le mari de ta mère sait-il que tu es vierge?

ÉLECTRE. Non : c'est un secret que nous lui cachons.

ORESTE. Et ces femmes, témoins de notre entretien, te sont-elles dévouées?

ÉLECTRE. Assez pour ne pas divulguer mes paroles et les tiennes.

ORESTE. Que devra faire Oreste, s'il revient en Argos?

ÉLECTRE. Tu le demandes? ta question est honteuse. La mesure n'est-elle pas comble?

ORESTE. Mais, s'il vient, comment tuera-t-il les meurtriers de ton père?

ÉLECTRE. Qu'il ose ce que les traîtres ont osé contre mon père.

ORESTE. Aurais-tu le courage d'immoler ta mère de concert avec lui?

ÉLECTRE. Je la frapperais de la hache même dont elle frappa mon père.

ORESTE. Le dirai-je à ton frère, et peut-on compter sur toi?

ÉLECTRE. Que je meure, après avoir versé le sang de ma mère!

Digitized by Google

ORESTE. Ah! plût au ciel qu'Oreste fût ici pour t'entendre!

ÉLECTRE. Mais j'aurais peine à le reconnaître, étranger, si je le voyais.

ORESTE. Comment s'en étonner? Vous étiez jeunes tous deux, lors de votre séparation.

ÉLECTRE. Un seul ami me reste, qui pourrait le reconnaître.

ORESTE. N'est-ce pas celui qui, dit-on, l'a soustrait à la mort?

ÉLECTRE. Oui, un vieillard d'un âge avancé, gouverneur de mon père.

ORESTE. Et ton père, après sa mort, a-t-il trouvé un tombeau?

ÉLECTRE. Un tombeau, si l'on veut : on l'a relégué loin du palais.

ORESTE. Ah! ce que tu dis m'afflige. Sans doute le cœur des mortels est sensible, même aux maux qui leur sont étrangers. Parle, afin que, instruit de la vérité, je reporte à ton frère des paroles qu'il doit entendre, toutes pénibles qu'elles sont. L'homme grossier est inaccessible à la pitié; l'homme cultivé la ressent : car la culture de l'âme expose le sage à souffrir.

LE CHŒUR. J'éprouve le même désir que cet étranger. Élevée loin de la ville, j'ignore les misères qu'elle recèle : aussi voudrais-je en ce moment connaître ton sort.

ÉLECTRE. Je parlerai, s'il le faut : or, il faut que je dévoile à un ami mes cruelles infortunes et celles de mon père. Puisque tu me provoques à parler, étranger, fais part à Oreste, je t'en supplie, de mes maux et des siens. Dis-lui d'abord quels vêtements sales et misérables couvrent mon corps amaigri, quel toit abrite celle qui habitait naguère le palais d'un roi : c'est moi qui

Digitized by Google

ourdis péniblement les tissus que je porte (autrement rien ne voilerait ma nudité); c'est moi qui vais chercher l'eau à la fontaine. Vierge encore, je fuis le commerce des femmes, et ne prends part ni aux fêtes sacrées ni aux chœurs de danses; je fuis le souvenir de Castor, auquel m'unissent les liens du sang et à qui ma main fut promise avant qu'il prît place parmi les dieux. Cependant ma mère est assise sur le trône, au milieu des dépouilles de la Phrygie, et près d'elle se tiennent des esclaves asiatiques, conquête de mon père, vêtues de robes phrygiennes nouées avec des agrafes d'or; et le sang noir d'Agamemnon pourrit dans le palais! L'assassin paraît en public, monté sur le char même de sa victime, et se glorifie de tenir dans ses mains homicides le sceptre avec lequel mon père commandait aux Grecs. Le tombeau d'Agamemnon, privé d'honneurs, n'a reçu ni libations ni branches de myrte, et le bûcher est vide d'offrandes. Égaré par l'ivresse, le mari de ma mère, l'illustre Égisthe, comme on l'appelle, foule aux pieds ce tombeau; il lance des pierres contre le monument élevé à mon père, et profère à notre adresse ces paroles arrogantes : « Où est ton fils Oreste? Comme il défend bien ta tombe par sa présence! » Tels sont les outrages dont Oreste absent est l'objet. Eh bien! étranger, reporte-lui mes paroles, je t'en supplie. A lui s'adressent à la fois (ma bouche est leur interprète) ces bras, ces lèvres, ce cœur souffrant, cette tête rasée, et l'auteur de ses jours. Il serait honteux que le père eût anéanti la nation phrygienne, et que le fils ne pût tuer, seul, un seul homme, lui qui est jeune et issu d'un sang glorieux.

LE CHŒUR. Mais je vois ton époux qui revient en hâte à la maison, quitte de son travail.

LE LABOUREUR. Hein! qui sont ces étrangers que je vois à la porte? Quel motif les amène vers cette rustique

Digitized by Google

demeure? Attendent-ils un service de moi? Il ne sied pas à une femme de rester dans la compagnie des jeunes hommes.

ÉLECTRE. Cher époux, garde-toi de me soupçonner. Tu sauras la vérité : ces étrangers viennent de la part d'Oreste m'apporter un message. Vous, étrangers, ne lui en veuillez pas de ses paroles.

LE LABOUREUR. Que disent-ils? Oreste est-il vivant et voit-il la lumière?

ÉLECTRE. Il vit, à les entendre; et leur récit ne me semble pas indigne de foi.

LE LABOUREUR. A-t-il souvenir des malheurs de ton père et des tiens?

ÉLECTRE. Il espère nous venger; mais un exilé est d'un faible secours.

LE LABOUREUR. Et quel est ce message dont Oreste les a chargés?

ÉLECTRE. Il les a envoyés pour s'enquérir de mes maux.

LE LABOUREUR. Eh bien, ils en voient une partie, et l'autre ils l'ont sans doute apprise de ta bouche.

ÉLECTRE. Ils savent tout : je ne leur ai rien caché.

LE LABOUREUR. Aussi les portes devraient leur être ouvertes depuis longtemps. — Entrez : en retour de ces bonnes nouvelles, vous recevrez les dons de l'hospitalité que peut renfermer ma demeure. Que vos esclaves portent ces bagages dans la maison : amis venus de la part d'un ami, ne contrariez pas mon désir : car si je suis pauvre, je vous montrerai que je n'ai pas l'âme basse.

ORESTE. Au nom des dieux, est-ce là cet époux qui, de concert avec toi, élude l'hymen qui vous lie, par crainte d'outrager Oreste?

ÉLECTRE. Oui, c'est mon époux, l'époux de la malheureuse Électre.

ORESTE. Ah! il n'y a pas de signe certain pour juger

Digitized by Google

de la valeur des mortels : rien de confus comme les sentiments qui les animent. J'ai vu le fils d'un père distingué tomber dans le néant, et des enfants vertueux naître de parents pervers; j'ai vu la misère régner dans le cœur du riche et la générosité habiter le corps du pauvre. Comment donc établir entre eux une différence et juger sûrement? Sera-ce d'après la richesse? c'est consulter un mauvais juge. S'adressera-t-on à ceux qui n'ont rien? mais un vice est inhérent à la pauvreté : le besoin apprend à l'homme à être pervers. Me tournerai-je du côté des guerriers? et qui peut affirmer, en voyant une lance, que celui qui la porte est vaillant? Le plus sage est de ne pas chercher une règle dans ce qui est l'effet du hasard. Voyez cet homme : il n'a point un rang élevé parmi les Argiens; il n'est pas fier de l'éclat de sa maison; quoique issu du peuple, il a montré les plus nobles sentiments. Ne reviendrez-vous pas à la raison, vous que remplissent et égarent de vaines opinions, et ne jugerez-vous pas de la noblesse des mortels en vivant avec eux et en observant leur caractère? Voilà les hommes qui administrent bien les États et les familles; des corps robustes, vides de sens, ne sont bons qu'à orner la place publique. Un bras vigoureux ne soutient pas mieux une lance qu'un bras faible : tout dépend du naturel et de la force de l'âme. — Mais acceptons l'hospitalité dans cette maison : elle n'est pas indigne du prince à la fois présent et absent, du fils d'Agamemnon, qui nous a envoyés dans ces lieux. — Entrez, esclaves, dans la maison : car, pour ma part, j'aime mieux un hôte pauvre et empressé qu'un hôte riche. Je me félicite donc d'être accueilli dans cette maison; je préférerais néanmoins que ton frère, favorisé de la fortune, me reçût dans la demeure fortunée des Atrides. Peut-être viendra-t-il : car les oracles de Loxias sont immuables;

Digitized by Google

mais je ne fais aucun cas de la divination des mortels.

LE CHŒUR. Aujourd'hui plus que par le passé, Électre, la joie vient réchauffer mon cœur : car il semble que le bonheur, après une longue attente, va se fixer près de toi.

ÉLECTRE. Malheureux! pourquoi avoir accueilli des hôtes supérieurs à toi, quand tu connais l'indigence de ta maison?

LE LABOUREUR. Eh quoi! s'ils ont les nobles sentiments qu'ils font paraître, ne seront-ils pas contents, que nous leur offrions peu ou beaucoup?

ÉLECTRE. Puisque tu as eu le tort de les inviter, malgré tes faibles ressources, va trouver l'ancien gouverneur de mon père : chassé de cette ville, il mène paître ses troupeaux sur les bords du Tanus[1], qui forme la limite du territoire d'Argos et de Sparte : dis-lui que, dès qu'il sera rentré, il vienne et nous fournisse quelques mets pour le repas de nos hôtes. Il se réjouira et remerciera les dieux, quand il saura que l'enfant qu'il a sauvé jadis est vivant. Ma mère ne prendrait rien pour nous dans la maison paternelle : d'ailleurs, si nous lui apprenions qu'Oreste respire, elle nous ferait payer cher cette nouvelle.

LE LABOUREUR. Eh bien, si tel est ton désir, je vais reporter tes paroles au vieillard. Hâte-toi de rentrer et prépare tout dans la maison. Une femme, pour peu qu'elle le veuille, trouve de quoi assaisonner un repas. Il y a du moins chez nous de quoi nourrir nos hôtes un seul jour. C'est lorsque de telles pensées s'offrent à mon esprit, que je sens tout le prix des richesses, pour donner à nos amis et pour subvenir aux dépenses qu'exige

1. Pausanias cite ce fleuve (*Tanus* ou *Tanaüs*), en parlant de l'endroit où confinent les territoires d'Argos, de Sparte et de Tégée.

Digitized by Google

notre corps malade. D'ailleurs, elles servent peu pour les besoins de chaque jour : la même nourriture suffit à rassasier tout homme, riche ou pauvre.

LE CHŒUR. Illustres vaisseaux, qui vous dirigiez jadis vers Troie : avec vos rames innombrables vous battiez la mer en cadence, et formiez des chœurs avec les filles de Nérée. Ami de la flûte harmonieuse, le dauphin se balançait autour de vos proues azurées, conduisant à Troie, sur les bords du Simoïs, le fils de Thétis, Achille aux pieds légers, avec Agamemnon. Les Néréides, quittant le rivage d'Eubée, lui apportaient le bouclier et les armes forgées sur l'enclume d'or de Vulcain. Elles franchissent le Pélion[1], dont la cime sert d'observatoire aux Nymphes, et les vallons reculés de l'Ossa[2], témoins de leurs danses, et arrivent aux lieux où Pélée, l'habile cavalier, élevait, pour la joie de la Grèce, le fils de la marine Thétis, l'auxiliaire des Atrides, Achille aux pieds rapides. J'ai entendu décrire à un Grec, revenu d'Ilion dans le port de Nauplie[3], les emblèmes sculptés sur l'orbe de ton bouclier glorieux, ô fils de Thétis, pour l'effroi des Phrygiens. Sur le bord circulaire du bouclier, on voyait Persée planant au-dessus de la mer avec ses talonnières ailées, qui tenait la tête sanglante de la Gorgone; et, avec lui, Mercure, le fils de Maia, messager de Jupiter et dieu des bergers. Au milieu du bouclier brillait le disque éclatant du soleil traîné par ses coursiers ailés, et le chœur des astres éthérés, les Pléiades, les Hyades, dont la vue fait fuir Hector. Sur son casque, orné de figures d'or, se voyaient des sphinx tenant dans leurs serres la proie que leurs chants avaient séduite[4]. Sur la

1. Résidence du centaure Chiron, chargé de l'éducation d'Achille.
2. Montagne de Thessalie, comme le Pélion.
3. Station navale des Grecs.
4. Le sphinx chantait ses énigmes.

Digitized by Google

cuirasse qui serrait ses flancs, la lionne au souffle de feu[1] précipitait sa course pour saisir dans ses griffes le coursier de Pirène[2]. Sur sa lance homicide quatre chevaux bondissaient sous le même joug, et derrière eux s'élevait une noire poussière. Le chef de ces illustres guerriers a péri victime de ton adultère, fille perfide de Tyndare! Aussi un jour viendra que les dieux du ciel te précipiteront chez Pluton; et peut-être verrai-je encore un fer vengeur traverser ton cou sanglant.

LE VIEILLARD. Où est mon enfant vénérée, ma maîtresse, la fille d'Agamemnon, que j'ai élevée jadis? Combien le chemin qui conduit à sa demeure est escarpé et pénible à gravir pour un faible vieillard comme moi! Mais, pour obliger ses amis, il faut traîner jusqu'au bout son dos voûté et ses genoux chancelants. O ma fille (car à présent je te vois près de la maison), je t'apporte un jeune agneau que j'ai choisi parmi tout mon troupeau, et des couronnes, et des fromages que j'ai ôtés de dessus les claies, et ce vieux trésor de Bacchus, liqueur parfumée; il y en a peu; mais une coupe de ce vin, mêlée à une boisson plus faible, suffit pour la rendre agréable. Fais porter ces présents dans la maison pour les offrir à tes hôtes; moi, je veux essuyer mes yeux, trempés de larmes, avec mes vêtements en lambeaux.

ÉLECTRE. Pourquoi, vieillard, as-tu les yeux humides? En me revoyant après un long temps, mon infortune a-t-elle renouvelé ta douleur? Déplores-tu l'exil douloureux d'Oreste, et le sort de mon père que tu as tenu dans tes bras et élevé, mais en vain pour toi et pour tes amis?

1. La Chimère.

2. Pégase fit jaillir, en frappant la terre de son pied, la source de Pirène, près de Corinthe.

Digitized by Google

LE VIEILLARD. Oui, en vain! Toutefois ce n'est point là ce que je déplorais. J'ai visité en passant le tombeau d'Agamemnon, et, me trouvant seul, je me suis prosterné et l'ai arrosé de mes larmes; puis, j'ai fait des libations en ouvrant l'outre que je portais à tes hôtes, et j'ai déposé sur le monument des branches de myrte. Or, sur le bûcher même j'ai vu les restes palpitants d'une brebis noire, du sang nouvellement versé et des boucles de cheveux blonds. Je me suis demandé avec étonnement qui avait osé s'approcher du tombeau : ce n'est pas du moins un habitant d'Argos. Mais peut-être ton frère est-il venu secrètement pour honorer le tombeau lamentable d'un père. Regarde ces cheveux, compare-les aux tiens, et vois s'ils sont de la même couleur : car ceux qui sont issus du même sang ont d'ordinaire plus d'un trait de ressemblance.

ÉLECTRE. Ce que tu dis là, vieillard, n'est pas raisonnable[1]. Penses-tu donc que mon frère, brave comme il est, eût caché son retour dans ce pays, par crainte d'Égisthe? Et puis, comment ces cheveux ressembléraient-ils aux miens? Les uns appartiennent à un homme nourri dans les nobles exercices de la palestre; les autres sont amollis par l'usage fréquent du peigne. La ressemblance est donc impossible; d'ailleurs bien des personnes ont les cheveux de même couleur qui ne sont pas nées du même sang.

LE VIEILLARD. Va, ma fille, où il a passé, observer l'empreinte de sa chaussure, afin de voir si son pied est de même mesure que le tien.

ÉLECTRE. Comment trouver sur un sol rocailleux la trace de ses pas? Y fût-elle marquée, les pieds du

1. Ici commence une espèce de parodie de la scène des *Choéphores* d'Eschyle, où Électre reconnaît son frère à ces mêmes indices auxquels elle refuse ici d'ajouter foi.

Digitized by Google

frère et de la sœur ne pourraient être semblables.

LE VIEILLARD. Mais si ton frère était de retour, ne reconnaîtrais-tu pas la robe tissue de tes mains qu'il portait lorsque je le dérobai à la mort?

ÉLECTRE. Ne sais-tu pas que j'étais encore jeune, quand Oreste sortit de ce pays? Le moyen qu'il porte aujourd'hui la robe que je lui aurais tissue alors qu'il était enfant, à moins que les vêtements ne grandissent avec le corps? Non, c'est un étranger, qui, touché de l'abandon de ce tombeau, aura coupé ses cheveux, ou bien un homme du pays, échappant à l'œil des espions.

LE VIEILLARD. Où sont tes hôtes? Je veux les voir et les interroger sur le sort de ton frère.

ÉLECTRE. Les voilà qui sortent de la maison d'un pas rapide.

LE VIEILLARD. Ils ont bonne mine; mais la mine est trompeuse. Que d'hommes ont l'air noble et le cœur pervers! — Étrangers, je vous salue.

ORESTE. Salut, vieillard. — Électre, quel est ce vieux débris? est-il de tes amis?

ÉLECTRE. Étranger, c'est lui qui éleva mon père.

ORESTE. Quoi! c'est lui qui déroba ton frère à la mort?

ÉLECTRE. Tu vois celui qui le sauva, si toutefois il existe encore.

ORESTE. Eh! qu'a-t-il à me considérer, comme on fait de l'empreinte brillante d'une pièce d'argent? Me trouve-t-il de la ressemblance avec quelqu'un?

ÉLECTRE. Peut-être est-il heureux de voir un homme du même âge qu'Oreste.

ORESTE. Un homme, du moins, qui le chérit. Mais pourquoi tourne-t-il autour de moi?

ÉLECTRE. Moi aussi, étranger, sa conduite me surprend.

Digitized by Google

LE VIEILLARD. O ma fille vénérée, Électre, rends grâces aux dieux.

ÉLECTRE. Pour ce que j'ai, ou pour ce que je n'ai pas?

LE VIEILLARD. Prie-les de te donner en effet le cher trésor qu'ils te montrent.

ÉLECTRE. Soit, j'invoque les dieux. Mais que veux-tu dire, vieillard?

LE VIEILLARD. Considère, ma fille, ce mortel chéri.

ÉLECTRE. Je crains depuis longtemps que tu ne sois plus dans ton bon sens.

LE VIEILLARD. Je ne suis pas dans mon bon sens, en voyant ton frère?

ÉLECTRE. Comment entends-tu une parole si imprévue?

LE VIEILLARD. Voilà Oreste, le fils d'Agamemnon.

ÉLECTRE. A quel signe le reconnais-tu, auquel je puisse me fier?

LE VIEILLARD. A cette cicatrice près du sourcil : c'est la trace d'une blessure qu'il se fit en tombant, un jour qu'il poursuivait avec toi un jeune chevreuil dans le palais de votre père.

ÉLECTRE. Que dis-tu?... Je vois la trace de sa chute.

LE VIEILLARD. Et tu hésites encore à embrasser ce mortel chéri?

ÉLECTRE. Non, je n'hésite plus, vieillard : mon cœur se fie à ces marques. — O toi, qui fus si long à paraître, je te possède contre toute espérance!

ORESTE. Et moi aussi, je te possède enfin!

ÉLECTRE. Je ne l'aurais jamais cru.

ORESTE. Je n'osais l'espérer moi-même.

ÉLECTRE. Est-ce bien toi?

ORESTE. Oui, ton unique allié, si le coup de filet que je médite réussit. J'ai bon espoir; ou, c'est à ne plus

Digitized by Google

croire que les dieux existent, si l'injustice doit triompher de la justice.

LE CHŒUR. Tu es arrivé, tu es arrivé, ô jour longtemps attendu! Tu as brillé et montré à cet État, comme un astre lumineux, ce prince infortuné, de retour après un long exil loin du foyer paternel. Un dieu, chère amie, un dieu nous ramène la victoire. Élève vers le ciel tes mains et tes discours, pour que ton frère entre dans la ville sous d'heureux auspices.

ORESTE. C'est bien. Je goûte, certes, la douceur de ces embrassements, et plus tard nous les renouvellerons. Mais toi, vieillard, qui es venu si fort à propos, dis-moi ce qu'il faut faire pour punir le meurtrier de mon père et ma mère, son épouse adultère. Ai-je dans Argos quelques amis fidèles? Ou sommes-nous renversés sans espoir, ainsi que notre fortune? A qui dois-je m'associer? Faut-il agir de jour ou de nuit? Quel chemin prendrai-je pour atteindre mes ennemis?

LE VIEILLARD. O mon fils! dans ton infortune il ne te reste plus d'ami. C'est chose rare que de trouver qui partage également notre bonheur et nos revers. Or, puisque tu es complétement effacé du cœur de tes amis, et que tu n'y as pas même laissé d'espoir, écoute-moi bien : c'est de ton bras et de la fortune qu'il dépend uniquement de te remettre en possession du palais et des États de ton père.

ORESTE. Que faut-il faire pour atteindre ce but?

LE VIEILLARD. Tuer le fils de Thyeste et ta mère.

ORESTE. J'aspire à cette couronne, mais comment l'obtiendrai-je?

LE VIEILLARD. Ce n'est pas en pénétrant dans l'enceinte des murs, quand même tu le voudrais.

ORESTE. Ils sont garnis de soldats et défendus par des lances nombreuses?

Digitized by Google

LE VIEILLARD. Tu l'as dit : Égisthe te craint et ne dort que d'un œil.

ORESTE. Soit; dès lors, à toi d'aviser, vieillard.

LE VIEILLARD. Eh bien! écoute : une idée m'est venue tout à l'heure.

ORESTE. Puisses-tu me donner un avis salutaire, et puissé-je en profiter!

LE VIEILLARD. J'ai vu Égisthe lorsque je me traînais jusqu'ici.

ORESTE. Je reçois cette nouvelle avec plaisir. En quel endroit?

LE VIEILLARD. Près de ces champs où paissent les troupeaux.

ORESTE. Que faisait-il? car je vois l'espérance succéder à mon embarras.

LE VIEILLARD. Il préparait une fête en l'honneur des Nymphes, à ce qu'il m'a semblé.

ORESTE. Pour les remercier de la naissance d'un enfant, ou pour leur demander l'heureuse naissance d'un héritier.

LE VIEILLARD. Je ne sais qu'une chose, c'est qu'il s'apprêtait à immoler des bœufs.

ORESTE. Combien d'hommes avait-il avec lui? Était-il seul avec ses serviteurs?

LE VIEILLARD. Il n'était accompagné d'aucun Argien, mais des gens de sa maison.

ORESTE. En est-il un qui puisse me reconnaître, vieillard.

LE VIEILLARD. Ces esclaves-là ne t'ont jamais vu.

ORESTE. Me seront-ils favorables, si je triomphe?

LE VIEILLARD. Oui, car c'est là le propre des esclaves, et cette faiblesse est avantageuse pour toi.

ORESTE. Mais comment arriverai-je jusqu'à lui?

LE VIEILLARD. En allant assez près du chemin pour qu'il te voie en immolant les victimes.

Digitized by Google

ORESTE. Il possède, à ce qu'il paraît, des champs sur le bord de la route.

LE VIEILLARD. En t'apercevant, il t'invitera à prendre part au repas.

ORESTE. Il aura là un funeste convive, si le ciel m'en avoue.

LE VIEILLARD. Pour le reste, tu te régleras sur les circonstances.

ORESTE. C'est fort bien dit. Et ma mère, où est-elle?

LE VIEILLARD. A Argos; mais elle ne tardera pas à se rendre à la fête.

ORESTE. Pourquoi n'a-t-elle pas accompagné son époux?

LE VIEILLARD. Redoutant le blâme des citoyens, elle est restée au palais.

ORESTE. Je comprends : elle sent qu'elle leur est suspecte.

LE VIEILLARD. Tu l'as dit : une femme impie est détestée.

ORESTE. Comment donc la tuerai-je en même temps que lui?

ÉLECTRE. Moi, je me charge du meurtre de ma mère.

ORESTE. Pour ce qui est d'Égisthe, la fortune favorisera mon entreprise.

ÉLECTRE. Puisse-t-elle nous seconder tous deux!

LE VIEILLARD. Il en sera ainsi. Et quel piége veux-tu tendre à ta mère?

ÉLECTRE. Va trouver Clytemnestre, et annonce-lui que j'ai donné le jour à un fils.

LE VIEILLARD. Dirai-je que l'accouchement est ancien ou qu'il est récent?

ÉLECTRE. Dis-lui que le jour de purifier l'accouchée est arrivé.

Digitized by Google

LE VIEILLARD. Mais comment la mort de ta mère sera-t-elle le fruit de cet artifice?

ÉLECTRE. Elle viendra à la nouvelle de mon accouchement.

LE VIEILLARD. Et pourquoi? crois-tu donc qu'elle s'intéresse à toi, ma fille?

ÉLECTRE. Assurément; et elle pleurera sur le rang de mon enfant.

LE VIEILLARD. Peut-être; mais poursuis et va jusqu'au bout.

ÉLECTRE. Qu'elle vienne, et sa mort est certaine.

LE VIEILLARD. Eh bien! je veux qu'elle franchisse les portes de ta demeure.

ÉLECTRE. Pour qu'elles deviennent les portes de Pluton, il ne faut qu'un léger changement.

LE VIEILLARD. Puissé-je mourir après avoir joui de ce spectacle!

ÉLECTRE. Eh bien donc, avant tout, vieillard, conduis mon frère.

LE VIEILLARD. A l'endroit où Égisthe sacrifie aux dieux en ce moment.

ÉLECTRE. Ensuite va trouver ma mère, et reporte-lui mes paroles.

LE VIEILLARD. Si bien qu'elle croira les entendre de ta bouche.

ÉLECTRE. Dès lors commence ton rôle, Oreste; à toi de frapper le premier coup.

ORESTE. Je suis prêt à marcher, pour peu qu'on me montre le chemin.

LE VIEILLARD. Suis-moi : je te conduirai de grand cœur.

ORESTE. O Jupiter, dieu de mes pères, fléau de mes ennemis, aie pitié de nous! car la pitié est due aux maux que nous avons soufferts.

Digitized by Google

ÉLECTRE. Aie pitié de ceux qui sont nés de ton sang.

ORESTE. Et toi, Junon, qui règnes sur les autels de Mycènes, donne-nous la victoire, si nous t'adressons de justes vœux.

ÉLECTRE. Accorde-nous à tous deux de venger un père.

ORESTE. Et toi, ô mon père, précipité par un crime impie dans la demeure souterraine (je t'invoque et tends vers toi mes bras, ô Terre souveraine!), viens en aïde, oui, viens en aide à tes enfants chéris. Viens et amène comme auxiliaires tous les morts, et ceux qui ont détruit avec toi l'empire Phrygien par la force des armes, et ceux qui haïssent d'exécrables assassins. M'entends-tu, ô déplorable victime de ma mère?

ÉLECTRE. Mon père entend tout, sache-le bien. — Il est temps de partir. Et là-dessus je te dis : il faut qu'Égisthe meure : car, si tu succombes dans la lutte, c'est fait de moi, je ne survivrai pas, mais je me frapperai la tête d'un glaive à deux tranchants. Rentrée à la maison, je vais le préparer : s'il m'arrive de toi de bonnes nouvelles, toute la maison poussera des cris de joie; si tu meurs, tu entendras des cris tout opposés. Voilà ce que j'avais à te dire.

ORESTE. Je t'ai comprise.

ÉLECTRE. Fais voir ici que tu es un homme. Pour vous, femmes, avertissez-moi, quand les lutteurs seront aux prises : je serai attentive, la main armée du fer et prête à me percer. Vaincue, je ne permettrai jamais à mes ennemis de se venger en outrageant mon corps. (Elle rentre dans la maison.)

LE CHŒUR. Une antique tradition rapporte que Pan, dieu des champs, tirant de sa flûte pastorale des accents harmonieux, apporta du haut des montagnes d'Argos un agneau d'or au poil frisé, qu'il avait dérobé à sa tendre

Digitized by Google

mère. Alors le héraut, debout sur les degrés de pierre, s'écrie : « A l'assemblée, allez à l'assemblée, ô Mycéniens, pour voir le prodige effrayant survenu à nos heureux souverains. » Et les chœurs égayaient le palais des Atrides; et les temples, incrustés d'or, étaient ouverts; et le feu brûlant sur l'autel des Argiens resplendissait dans la ville; et la flûte, ministre des Muses, faisait entendre les sons les plus suaves, et l'on répétait dans d'aimables chants que chez Thyeste était né l'agneau d'or. Car il avait séduit l'épouse chérie d'Atrée[1] par un amour adultère, et emporté l'agneau merveilleux dans son palais; puis, retournant à l'assemblée, il s'écria qu'il avait chez lui le bélier à la toison d'or. C'est alors, oui, c'est alors que Jupiter changea le cours brillant des astres, et la lumière du soleil et la face radieuse de l'aurore : l'astre brillant du jour dévia vers les plages de l'Occident; les nuées humides coururent du côté de l'Ourse; et les plaines d'Ammon, sans rosée, et privées des pluies bienfaisantes de Jupiter, languirent desséchées. Voilà ce qu'on dit; mais j'ai peine à croire que Jupiter ait détourné le char étincelant du soleil et changé sa route au préjudice des mortels, et à cause des vengeances exercées par les hommes. Ces légendes terribles sont utiles aux mortels qu'elles ramènent au culte des dieux. Et ces dieux, tu les as oubliés, le jour où tu as tué ton époux, ô sœur de frères illustres[2]! — Ah! ah! entendez-vous ce bruit pareil au tonnerre souterrain de Jupiter? ou suis-je le jouet d'une illusion? Mais voici que des cris, distincts cette fois, s'élèvent dans les airs. Électre, ma maîtresse, sors de ta demeure.

ÉLECTRE. Amies, qu'y a-t-il? où en sommes-nous du combat?

1. Erope, femme d'Atrée, séduite par Thyeste.
2. Clytemnestre, sœur de Castor et de Pollux.

Digitized by Google

LE CHŒUR. Je l'ignore; mais j'entends les gémissements d'un mourant.

ÉLECTRE. Je les entends comme toi, de loin, il est vrai; mais je les entends.

LE CHŒUR. La voix arrive de loin, sans doute, mais elle est distincte.

ÉLECTRE. Est-ce un Argien qui gémit, ou quelqu'un de mes amis?

LE CHŒUR. Je ne sais : car toute espèce de cris se confond.

ÉLECTRE. C'est le signal de la mort que tu me donnes là. Pourquoi tardé-je?

LE CHŒUR. Arrête, afin d'être assurée de ton sort.

ÉLECTRE. Impossible! nous sommes vaincus. Car où sont les messagers du combat?

LE CHŒUR. Ils viendront : ce n'est pas chose facile que de tuer un roi.

LE MESSAGER. Triomphez, vierges de Mycènes! Oreste est victorieux : je l'annonce à tous ses amis. Le meurtrier d'Agamemnon, Égisthe, est étendu à terre. Il faut rendre grâces aux dieux.

ÉLECTRE. Qui es-tu? Comment m'assurer que ton récit est fidèle?

LE MESSAGER. Ignores-tu que tu as sous les yeux le serviteur de ton frère?

ÉLECTRE. O cher ami! la crainte m'empêchait de reconnaître tes traits; à présent, je te remets. Que dis-tu? L'odieux assassin de mon père est mort?

LE MESSAGER. Il est mort : je te le répète, puisque tel est ton désir.

LE CHŒUR. Ô dieux! et toi, Justice, qui vois tout, tu es enfin venue.

ÉLECTRE. Comment et par quel procédé Oreste a-t-il tué le fils de Thyeste? je veux le savoir.

Digitized by Google

LE MESSAGER. Au sortir de cette maison, nous avons suivi la grande route à deux ornières, et nous sommes arrivés à l'endroit où se trouvait l'illustre roi de Mycènes. Il se promenait dans des jardins arrosés d'eaux courantes, et cueillait de tendres rameaux de myrte pour s'en faire une couronne. A notre vue, il s'écrie : « Salut, étrangers! Qui êtes-vous? d'où venez-vous? et où allez-vous?» Oreste lui répond : « Nous sommes Thessaliens, et nous allons sur les bords de l'Alphée sacrifier à Jupiter Olympien. » A ces mots, Égisthe reprend : « Il vous faut prendre part aujourd'hui à notre festin; je me trouve faire un sacrifice aux Nymphes : en vous levant demain dès l'aurore, vous regagnerez le temps perdu. Mais allons au palais. » Et tout en parlant, il nous prenait la main et nous conduisait. Impossible de refuser. Dès que nous sommes entrés, il s'écrie : « Qu'on apporte au plus vite des bains pour ces étrangers, afin qu'ils s'approchent de l'autel et des eaux lustrales. » — « Nous nous sommes purifiés tout récemment, dit Oreste, dans l'onde pure du fleuve, et, s'il est permis à des étrangers de prendre part à des sacrifices offerts par des citoyens, nous sommes prêts, ô prince, et ne te refusons pas. » Ils brisèrent là. Alors les esclaves, chargés de défendre leur maître, déposèrent leurs lances, et mirent tous la main à l'œuvre. Les uns apportaient le vase destiné à recevoir le sang de la victime, les autres la corbeille sacrée; d'autres allumaient le feu et dressaient les chaudières autour du foyer : toute la maison était en mouvement. Alors le mari de ta mère, prenant l'orge sacrée, en parsema l'autel en prononçant ces mots : « Nymphes des rochers, puissé-je renouveler souvent ce sacrifice, moi et mon épouse, la fille de Tyndare, qui habite ce palais! puissions-nous, comme aujourd'hui, jouir de notre bonheur et du malheur de nos ennemis! » C'est

Digitized by Google

d'Oreste et de toi qu'il voulait parler. De son côté, mon maître formait des vœux contraires, et souhaitait, à voix basse, de reprendre possession du palais paternel. Or, Égisthe, ayant tiré de la corbeille le couteau droit, coupa les poils de la génisse qu'il prit dans la main droite et plaça sur le feu sacré; et, quand les serviteurs eurent soulevé la victime par les épaules, il l'égorgea en disant à ton frère : « Entre autres mérites, propres aux Thessaliens, on vante leur habileté à dépecer un taureau et à dompter les chevaux. Prends ce fer, étranger, et montre que la réputation des Thessaliens est fondée. » Oreste saisit un couteau dorien bien forgé, et, rejetant en arrière le riche manteau qu'une agrafe retenait sur ses épaules, il écarte les serviteurs d'Égisthe, et choisit Pylade pour l'aider dans son ministère. Il saisit alors la génisse par le pied, et, portant la main en avant, il mit les chairs blanches à nu et écorcha l'animal plus vite qu'un coureur ne parcourt le double stade. Ensuite il découvrit les entrailles. Égisthe prit dans ses mains et examina les parties sacrées. Le lobe du foie manquait aux intestins; la veine porte, et, près d'elle, la vésicule biliaire annonçaient un malheur imminent à celui qui consultait les entrailles. A cette vue, le visage d'Égisthe s'assombrit; mon maître l'interroge : « D'où vient ton abattement? » — « Étranger, je redoute quelque piége du dehors. Le fils d'Agamemnon vit : c'est le plus odieux des mortels et l'ennemi de ma maison. » — « Quoi! dit Oreste, tu crains les embûches d'un exilé, toi qui règnes sur une cité! Qu'on m'apporte un couteau thessalien au lieu du couteau dorien : je veux briser la poitrine, afin que nous mangions les viscères. » Il saisit l'arme et frappa. Égiste prit les entrailles et les examina en triant avec soin. Tandis qu'il baissait la tête, ton frère, se dressant sur la pointe des pieds, le frappa aux vertèbres, et

Digitized by Google

lui brisa les jointures du cou : tout son corps palpitait du haut en bas, et se débattait en luttant contre la mort. A cette vue, les serviteurs sautèrent sur leurs lances, prêts à accabler sous le nombre les deux amis. Mais Oreste et Pylade leur firent tête avec courage, en brandissant la pointe de leurs javelots. « Je ne viens point ici, dit Oreste, animé de sentiments hostiles contre cette cité ni contre mes serviteurs : le malheureux Oreste a tiré vengeance du meurtrier de son père. Ne me tuez pas, vous qui êtes les anciens serviteurs de mon père. » A peine ceux-ci l'eurent-ils entendu, qu'ils retinrent leurs lances; et Oreste fut reconnu par un vieillard attaché dès longtemps à cette maison. Tous s'empressèrent de couronner ton frère avec des transports de joie et des cris d'allégresse. Il vient lui-même te montrer, non la tête de Méduse, mais la tête de cet Égisthe que tu hais. Le sang du meurtrier a payé aujourd'hui avec usure le sang versé par ses mains.

LE CHŒUR. Prends part à nos danses, ô mon amie : imite le faon qui bondit avec grâce dans les airs. Ton frère a vaincu et conquis une couronne plus glorieuse que les palmes décernées sur les bords de l'Alphée. Allons ! accompagne ma danse d'un chant triomphal.

ÉLECTRE. O lumière ! ô char étincelant du soleil ! ô terre ! ô nuit où j'étais plongée jusqu'à présent ! Je peux maintenant déployer librement mes regards, puisque le meurtrier de mon père, Égisthe, a succombé. Je veux apporter, mes amies, tous les ornements que je possède et que renferme ma maison, pour couronner le front de mon frère victorieux.

LE CHŒUR. Toi, cherche de quoi parer sa tête; nous, nous exécuterons des danses agréables aux Muses. Nos anciens rois, nos rois chéris, vont désormais régner sur

Digitized by Google

cette terre et remplacer justement d'injustes tyrans. Que le son de la flûte réponde à notre allégresse!

ÉLECTRE. Illustre vainqueur, né d'un père victorieux dans la lutte engagée sous les murs d'Ilion, reçois cette couronne destinée à ceindre tes cheveux. Car tu rentres à la maison, non après avoir conquis une palme stérile dans le stade, mais après avoir tué Égisthe, notre ennemi, le fléau de notre père et le tien. Et toi, Pylade, associé à ses périls, toi, le nourrisson d'un père si pieux, reçois de ma main une couronne : car tu as eu dans le combat une part égale à la sienne. Puissé-je vous voir l'un et l'autre toujours heureux!

ORESTE. Électre, c'est aux dieux que tu dois tout d'abord attribuer cet heureux événement; loue-moi, après eux, comme le ministre des dieux et de la fortune. Ce n'est point un vain discours; j'ai tué effectivement Égisthe; et, pour que personne n'en puisse douter, je t'apporte son corps, pour que tu le livres, si tel est ton désir, à la dent des bêtes féroces, ou que, suspendu à un pieu, il serve de pâture aux oiseaux, habitants de l'air. Car il est maintenant ton esclave, celui qu'on appelait auparavant ton maître.

ÉLECTRE. J'en rougis, je l'avoue; néanmoins je veux parler...

ORESTE. Que dis-tu? parle : tu n'as rien à craindre.

ÉLECTRE. Je crains, en outrageant les morts, de me rendre odieuse.

ORESTE. Il n'est personne qui puisse t'en faire un reproche.

ÉLECTRE. Notre cité est d'humeur chagrine et portée au blâme.

ORESTE. Explique-toi franchement, ma sœur : car nous avons voué à cet homme une haine irréconciliable.

ÉLECTRE. Soit. Par quel outrage commencer, par quel

Digitized by Google

outrage finir mon discours? que dirai-je au milieu? Jamais, dans mes veilles matinales, je ne cessais de murmurer les reproches que je voulais t'adresser en face, si j'étais affranchie un jour de mes anciennes frayeurs. Je suis libre aujourd'hui. Je vais donc m'acquitter avec toi et t'insulter, comme je voulais le faire de ton vivant. Tu m'as perdue; tu nous as rendus, mon frère et moi, orphelins d'un tendre père, sans avoir été provoqué par aucune offense. Tu as contracté avec ma mère un hymen honteux, et tu as tué le héros qui commandait l'armée des Grecs, sans avoir mis toi-même le pied en Phrygie. Tu as poussé la folie jusqu'à te flatter que ma mère ne te serait pas infidèle, quand tu avais souillé la couche de mon père. Quiconque, après avoir noué secrètement avec la femme d'un autre de coupables relations, est contraint plus tard de l'épouser, est à plaindre, qu'il le sache bien, s'il espère qu'elle gardera avec lui les lois de la pudeur après les avoir violées avec son premier époux. Tu menais dans ce palais l'existence la plus misérable, et tu ne te croyais pas malheureux. Car tu savais que tu avais épousé une femme impie, et ma mère savait qu'elle s'était donné un époux criminel. Pervers tous les deux, chacun de vous a recueilli le malheur attaché au crime de l'autre. Tu entendais dire à tous les Argiens : « C'est le mari de la femme, et non la femme du mari. » Certes il est honteux que la femme commande dans la maison, et non pas l'homme; et je déteste ces enfants qu'on appelle dans la ville du nom de la mère, et non de celui du père. Qu'on s'allie à une épouse illustre et d'un rang élevé : l'homme disparaît, il n'est question que de la femme... Mais ce qui a trompé surtout ton ignorance, c'est que tu te flattais d'être devenu un personnage, grâce à tes richesses; mais les richesses ne sont bonnes qu'à nous

Digitized by Google

accompagner un court espace de temps. Car si la vertu innée est stable, les richesses sont passagères : l'une, inséparable de nous, triomphe du malheur; mais la fortune, fruit de l'injustice et compagne de la perversité, s'évanouit après avoir jeté un éclat éphémère. Je ne dis rien de ta conduite avec les femmes, parce qu'il ne sied pas à une jeune fille d'en parler; mais je me ferai comprendre à demi-mot : tu les insultais, en homme qui habite une demeure royale et est fort de sa beauté. Puisse mon époux, à moi, avoir, non les traits d'une jeune fille, mais le cœur d'un homme : car les fils d'un tel père sont les disciples de Mars, tandis que de beaux enfants ajoutent seulement à l'ornementation des chœurs. Meurs, toi qui n'as rien su prévoir du châtiment qui devait t'accabler en expiation de tes crimes. Que personne désormais, pour avoir fourni heureusement la moitié de la carrière, ne croie avoir vaincu la justice, jusqu'à ce qu'il ait touché la borne et achevé entièrement la course de la vie.

LE CHŒUR. Il avait commis d'horribles attentats : Oreste et toi, vous lui avez infligé, en retour, un horrible supplice. Car la Justice a un grand pouvoir.

ORESTE. C'est assez. — Il faut, esclaves, porter ce corps dans la maison et le dérober aux regards, pour que ma mère, à son arrivée, ne voie pas le cadavre avant d'être tuée elle-même.

ÉLECTRE. Tais-toi : changeons de discours.

ORESTE. Quoi? aperçois-tu des auxiliaires nous venant de Mycènes?

ÉLECTRE. Non, c'est ma mère, celle à qui je dois le jour.

ORESTE. Elle vient à propos se jeter dans nos filets.

ÉLECTRE. Quel luxe elle étale dans son char et dans sa parure!

Digitized by Google

ORESTE. Qu'allons-nous faire? égorgerons-nous une mère?

ÉLECTRE. La pitié s'est-elle emparée de toi, en reconnaissant ta mère?

ORESTE. Hélas! tuerai-je celle qui m'a nourri et porté dans ses flancs?

ÉLECTRE. Comme elle a immolé ton père et le mien.

ORESTE. O Phébus, tu as prononcé un oracle insensé...

ÉLECTRE. Si Apollon déraisonne, où sont les sages?

ORESTE. Quand tu m'as ordonné de tuer ma mère, que je devrais épargner.

ÉLECTRE. Mais à quoi t'exposes-tu, en vengeant un père?

ORESTE. J'avais les mains pures, et l'on m'accusera de parricide.

ÉLECTRE. Si tu ne venges pas ton père, tu passeras pour impie.

ORESTE. Je serai puni d'avoir versé le sang de ma mère.

ÉLECTRE. Qui donc chargeras-tu, à ton défaut, de venger ton père?

ORESTE. N'est-ce point un mauvais génie qui m'a parlé sous la forme d'un dieu?

ÉLECTRE. Assis sur le trépied sacré?... je ne le crois pas.

ORESTE. Je ne saurais croire qu'un pareil oracle ait été bien rendu.

ÉLECTRE. Crains de faiblir et de tomber dans la lâcheté.

ORESTE. Mais lui tendrai-je le même piége?

ÉLECTRE. Celui-là même où tu as pris et tué Égisthe, son époux.

ORESTE. Entrons... J'aborde une entreprise terrible : l'acte que je vais accomplir est terrible assurément. Si

Digitized by Google

telle est la volonté des dieux, soit! Mais ce combat est pour moi amer et doux à la fois.

LE CHŒUR. Salut, reine du pays d'Argos, fille de Tyndare et sœur de deux frères vaillants, issus de Jupiter, qui habitent, au sein des astres, l'éther enflammé, et jouissent sur les flots de la mer du privilége de sauver les mortels! Je te vénère à l'égal des dieux bienheureux et pour ton opulence et pour l'éclat de tes prospérités. Il est temps, ô reine, que l'on rende hommage à ta fortune.

CLYTEMNESTRE. Descendez, Troyennes, et donnez-moi la main pour que je mette le pied hors de ce char. Les temples des dieux sont ornés des dépouilles de la Phrygie; et moi, j'ai reçu ces captives, choisies entre toutes les Troyennes, en échange de la fille que j'ai perdue : faible prix, qui toutefois ne dépare pas mon palais.

ÉLECTRE. Et moi, esclave comme elles, bannie de la maison paternelle et reléguée dans une misérable demeure, ne prendrai-je point, ma mère, ta main fortunée?

CLYTEMNESTRE. Voilà des esclaves qui rempliront cet office; ne prends pas cette peine.

ÉLECTRE. Pourquoi non? ne m'as-tu pas reléguée, en captive, loin de la maison paternelle? Ce palais pris, je fus prise moi-même et restai orpheline de père, comme ces Troyennes.

CLYTEMNESTRE. La faute en est à ton père qui a ourdi de coupables trames contre des êtres chéris qu'il aurait dû surtout épargner. Je parlerai; et pourtant, lorsqu'une femme a mauvaise réputation, ses discours sont mal reçus, à tort, selon moi : ce n'est qu'instruit de la réalité qu'il est juste de haïr, si la haine est légitime; sinon, pourquoi faut-il haïr? Tyndare ne m'unit pas à ton père, pour qu'il me fît périr moi ou les enfants que je lui donnerais; cependant ton père partit avec ma fille sous le

Digitized by Google

prétexte de la marier avec Achille, et l'emmena à Aulis où stationnait la flotte : là, Iphigénie fut étendue sur le bûcher de l'autel, et le fer trancha le cou blanc de la victime. S'il avait voulu ainsi prévenir la ruine de sa patrie; si, pour secourir sa maison et sauver ses autres enfants, il eût racheté plusieurs vies par le sacrifice d'une seule, je lui aurais pardonné. Mais parce qu'Hélène fut sans pudeur, et que son époux n'a pas su châtier la perfide, était-ce une raison pour faire périr ma fille? Néanmoins, malgré ces injustes procédés, je n'étais pas exaspérée, et je n'aurais pas tué mon époux. Mais il revint, m'amenant une Ménade, inspirée du souffle divin, et la fit entrer dans son lit; et nous nous trouvions deux épouses sous le même toit. L'amour trouble la raison des femmes, je ne le nie pas; il en résulte que, si l'époux s'oublie jusqu'à dédaigner le lit conjugal, l'épouse suit volontiers son exemple et cherche ailleurs un amant; et puis, on nous inflige un blâme éclatant; et les hommes, qui sont les vrais coupables, n'en ont pas pour cela pire réputation. Si Ménélas eût été enlevé furtivement de son palais, devais-je tuer Oreste pour sauver Ménélas, l'époux de ma sœur? Crois-tu que ton père eût souffert cet outrage? Ainsi le meurtrier de ma fille n'avait pas mérité la mort, tandis que moi j'aurais dû périr? J'ai tué, j'ai pris la seule voie qui m'était ouverte en m'adressant à ses ennemis : car nul parmi les amis de ton père ne se fût associé à ma vengeance. Parle, si tu as quelque chose à dire, parle en toute liberté, et prouve-moi que ton père n'a pas mérité la mort.

ÉLECTRE. La justice parlera par ma bouche; ta justice, à toi, est honteuse. Une femme, pour peu qu'elle soit sensée, doit tout concéder à son époux; celle qui ne pense pas ainsi, je ne lui donne même pas place dans mes discours. Souviens-toi, ma mère, des dernières

Digitized by Google

paroles que tu as prononcées et où tu m'autorisais à te parler en toute liberté.

CLYTEMNESTRE. Je le répète, ma fille, et ne m'en dédis pas.

ÉLECTRE. M'engages-tu à te répondre pour me punir ensuite d'avoir parlé?

CLYTEMNESTRE. Loin de là, je me rendrai volontiers à tes avis.

ÉLECTRE. Je parlerai donc, et voici par quoi je commencerai. Plût au ciel, ô ma mère, que de meilleures pensées t'eussent inspirée ! On vante avec raison la beauté d'Hélène et la tienne; mais issues toutes deux du même sang, vous êtes toutes deux frivoles et indignes d'avoir Castor pour frère. L'une, en effet, a été enlevée et s'est laissé corrompre volontairement; toi, tu as fait périr le plus illustre des Grecs, en alléguant pour prétexte que tu avais tué ton époux pour venger ta fille; mais ce qu'on ignore et ce que je sais, moi, c'est qu'avant que le meurtre d'Iphigénie fût décidé, peu de temps après le départ de ton époux, tu arrangeais devant un miroir les boucles de tes cheveux blonds. Or, la femme qui, en l'absence de son mari, se pare pour être belle, il faut la retrancher du nombre des femmes honnêtes. Quel besoin a-t-elle, en effet, d'étaler ses charmes au dehors, si elle ne cherche pas à faire le mal? Seule de toutes les femmes grecques, tu te réjouissais, je le sais, si les affaires des Troyens allaient bien; la tristesse voilait tes yeux, s'ils éprouvaient des revers : car tu ne désirais pas qu'Agamemnon revînt de Troie. Cependant il t'était facile d'être sage : tu avais un époux qui ne le cédait pas à Égisthe et que la Grèce avait choisi pour son chef. Après les fautes que ta sœur Hélène avait commises, tu pouvais obtenir une grande gloire : car le vice sert d'exemple et de leçon aux cœurs

Digitized by Google

vertueux. Si mon père, comme tu le dis, a tué ta fille, en quoi t'avons-nous offensée, moi et mon frère? Pourquoi, après avoir immolé ton époux, ne nous as-tu pas rendu le palais de nos pères? Pourquoi t'es-tu donné un nouvel époux, en achetant cet hymen au prix de notre patrimoine? Ce nouvel époux, que n'est-il exilé pour expier l'exil de ton fils! Que n'est-il mort, pour m'avoir fait mourir vivante d'une mort deux fois aussi cruelle que celle de ma sœur! Si le meurtre est compensé par le meurtre, je te tuerai de concert avec ton fils Oreste, pour venger la mort de mon père. Si sa mort était juste, la tienne sera légitime. Quiconque, séduit par la fortune ou la naissance, épouse une méchante femme, est insensé. Peu de bien vaut mieux que de grandes richesses, si la maison est chaste.

LE CHŒUR. C'est le hasard qui forme les nœuds de l'hymen. Je vois, parmi les mortels, les uns perdre, les autres gagner à ce jeu.

CLYTEMNESTRE. Ma fille, la nature t'a faite pour chérir toujours ton père. Ainsi va le monde : les uns préfèrent leur père, les autres aiment mieux leur mère. Je ne t'en voudrai pas pour cela : car je ne m'applaudis pas autant que tu le crois de ce que j'ai fait. Mais toi, à peine relevée de couches, se peut-il que tu sois ainsi sale et mal vêtue! Ah! j'ai été bien mal inspirée! J'ai allumé contre toi, plus que de raison, la colère de mon époux.

ÉLECTRE. Il est trop tard pour gémir sur des maux aujourd'hui sans remède. Mon père est mort. Mais ton fils, errant loin de sa patrie, pourquoi ne le ramènes-tu pas?

CLYTEMNESTRE. Je le crains : je considère mon intérêt, et non le sien. On le dit irrité du meurtre de son père.

Digitized by Google

ÉLECTRE. Pourquoi donc entretenir ton époux dans des sentiments hostiles contre nous?

CLYTEMNESTRE. Tel est son caractère. Mais toi aussi, tu as un cœur inflexible.

ÉLECTRE. C'est que je souffre; mais je refoulerai mon ressentiment.

CLYTEMNESTRE. Aussi bien se montrera-t-il désormais moins dur envers toi.

ÉLECTRE. Son orgueil est satisfait : car il habite dans ma maison.

CLYTEMNESTRE. Tu vois! tu provoques encore de nouvelles disputes.

ÉLECTRE. Je me tais : car je le crains comme je dois le craindre.

CLYTEMNESTRE. Brisons là; et dis-moi, ma fille, pourquoi tu m'as mandée.

ÉLECTRE. Tu as eu connaissance, je suppose, de mon accouchement. Offre en mon nom (car je n'y entends rien) le sacrifice d'usage pour la dixième lune de mon fils : mère pour la première fois, je connais peu les rites.

CLYTEMNESTRE. Ce soin regarde celle qui t'a délivrée.

ÉLECTRE. J'ai accouché seule, et j'ai mis au monde l'enfant sans le secours d'autrui.

CLYTEMNESTRE. Se peut-il que tu n'aies pas d'ami dans le voisinage?

ÉLECTRE. Personne ne recherche l'amitié des pauvres.

CLYTEMNESTRE. Eh bien! je vais célébrer par un sacrifice le dixième jour de la naissance de l'enfant. Quand je t'aurai rendu ce service, je me transporterai aux champs où mon époux sacrifie aux Nymphes. — Esclaves, emmenez ces chevaux, et placez-les près des râte-

Digitized by Google

liers; et, lorsque vous jugerez que le sacrifice doit être achevé, revenez : car il faut aussi donner satisfaction à mon époux.

ÉLECTRE. Entre dans ma pauvre demeure, et garde que ce toit enfumé ne noircisse tes vêtements. Car tu immoleras aux dieux la victime qu'ils ont droit d'attendre de toi. La corbeille est prête et le couteau aiguisé : c'est celui qui abattit le taureau près duquel tu tomberas frappée; et tu seras unie encore dans le palais de Pluton à l'homme dans les bras duquel tu dormais à la clarté du jour. C'est ainsi que je m'acquitterai avec toi et que tu me payeras la mort de mon père.

LE CHŒUR. Les maux retombent sur leurs auteurs. Le vent qui soufflait sur cette maison a tourné. Jadis mon maître périt dans un bain; le toit et les créneaux de pierre du palais retentirent de ces paroles : « O cruelle épouse, pourquoi m'assassines-tu à mon retour dans ma patrie, après dix ans d'absence? » Mais la Justice, revenant sur ses pas, attire dans le piége la femme adultère, qui, s'armant d'une hache, frappa elle-même son époux du tranchant acéré, alors qu'il revenait après un long temps dans ses foyers, au sein de ces murs élevés, bâtis par les Cyclopes : meurtrière impie, quelque douleur qui ait pesé sur l'infortunée[1]! Telle qu'une lionne des montagnes, habitant la chênaie touffue, elle a consommé le crime.

CLYTEMNESTRE (dans la maison). O mes enfants, au nom des dieux, ne tuez pas votre mère.

LE CHŒUR. Entends-tu crier dans la maison?

CLYTEMNESTRE. Hélas! hélas!

LE CHŒUR. Moi aussi je gémis sur le sort de cette mère égorgée par ses enfants. Oui, Dieu distribue la

1. Allusion au sacrifice d'Iphigénie.

Digitized by Google

justice, dans l'occasion. Tu as subi un traitement cruel; mais tu as commis sur ton époux, malheureuse, un forfait impie. — Les voilà qui sortent de la maison, les mains encore humides du sang maternel : ce qui prouve la victoire remportée par un triste sacrifice. Non, il n'est pas, il ne fut jamais aucune maison plus malheureuse que celle de Tantale.

ORESTE. O Terre! ô Jupiter, à qui rien n'échappe de ce que font les mortels! voyez ces actes sanglants, atroces, ces deux corps que le coup porté par mon bras a couchés sur la terre, en retour des maux que j'ai soufferts.

ÉLECTRE. Sujet bien digne de larmes, ô mon frère! C'est moi qui ai tout fait. Je nourrissais une haine ardente contre ma mère, contre celle qui m'a portée dans ses flancs. Je déplore ton destin, ô ma mère : tes propres enfants t'ont infligé un traitement atroce, lamentable, sans nom. Toutefois tu as justement expié le meurtre de notre père.

ORESTE. O Phébus! tu as prononcé l'oracle de la vengeance : des maux que le jour ne devait pas éclairer, tu les as produits à la lumière. C'est à toi que je dois d'être banni du sol de la Grèce comme meurtrier. Dans quelle ville me transporterai-je? quel hôte, quel ami de la piété lèvera les yeux sur ce front chargé d'un parricide?

ÉLECTRE. Hélas! hélas! Et moi, où irai-je? à quel chœur de danse, à quel hymen serai-je admise? Quel époux me recevra dans la couche conjugale?

ORESTE. Tes idées ont changé quand a changé le souffle des circonstances. Tu as maintenant de pieux sentiments; et certes, la piété ne t'inspirait pas tout à l'heure. Chère sœur, tu as entraîné ton frère, malgré lui, à un acte horrible. As-tu vu comment l'infortunée,

Digitized by Google

écartant ses vêtements, a découvert son sein, et m'a saisi au moment où je la frappais? Hélas! elle traînait sur le sol ses malheureux genoux; et moi, le cœur me manquait.

LE CHŒUR. Je le sais, tu t'es laissé attendrir aux gémissements lamentables d'une mère, de celle qui t'a porté dans ses flancs.

ORESTE. Elle s'écriait, la main posée sur mon menton: « Mon enfant, je te supplie. » Et elle se suspendait à mon cou, en sorte que l'arme s'échappa de mes mains.

LE CHŒUR. La malheureuse! Comment as-tu soutenu la vue d'une mère expirante?

ORESTE. J'ai étendu mon manteau devant mes yeux et commencé le sacrifice en plongeant le fer dans le cou de ma mère.

ÉLECTRE. Et moi, j'ai animé ton courage, et en même temps j'ai touché le glaive.

ORESTE. Ah! tu as commis le plus horrible des forfaits. Prends et cache le corps de ta mère dans ses voiles; aide-moi à fermer ses plaies sanglantes. — Ainsi en devenant mère, tu as enfanté tes propres meurtriers!

ÉLECTRE. Vois : nous enveloppons dans ces vêtements cet être chéri et odieux à la fois.

LE CHŒUR. C'est le couronnement des malheurs terribles réservés à cette maison. — Mais voici que des génies ou des dieux célestes apparaissent sur le faîte de la maison : car les mortels ne prennent pas ce chemin. Pourquoi donc se montrent-ils clairement aux yeux des mortels?

LES DIOSCURES. Fils d'Agamemnon, écoute : reconnais la voix des deux frères de ta mère, les Dioscures, Castor et Pollux, ici présents. Nous venons d'apaiser une tem-

Digitized by Google

pète redoutable aux navigateurs, et, arrivés à Argos, nous avons assisté au meurtre de notre sœur et de ta mère. Sa peine est juste, ton action ne l'est pas; et Phœbus, Phœbus... Mais il est mon roi, je me tais; s'il est sage, son oracle manque de sagesse. Il faut se résigner. Désormais, il te reste à faire ce que le destin et Jupiter ont ordonné de toi. Donne à Pylade Électre pour épouse : qu'il l'emmène; et toi, quitte Argos où il ne t'est pas permis d'entrer après avoir tué ta mère. Les redoutables Furies, ces déesses aux yeux de chien, égareront ta raison et promèneront en tous sens tes pas errants. Arrivé à Athènes, embrasse la sainte image de Pallas : car elle repoussera les Furies acharnées après toi, et en couvrant ta tête de l'orbe menaçant de son égide, elle te préservera de l'atteinte de leurs serpents terribles. Or, il est une colline qui porte le nom d'Arès[1], où les dieux siégèrent une première fois pour connaître du meurtre commis par le cruel Arès, lorsqu'irrité de la violence faite à sa fille, il tua le fils du roi des mers, Halirrhothius[2]. Depuis lors, ce tribunal est saint entre tous et inspire confiance aux dieux. C'est là que tu dois être poursuivi pour le meurtre de ta mère. Le partage égal des suffrages te dérobera au supplice : car Loxias, qui t'a ordonné de tuer ta mère, se chargera de ton crime. Cet exemple fera loi désormais, et l'égalité des suffrages absoudra toujours l'accusé. Les terribles déesses, sous le coup de cet échec, s'enfonceront, près de la colline même, dans une grotte souterraine, qui deviendra un oracle sacré, vénéré des mortels. Et toi, il faut que tu habites une ville d'Arcadie, sur les bords

1. Le tribunal de l'Aréopage.

2. Halirrhothius, fils de Neptune, avait fait violence à Alcippe, fille de Mars.

Digitized by Google

de l'Alphée, non loin du temple Lycéen[1] : cette ville sera appelée de ton nom[2]. Voilà ce que j'avais à te dire. Quant au cadavre d'Égisthe, les citoyens d'Argos lui donneront la sépulture. Ta mère la recevra des mains de Ménélas, arrivé récemment à Nauplie[3], depuis qu'il s'est emparé de Troie : Hélène s'acquittera avec lui de ce devoir. Car elle a quitté l'Égypte et le palais de Protée pour venir en ces lieux. Jamais elle n'est allée en Phrygie; mais Jupiter, qui voulait semer la discorde et la mort parmi les mortels, envoya à Ilion le fantôme d'Hélène. Que Pylade prenne donc Électre pour épouse et l'emmène hors de l'Argolide, au sein de ses foyers; qu'il conduise en Phocide celui qui ne fut ton beau-frère que de nom, et le comble de richesses. Pour toi, franchis d'un pas rapide l'isthme de Corinthe, et rends-toi vers la colline fortunée de la terre de Cécrops. Car lorsque tu auras accompli la destinée à laquelle ton crime te condamne, tu seras heureux et quitte de ces cruelles épreuves.

LE CHŒUR. Fils de Jupiter, nous est-il permis de vous adresser la parole?

LES DIOSCURES. Vous le pouvez, vous qui n'êtes pas souillées de ce meurtre.

ORESTE. Et moi, Tyndarides, puis-je vous parler à mon tour?

LES DIOSCURES. Tu le peux aussi : car je rejetterai sur Phébus cet attentat sanglant.

LE CHŒUR. Comment, dieux tous les deux et frères de la victime, n'avez-vous pas détourné les Parques de ces demeures?

1. Il s'agit du sanctuaire de Jupiter Lycéen, sur le Lycée, montagne de l'Arcadie.
2. Orestéum.
3. Nauplie était le port d'Argos.

Digitized by Google

LES DIOSCURES. L'inévitable nécessité et l'oracle imprudent sorti de la bouche d'Apollon ont entraîné sa mort.

ÉLECTRE. Quel Apollon, quels oracles ont fait que je devinsse parricide ?

LES DIOSCURES. Vos actes et vos destins sont communs : un seul crime de vos pères vous a perdus tous les deux.

ORESTE. O ma sœur, je n'ai donc été si longtemps sans te voir que pour être privé aussitôt de tes caresses! Je vais te quitter, comme tu me quitteras toi-même.

LES DIOSCURES. Elle a un époux et une maison; elle n'est à plaindre que parce qu'elle abandonne la ville d'Argos.

ORESTE. Est-il un plus juste sujet de larmes que de fuir loin de sa patrie? Et moi, je vais sortir du palais de mon père, et j'expierai, au gré de juges étrangers, le meurtre de ma mère.

LES DIOSCURES. Rassure-toi : la cité de Pallas, où tu vas, est une cité pieuse. Résigne-toi donc.

ÉLECTRE. O le plus chéri des frères, serre ton sein contre mon sein. Les sanglantes imprécations d'une mère nous bannissent de la maison de nos pères.

ORESTE. Entoure de tes bras, presse ton frère sur ton cœur; répands sur lui des larmes comme sur le tombeau d'un mort.

LES DIOSCURES. Hélas! hélas! Les dieux mêmes n'entendent point vos plaintes sans être émus. Nous savons compatir, nous et les autres habitants du ciel, aux infortunes des mortels.

ORESTE. Je ne te verrai plus.

ÉLECTRE. Je ne paraîtrai plus à tes regards.

ORESTE. Ce sont les dernières paroles que tu m'adresses.

Digitized by Google

ÉLECTRE. Adieu, patrie! Adieu, plusieurs fois adieu, chères concitoyennes!

ORESTE. O fidèle amie, tu vas donc partir!

ÉLECTRE. Je pars, et des pleurs mouillent ma tendre paupière.

ORESTE. Pylade, sois heureux, et unis-toi à Électre.

LES DIOSCURES. Le soin de cet hymen les regarde. Toi, pars pour Athènes, et dérobe-toi aux poursuites de ces chiennes furieuses. Car elles s'élancent sur tes traces, avec leurs mains de serpents, ces noires divinités qui se repaissent des affreuses douleurs de leurs victimes. Pour nous, hâtons-nous d'aller sur la mer de Sicile pour sauver les vaisseaux. Dans notre course à travers la plaine éthérée, nous ne portons pas secours aux impies; mais ceux qui pratiquent la piété et la justice, nous les sauvons et les délivrons des maux qui les accablent. Que personne donc ne s'abandonne à l'injustice, et ne navigue en compagnie des parjures. C'est un dieu qui tient ce langage aux mortels.

LE CHŒUR. A vous la joie : quiconque parmi les mortels goûte la joie et ne souffre d'aucun revers, vit heureux.

Digitized by Google

Digitized by Google

HÉCUBE

Digitized by Google

PERSONNAGES :

L'OMBRE DE POLYDORE.

HÉCUBE.

POLYXÈNE.

POLYMESTOR.

AGAMEMNON.

ULYSSE.

THALTYBIUS.

UNE ESCLAVE D'HÉCUBE.

LE CHŒUR, composé de Troyennes captives.

La scène est dans la Chersonèse de Thrace, sur le bord de la mer.

Digitized by Google

HÉCUBE

L'OMBRE DE POLYDORE. Me voici, j'ai quitté la retraite des morts et les portes du sombre empire où Pluton habite à l'écart des dieux. Je suis Polydore, né de Priam et d'Hécube, fille de Cissée[1]. Lorsque la ville des Phrygiens fut en danger de tomber sous les armes des Grecs, mon père, saisi de crainte, me fit sortir secrètement de la Troade et conduire chez Polymestor de Thrace, son hôte, qui cultive les plaines fertiles de la Chersonèse, et dirige avec la lance un peuple ami des coursiers[2]. En me confiant à ses soins, Priam lui envoya en secret beaucoup d'or, afin que ceux de ses enfants qui vivraient encore ne fussent pas réduits à la pauvreté, si jamais les remparts d'Ilion étaient renversés. J'étais le plus jeune des fils de Priam, et c'est pour cela qu'il m'éloigna de Troie : car mes faibles bras ne pouvaient ni porter le bouclier ni manier la lance. Tant que les murailles de la ville furent debout et que les tours qui défendaient le sol troyen demeurèrent intactes, tant que mon frère Hector signala son courage, je fus bien traité par l'hôte de mon père, et je croissais, hélas! comme un jeune arbrisseau. Mais quand Troie et Hector eurent péri, quand le foyer paternel eut été renversé, et que

1. Dans Homère, Hécube a pour père Dymas, et non Cissée.
2. Comparez Virgile, *Enéide*, III, 49 et suivants.

Digitized by Google

Priam lui-même fut tombé au pied de l'autel consacré aux dieux, immolé par le fils sanguinaire d'Achille, l'hôte de mon père m'égorgea sans pitié pour avoir mon or : il jeta mon cadavre dans les flots et garda mes trésors dans son palais. Tantôt je reste étendu sur le rivage; tantôt, au sein de la mer agitée, je suis ballotté en tous sens par des courants contraires sans obtenir ni larmes ni tombeau. Et maintenant j'ai quitté mon enveloppe corporelle, et mon ombre, s'élançant dans les airs, voltige au-dessus de ma mère chérie, depuis trois jours que l'infortunée est venue de Troie sur la terre de Chersonèse. Tous les Grecs, avec leur flotte, demeurent immobiles sur ces bords : car le fils de Pélée, Achille, leur est apparu sur son tombeau, et retient toute l'armée grecque prête à fendre les flots pour retourner dans la patrie : Il demande que ma sœur Polyxène soit immolée en son honneur et comme une victime agréable à ses mânes. On lui obéira; les Grecs, ses amis, ne lui refuseront pas cette offrande, et le destin a marqué ce jour pour la mort de ma sœur. Hécube aura sous les yeux les corps de ses deux enfants, le mien et celui de ma malheureuse sœur. Car je paraîtrai, baigné par les flots, jusqu'aux pieds d'une esclave, afin d'obtenir la sépulture. J'ai demandé aux divinités infernales la faveur d'avoir un tombeau et d'être rendu aux mains de ma mère. Ainsi mon vœu sera accompli; mais, je vais me retirer loin de la vieille Hécube : car je la vois qui sort de la tente d'Agamemnon, effrayée de mon apparition. Hélas ! ma mère, sortie d'une royale demeure, tu as vu le jour de la servitude! Si tu fus heureuse autrefois, tu n'es pas moins malheureuse aujourd'hui; un dieu t'a perdue et te fait expier ta prospérité passée. (L'ombre disparaît.)

HÉCUBE. Conduisez, mes filles, conduisez la vieille Hécube devant cette demeure; soutenez, Troyennes,

Digitized by Google

votre compagne d'esclavage, qui fut jadis votre reine; prenez-moi, portez-moi, guidez-moi; soulevez mon corps en saisissant cette main défaillante; et moi, appuyée sur votre bras, comme sur un bâton, je hâterai la marche de mes membres débiles. O foudre de Jupiter! ô nuit ténébreuse! pourquoi donc mon repos est-il ainsi troublé par des images terribles, par des fantômes? O terre sacrée, mère des songes aux ailes noires! Loin de moi cette vision nocturne, ce songe effrayant qui m'alarme sur le sort de mon fils réfugié en Thrace, et de ma fille chérie Polyxène! J'entends... je comprends. O divinités infernales, sauvez mon enfant, le seul qui me reste, l'appui de ma maison, confié à la garde d'un hôte de son père, au sein des frimas de la Thrace. Quelque chose de nouveau se prépare; un chant de douleur va succéder à nos lamentations. Jamais mon cœur ne frissonne et ne tremble ainsi sans fin. Où trouverai-je, Troyennes, le divin Hélénus et Cassandre, pour m'expliquer ce songe? Car j'ai vu une biche tachetée mise en pièces par la griffe sanglante d'un loup, et violemment arrachée de mes genoux: spectacle pitoyable! Nouvel objet d'effroi : l'ombre d'Achille a paru sur le sommet de son tombeau, il demandait pour offrande quelqu'une des malheureuses Troyennes. O dieux! je vous en conjure, écartez ce malheur de la tête de ma fille!

LE CHŒUR. Hécube, je suis venue te trouver en toute hâte, quittant les tentes que le sort et l'ordre de mes maîtres m'ont assignées, depuis que chassée d'Ilion par les armes des Grecs je suis devenue la proie du vainqueur... Je ne viens pas soulager tes souffrances : le message dont je suis chargée pour toi est un lourd fardeau, je suis un héraut de douleurs. Car on dit qu'il a été résolu dans l'assemblée générale des Achéens d'offrir ta fille en sacrifice à Achille. Tu sais qu'il est apparu

Digitized by Google

au-dessus de son tombeau, couvert de ses armes d'or; et, retenant les vaisseaux prêts à traverser la mer et dont les voiles étaient assujetties sur les haubans, il s'est écrié : « Où courez-vous, fils de Danaüs, en laissant mon tombeau sans offrande? » Alors gronda l'orage de la discorde, et deux avis contraires partagèrent la belliqueuse armée des Grecs, les uns proposant, les autres refusant d'immoler une victime sur le tombeau. Agamemnon, captivé par l'amour de la prophétesse inspirée[1], plaidait vivement ta cause; mais les deux fils de Thésée[2], rejetons d'Athènes, parlant tour à tour, se rencontrèrent pour dire qu'il fallait arroser d'un jeune sang la tombe du héros et ne point préférer la couche de Cassandre à la lance d'Achille. Ces opinions opposées obtenaient une égale faveur, lorsque le fils de Laerte, cet orateur à l'esprit artificieux, à la langue affilée, à la parole doucereuse, ce flatteur du peuple, persuada l'armée, disant qu'il ne fallait pas repousser la demande du plus vaillant des Grecs pour épargner le sang d'une esclave, ni qu'aucun des morts, habitants du royaume de Proserpine, pût dire que les fils de Danaüs avaient quitté les plaines de Troie sans témoigner leur gratitude aux fils de Danaüs morts pour la cause des Grecs. Ulysse viendra dans un instant arracher ta fille de ton sein et l'enlever à tes débiles mains. Ah! cours aux temples, embrasse les autels, jette-toi en suppliante aux genoux d'Agamemnon; invoque les dieux de la terre et ceux des enfers : car il faut que par tes prières tu préviennes la perte de ta malheureuse fille, ou que tu voies la vierge, couverte d'or, tomber noyée dans les flots de sang noir qui jailliront de son cou.

HÉCUBE. Malheureuse que je suis! Quelles paroles,

1. Cassandre, fille d'Hécube.
2. Acamas et Démophon.

Digitized by Google

quels cris, quels gémissements faire entendre? Infortunée qu'accablent à la fois et une triste vieillesse et une servitude odieuse, insupportable! Hélas! qui prendra ma défense? quelle famille? quelle ville? Mon vieil époux n'est plus; mes enfants ne sont plus. Quelle route suivre, celle-ci ou celle-là? Où porter mes pas? Où trouver un dieu, un génie secourable? O Troyennes, qui m'avez apporté, oui, qui m'avez apporté de cruelles souffrances, vous m'avez perdue, vous m'avez tuée. Vivre à la clarté du jour n'a plus de charmes pour moi. Pieds chancelants, conduisez-moi, conduisez la vieille Hécube vers cette tente[1]. O mon enfant, ô fille de la plus malheureuse des mères, sors, sors de ta demeure; entends la voix de ta mère, et apprends de sa bouche que tes jours sont menacés.

POLYXÈNE. O ma mère, mère, pourquoi ces cris? Quelle nouvelle as-tu à m'annoncer pour me faire ainsi voler hors de cette demeure, comme un oiseau, transie de frayeur?

HÉCUBE. Ah! ma fille!

POLYXÈNE. Pourquoi ces paroles de mauvais augure? Quel sinistre début!

HÉCUBE. Hélas! hélas! je pleure sur tes jours.

POLYXÈNE. Parle; ne me cache pas plus longtemps la vérité. Je tremble, je tremble, ma mère, et cherche quel est le sujet de tes pleurs?

HÉCUBE. O enfant, enfant d'une malheureuse mère!

POLYXÈNE. Que vas-tu m'annoncer?

HÉCUBE. D'un avis unanime les Grecs veulent t'immoler sur le tombeau du fils de Pélée.

POLYXÈNE. Ah! ma mère, quel horrible malheur tu m'annonces! Explique-toi, explique-toi, ma mère.

1. La tente des captives, où Hécube avait laissé Polyxène.

Digitized by Google

HÉCUBE. Je parle, ma fille, d'une sinistre nouvelle. On dit que les Grecs ont prononcé l'arrêt de ta mort.

POLYXÈNE. O mère infortunée, si cruellement éprouvée, jouet d'une existence malheureuse, quelle calamité, quelle odieuse et inexprimable calamité un dieu a-t-il suscitée encore contre toi! Tu n'as plus de fille : je ne pourrai plus, compagne de ton esclavage, soulager les maux de ta vieillesse. Telle qu'une jeune lionne nourrie sur la montagne ou une faible génisse, je serai arrachée de tes faibles bras, pour être égorgée sous tes yeux et précipitée dans le séjour ténébreux de Pluton, où je serai couchée avec les morts. C'est toi, mère infortunée, que je pleure avec les regrets les plus douloureux; mais ma vie à moi, cette vie d'opprobre et de souillure, je ne la regrette pas; pour moi mieux vaut mourir.

LE CHŒUR. Hécube, voilà Ulysse qui s'avance vers toi à pas précipités pour te signifier quelque ordre nouveau.

ULYSSE. Femme, tu connais, je pense, la décision de l'armée et l'opinion qui a prévalu; néanmoins je vais te la dire. Les Grecs ont résolu d'immoler ta fille Polyxène sur le tertre élevé du tombeau d'Achille. C'est moi qu'ils chargent de conduire et d'accompagner la vierge; et le fils d'Achille a été choisi pour présider au sacrifice et frapper la victime. Sais-tu ce qu'il faut faire? Ne te fais point arracher ta fille par la force, et ne m'oppose point de résistance. Connais ton impuissance et cède aux maux présents. Il y a de la sagesse, même au sein du malheur, à régler ses sentiments sur la nécessité.

HÉCUBE. Hélas! hélas! une crise terrible se prépare, à ce qu'il semble, pleine de gémissements et féconde en larmes. Et je ne suis point morte, lorsque j'aurais dû mourir; et Jupiter ne m'a point fait périr; il veut que je vive pour voir, infortunée que je suis, des malheurs plus grands que mes premiers malheurs. Mais, s'il est per-

Digitized by Google

mis aux esclaves d'interroger les hommes libres sans déchirer leur cœur par d'aigres paroles, tu dois me laisser parler et écouter les questions que je vais t'adresser.

ULYSSE. J'y consens; interroge-moi : je t'en laisse tout le loisir.

HÉCUBE. Te souvient-il d'être venu à Troie comme espion, déguisé sous de misérables haillons, et la barbe mouillée par des gouttes de sang qui coulaient de tes yeux[1] ?

ULYSSE. Je m'en souviens : le fait a laissé dans mon cœur une impression profonde.

HÉCUBE. Hélène te reconnut, et s'en ouvrit à moi seule.

ULYSSE. Je me rappelle que je courus un grand danger.

HÉCUBE. Tu embrassas mes genoux dans une humble posture.

ULYSSE. Au point que ma main s'attachait, inerte, à tes vêtements.

HÉCUBE. Que me dis-tu, alors que tu étais mon esclave?

ULYSSE. Tout ce que je pouvais imaginer pour échapper à la mort.

HÉCUBE. Ne te sauvai-je point et ne te fis-je point sortir du pays?

ULYSSE. En sorte que je te dois de voir la lumière du soleil.

HÉCUBE. Ne te montres-tu pas méchant par les conseils que tu donnes contre moi, lorsqu'après avoir éprouvé de ma part le traitement que tu viens de dire, loin de me faire aucun bien en retour, tu me fais autant de mal que tu peux? Ingrate engeance que celle de ces démagogues, ambitieux de la faveur populaire! Plût au ciel que je

1. Voyez *Odyssée*, IV, 242; *Lycophron*, 780.

Digitized by Google

vous connusse moins, vous tous qui n'avez nul souci de nuire à vos amis, pour peu que votre langage plaise à la multitude ! Les Grecs croient-ils donc avoir trouvé un heureux expédient en prononçant un arrêt de mort contre cette enfant? Est-ce la nécessité qui les a contraints à immoler un être humain sur un tombeau où mieux vaudrait sacrifier des bœufs? Ou bien Achille, voulant tuer par représailles ceux qui l'ont tué, poursuit-il justement le sang de Polyxène? Mais Polyxène ne lui a fait aucun mal. C'est Hélène qu'il devrait demander pour victime : car c'est elle qui l'a perdu et l'a conduit à Troie. S'il faut mettre à mort une captive distinguée entre toutes et supérieure en beauté, nous ne sommes point en cause : car la fille de Tyndare n'a point d'égale pour la beauté, et elle n'est pas moins coupable que nous. Jusqu'ici ce sont les droits de la justice que j'ai soutenus contre toi dans ce discours; écoute maintenant ce que tu dois faire et ce que je réclame de toi, à titre de reconnaissance. Tu avoues que tu as touché ma main et ce visage flétri, en tombant à mes genoux; je touche à mon tour ta main et ton visage, et te demande la grâce que je t'accordai alors; je t'en supplie, n'arrache point ma fille d'entre mes bras; ne la tuez pas : c'est assez de ceux qui sont morts. En elle je me complais et j'oublie mes maux; elle me tient lieu de tout ce que j'ai perdu : c'est ma consolation, ma patrie, ma nourrice, mon soutien, le guide de mes pas. Ceux qui disposent du pouvoir ne doivent pas en abuser et croire, s'ils sont heureux, que leur prospérité sera éternelle. Moi aussi, j'étais quelque chose, et maintenant je ne suis plus rien : un seul jour m'a ravi tout mon bonheur. Aie donc pour ta suppliante égards et pitié. Rends-toi à l'armée des Grecs et représente-leur qu'il est odieux de tuer des femmes que votre miséricorde a d'abord épargnées le

Digitized by Google

jour où vous les arrachâtes des autels. Chez vous la loi qui punit le meurtre est égale pour l'homme libre et pour l'esclave. Ton autorité, dusses-tu mal parler, persuadera l'armée : car le même discours, venant d'un homme obscur ou d'un homme illustre, n'a pas un même pouvoir.

LE CHŒUR. Il n'est personne dont le cœur soit assez dur pour entendre tes gémissements plaintifs et tes longues lamentations sans verser des larmes.

ULYSSE. Hécube, laisse-toi instruire, et que la colère ne te fasse pas voir un ennemi dans l'auteur d'un conseil utile. Tu m'as sauvé la vie : je suis prêt à te sauver à mon tour : et ce n'est pas là une vaine parole; mais je ne désavouerai point ce que j'ai dit devant tous les Grecs : Troie prise, nous devons offrir ta fille en sacrifice au premier guerrier de l'armée puisqu'il l'exige. Car ce qui perd la plupart des États, c'est quand un homme brave et plein de cœur n'est pas mieux traité que les lâches. Or, notre devoir, femme, est d'honorer Achille, mort si glorieusement pour la Grèce. Ne serait-il pas honteux de le traiter en ami pendant sa vie, et de l'abandonner quand il est mort? Soit! que dira-t-on, s'il faut encore assembler une armée et lutter avec des ennemis? Combattrons-nous alors, ou craindrons-nous pour nos jours, en voyant qu'on n'honore point celui qui n'est plus? Pour moi, dussé-je vivre au jour le jour et avec de faibles ressources, je saurais me résigner; mais je voudrais qu'on vît mon tombeau comblé d'hommages : car c'est là une récompense qui dure longtemps. Ton sort, dis-tu, est digne de pitié? Écoute ma réponse. Nous avons parmi nous des femmes âgées, des vieillards non moins malheureux que toi, et des fiancées privées de leurs nobles fiancés dont les corps sont ensevelis sous la poussière de l'Ida. Supporte tes maux; pour nous, si c'est à tort que nous avons établi l'usage

Digitized by Google

d'honorer la valeur, on nous taxera d'ignorance; vous autres, Barbares, gardez-vous de traiter vos amis en amis et d'admirer ceux qui sont morts glorieusement, afin que la Grèce prospère et que vous ayez des succès conformes à ces maximes.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! qu'il est malheureux d'être esclave et de subir, vaincu par la force, un sort immérité.

HÉCUBE. O ma fille! mes paroles se sont perdues dans les airs, et c'est en vain que je les ai prodiguées pour prévenir ton trépas. Mais toi, si tu as plus de pouvoir que ta mère, essaye d'obtenir par des accents aussi mélodieux que la voix du rossignol, que tes jours soient épargnés. Tombe aux genoux d'Ulysse en implorant sa pitié, et persuade-le. Or, tu as un moyen de le fléchir : car il a des enfants, lui aussi, et sera touché de ton sort.

POLYXÈNE. Je te vois, Ulysse, cacher ta main droite sous ton vêtement et détourner le visage, de peur que je ne touche ton menton. Rassure-toi : tu as échappé à ce Jupiter des suppliants, mon protecteur. Oui, je te suivrai, et parce que la nécessité le veut, et parce qu'il me convient de mourir; autrement, je me montrerais lâche et trop attachée à la vie. Et pourquoi vivrais-je encore, moi, dont le père commandait à tous les Phrygiens (tel fut mon début dans la vie), qui, nourrie ensuite des plus belles espérances, fiancée à des rois, me suis vue recherchée par de nobles rivaux qui se disputaient la gloire de m'introduire dans leurs foyers. J'étais souveraine, hélas! parmi les femmes de l'Ida, distinguée entre toutes les jeunes filles, et semblable aux dieux en toutes choses, hormis qu'il me fallait mourir. Maintenant me voilà esclave : ce nom seul me fait aimer la mort : car je n'y suis point accoutumée. Et puis, peut-

Digitized by Google

être rencontrerais-je des maîtres cruels, qui achèteraient à prix d'argent la sœur d'Hector et de tant de héros, et me contraindraient à pétrir leur pain, à balayer leur maison, à manier la navette, à traîner enfin une existence douloureuse. Un esclave acheté au hasard souillerait ma couche, naguère jugée digne des rois. Non, non : mes yeux, en se fermant, verront encore le jour de la liberté, et je livrerai moi-même ce corps à Pluton. Emmène-moi donc, Ulysse, et achève-moi : aussi bien, je ne puis me flatter de l'espérance, de la pensée que mon sort puisse jamais être heureux. Ne dis rien, ma mère, ne fais rien pour mettre obstacle à ma résolution; conseille-moi plutôt de mourir, avant de souffrir rien de honteux, d'indigne de moi. Quiconque n'a point encore goûté du malheur porte, il est vrai, mais porte avec peine le joug auquel on plie sa tête; mieux vaudrait pour lui mourir que vivre : car vivre dans l'abaissement est un pénible sort.

LE CHŒUR. Une haute naissance imprime aux mortels un caractère éclatant qui les distingue des autres; et la noblesse a plus d'éclat encore chez ceux qui s'en montrent dignes.

HÉCUBE. Tu as bien parlé, ma fille; mais ce beau langage redouble ma douleur. Ah! s'il faut qu'honneur soit rendu au fils de Pélée, et que vous vous mettiez à l'abri du reproche, ne la tuez pas; mais conduisez-moi au bûcher d'Achille ; frappez, n'épargnez point mes jours; c'est moi qui ai enfanté Pâris, dont les traits mortels ont percé le fils de Thétis.

ULYSSE. Ce n'est pas toi, Hécube, c'est ta fille dont l'ombre d'Achille a demandé le trépas aux Achéens.

HÉCUBE. Eh bien, égorgez-moi avec ma fille : ce sera deux fois autant de sang que boiront la terre et celui qui exige ce sacrifice.

Digitized by Google

ULYSSE. C'est assez de la mort de ta fille : nous n'ajouterons pas ton trépas au sien : et plût aux dieux que le sien ne fût pas nécessaire !

HÉCUBE. Il faut absolument que je meure avec ma fille.

ULYSSE. Comment ? je ne savais pas que j'eusse des maîtres.

HÉCUBE. Comme le lierre s'attache au chêne, ainsi je m'attacherai à ma fille.

ULYSSE. Non, si tu en crois du moins ceux qui sont plus sages que toi.

HÉCUBE. Sache que je ne me séparerai pas volontairement de ma fille.

ULYSSE. Et moi, je ne partirai point d'ici sans elle.

POLYXÈNE. Crois-moi, ma mère; toi, fils de Laerte, excuse un emportement légitime; et toi, infortunée, ne lutte pas contre ceux qui ont en main la puissance. Veux-tu donc, entraînée de force, tomber sur le sol et meurtrir ton corps débile ? Veux-tu subir les outrages et les violences d'un jeune homme ? Voilà ce qu'il te faudrait souffrir; mais non ! ce traitement n'est pas fait pour toi. Ah ! plutôt, ma tendre mère, donne-moi cette main chérie, et approche ta joue de la mienne : car je ne verrai plus jamais, je vois aujourd'hui pour la dernière fois la lumière et le disque du soleil. Reçois donc mes derniers adieux. O ma mère, ô toi qui m'as enfantée, je vais descendre sous la terre...

HÉCUBE. Et nous, ma fille, à la clarté du jour, nous serons esclaves.

POLYXÈNE. Sans époux, sans hymen, quand j'y devais prétendre.

HÉCUBE. Ton sort est déplorable, mon enfant; et moi, je suis une femme infortunée.

Digitized by Google

POLYXÈNE. Je reposerai, loin de toi, dans le séjour de Pluton.

HÉCUBE. Hélas ! que faire ? où irai-je terminer ma vie ?

POLYXÈNE. Je vais mourir esclave, moi qui suis née d'un père libre !

HÉCUBE. Et moi, après avoir perdu cinquante fils !

POLYXÈNE. Que dirai-je pour toi à Hector et à ton vieil époux ?

HÉCUBE. Annonce-leur que je suis la plus malheureuse de toutes les femmes.

POLYXÈNE. O seins et mamelles qui m'avez si doucement nourrie !

HÉCUBE. O ma fille ! ô mort cruelle et prématurée !

POLYXÈNE. Adieu, ma mère ! chère Cassandre, sois heureuse !

HÉCUBE. D'autres sont heureux ; mais pour ta mère il n'est plus de bonheur.

POLYXÈNE. Adieu, Polydore, mon frère, qui habites parmi les Thraces amis des coursiers !

HÉCUBE. S'il vit toutefois ; mais j'en doute, tant le malheur m'accable.

POLYXÈNE. Il vit, et, quand tu mourras, il fermera tes paupières.

HÉCUBE. Je suis morte, avant la mort, par l'excès de mes maux.

POLYXÈNE. Emmène-moi, Ulysse, en me couvrant la tête d'un voile : car, avant d'être immolée, je sens mon cœur déchiré par les pleurs de ma mère, et je déchire le sien par mes gémissements. O lumière ! je puis encore invoquer ton nom, car je n'ai plus à jouir de ta vue que dans un court moment, entre le glaive et le bûcher d'Achille.

Digitized by Google

HÉCUBE. Hélas! je me sens défaillir, et mes membres se dérobent sous moi. O ma fille, touche ta mère, tends-moi cette main, donne; ne me laisse pas sans enfants. C'est fait de moi, mes amies. Ainsi puissé-je voir la sœur des Dioscures, Hélène de Sparte, dont la funeste beauté a ruiné honteusement la fortune de Troie!

LE CHŒUR. Souffle, souffle marin, qui portes les rapides vaisseaux sur le sein gonflé de l'onde, où conduiras-tu mon infortune? Dans quelle maison entrerai-je, esclave achetée à prix d'argent? Aborderai-je aux ports de la Doride[1] ou à ceux de la Phthiotide où l'on dit que l'Apidanus, ce père des belles eaux, répand la fécondité? Irai-je, en fendant les flots avec la rame, et condamnée à mener chez autrui une existence déplorable, dans cette île[2] où le palmier, naissant pour la première fois, et le laurier étendirent leurs rameaux sacrés sur la tête chérie de Latone et servirent de parure à ce divin enfantement? Mêlée aux filles de Délos, célébrerai-je la bandelette d'or et les flèches de la divine Artémis? Ou, dans la ville de Pallas, broderai-je en fils colorés et artistement nuancés l'attelage de Minerve sur le voile brillant de la déesse au beau char, ou la race des Titans qu'endorment pour jamais les traits enflammés du fils de Saturne? O mes enfants, ô mes pères, et toi, ma patrie, abîmée dans les flammes et tombée sous la lance des Grecs! Esclave sur une terre étrangère, je laisse l'Asie soumise aux lois de l'Europe, et j'échange la couche nuptiale contre la demeure de Pluton.

TALTHYBIUS. Jeunes Troyennes, où trouverai-je Hécube, l'ancienne reine d'Ilion?

1. C'est le Péloponèse que Sophocle appelle la *grande île dorienne* de Pélops.
2. L'île de Délos.

Digitized by Google

LE CHŒUR. La voici près de toi, Talthybius, étendue sur le dos et enveloppée dans ses vêtements.

TALTHYBIUS. O Jupiter, que croire? Est-il vrai que tu as les yeux sur les mortels, ou bien est-ce à tort et sans raison que nous croyons à l'existence des dieux, et le hasard préside-t-il à toutes les affaires des mortels? Cette femme n'est-elle point la reine des opulents Phrygiens? l'épouse de l'heureux Priam? Et maintenant sa ville tout entière a été renversée par le fer de l'ennemi; esclave elle-même, chargée d'années, privée de ses enfants, elle gît sur le sol, et la poussière souille sa tête infortunée. Hélas! hélas! je suis vieux; mais puissé-je mourir avant d'éprouver des revers humiliants. Debout, infortunée! soulève ton faible corps et ta tête blanchie.

HÉCUBE. Holà! qui es-tu, toi qui ne laisses pas mon corps reposer sur le sol? Qui que tu sois, pourquoi troubles-tu ma douleur?

TALTHYBIUS. Je suis Talthybius, le héraut des Grecs, et je viens te chercher de la part d'Agamemnon.

HÉCUBE. O mon ami, viens-tu parce que les Grecs ont résolu de m'immoler aussi sur le tombeau? Que cette nouvelle me serait douce! Hâtons-nous, courons; guide-moi, vieillard.

TALTHYBIUS. Je viens te chercher, femme, pour que tu ensevelisses le corps de ta fille : ce sont les deux Atrides et l'armée des Grecs qui m'envoient.

HÉCUBE. Hélas! que dis-tu? ce n'est pas pour me conduire à la mort que tu es venu me chercher, mais pour m'annoncer des malheurs? Tu es morte, ma fille, arrachée des bras de ta mère, et me voilà privée de mon enfant! Malheureuse que je suis! Comment l'avez-vous immolée? est-ce en la respectant? ou en êtes-vous venus à d'indignes outrages en la tuant comme une enne-

Digitized by Google

mie? Réponds, vieillard, bien que tes paroles doivent être pénibles à entendre.

TALTHYBIUS. Femme, tu veux me faire verser deux fois des larmes sur le sort pitoyable de ta fille : car, à raconter ses malheurs, mes yeux se mouilleront, comme ils se sont mouillés près du tombeau, quand je l'ai vue périr. L'armée grecque tout entière se pressait en foule devant le tombeau pour assister au sacrifice de ta fille. Le fils d'Achille ayant pris Polyxène par la main la plaça sur le haut du tertre. J'étais auprès de lui. Des jeunes gens d'élite, choisis entre tous les Grecs, suivaient la tendre victime, prêts à contenir ses mouvements. Le fils d'Achille, tenant dans ses mains une coupe d'or, pleine de vin, fit des libations aux mânes de son père, puis m'ordonna d'un signe d'imposer silence à l'armée entière. Aussitôt je m'avançai au milieu de l'assemblée et je dis : « Taisez-vous, Grecs! que toute l'armée se taise. Paix! silence! » Et la foule demeura sans voix. Alors Achille : « Fils de Pélée, ô mon père, reçois ces libations propitiatoires par lesquelles on évoque les ombres. Viens boire le sang noir et pur de cette vierge, que nous t'offrons, l'armée et moi. Sois-nous propice ; permets-nous de rompre les amarres qui retiennent nos poupes au rivage, et fais qu'un heureux retour nous ramène tous d'Ilion dans notre patrie. » Il dit, et toute l'armée se joignit à sa prière. Ensuite, ayant pris par la garde son glaive enrichi d'or, il le tira du fourreau et fit signe aux jeunes gens de saisir la victime. Mais aussitôt que Polyxène eut compris leur dessein, elle leur adressa ces mots : « O Grecs, qui avez détruit ma patrie, c'est volontairement que je meurs. Que nul ne porte la main sur moi : je saurai, d'un cœur ferme, présenter la gorge. Laissez-moi libre, au nom des dieux, afin que je meure libre. Fille de roi, je rougirais de porter chez les morts

Digitized by Google

le nom d'esclave. » L'armée applaudit, et le roi Agamemnon ordonna aux jeunes gens de laisser la vierge libre. Ils n'eurent pas plus tôt entendu les dernières paroles du chef en qui réside l'autorité suprême qu'ils lâchèrent Polyxène. Alors ta fille, docile à l'ordre de ses maîtres, saisit sa robe; et, la déchirant depuis le sommet de l'épaule jusqu'à la ceinture, elle mit à nu son sein et sa gorge, belle comme celle d'une statue; puis, fléchissant le genou, elle prononça ces désolantes paroles : « Voilà ma poitrine, jeune homme! tu peux me frapper, si tu le veux; préfères-tu m'égorger? ma gorge est prête. » Et lui, ému de pitié, voulant et ne voulant plus, trancha avec le fer le passage du souffle et de la voix. Un ruisseau de sang jaillit de la blessure. Mais elle, quoique mourante, prit soin encore de tomber avec décence et de cacher ce que les yeux des hommes ne doivent point voir. Lorsqu'elle eut rendu l'âme sous le coup mortel, les Grecs s'empressèrent à l'envi autour d'elle : les uns couvrirent son corps de feuillage; les autres apportèrent des branches de pin pour dresser un bûcher; et si quelqu'un avait les mains vides, il entendait les autres lui adresser ces reproches : « Quoi! lâche! tu restes là, sans apporter ni voile, ni ornement pour la jeune fille! Ne feras-tu aucune offrande à cette vierge d'un courage si rare, d'une âme si généreuse? » Voilà ce que j'avais à te dire sur la mort de ton enfant; je vois en toi la plus fortunée des mères et la plus malheureuse de toutes les femmes.

LE CHŒUR. Un affreux malheur a fondu sur les enfants de Priam et sur ma patrie : tel est l'arrêt fatal des dieux.

HÉCUBE. O ma fille, parmi tant de maux qui m'obsèdent, je ne sais sur lequel je dois porter mes regards. Si je touche une de ces plaies, l'autre ne me donne point

Digitized by Google

de relâche; bientôt un nouveau chagrin me rappelle encore, et la douleur succède à la douleur, Je ne saurais, ma fille, effacer ton infortune de mon cœur au point de n'en pas gémir; mais, au récit de ton noble courage, j'ai senti s'adoucir l'excès de mon désespoir. Chose étrange! une mauvaise terre, si les dieux lui envoient une température favorable, produit de beaux épis; et une bonne terre, privée des avantages nécessaires, ne donne qu'une mauvaise récolte; mais, parmi les hommes, le méchant n'est jamais que méchant, le bon est toujours bon, sans que le malheur altère son naturel. Est-ce la nature ou l'éducation qui l'emporte? Sans doute la bonne éducation est une école de vertu; et quiconque apprit à la connaître connaît aussi le vice en prenant la règle du beau pour guide. Mais à quoi bon ces réflexions, comme autant de traits lancés dans le vide? Va, Talthybius, va dire aux Grecs que personne ne touche ma fille, et que la foule se tienne à distance : car, dans une armée innombrable, la multitude est indocile, et l'indiscipline des matelots est plus forte que le feu; quiconque ne fait pas le mal passe pour un lâche. Pour toi, ancienne et fidèle esclave, prends un vase, et va puiser de l'eau de la mer que tu apporteras ici, pour que je lave dans ce dernier bain le corps de ma fille, à la fois épouse et sans époux, vierge et privée du prix de la virginité[1]. Où prendrai-je de quoi lui rendre des honneurs dignes d'elle? Je ne le pourrais pas; mais je ferai ce que je puis. Je l'exposerai revêtue d'ornements empruntés aux captives qui m'aident de leurs soins dans l'intérieur de cette tente, s'il en est parmi elles qui ait soustrait et possède à l'insu de ses nouveaux maîtres quelque reste

1. La main de Polyxène était promise à Achille, lorsque ce héros fut tué, en sorte qu'elle ne pouvait être appelée ni du nom d'épouse, ni du nom de vierge.

Digitized by Google

de son ancienne fortune. O splendeur de notre palais ! ô maison jadis florissante ! ô Priam ! possesseur de trésors si nombreux et si beaux, et père d'une postérité brillante ! et moi, reine chargée d'années, mère de tant d'enfants : nous voilà tombés dans le néant, privés de tout ce qui faisait notre orgueil. Et, après cela, nous tirons vanité, l'un de l'opulence de sa maison, l'autre des titres d'honneur qu'il tient de ses concitoyens ! Tout cela n'est que pur néant, vaines chimères, noms pompeux. L'homme le plus heureux est celui dont les jours s'écoulent à l'abri des revers. (Elle rentre dans la tente des captives.)

LE CHŒUR. Mon malheur, ma ruine fut inévitable, du jour où Pâris coupa les sapins de l'Ida, pour naviguer sur le sein gonflé des mers, brûlant de posséder Hélène, la plus belle des femmes qu'éclairent les rayons dorés du soleil. Le travail et les nécessités de l'esclavage, pires encore que le travail, m'assiégent de tous côtés. Un mal funeste, commun à tous et né de la folie d'un seul, a fondu sur la terre qu'arrose le Simoïs : c'est une succession de calamités. Le débat, dans lequel un simple pâtre a prononcé entre trois filles des Immortels, a eu pour dénouement la guerre, le carnage et la dévastation de mes foyers. Sans doute aussi, sur les bords riants de l'Eurotas, plus d'une vierge Lacédémonienne gémit et fond en larmes dans sa demeure ; plus d'une mère, qui a perdu ses fils, porte une main furieuse sur sa tête blanchie, et enfonce dans ses joues ses ongles ensanglantés.

L'ESCLAVE. Troyennes, où est la malheureuse Hécube, qui l'emporte par ses infortunes sur tous les hommes et sur toutes les femmes ensemble ? Nul ne lui disputera la palme du malheur.

LE CHŒUR. Que veux-tu, malheureuse, avec tes cris

Digitized by Google

de mauvais augure? Jamais tu ne fais trêve à tes sinistres nouvelles.

L'ESCLAVE. C'est à Hécube que j'apporte ce nouveau sujet de douleur. Or, au milieu des maux, il n'est pas facile aux mortels de prononcer des paroles de bon augure.

LE CHŒUR. La voilà précisément qui s'avance hors de la tente : elle arrive à propos pour t'entendre.

L'ESCLAVE. O mon infortunée maîtresse, plus malheureuse que je ne saurais dire ! tu es perdue, tu n'es plus, quoique tu voies la lumière; te voilà sans enfants, sans époux, sans patrie, à jamais anéantie !

HÉCUBE. Tu ne dis rien qui soit nouveau pour moi; je connais trop les malheurs que tu me rappelles. Mais pourquoi viens-tu m'apporter le cadavre de Polyxène, à qui tous les Grecs, m'a-t-on dit, s'empressent de rendre les derniers devoirs?

L'ESCLAVE. Dans son ignorance elle pleure Polyxène, et ne soupçonne pas de nouveaux malheurs.

HÉCUBE. Malheureuse que je suis ! est-ce que tu apportes ici la tête inspirée de la prophétesse Cassandre?

L'ESCLAVE. Elle vit; mais tu ne pleures pas celui qui est mort; mais regarde ce corps nu et inanimé : peut-être seras-tu étonnée et déçue dans tes espérances.

HÉCUBE. Hélas ! c'est mon fils Polydore que je vois privé de vie, lui qu'un prince Thrace avait recueilli et me conservait. Malheureuse ! je succombe, je me meurs. O mon enfant, mon enfant, je commence un chant de folle douleur, frappée d'un nouveau coup par le Génie du mal.

L'ESCLAVE. Connais-tu donc, infortunée, le sort cruel de ton fils?

HÉCUBE. Je vois des forfaits incroyables, oui, incroya-

Digitized by Google

bles et inouïs. Les malheurs font place à de nouveaux malheurs. Jamais un jour ne se passera pour moi sans larmes, sans gémissements.

LE CHŒUR. Terribles, bien terribles sont les maux que nous souffrons, infortunée.

HÉCUBE. O enfant, enfant d'une malheureuse mère, comment as-tu péri? quel a été ton destin? quelle main t'a frappé?

L'ESCLAVE. Je l'ignore : je l'ai trouvé sur le bord de la mer.

HÉCUBE. Rejeté par les flots, ou tombé sous le coup d'une lance homicide?

L'ESCLAVE. Sur la grève, où l'avaient poussé les flots agités.

HÉCUBE. Hélas! ô ciel! mon songe, ma vision s'expliquent; je n'ai point oublié le spectre aux ailes noires : c'est toi, mon enfant, qu'il offrait à mes yeux privé de la lumière.

LE CHŒUR. Mais qui l'a tué? Le sais-tu, toi qui as l'intelligence des songes?

HÉCUBE. C'est mon hôte, le cavalier Thrace, chez qui son vieux père l'avait placé secrètement.

LE CHŒUR. O dieux! que veux-tu dire? il l'a tué pour avoir son or?

HÉCUBE. C'est chose impossible à dire et à qualifier, qui surpasse tous les prodiges; un acte impie, intolérable. Où est la justice vengeresse des hôtes? Monstre exécrable, as-tu bien pu dépecer le corps de cet enfant et trancher ses membres avec le fer, sans être ému de compassion?

LE CHŒUR. Infortunée! le dieu qui te poursuit a fait de toi la plus malheureuse des femmes. Mais j'aperçois Agamemnon, notre maître : silence maintenant, mes amies!

Digitized by Google

AGAMEMNON. Hécube, pourquoi tardes-tu à enfermer ta fille dans la tombe, après m'avoir demandé par Talthybius qu'aucun des Grecs ne touchât son corps? Nous le laissons en conséquence et nous abstenons d'y toucher. Cependant ta lenteur a lieu de m'étonner, et je viens te presser de partir : car, de notre côté, tout est bien disposé, s'il y a dans tout cela quelque chose de bien. Mais quel Troyen vois-je étendu là, près des tentes? Car les vêtements qui le couvrent montrent assez qu'il n'est pas Grec.

HÉCUBE (à part). Malheureux Polydore (car c'est m'appeler malheureuse que de t'appeler malheureux)! que ferai-je? Tomberai-je aux genoux d'Agamemnon, ou supporterai-je mes maux en silence?

AGAMEMNON. Pourquoi te lamenter en me tournant le dos et sans me dire ce qui s'est passé? Quel est ce cadavre?

HÉCUBE (à part). Mais si, voyant en moi une esclave et une ennemie, il repousse ma prière, je n'aurai fait qu'ajouter à ma douleur.

AGAMEMNON. Je ne suis pas assurément un devin pour saisir le fil de tes pensées, si tu refuses de les expliquer.

HÉCUBE (à part). Peut-être aussi me trompé-je en attribuant à cet homme des dispositions malveillantes, tandis qu'il ne me veut point de mal.

AGAMEMNON. Si tu veux me laisser ignorer la vérité, nous sommes d'accord : car je ne veux pas non plus l'entendre.

HÉCUBE (à part.) Je ne saurais sans lui venger mes enfants. Pourquoi ces hésitations? Il faut oser, que je réussisse ou ne réussisse point. (Haut.) Agamemnon, je te supplie, par tes genoux, et par ta barbe, et par ta droite fortunée.

Digitized by Google

AGAMEMNON. Que demandes-tu ? Veux-tu assurer ta liberté ? rien ne t'est plus facile.

HÉCUBE. Non certes ; mais, pourvu que je me venge des méchants, je consens à rester esclave toute ma vie.

AGAMEMNON. Et quel service attends-tu de moi ?

HÉCUBE. Je ne te demande rien de ce que tu supposes, prince. Tu vois ce corps que j'arrose de mes larmes ?

AGAMEMNON. Je le vois ; mais je ne puis comprendre où tu veux en venir.

HÉCUBE. C'est moi qui l'ai porté dans mon sein et enfanté.

AGAMEMNON. Est-ce quelqu'un de tes enfants, infortunée ?

HÉCUBE. Ce n'est point un des fils de Priam, morts sous les murs d'Ilion.

AGAMEMNON. As-tu donc donné le jour à un fils autre que ceux-là ?

HÉCUBE. Oui, j'ai enfanté bien inutilement, à ce qu'il semble, celui que tu vois.

AGAMEMNON. Où donc se trouvait-il, quand Troie a succombé ?

HÉCUBE. Son père l'avait éloigné, craignant qu'il ne périt.

AGAMEMNON. Où l'avait-il relégué, seul et loin de ses frères alors vivants ?

HÉCUBE. Dans ce pays même, où l'on a trouvé son cadavre.

AGAMEMNON. Chez Polymestor, qui règne sur cette contrée ?

HÉCUBE. C'est là qu'il fut envoyé, gardien d'un or bien funeste.

AGAMEMNON. Comment a-t-il péri, et quel est l'auteur de sa mort ?

Digitized by Google

HÉCUBE. Quel autre serait-ce? Notre hôte de Thrace l'a tué.

AGAMEMNON. O infortunée, voulait-il donc s'emparer de l'or?

HÉCUBE. Voilà ce qu'il a fait, quand il a connu la ruine des Phrygiens.

AGAMEMNON. En quel lieu as-tu trouvé le corps, ou qui te l'a apporté?

HÉCUBE. Cette femme, qui l'a découvert sur le rivage de la mer.

AGAMEMNON. Le cherchait-elle, ou était-elle occupée d'un autre soin?

HÉCUBE. Elle était allée chercher de l'eau de la mer pour laver le corps de Polyxène.

AGAMEMNON. Sans doute, après l'avoir tué, ton hôte l'a jeté.

HÉCUBE. Oui, pour que son corps ainsi mutilé devînt le jouet des flots.

AGAMEMNON. Infortunée! tes souffrances ont comblé la mesure.

HÉCUBE. Je suis perdue, Agamemnon : il n'est pas un malheur qui me soit épargné.

AGAMEMNON. Hélas! hélas! quelle femme fut jamais si infortunée?

HÉCUBE. Il n'en est point, si ce n'est l'Infortune elle-même. Mais apprends pourquoi je tombe à tes genoux. Si tu trouves juste ce qui m'arrive, je me résignerai; sinon, venge-moi de cet homme, de cet hôte sacrilége, qui, sans crainte des dieux du ciel et des enfers, a commis l'acte le plus impie, lui qui s'était assis souvent à la même table que moi, et qui occupait, à titre d'hôte, le premier rang parmi nos amis. Après avoir obtenu tous les égards qui lui étaient dus, après s'être chargé de veiller sur mon enfant, il l'a tué! Et, s'il voulait le

Digitized by Google

tuer, pourquoi lui refuser un tombeau et le précipiter dans la mer? Nous sommes esclaves et sans force, je le veux bien; mais la force est aux dieux et à la loi qui règne sur eux : car c'est par la loi que nous connaissons les dieux et que nous avons fixé les règles du juste et de l'injuste. Cette loi, dont tu es dépositaire, si l'on vient à l'enfreindre, et que ceux qui osent tuer leurs hôtes ou violer les décrets sacrés des dieux restent impunis, il n'est plus de justice parmi les hommes. Eh bien, toi qui rougirais qu'il en fût ainsi, aie pour moi égards et pitié; et, comme le peintre qui se place à quelque distance de son tableau, vois et contemple les maux qui m'accablent. J'étais reine autrefois; maintenant je suis ton esclave; naguère heureuse mère, aujourd'hui vieille femme, sans enfants, sans patrie, réduite à l'abandon, la plus misérable des créatures. Ah dieux! pourquoi me fuis-tu? Je n'obtiendrai rien, je crois. Malheureuse que je suis! Pourquoi donc, mortels, suer et travailler à apprendre les autres sciences, et ne pas nous efforcer plutôt d'acquérir, même à grands frais, l'éloquence, seule reine de l'univers, afin de persuader les hommes à notre gré et d'obtenir l'objet de nos désirs? Qui pourrait désormais se promettre le bonheur? De tant de fils dont j'étais mère, aucun ne me reste; moi-même, je pars condamnée à l'esclavage et à l'opprobre, et je vois la fumée qui s'élève des ruines de ma patrie. Peut-être est-il inutile de faire intervenir Cypris dans ce discours; je le ferai néanmoins. A tes côtés couche ma fille, la prêtresse d'Apollon, que les Phrygiens nomment Cassandre : comment montreras-tu, prince, que son amour a pour toi des charmes? Quel prix ma fille recevra-t-elle de toi pour les tendres embrassements qu'elle te prodigue? Quel prix recevrai-je moi-même à cause d'elle? car c'est de la nuit et de ses plaisirs enchanteurs que naît surtout la

Digitized by Google

reconnaissance parmi les humains. Tu vois ce mort : en agissant bien pour lui, tu agiras bien pour ton beau-frère. Je n'ai plus qu'un mot à dire. Ah! que n'ai-je, par l'art de Dédale[1] ou de quelque dieu, une voix dans les bras et dans les mains et dans les cheveux et jusque dans la plante des pieds, afin que mon être tout entier s'attachât à tes genoux, pleurant et multipliant les supplications? O mon maître! ô lumière de la Grèce! laisse-toi fléchir et prête une main vengeresse à la vieille Hécube, quoiqu'elle ne soit plus rien. Car il est d'un noble cœur de servir la cause de la justice et de châtier les méchants partout et toujours.

LE CHŒUR. Étrange destinée des mortels! Ce sont les lois du sort qui règlent leurs relations : elles rendent amis ceux qui se haïssaient le plus, ennemis ceux qu'unissait une mutuelle affection.

AGAMEMNON. Hécube, je te plains, toi et ton enfant; tes malheurs et tes supplications me touchent; et je voudrais, pour les dieux et pour la justice, que tu fusses vengée d'un hôte impie, si je trouvais le moyen de te satisfaire, sans paraître aux yeux de l'armée avoir sacrifié le roi de Thrace à mon amour pour Cassandre. Car il est un point qui m'inquiète : l'armée regarde ce prince comme son ami, et celui qui a péri comme son ennemi; si celui-ci t'est cher, ce sentiment t'est particulier, et l'armée ne le partage pas. Sache donc que tu as en moi un ami disposé à te seconder et prompt à servir tes intérêts, mais dont le zèle se ralentira, s'il doit encourir le blâme des Grecs.

HÉCUBE. Hélas! il n'est pas un mortel qui soit libre. Esclave des richesses ou de la fortune, tantôt la multi-

1. Dédale, auteur du fameux labyrinthe de Crète et sculpteur habile. Son nom était passé en proverbe.

Digitized by Google

tude, tantôt les lois l'empêchent de suivre son penchant naturel. Mais puisque tu as peur et que tu t'arrêtes trop au jugement de la foule, c'est à moi de t'affranchir de cette crainte. Associe-toi par la pensée au projet que je formerai pour punir le meurtrier de mon fils ; mais n'agis point avec moi. Et si les Grecs murmurent et font mine de secourir le roi de Thrace, lorsqu'il subira le châtiment qui lui est destiné, contiens-les, sans paraître le faire en ma faveur. Du reste, sois tranquille : je saurai tout mener à bien.

AGAMEMNON. Et comment ? Que feras-tu ? Armeras-tu d'un glaive ta main débile pour percer le barbare ? emploieras-tu le poison ? quel secours espères-tu ? quel bras te prêtera son aide ? où trouveras-tu des amis ?

HÉCUBE. Ces tentes cachent une foule de Troyennes.

AGAMEMNON. Parles-tu des captives qui sont la proie des Grecs ?

HÉCUBE. C'est avec elles que je punirai mon assassin.

AGAMEMNON. Et comment des femmes triompheront-elles d'un homme ?

HÉCUBE. Le nombre est redoutable, et la ruse le rend invincible.

AGAMEMNON. Redoutable, oui ; mais votre sexe est bien faible.

HÉCUBE. Eh quoi ! des femmes n'ont-elles pas égorgé les fils d'Egyptus [1] ? Des femmes n'ont-elles pas entièrement dépeuplé d'hommes Lemnos [2] ? Mais en voilà assez sur ce sujet ; laisse là ce souci. Permets seulement à cette femme de traverser l'armée en sûreté. (A l'esclave.) Toi, va trouver le roi de Thrace, et dis-lui : « Hécube,

1. Les Danaïdes qui, toutes, à l'exception d'Hypermnestre, tuèrent en une nuit leurs maris, fils d'Egyptus.

2. Les femmes de Lemnos, se voyant délaissées par leurs époux, les égorgèrent tous en une seule nuit. Voyez *Hérodote*, VI, 139.

Digitized by Google

autrefois reine d'Ilion, te mande pour ton intérêt et celui de tes enfants, non moins que pour le sien : car il faut qu'ils sachent ce qu'elle veut te communiquer. » Cependant, Agamemnon, suspends la sépulture de Polyxène, afin que le frère et la sœur, double objet de ma sollicitude maternelle, soient consumés par la même flamme, et couchés l'un à côté de l'autre dans le sein de la terre.

AGAMEMNON. Tes désirs seront satisfaits. Et cependant, s'il était possible à l'armée de prendre la mer, je ne pourrais t'accorder cette faveur; mais Neptune ne nous envoie point encore de souffles favorables; et force nous est de rester en attendant une paisible navigation. Puisse ton projet réussir! car il est de l'intérêt de tous, de l'État comme de chacun en particulier, que les méchants soient punis et que les bons prospèrent.

LE CHŒUR. Troie, ô ma patrie! tu ne seras plus comptée au nombre des villes inexpugnables : si grande est la nuée des Grecs qui t'enveloppent, et dont la lance, la lance homicide a porté le ravage dans ton sein. Tu as vu raser les tours qui couronnaient ton front, et la noire fumée t'a souillée d'une tache déplorable. Malheureuse que je suis! je ne te parcourrai plus. C'est au milieu de la nuit que je péris, à l'heure qui suit le repas du soir, et lorsqu'un doux sommeil se répand sur les yeux. Au sortir des chants et des joyeux sacrifices, mon époux reposait dans la chambre nuptiale, son épée suspendue au poteau, et ne voyait point la troupe ennemie sortir des vaisseaux et envahir la Troie d'Ilus. Et moi, je rangeais les boucles de mes cheveux sous le bandeau qui ceignait mon front, les yeux attachés sur le miroir d'or aux reflets chatoyants, et prête à tomber sur ma couche moelleuse. Un bruit se répand à travers la ville, et Troie retentit du cri des guerriers qui s'en-

Digitized by Google

couragent : « Enfants des Grecs, quand donc reviendrez-vous dans vos foyers, après avoir renversé la citadelle d'Ilion? » Alors je quittai ma couche chérie, vêtue d'un simple voile, comme une jeune fille Dorienne, et je me prosternai, malheureuse que je suis! devant l'auguste Diane : inutiles prières! Mon époux périt sous mes yeux, et l'on m'entraîne sur la vaste mer, loin de ma patrie que je suis des yeux, après que le vaisseau a déployé la voile du retour et m'a séparée de la terre d'Ilion. Malheureuse, je succombai à la douleur. Je maudis Hélène, la sœur des Dioscures, et le pasteur de l'Ida, le funeste Pâris, dont l'hymen qui n'est pas un hymen, mais l'œuvre abominable d'un mauvais Génie, a causé ma perte, et m'a arrachée de la terre natale et des foyers paternels. Ah! puisse la mer ne point la ramener dans sa patrie! qu'elle ne revoie jamais la maison de ses pères!

POLYMESTOR. O Priam, le plus chéri des mortels, et toi, Hécube, si chère à mon cœur, je pleure en te voyant, en voyant ta patrie et ta fille récemment immolée. Hélas! il n'y a rien de sûr ici-bas, et c'est folie de croire, parce qu'on est heureux, qu'on ne sera pas malheureux à son tour. Les dieux bouleversent les fortunes en tous sens, afin que, dans notre ignorance, nous les adorions. Mais à quoi bon ces lamentations? les maux passés sont sans remède. Peut-être m'en veux-tu de mon absence; mais cesse de m'accuser : car je me trouvais loin d'ici, au cœur de la Thrace, lorsque tu es arrivée en ces lieux. A peine de retour, j'avais déjà quitté ma demeure, lorsque je rencontrai l'esclave que tu m'adressais, et instruit de son message, je suis venu te trouver.

HÉCUBE. Je rougis de te regarder en face, Polymestor, dans l'abîme de maux où je suis plongée. A toi qui fus

Digitized by Google

témoin de mon bonheur, j'ai honte d'exposer l'infortune à laquelle je suis réduite maintenant, et je n'ose lever les yeux sur toi. Ne crois pas, toutefois, qu'il y ait de ma part aucune malveillance, Polymestor; n'ai-je pas d'ailleurs, pour m'excuser, l'usage qui défend aux femmes de regarder les hommes en face?

POLYMESTOR. Il n'y a là rien qui m'étonne. Mais quel besoin as-tu de moi? pour quel sujet m'as-tu mandé?

HÉCUBE. Je veux te communiquer un secret à moi, qui t'intéresse toi et tes enfants. Mais ordonne à tes gens de s'éloigner de cette tente.

POLYMESTOR. Retirez-vous. Aussi bien je puis rester seul sans danger. Tu es mon amie, et l'armée des Grecs est pleine de bienveillance pour moi. Mais fais-moi connaître quel service un homme heureux peut rendre à des amis malheureux : car je suis prêt à te servir.

HÉCUBE. Dis-moi, d'abord : ce fils que tu as reçu de ma main et de celle de son père, pour le garder dans ta maison, Polydore, vit-il? Je te questionnerai ensuite sur le reste.

POLYMESTOR. Il vit : à cet égard du moins, vous n'avez pas à vous plaindre de la fortune.

HÉCUBE. O cher hôte, la bonne parole, et qu'elle est digne de toi!

POLYMESTOR. Que veux-tu encore savoir de moi?

HÉCUBE. Mon fils a-t-il quelque souvenir de sa mère?

POLYMESTOR. Il eût souhaité de venir ici, près de toi, secrètement.

HÉCUBE. Est-il en sûreté, l'or qu'il apporta de Troie?

POLYMESTOR. Il est en sûreté : car je le garde dans ma maison.

HÉCUBE. Conserve-le fidèlement, et ne convoite pas ce qui est à tes proches.

Digitized by Google

POLYMESTOR. Jamais : j'ai bien assez de ce que je possède.

HÉCUBE. Sais-tu donc ce que je veux dire à toi et à tes enfants?

POLYMESTOR. Je l'ignore; mais tu vas me l'apprendre.

HÉCUBE. Que mon fils te soit cher, comme tu es cher à sa mère!

POLYMESTOR. Qu'y a-t-il que nous devions savoir, mes enfants et moi?

HÉCUBE. Des cachettes souterraines où est enfoui l'or des Priamides.

POLYMESTOR. Est-ce là ce que tu veux faire connaître à ton fils?

HÉCUBE. Oui, et par ton entremise : car tu es un homme pieux.

POLYMESTOR. En quoi la présence de mes enfants vous est-elle nécessaire?

HÉCUBE. Il vaut mieux, si tu viens à mourir, qu'ils sachent mon secret.

POLYMESTOR. Tu as raison, et j'approuve ta prudence.

HÉCUBE. Sais-tu où est le temple de Minerve Troyenne.

POLYMESTOR. Est-ce là que ton or est caché? à quel signe le reconnaître?

HÉCUBE. A une pierre noire, qui s'élève au-dessus du sol.

POLYMESTOR. As-tu quelque chose à me dire à ce sujet?

HÉCUBE. Je veux que tu sauves les richesses que j'ai emportées avec moi.

POLYMESTOR. Où sont-elles? les as-tu cachées sous tes vêtements ou déposées ailleurs?

HÉCUBE. Elles sont à couvert sous cette tente, dans un amas de dépouilles.

POLYMESTOR. Où donc? c'est là l'enceinte où sont mouillés les vaisseaux des Grecs.

Digitized by Google

HÉCUBE. Cette tente est réservée aux captives.

POLYMESTOR. Est-il sûr d'y entrer? n'y trouverai-je aucun homme?

HÉCUBE. Il n'y a pas un homme à l'intérieur; nous seules y demeurons. Entre donc : car les Grecs sont impatients de mettre à la voile et de quitter Troie pour retourner dans leur patrie. Entre, dis-je, afin qu'après avoir achevé ce que tu as à faire, tu t'en retournes avec tes enfants où tu as placé mon fils. (ils entrent dans la tente.)

LE CHŒUR. Tu n'as pas encore subi, mais peut-être vas-tu subir la peine de ton crime. Tel qu'un homme tombé de côté dans l'abîme sans fond des mers, tu perdras la douce existence et tu mourras d'une mort funeste... Car celui que ses crimes ont placé sous les mains de la justice et des dieux ne peut échapper à un terrible châtiment. Une trompeuse espérance t'a fait entrer dans cette route qui te conduit chez Pluton, au séjour de la mort : malheureux! c'est une main étrangère aux combats qui t'ôtera la vie.

POLYMESTOR (dans la tente). Ah!... ciel! on m'arrache les yeux!

LE CHŒUR. Avez-vous entendu, mes amies, les cris du roi de Thrace?

POLYMESTOR. Ah! je suis doublement malheureux! ô mes enfants, déplorables victimes!

LE CHŒUR. Amies, un nouveau malheur vient de s'accomplir dans cette tente.

POLYMESTOR. Non, vous ne m'échapperez pas, malgré votre fuite rapide. Je briserai sous mes coups les cloisons qui vous cachent.

LE CHŒUR. Voici qu'un coup part de sa lourde main. Voulez-vous que nous tombions sur lui? c'est le moment de venir en aide et de prêter main forte à Hécube et aux Troyennes.

Digitized by Google

HÉCUBE (sortant de la tente). Arrache, n'épargne rien, renverse les portes; jamais tu ne rendras la vue à ton œil éteint; jamais tu ne verras vivants ces enfants que j'ai tués de ma main.

LE CHŒUR. As-tu donc en effet vaincu le Thrace et triomphé de ton hôte, ma maîtresse? as-tu fait ce que tu dis.

HÉCUBE. Tu le verras bientôt sortir de la tente, aveugle et marchant d'un pas incertain et chancelant; tu verras aussi les cadavres de ses deux enfants, que j'ai tués avec l'aide de ces braves Troyennes. J'ai puni le traître. Regarde, le voilà qui sort de la tente. Pour moi, je vais m'éloigner et fuir l'approche de ce Thrace bouillant du plus implacable courroux.

POLYMESTOR. Malheureux que je suis! où aller? où m'arrêter? où aborder, en me traînant sur les mains, pas à pas, comme les bêtes sauvages qui habitent les montagnes? Quelle route prendrai-je, celle-ci ou celle-là, dans mon impatience de saisir ces Troyennes homicides qui m'ont perdu? Misérables, misérables filles des Phrygiens! monstres maudits! dans quelle retraite se sont-elles blotties pour m'échapper? O Soleil, que ne peux-tu guérir mes paupières sanglantes et me rendre la lumière! Ah! ah! Silence, silence! Je les entends qui marchent d'un pas furtif. Où m'élancerai-je pour me gorger de chairs et d'os, me servir un festin de bête féroce, et consommer leur perte, justes représailles de mon malheur? Mais où me laissé-je entraîner, infortuné! Je laisse mes enfants sans défense, à la merci de ces Bacchantes de l'enfer, pour qu'elles livrent leurs membres dépecés en proie aux chiens dévorants, affreux repas de meurtre et de sang, ou les dispersent dans les les montagnes! Où m'arrêter? où aller? Tel que le nautonnier repliant sa voile de lin à l'aide des cordages,

Digitized by Google

retournerai-je en arrière, pour m'élancer, gardien de mes enfants, vers cette couche sanglante?

LE CHŒUR. Infortuné! quels maux cruels tu as soufferts! Si tu as commis de honteux forfaits, le dieu qui appesantit sa main sur toi t'a infligé un châtiment terrible.

POLYMESTOR. A moi, Thraces, race guerrière, habile à manier la lance et à dompter les chevaux, vous que possède le souffle de Mars! O Grecs! ô Atrides! Mes cris, mes cris vous appellent. Venez, accourez, au nom des dieux. M'entend-on? ou personne ne viendra-t-il à mon secours? Que tardez-vous? Des femmes m'ont perdu; des femmes, des captives. Horrible, horrible est le traitement que j'ai subi. Oh! pitié pour ma souffrance! Où tourner mes pas? où aller? Dois-je m'envoler vers la voûte céleste, jusqu'au séjour élevé où Sirius et Orion lancent de leurs yeux des rayons enflammés, où me précipiter dans le noir gouffre de Pluton?

LE CHŒUR. Quand on souffre des maux qu'on ne peut supporter, il est pardonnable de se soustraire à une vie misérable.

AGAMEMNON. J'ai entendu tes cris : car Écho, la fille plaintive de la montagne, les a répétés, et a rempli le camp d'un bruit confus. Si nous ne savions que les tours des Phrygiens sont tombées sous la lance des Grecs, ce bruit ne nous eût pas médiocrement effrayés.

POLYMESTOR. O cher prince, car je t'ai reconnu, Agamemnon, en entendant ta voix, vois-tu comme on m'a traité?

AGAMEMNON. Ciel! infortuné Polymestor, qui t'a mis en cet état, l'œil éteint, les paupières sanglantes? qui a massacré tes enfants? Quel qu'il soit, il nourrissait contre toi et tes enfants un violent ressentiment.

POLYMESTOR. C'est Hécube, aidée des autres captives,

Digitized by Google

qui m'a perdu; que dis-je! elle a fait bien davantage.

AGAMEMNON. Que dis-tu? (A Hécube). Et toi, Hécube, as-tu fait, comme il le dit? est-tu coupable de cette audace inouïe?

POLYMESTOR. O dieux! qu'as-tu dit? Serait-elle donc près de nous? Montre, dis où elle est, afin que je la saisisse entre mes bras, lui déchire le corps et la mette en sang.

AGAMEMNON. Holà! que veux-tu faire?

POLYMESTOR. Au nom des dieux, je t'en supplie: laisse-moi porter sur elle une main furieuse.

AGAMEMNON. Arrête; et bannissant de ton cœur ce courroux sauvage, parle: je veux vous entendre l'un après l'autre, pour décider avec justice si tu as mérité un pareil traitement.

POLYMESTOR. Je vais parler. Le plus jeune des enfants de Priam, Polydore, fils d'Hécube, m'avait été confié par son père, qui, pressentant déjà la prise de Troie, m'avait chargé de l'élever dans mon palais. Je l'ai fait périr; mais écoute mes raisons, tu verras que j'ai agi avec sagesse et prévoyance. J'ai craint que cet enfant, ton ennemi, s'il survivait aux siens, ne rassemblât les débris de Troïe et ne repeuplât la ville; que les Grecs, instruits qu'un fils de Priam vivait encore, ne transportassent une nouvelle armée sur le sol phrygien, et ne vinssent ensuite fouler et ravager les plaines de la Thrace; que le malheur des Troyens ne rejaillît sur nous, leurs voisins, comme nous en souffrons aujourd'hui, prince. Mais Hécube, instruite du sort funeste de son fils, a employé, pour me perdre, la ruse que voici: sous prétexte qu'elle m'indiquerait l'endroit où l'or des Priamides était caché dans Ilion, elle m'introduit seul avec mes enfants dans sa tente, pour que personne ne connût son projet. Je m'assieds au milieu d'un

Digitized by Google

lit en fléchissant le genou. Une foule de femmes Troyennes prennent place à mes côtés, les unes à gauche, les autres à proite, comme auprès d'un ami. Prenant mon manteau, ouvrage d'une main Édonienne[1], elles l'exposaient aux rayons du soleil et vantaient l'éclat du tissu; d'autres, considérant ma pique Thrace, me dépouillèrent de cette double sauvegarde. Les mères, s'extasiant sur la beauté de mes enfants, les berçaient dans leurs bras, et se les passaient de main en main, pour les éloigner le plus possible de leur père. Aussitôt après ces douces paroles, le croirais-tu? elles tirent des poignards cachés sous leur robe, et percent mes enfants; tandis que les autres, comme des ennemies furieuses, me tenaient les mains et les pieds. Si, dans le but de secourir mes enfants, je levais la tête, elles me prenaient aux cheveux; si je remuais les mains, leur nombre rendait mes efforts impuissants. En dernier lieu, et pour mettre le comble à leur cruauté, elles firent une chose atroce: armées de leurs agrafes, elles percent et ensanglantent les malheureuses prunelles de mes yeux; après quoi elles s'échappent et s'enfuient à travers la tente. Et moi, tel qu'une bête farouche, je poursuis ces chiennes homicides, sondant toute cloison, comme fait un chasseur, frappant, heurtant. Voilà ce que j'ai souffert, Agamemnon, dans mon empressement à te servir, et pour avoir tué ton ennemi. Mais, sans m'étendre en de longs discours, tout le mal qu'on a dit jadis, ou qu'on dit aujourd'hui, ou qu'on dira jamais des femmes, je le résumerai en ce peu de mots : ni la mer ni la terre ne nourrissent une pareille engeance: quiconque vit avec elles l'apprend à son tour.

LE CHŒUR. Ne t'emporte point, et n'enveloppe pas

1. Les Edoniens étaient un peuple de Thrace, entre le Nestus et le Strymon.

Digitized by Google

ainsi toutes les femmes dans tes accusations injurieuses : s'il en est parmi nous qu'il faut compter au nombre des fléaux, plus d'une aussi excite l'envie par sa vertu.

HÉCUBE. Agamemnon, les paroles ne devraient jamais avoir plus d'autorité parmi les hommes que les faits : quiconque a bien agi devrait bien parler; quiconque a mal agi, tenir des discours sans force; l'éloquence n'est pas faite pour les causes injustes. Ceux qui ont étudié à fond l'art de la parole sont habiles peut-être; mais leur habileté ne peut se soutenir jusqu'à la fin, et d'ordinaire ils périssent misérablement : aucun encore n'a échappé. C'est à toi que s'adressent ces réflexions préliminaires. Maintenant j'arrive à Polymestor : oui, c'est à toi que je vais répondre, qui prétends avoir tué mon enfant pour épargner aux Grecs de nouveaux labeurs et servir Agamemnon. Mais d'abord, misérable, une race barbare n'a jamais pu être amie des Grecs : la chose est impossible. Et puis, dans quel intérêt montrais-tu ce zèle empressé? avais-tu quelque hymen en vue? ou bien, le sang t'unissait-il aux Grecs? quel motif, enfin, te faisait agir? Devaient-ils traverser une seconde fois les mers et ravager ton pays? à qui penses-tu faire croire cela? C'est l'or (si tu voulais être franc, tu le dirais), c'est ton avarice qui a tué mon fils. Sinon, explique-moi ta conduite. Pourquoi, lorsque Troie prospérait, qu'une enceinte de tours protégeait cette ville, que Priam était vivant et la lance d'Hector florissante, pourquoi donc, alors, si tu voulais servir Agamemnon, n'as-tu pas tué cet enfant que tu élevais dans ton palais? ou ne l'as-tu pas livré vivant aux Grecs? Mais, lorsque nous avons cessé d'exister, et que les ruines fumantes d'Ilion ont annoncé la victoire de nos ennemis, tu as tué l'hôte venu à ton foyer. Écoute encore de nouvelles preuves de ta méchanceté. Puisque tu étais l'ami des Grecs, tu aurais dû apporter cet or

Digitized by Google

qui, de ton propre aveu, appartenait à mon fils, et non à toi, et le donner à ces guerriers appauvris par un long exil, loin de leur patrie, sur une terre étrangère. Mais, aujourd'hui encore, tu n'oses pas t'en dessaisir, et tu t'obstines à le garder dans ton palais. Et pourtant, si tu avais élevé mon enfant, comme tu devais le faire, et que tu l'eusses sauvé, tu aurais acquis un beau renom. Car c'est dans l'adversité qu'on reconnaît les vrais amis; la prospérité a naturellement des amis. Si tu avais été dans le besoin et que mon fils eût été heureux, tu aurais trouvé en lui un grand trésor. Mais aujourd'hui, l'amitié d'Agamemnon t'échappe, tu perds le fruit de ton larcin, tes fils sont morts, et toi-même voilà où tu en es. Je te le déclare, Agamemnon : si tu prêtes appui à cet homme, tu passeras pour un méchant : car tu protégeras un hôte qui n'est ni pieux, ni fidèle à ceux auxquels il devait sa foi, ni religieux, ni juste; et nous dirons que tu aimes les méchants, parce que tu leur ressembles; ce n'est pas que je veuille outrager mes maîtres.

LE CHŒUR. Oh! oh! comme les bonnes causes inspirent toujours de bonnes paroles aux mortels!

AGAMEMNON. Il est pénible pour moi de juger les torts des autres; je dois m'y résoudre néanmoins : car ce serait une honte de rejeter ce fardeau, après m'en être chargé. Sache donc que, suivant moi, ce n'est ni dans mon intérêt, ni dans celui des Grecs que tu as tué ton hôte, mais pour t'approprier son or. Tu présentes les faits à ton avantage, parce que tu es dans le malheur. Peut-être est-il indifférent chez vous de tuer son hôte; mais, pour nous autres Grecs, c'est une infamie. Si je ne te jugeais point coupable, pourrais-je échapper au blâme? Non, assurément. Eh bien! puisque tu as osé commettre le crime, résigne-toi au châtiment.

POLYMESTOR. Hélas! vaincu, je le vois, par une femme,

Digitized by Google

par une esclave, je donnerai satisfaction à qui ne me vaut pas.

HÉCUBE. Et c'est justice, après les crimes que tu as commis.

POLYMESTOR. Oh! mes enfants! oh! mes yeux! infortuné que je suis!

HÉCUBE. Tu souffres? et moi, crois-tu que je ne souffre pas de la perte de mon enfant?

POLYMESTOR. Tu es heureuse d'insulter à mon malheur, perfide que tu es!

HÉCUBE. Comment ne serais-je pas heureuse de m'être vengée de toi?

POLYMESTOR. Tu changeras bientôt de ton, quand l'eau de la mer te...

HÉCUBE. Me portera sur un vaisseau, n'est-ce pas, aux rivages de la Grèce?

POLYMESTOR. Non, mais engloutira ton corps tombé de la hauteur des hunes.

HÉCUBE. Et qui emploiera la force pour me précipiter?

POLYMESTOR. Toi-même tu monteras au mât du vaisseau.

HÉCUBE. Avec des ailes attachées aux épaules? ou par quel moyen?

POLYMESTOR. Tu deviendras une chienne, aux regards étincelants de rage.

HÉCUBE. Et qui t'a instruit de ma métamorphose?

POLYMESTOR. L'oracle des Thraces, Bacchus me l'a dit.

HÉCUBE. Et ne t'a-t-il prédit aucun des maux que tu éprouves?

POLYMESTOR. Non, car jamais tu ne m'aurais pris ainsi dans tes piéges.

HÉCUBE. Sera-ce morte ou vivante que je subirai cette métamorphose?

Digitized by Google

POLYMESTOR. Morte, et le tombeau qui te sera élevé aura un nom...

HÉCUBE. Analogue à ma forme nouvelle? ou quel autre enfin? parle.

POLYMESTOR. On l'appellera le tombeau de la chienne malheureuse [1], point de repère pour les nautonniers.

HÉCUBE. Peu m'importe, puisque tu m'as donné satisfaction.

POLYMESTOR. Ta fille Cassandre est aussi condamnée à périr.

HÉCUBE. Je méprise tes menaces, et je t'en souhaite autant.

POLYMESTOR. C'est l'épouse de cet homme (il désigne Agamemnon), surveillante jalouse, qui la tuera.

HÉCUBE. Fille de Tyndare, loin de toi une pareille démence!

POLYMESTOR. Et sur toi-même, Agamemnon, elle lèvera sa hache homicide.

AGAMEMNON. Qu'est-ce à dire? Es-tu fou, et veux-tu attirer sur toi de nouveaux malheurs?

POLYMESTOR. Tue-moi; mais sache qu'un bain sanglant t'attend dans Argos.

AGAMEMNON. Esclaves, entraînez-le de force loin de mes yeux.

POLYMESTOR. Tu souffres de m'entendre?

AGAMEMNON. Ne lui fermerez-vous pas la bouche?

POLYMESTOR. Faites, aussi bien j'ai tout dit.

AGAMEMNON. Qu'on le jette au plus vite dans quelque île déserte, puisque, même en cet état, il pousse aussi loin l'insolence. Pour toi, malheureuse Hécube, va don-

1. Il y avait un promontoire de Thrace, appelé Cynossème, que la tradition indiquait comme le tombeau d'Hécube, lapidée par les Thraces.

Digitized by Google

ner la sépulture à tes deux enfants; et vous, Troyennes, il faut vous rendre aux tentes de vos maîtres : car voilà que commencent à souffler les vents favorables qui doivent nous conduire dans notre patrie. Ah! puissions-nous avoir une heureuse traversée, et, quittes de nos travaux, retrouver nos familles dans la prospérité!

LE CHŒUR. Allez au port et aux tentes, mes amies, pour apprendre à connaître les maux de l'esclavage : dure est la loi de la nécessité.

Digitized by Google

Digitized by Google

HÉLÈNE

Digitized by Google

PERSONNAGES :

HÉLÈNE.

TEUCER.

LE CHŒUR, composé de captives grecques.

MÉNÉLAS.

UNE VIEILLE ESCLAVE

UN MESSAGER.

THÉONOÉ.

THÉOCLYMÈNE.

UN AUTRE MESSAGER.

LES DIOSCURES.

La scène est à Pharos, île d'Égypte, devant le palais de Théoclymène.

Digitized by Google

HÉLÈNE

HÉLÈNE. C'est ici le cours du Nil majestueux et pur, qui, grossi par la fonte des neiges, tient lieu de la rosée céleste à l'Égypte dont il arrose les campagnes. Protée jusqu'à sa mort régna sur cette terre; maître de l'Égypte, il choisit l'île de Pharos pour sa résidence, et épousa Psamathé, une des nymphes de la mer, lorsqu'elle eut renoncé à l'hymen d'Éaque... Il eut d'elle deux enfants, un fils nommé Théoclymène, parce que pendant toute sa vie il honora les dieux, et une noble fille, Ido, qui fit les délices de sa mère pendant son enfance et reçut le nom de Théonoé quand elle fut d'âge à prendre un époux : initiée à toutes les sciences divines, elle connaissait également le présent et l'avenir : c'est un don qu'elle tenait de son aïeul Nérée. Ma patrie est illustre : Sparte m'a vue naître, et je suis fille de Tyndare. La renommée publie que Jupiter vola dans les bras de ma mère et s'unit secrètement à elle, sous la forme d'un cygne ailé, fuyant la poursuite d'un aigle, si toutefois ce bruit n'est pas menteur. On m'appela Hélène, et je vais raconter les maux que j'ai soufferts. Trois déesses, rivales en beauté, Junon, Vénus et la fille de Jupiter, vinrent trouver Pâris dans une grotte de l'Ida, et voulurent qu'il prononçât sur leurs attraits. Vénus se fit une arme de ma beauté, s'il faut appeler beau ce qui cause nos

Digitized by Google

malheurs, et, en promettant à Pâris qu'il m'épouserait, elle triompha. Le berger de l'Ida quitta ses étables et vint à Sparte pour rechercher mon alliance. Mais Junon, irritée de n'avoir pas vaincu les déesses, rendit vain mon hymen avec Pâris; et, au lieu de me donner à lui, elle livra au fils de Priam un fantôme vivant qu'elle avait formé du plus pur éther, à ma ressemblance : il crut me posséder, vaine illusion ! ce n'était pas moi. A ces maux se rattachent les autres desseins formés par Jupiter. Il alluma une guerre entre le peuple grec et les malheureux Phrygiens, pour soulager la terre, notre mère commune, du fardeau d'une multitude inutile et faire connaître le plus valeureux des Grecs. Je servis (mon nom du moins, sinon ma personne) à stimuler le courage des Phrygiens, et je fus le prix proposé aux armes des Grecs. Mais le fils de Maïa m'enleva au sein des airs, et m'enveloppant d'un nuage (car Jupiter ne m'oubliait pas), m'établit en ces lieux, dans le palais de Protée, qu'il jugeait le plus chaste des mortels, pour que la couche de Ménélas restât pure et sans tache. Me voilà donc ici; et mon malheureux époux a rassemblé une armée et l'a conduite sous les murs d'Ilion pour venger le rapt d'Hélène. Bien des guerriers ont péri à cause de moi sur les rives du Scamandre; et moi, qui ai tant souffert, je suis maudite, et je passe pour avoir attiré sur les Grecs une guerre terrible en trahissant mon époux. Pourquoi donc suis-je encore en vie? C'est que j'ai entendu dire à Mercure que j'habiterais encore la terre illustre de Sparte en compagnie de mon époux, lorsqu'il saurait que je ne suis point allée à Ilion, pour ne pas recevoir un autre que lui dans ma couche. Tant que Protée a vu la lumière du soleil, je n'ai point eu d'hymen à craindre; mais, depuis que la terre l'a reçu dans son sein, le fils du feu roi recherche ma main.

Digitized by Google

Fidèle à mon premier époux, je viens me prosterner au tombeau de Protée, le suppliant de me conserver pure à Ménélas : si le nom que je porte est infâme en Grèce, je veux que mon corps échappe ici à la honte.

TEUCER. A quel maître appartient ce palais fortifié? C'est un séjour digne de Plutus, à voir son enceinte royale et ses murs crénelés. Ah! qu'ai-je vu, grands dieux? J'aperçois l'image odieuse et sanglante de la femme qui m'a perdu, moi et tous les Grecs. Que les dieux te maudissent pour ta ressemblance avec Hélène! Si je n'avais pas le pied sur une terre étrangère, ce trait parti de ma main te donnerait la mort pour te punir de ressembler à la fille de Jupiter.

HÉLÈNE. D'où vient, ô malheureux, qui que tu sois d'ailleurs, l'horreur que je t'inspire? pourquoi les malheurs qu'Hélène a causés me rendent-ils haïssable à tes yeux?

TEUCER. J'ai eu tort, et la colère m'a emporté au delà des bornes. C'est que la Grèce entière déteste la fille de Jupiter. Pardonne-moi, femme, ce que j'ai dit.

HÉLÈNE. Qui es-tu? d'où viens-tu, et comment as-tu abordé dans ce pays?

TEUCER. Tu vois, ô femme, un des malheureux Grecs.

HÉLÈNE. Je ne m'étonne plus si tu détestes Hélène. Mais qui es-tu? quelle est ta patrie et de quel nom faut-il t'appeler?

TEUCER. Je me nomme Teucer; l'auteur de mes jours est Télamon, et Salamine la patrie qui m'a nourri.

HÉLÈNE. Pourquoi donc es-tu venu dans les champs qu'arrose le Nil?

TEUCER. J'ai été proscrit, chassé de ma terre natale.

HÉLÈNE. Je plains ton malheur. Et qui t'a chassé de ta patrie?

Digitized by Google

TEUCER. Mon père Télamon, l'être que je chéris le plus.

HÉLÈNE. Et pour quel motif? Il y a là-dessous quelque malheur.

TEUCER. C'est mon frère Ajax qui m'a perdu en mourant à Troie.

HÉLÈNE. Comment? lui aurais-tu par hasard ôté la vie en le perçant de ton glaive?

TEUCER. Il s'est précipité lui-même sur sa propre épée.

HÉLÈNE. Dans un accès de folie? car nul, dans son bon sens, ne se porterait à cet excès.

TEUCER. Connais-tu un certain Achille, fils de Pélée?

HÉLÈNE. Il brigua jadis la main d'Hélène, si j'en crois la renommée.

TEUCER. A sa mort, ses compagnons se disputèrent ses armes.

HÉLÈNE. Et comment, de là, arriva-t-il malheur à Ajax?

TEUCER. Un autre ayant obtenu ces armes, il se donna la mort.

HÉLÈNE. Son infortune a donc rejailli sur toi?

TEUCER. Oui, parce que je ne suis pas mort avec lui.

HÉLÈNE. Alors, tu as pris part, étranger, au siége de la fameuse Troie?

TEUCER. Je l'ai détruite, et, à mon tour, j'ai succombé.

HÉLÈNE. A-t-elle donc été embrasée et consumée par le feu?

TEUCER. Au point qu'on ne voit plus la trace des remparts.

HÉLÈNE. Infortunée Hélène! c'est pour toi que les Phrygiens ont péri.

TEUCER. Et les Grecs avec eux : de grands malheurs se sont accomplis.

Digitized by Google

HÉLÈNE. Depuis combien de temps la ville est-elle ruinée.

TEUCER. Sept fois environ le cours de l'année a ramené les fruits, depuis sa chute.

HÉLÈNE. Et combien de temps encore avez-vous passé sous les murs de Troie?

TEUCER. Assez pour que les phases de la lune aient rempli dix années.

HÉLÈNE. Avez-vous pris aussi la femme de Sparte?

TEUCER. Ménélas l'a emmenée en la traînant par les cheveux.

HÉLÈNE. As-tu vu la malheureuse, ou n'en parles-tu que par ouï-dire?

TEUCER. Je l'ai vue de mes yeux, tout comme je te vois.

HÉLÈNE. Craignez que les dieux ne se soient joués de vos sens.

TEUCER. Changeons de conversation, ne me parle plus de cette femme.

HÉLÈNE. Croyez-vous donc votre opinion si infaillible?

TEUCER. Je l'ai vue de mes yeux, et c'est l'esprit qui voit.

HÉLÈNE. Et Ménélas est de retour dans son palais avec son épouse?

TEUCER. Il n'est pas du moins en Argos, ni sur les bords de l'Eurotas.

HÉLÈNE. Ah! la nouvelle est triste pour ceux à qui tu l'annonces!

TEUCER. On dit, en effet, qu'il a péri avec son épouse.

HÉLÈNE. Les Grecs n'ont-ils pas tous suivi la même route?

TEUCER. Oui, mais la tempête les a dispersés.

HÉLÈNE. Dans quels parages de l'onde amère?

Digitized by Google

TEUCER. Comme ils passaient par le milieu de la mer Égée.

HÉLÈNE. Et, depuis, nul n'a vu que Ménélas ait pris terre?

TEUCER. Personne; en Grèce il passe pour être mort.

HÉLÈNE. (A part.) Je suis perdue. (Haut.) Qu'est devenue la fille de Thestias?

TEUCER. Tu veux dire Léda? elle n'est plus.

HÉLÈNE. Est-ce le déshonneur d'Hélène qui a causé sa perte?

TEUCER. On le dit : elle a passé son noble cou dans un lacet fatal.

HÉLÈNE. Et les fils de Tyndare [1] sont-ils vivants ou morts?

TEUCER. Ils sont morts et ils ne le sont pas : il y a sur eux un double récit.

HÉLÈNE. Quel est le meilleur? — Que de malheurs m'accablent!

TEUCER. On dit que, changés en astres [2], ils sont devenus dieux.

HÉLÈNE. Voilà qui est bien. Et que dit-on d'autre part?

TEUCER. Qu'ils se sont donné volontairement la mort à cause de leur sœur. — Mais laissons là ce sujet : je ne tiens pas à gémir pour deux raisons. Seconde ton hôte dans le projet qui l'amène dans ce royal séjour : je désire voir la prophétesse Théonoé, et obtenir d'elle un oracle qui m'apprenne à quel vent favorable je dois ouvrir ma voile pour arriver dans l'île de Chypre : car Apollon m'a ordonné de m'y fixer, et de donner à ma nouvelle demeure le nom insulaire de Salamine en mémoire de mon ancienne patrie [3].

1. Castor et Pollux.
2. La constellation des Gémeaux.
3. « Ambiguam tellure nova Salamina futuram. » HORACE.

Digitized by Google

HÉLÈNE. Tu n'as qu'à prendre la mer pour trouver ta route. Mais hâte-toi de fuir cette terre, avant que le fils de Protée, le roi de ce pays, ne t'ait vu. Il est sorti avec ses chiens sur lesquels il compte pour exterminer les bêtes sauvages. Fuis : car il tue l'hôte Grec, quel qu'il soit, tombé en sa puissance : pour quel motif, ne cherche pas à le savoir ; je ne le dirai point : car à quoi bon te l'apprendre?

TEUCER. Tu as bien parlé, femme. Que les dieux te récompensent pour tes bienfaits! Si tes traits sont ceux d'Hélène, ton cœur est loin de ressembler au sien. Puisse-t-elle périr misérablement et ne jamais revenir sur les bords de l'Eurotas! Et toi, femme, puisses-tu vivre toujours heureuse! (Il sort.)

HÉLÈNE. O deuil cruel, cruelles douleurs où je suis plongée! A quelles lamentations recourir? quels accents employer? Sont-ce les larmes, les chants lugubres ou les cris de désespoir? Hélas! hélas! Vierges ailées, filles de la Terre, ô Sirènes, que n'accourez-vous à mes plaintes avec la flûte libyenne ou le chalumeau, afin que vos larmes répondent à mes maux, vos douleurs à mes douleurs, vos chants à mes chants, et que votre voix plaintive fasse écho à mes lamentations : je veux que vos funèbres accents arrivent aux oreilles de Proserpine, et que dans son séjour ténébreux elle reçoive avec mes larmes, comme un hommage agréable, l'hymne que j'adresse à ceux qui ne sont plus [1].

LE CHŒUR. J'étais au bord de l'onde azurée, et je séchais aux rayons dorés du soleil des voiles de pourpre étendus sur un épais gazon et sur des roseaux. Là, j'ai entendu des accents lamentables, un chant plaintif retentir à mes oreilles; cette voix ne parlait que pour

1. Ménélas, Léda, les Dioscures.

Digitized by Google

pleurer et gémir. Telle une nymphe Naïade pousse des cris de détresse en fuyant à travers la montagne, et l'écho des grottes profondes, taillées dans le roc, répond aux bruyantes amours de Pan.

HÉLÈNE. Hélas! hélas! jeunes Grecques, qui êtes devenues la proie d'un pirate barbare, sachez qu'un navigateur grec est venu; il est venu m'apporter d'éternels sujets de larmes, et la ruine d'Ilion livrée aux ravages du feu à cause de moi, auteur de tant de massacres, à cause de mon nom fatal, et la mort de Léda, qui s'est pendue de désespoir en apprenant ma honte, et le trépas de mon époux, qui a péri après avoir erré longtemps sur les mers, et la disparition de Castor et de son frère, ces deux jumeaux, ornements de leur patrie, qu'on ne voit plus dans l'arène battue par les coursiers et près des roseaux de l'Eurotas se livrer aux exercices de leur âge.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! que ton sort est lamentable, ô femme! que ta destinée est cruelle! Une existence malheureuse t'échut en partage le jour où Jupiter, traversant les airs sous la forme d'un cygne blanc comme la neige, t'engendra dans les bras de ta mère. Quel malheur t'a été épargné? quelle épreuve n'as-tu pas subie? Ta mère n'est plus; les jumeaux chéris de Jupiter ne connaissent point le bonheur. La vue de la terre natale t'est refusée; la renommée publie que tu t'es livrée, auguste reine, aux caresses d'un barbare; ton époux a perdu la vie dans les flots; le palais de tes pères et le temple d'airain de Minerve ne seront plus désormais témoins de ta félicité.

HÉLÈNE. Qui donc, hélas! parmi les Phrygiens ou parmi les Grecs, a coupé ce pin funeste à Troie, avec lequel le fils de Priam a construit un navire maudit et traversé la mer, que battaient ses rames barbares, pour

Digitized by Google

venir dans mes foyers posséder ma fatale beauté et me contraindre à l'hymen ? C'est Vénus qui a été fourbe et homicide en déchaînant la mort sur les enfants de Danaüs et de Priam. Que mon sort est lamentable ! Assise sur son trône d'or, l'épouse auguste de Jupiter envoya le fils rapide de Maïa, qui me trouva occupée à cueillir des roses fraîchement écloses et à les rassembler dans les plis de ma robe pour les porter dans le temple d'airain de Minerve; il m'enleva dans les airs et me transporta sur cette terre ingrate, et suscita une querelle fatale entre la Grèce et les fils de Priam; et sur les rives du Simoïs un opprobre immérité est attaché à mon nom.

LE CHŒUR. Tu as lieu de t'affliger, je le sais; mais il y a profit à se résigner aux maux inévitables de la vie.

HÉLÈNE. Chères compagnes, voyez à quel destin j'ai été condamnée. Ma mère, en me donnant le jour, a-t-elle donc enfanté pour les hommes un prodige? Car jamais femme grecque ou barbare n'accoucha d'un œuf blanc pareil à celui d'où est sortie, dit-on, la fille de Léda et de Jupiter. Si ma naissance est prodigieuse, les événements de ma vie le sont également : Junon en est la cause, comme aussi ma beauté. Plût au ciel que ces attraits, effacés comme on efface les couleurs d'une peinture, eussent fait place à la laideur, et que les Grecs eussent oublié les opprobres qui m'accablent aujourd'hui pour garder le souvenir de ma vertu, au lieu de se rappeler ma honte ! Quiconque se voit frappé par les dieux d'un malheur unique, souffre, mais doit se résigner; mais moi, je suis en proie à mille maux à la fois. D'abord, sans avoir failli, je suis déshonorée : or, être accusé de torts imaginaires est pire que s'ils étaient réels. Ensuite, les dieux m'ont arrachée de ma terre na-

Digitized by Google

tale pour m'établir au milieu des barbares, où je vis séparée de mes amis et dans une condition servile, bien que je sois née de parents libres : car tous les barbares sont esclaves, un seul excepté. Une ancre me restait dans la tempête, l'espoir que mon époux reviendrait et me délivrerait de mes maux; mais il a péri : Ménélas a cessé d'exister. Ma mère n'est plus, et je passe pour être l'auteur de sa mort, injustement, il est vrai; mais ce reproche injuste pèse sur moi. Celle qui fut l'ornement de ma maison et de moi, ma fille[1], blanchit vierge et sans époux. Enfin, les fils de Jupiter, les célèbres Dioscures, ne sont plus au nombre des vivants. Ainsi tout m'accable à la fois, et j'ai succombé à l'excès de mes maux, bien que de fait je vive encore. Pour comble d'infortune, si je rentre dans ma patrie, je serai jetée en prison : car je passerai pour être l'Hélène que Ménélas a poursuivie jusque sous les murs d'Ilion. Si mon époux vivait, nous nous reconnaîtrions l'un l'autre à des signes mutuels que nous seuls comprendrions. Aujourd'hui, la chose n'est plus possible, et je ne le reverrai jamais. Pourquoi donc est-ce que je vis encore, et à quelle fortune me réservé-je ? Irai-je, pour terminer mes maux, épouser un Barbare, habiter sous son toit et m'asseoir à sa table opulente ? Mais quand la société d'un époux est odieuse à sa femme, la vie aussi lui devient odieuse. Mourir est le plus sage parti : comment donc mourrai-je honorablement ? Se suspendre dans les airs, le cou passé dans un lacet, est une fin déshonorante, et qui messied même à un esclave; mais se percer d'un glaive a quelque chose de noble et de beau, et il suffit d'un instant pour nous délivrer de la vie. Tel est, en effet, l'abîme de maux où je suis tombée. La beauté fait le

1. Hermione.

Digitized by Google

bonheur des autres femmes[1]; et moi, c'est ma beauté qui m'a perdue.

LE CHŒUR. Garde-toi de penser, Hélène, que cet étranger, quel qu'il soit, ait dit la vérité en toutes choses.

HÉLÈNE. Pourtant il a dit clairement que mon époux était mort.

LE CHŒUR. Le langage est bien souvent l'expression du mensonge.

HÉLÈNE. Oui, mais l'évidence est le caractère de la vérité.

LE CHŒUR. Tu es plus portée à croire au mal qu'au bien.

HÉLÈNE. C'est que la crainte me domine et me pousse aux résolutions extrêmes.

LE CHŒUR. Et quelles sont à ton égard les dispositions de ceux qui habitent ce palais?

HÉLÈNE. Tous sont mes amis, excepté celui qui prétend à ma main.

LE CHŒUR. Sais-tu ce qu'il faut faire? Laisse là ce tombeau[2] où tu es assise.....

HÉLÈNE. Où veux-tu en venir, et que me conseilles-tu?

LE CHŒUR. Entre dans le palais, et demande à la fille de la Néréide, à Théonoé, qui sait tout, si ton époux est vivant ou s'il ne voit plus la lumière : quand tu connaîtras la vérité, livre-toi, suivant l'événement, à la joie ou à la douleur. Mais avant d'être sûre de rien, quel profit trouves-tu à te lamenter? Crois-moi, quitte ce monument funèbre et va trouver la jeune fille qui t'apprendra tout. Puisque tu peux découvrir la vérité sans sortir de ce palais, pourquoi porter plus loin tes re-

1. Par exemple : *Europe*, *Alcmène*, *Ariane* et *Léda* elle-même, la mère d'Hélène.

2. Le tombeau de Protée.

Digitized by Google

gards? Je veux t'accompagner et recueillir avec toi les oracles de la jeune vierge. Je suis femme, je dois assister une femme.

HÉLÈNE. Amies, j'embrasse votre sentiment. Venez, venez au palais pour connaître le sujet de mes angoisses.

LE CHŒUR. Je réponds avec joie à ton appel.

HÉLÈNE. Ah! jour malheureux! quel récit lamentable vais-je entendre, infortunée que je suis?

LE CHŒUR. Garde-toi, chère amie, de prophétiser le mal et de gémir par avance.

HÉLÈNE. Quel est le sort de mon époux infortuné? Voit-il la lumière, et le char du soleil, et le cours des astres; ou bien, confondu avec les morts, habite-t-il sous la terre la demeure infernale?

LE CHŒUR. Augure mieux de l'avenir, quel qu'il soit.

HÉLÈNE. C'est à toi que je m'adresse, toi que j'adjure, Eurotas, dont les rives humides sont bordées de verts roseaux; dis-moi si le bruit du trépas de mon époux est fondé. — Folie que tout cela! — Je veux me suspendre par le cou à un lacet fatal, ou me percer la gorge d'un glaive meurtrier que j'enfoncerai moi-même dans la chair, victime sanglante offerte aux trois déesses[1] et au berger[2] qui fit jadis retentir des sons du chalumeau les étables de Priam.

LE CHŒUR. Puissent les dieux détourner sur d'autres ces malheurs et pourvoir à ta félicité!

HÉLÈNE. Ah! Troie infortunée, tu péris par un crime qui n'a pas été accompli, et ton sort a été déplorable; les dons que m'a faits Cypris ont fait couler à flots et ton sang et tes larmes, et ta ruine a entassé douleurs

1. Junon, Vénus et Minerve.
2. Pâris.

Digitized by Google

sur douleurs. Les mères ont perdu leurs enfants, et les jeunes filles ont déposé l'offrande de leurs cheveux sur le tombeau de leurs frères, près des rives du Scamandre phrygien. La Grèce a poussé des cris, elle a gémi, elle a porté sur sa tête des mains furieuses, déchiré avec ses ongles et meurtri de coups sanglants ses joues délicates. Heureuse vierge d'Arcadie, Callisto[1], qui entras jadis dans la couche de Jupiter sous la forme d'un quadrupède! Combien ton sort l'emporte sur celui de ma mère! Changée en un monstre aux membres velus, ton œil farouche, ta figure de lionne, ont servi de remède à ta douleur. Heureuse aussi la fille du Titan Mérops[2]! Diane la chassa jadis du chœur de ses nymphes, et la transforma en une biche aux cornes dorées, à cause de sa beauté. C'est moi qui ai ruiné Pergame et la Dardanie; c'est moi qui ai fait périr les Grecs!

(Elle sort avec le chœur.)

MÉNÉLAS. O toi, qui disputas jadis, dans Pise, à Œnomaüs[3] le prix de la course des chars, que n'as-tu perdu la vie, ô Pélops, dans l'assemblée des dieux, le jour où tes membres dépecés ont été servis sur leur table! Tu n'aurais pas donné le jour à mon père Atrée, et de son union avec Aéropé nous ne serions pas nés, Agamemnon et moi, couple à jamais fameux. Car l'armée la plus considérable qu'on ait vue (je ne le dis pas pour me vanter), je l'ai conduite à Troie, à travers les mers : ce n'était point un roi qui exerçait une autorité tyrannique, mais un chef auquel obéissait volontairement la jeunesse grecque. De tous ces guerriers, les uns

1. Callisto, fille de Lycaon, fut métamorphosée en ourse, et non en lion.

2. On l'appelait aussi Méropis : c'est elle qui donna son nom à l'île de Cos.

3. Roi de Pise.

Digitized by Google

ne comptent plus au nombre des vivants; les autres, heureux d'avoir échappé aux dangers de la mer, rapportent dans leur patrie les noms de ceux qui ont succombé. Pour moi, j'erre malheureusement sur la vaste étendue de la mer azurée, depuis le jour où j'ai renversé les remparts d'Ilion[1]; et, malgré mon désir de rentrer dans ma patrie, les dieux ne me jugent pas digne d'obtenir cette faveur. J'ai abordé aux déserts de la Libye et sur ses côtes inhospitalières; et, quand je suis près de ma patrie, le vent me repousse en arrière; et jamais un souffle favorable n'enfla mes voiles pour me ramener dans mes foyers. Aujourd'hui, malheureux naufragé, après avoir vu périr mes amis, j'ai été jeté sur cette terre, et mon vaisseau s'est brisé contre les rochers qu'il a jonchés de ses débris. La carène seule m'est restée, et, sur ces ais solidement ajustés, je me suis sauvé avec peine et par une chance inespérée avec Hélène que j'ai arrachée de Troie. J'ignore le nom de cette contrée et quel peuple l'habite : car je rougirais de paraître devant la foule dont la curiosité serait éveillée par la vue de ces haillons, et par pudeur je cache ma misère. Lorsqu'un homme d'un rang élevé tombe dans l'infortune, cette existence, à laquelle il n'est point fait, lui est plus pénible qu'à celui qui fut toujours malheureux. Je suis tourmenté par le besoin : car je n'ai ni aliments, ni vêtements pour me couvrir; et il est facile de voir que je suis habillé de lambeaux échappés au naufrage. Ces riches habits, ces étoffes brillantes qui me paraient autrefois, la mer me les a ravis; et, après avoir caché au fond d'un antre cette épouse, auteur de tous mes malheurs, je suis venu, la laissant sous la garde des amis que la mort a épargnés. J'erre dans ces lieux et

1. Homère (*Odyssée*, IV) a également raconté les courses errantes de Ménélas.

Digitized by Google

cherche si je trouverai de quoi subvenir aux besoins des compagnons qui m'attendent là-bas. A la vue de ce palais entouré de murs crénelés, de ces portes magnifiques dont l'aspect annonce l'opulence, je me suis approché : j'espère trouver dans une riche demeure des secours pour mes matelots : car l'homme dénué de ressources, le voulût-il, ne saurait nous assister. Holà ! n'ouvrira-t-on pas les portes de ce palais, pour annoncer mes malheurs au maître de céans ?

UNE VIEILLE FEMME. Qui frappe à cette porte ? Retire-toi d'ici ; cesse d'importuner mon maître en stationnant à l'entrée de la cour ; sinon, tu mourras : car tu es Grec, et pour eux il n'y a point de toit hospitalier.

MÉNÉLAS. Vieille femme, tout cela est fort bien dit. Tu es dans ton droit, et j'obéirai. Mais laisse-moi parler.

LA VIEILLE. Va-t-en, étranger : car j'ai pour fonction de ne laisser aucun Grec approcher de cette demeure.

MÉNÉLAS. Ah ! retiens ton bras et ne me repousse pas par la force.

LA VIEILLE. C'est que tu n'écoutes rien de ce que je dis : la faute en est à toi.

MÉNÉLAS. Va m'annoncer à tes maîtres.

LA VIEILLE. C'est pour ton malheur, je crois, que je porterai ton message.

MÉNÉLAS. Je suis un naufragé, un hôte, et l'hospitalité a des droits sacrés.

LA VIEILLE. Va-t-en donc frapper à une autre porte.

MÉNÉLAS. Non, je veux entrer ici : il faut que tu me cèdes.

LA VIEILLE. Sache que tu deviens importun : tu te feras chasser par la force.

MÉNÉLAS. Hélas ! hélas ! qu'est devenue ma fameuse armée ?

Digitized by Google

LA VIEILLE. Peut-être étais-tu respectable ailleurs; ici, tu ne l'es pas.

MÉNÉLAS. O ciel! quels indignes traitements je subis!

LA VIEILLE. Pourquoi tes yeux se mouillent-ils de larmes? qu'as-tu à gémir?

MÉNÉLAS. Je songe à ma félicité d'autrefois.

LA VIEILLE. Eh bien, va-t-en donner à tes amis le spectacle de tes larmes.

MÉNÉLAS. Quel est ce pays? à qui appartient cette demeure royale?

LA VIEILLE. Protée habite ce palais; cette contrée est l'Égypte.

MÉNÉLAS. L'Égypte? Malheureux! où les vents m'ont-ils jeté?

LA VIEILLE. Qu'as-tu à reprocher aux habitants des bords du Nil?

MÉNÉLAS. Ce n'est point à eux que j'en ai; je déplore mon infortune.

LA VIEILLE. Il ne manque pas de malheureux; tu n'es pas le seul.

MÉNÉLAS. Le roi que tu m'as nommé est-il dans ce palais?

LA VIEILLE. Tu vois son tombeau; mais son fils règne sur le pays.

MÉNÉLAS. Où donc le trouverai-je? est-il dehors ou dans le palais?

LA VIEILLE. Il est absent: c'est l'ennemi implacable des Grecs.

MÉNÉLAS. Et pourquoi cette haine dont j'aurai à souffrir?

LA VIEILLE. C'est qu'Hélène, la fille de Jupiter, habite cette demeure.

MÉNÉLAS. Qu'as-tu dit? quelle parole as-tu prononcée? répète-la-moi.

Digitized by Google

LA VIEILLE. Je dis la fille de Tyndare qui vivait jadis à Sparte.

MÉNÉLAS. D'où est-elle venue? Comment expliquer ce mystère?

LA VIEILLE. Elle est partie de Lacédémone pour venir en ces lieux.

MÉNÉLAS. Quand? aurait-on enlevé mon épouse de l'antre où je l'ai laissée?

LA VIEILLE. C'était avant que les Grecs arrivassent à Troie, étranger. Mais éloigne-toi de ce palais : il y a ici un fléau qui jette le trouble dans la demeure royale. Tu ne pouvais venir plus mal à propos : si mon maître te surprend, tu recevras la mort pour présent d'hospitalité. Je veux du bien aux Grecs, en dépit des dures paroles que je t'ai adressées par crainte de mon maître.

(Elle rentre dans le palais.)

MÉNÉLAS. (Seul.) Que dire? que croire? Aux cruelles souffrances que j'ai endurées s'ajoutent, paraît-il, en ce jour de nouveaux malheurs, s'il est vrai que je suis arrivé en ces lieux accompagné de mon épouse reconquise sur les Troyens (je la tenais cachée dans un antre), et que dans ce palais habite une autre femme qui porte le même nom que mon épouse. C'est la fille de Jupiter, m'a-t-on dit. Y a-t-il donc sur les bords du Nil un homme qui porte le nom de Jupiter? car il n'y a qu'un Jupiter dans le ciel. En quel lieu de la terre Sparte est-elle située, sinon où coule l'Eurotas entre des rives bordées de roseaux? On ne cite qu'un mortel appelé Tyndare. Existe-t-il deux villes du nom de Lacédémone et de Troie? Pour moi, je ne sais que penser. Le fait est que dans plus d'une contrée, plus d'une cité, plus d'une femme porte le même nom : il n'y a donc là rien qui doive me surprendre. Je ne veux pas non plus me soustraire au danger dont cette ser-

Digitized by Google

vante m'a menacé. Il n'est pas d'homme dont le cœur soit assez barbare pour qu'il me refuse des aliments, quand il saura mon nom. L'incendie de Troie est fameux, et Ménélas, qui a allumé cet incendie, est connu dans toute la terre. J'attendrai le maître de ce palais : ce faisant, je me précautionnerai doublement : s'il est impitoyable, je me cacherai et retournerai aux débris de mon navire; s'il se montre sensible à mes maux, je lui demanderai de quoi subvenir à ma misère présente. Le dernier degré de l'infortune est assurément de mendier auprès des rois, quand on est roi soi-même; mais je cède à la nécessité : car ce n'est pas moi qui le dis, c'est une maxime des sages, que rien ne prévaut contre l'inflexible nécessité.

LE CHŒUR. J'ai entendu dire à la vierge inspirée qui a fait entendre sa voix prophétique dans le palais, que Ménélas n'est pas encore descendu dans le noir Érèbe et enfoui sous la terre, mais qu'il erre toujours à travers les flots, sans avoir pu atteindre les ports de sa patrie, condamné, le malheureux, à une vie vagabonde, séparé de ceux qu'il aime, et voguant de rivage en rivage, depuis le jour où il a quitté le sol troyen.

HÉLÈNE. Je reviens prendre place auprès de ce tombeau, après avoir recueilli les bonnes paroles de Théonoé, pour qui la vérité n'a point de voiles. Elle dit que mon époux est vivant et voit la lumière, mais qu'il a parcouru dans ses courses errantes mille parages divers, et n'arrivera qu'après de pénibles épreuves au terme fixé pour ses souffrances. Elle a négligé de m'apprendre si, une fois arrivé, il s'échapperait d'ici sain et sauf; et moi, dans ma joie de savoir mon époux vivant, je n'ai pas songé à éclaircir ce point. Ménélas, disait-elle, n'est pas loin de ce pays, où un naufrage l'a jeté avec un petit nombre d'amis. Oh! quand viendras-tu combler

Digitized by Google

mes vœux par ta présence ! — Mais quel est cet homme ? Ne suis-je pas victime de quelque embûche dressée par le fils impie de Protée ? Mettons le pied sur ce tombeau avec la rapidité d'une cavale ou d'une prêtresse de Bacchus. Cet étranger a l'air farouche et cherche à s'emparer de moi.

MÉNÉLAS. O toi qu'une course précipitée entraîne au pied de ce tombeau chargé d'offrandes funéraires, arrête : pourquoi fuir ? A ta vue, la surprise, le saisissement se sont emparés de moi.

HÉLÈNE. A l'aide, chères compagnes ! Cet homme m'écarte du tombeau : il veut me prendre et me livrer au tyran dont je repousse l'hymen.

MÉNÉLAS. Je ne suis point un ravisseur, et je ne sers pas les méchants.

HÉLÈNE. Cependant tu as sur le corps des vêtements hideux.

MÉNÉLAS. Cesse de craindre et suspends ta fuite rapide.

HÉLÈNE. Je m'arrête : aussi bien ai-je atteint cet asile.

MÉNÉLAS. Qui es-tu ? quelle est celle dont je contemple les traits ?

HÉLÈNE. Toi-même, qui es-tu ? car j'ai la même question à t'adresser.

MÉNÉLAS. Je n'ai jamais vu de ressemblance plus parfaite.

HÉLÈNE. O dieux ! oui, c'est un dieu de retrouver ceux qu'on aime.

MÉNÉLAS. Es-tu Grecque ou née dans ce pays ?

HÉLÈNE. Je suis Grecque ; mais je veux connaître ta naissance.

MÉNÉLAS. Tu ressembles étrangement à Hélène, femme.

HÉLÈNE. Et toi, à Ménélas : je ne sais que penser.

Digitized by Google

MÉNÉLAS. Oui, tu as raison de reconnaître en moi le plus malheureux des hommes.

HÉLÈNE. Oh ! que tu as tardé à venir dans les bras de ton épouse !

MÉNÉLAS. Quelle épouse ?... Ne touche pas à mes vêtements.

HÉLÈNE. Celle que Tyndare, mon père, t'a donnée.

MÉNÉLAS. Hécate, ô toi qui éclaires les cieux, envoie-moi des apparitions de bon augure.

HÉLÈNE. Ne vois pas en moi un ministre nocturne d'Hécate.

MÉNÉLAS. Je ne suis pourtant pas le mari de deux femmes.

HÉLÈNE. Et quelle autre épouse est soumise à tes lois ?

MÉNÉLAS. Celle que j'ai ramenée de Phrygie et cachée dans un antre.

HÉLÈNE. Non, tu n'as nulle part d'autre femme que moi.

MÉNÉLAS. Ai-je donc perdu le sens, et mes yeux sont-ils plongés dans la nuit ?

HÉLÈNE. Se peut-il qu'en me voyant tu ne croies pas voir ton épouse ?

MÉNÉLAS. Les traits sont les mêmes, mais l'évidence m'échappe.

HÉLÈNE. Regarde : que te faut-il de plus ? qui donc s'y connaît mieux que toi ?

MÉNÉLAS. Tu lui ressembles : je ne saurais le nier.

HÉLÈNE. A qui te fieras-tu, si tu n'en crois pas le témoignage de tes yeux ?

MÉNÉLAS. Ce qui fait mon mal, c'est que j'ai une autre épouse.

HÉLÈNE. Je ne suis point allée à Troie ; un fantôme a pris ma place.

Digitized by Google

MÉNÉLAS. Et qui crée des corps vivants ?

HÉLÈNE. C'est de l'éther que cette épouse a été formée pour toi par la puissance divine ?

MÉNÉLAS. Quelle divinité l'a façonnée ? car ce que tu dis est extraordinaire.

HÉLÈNE. Junon opéra cette substitution pour empêcher Pâris de me posséder.

MÉNÉLAS. Et comment aurais-tu été en ces lieux et à Troie à la fois ?

HÉLÈNE. Le nom peut être en plusieurs endroits, mais point la personne.

MÉNÉLAS. Laisse-moi : j'étais déjà assez malheureux en venant ici.

HÉLÈNE. Quoi ! tu vas me quitter et emmener la vaine image de ton épouse ?

MÉNÉLAS. Oui, sois heureuse pour ta ressemblance avec Hélène.

HÉLÈNE. Je me meurs : je n'ai retrouvé mon époux que pour le perdre.

MÉNÉLAS. Les cruelles épreuves que j'ai subies là-bas me persuadent plus que tes paroles.

HÉLÈNE. Hélas ! est-il une femme plus malheureuse que moi ? Les êtres que je chéris le plus m'abandonnent, et jamais je ne reverrai les Grecs ni ma patrie.

UN MESSAGER. Enfin je te trouve, ô Ménélas, après avoir erré à ta recherche dans toute l'étendue de cette contrée barbare : je viens de la part de tes compagnons.

MÉNÉLAS. Qu'y a-t-il ? Auriez-vous été dépouillés par les Barbares ?

LE MESSAGER. Un prodige, moins encore de nom que de fait.

MÉNÉLAS. Parle : car, à voir cet empressement, tu apportes quelque étrange nouvelle.

Digitized by Google

LE MESSAGER. Je dis que tu as supporté en vain tant d'épreuves cruelles.

MÉNÉLAS. Tu déplores mes anciennes infortunes; que m'annonces-tu de nouveau?

LE MESSAGER. Ton épouse, emportée dans les airs, a disparu à tous les yeux; elle a quitté l'antre sacré où nous la gardions pour se cacher dans le ciel, et s'est contentée de dire : « O malheureux Phrygiens, et vous tous Grecs, vous êtes morts pour moi, sur les rives du Scamandre, par les artifices de Junon, dans la pensée que Pâris possédait Hélène; et il ne la possédait pas. Je suis demeurée sur la terre tout le temps marqué par les destins; ma mission est accomplie, et je retourne au ciel qui me donna l'être. Mais l'infortunée fille de Tyndare reste déshonorée, quoique innocente. » — Je te salue, fille de Léda : tu étais donc ici? Et moi, j'annonçais que tu habitais le séjour des astres : car j'ignorais que ton corps fût ailé. Mais je ne veux point que tu nous railles encore en disant que ton mari et ses alliés ont souffert inutilement pour toi sous les murs d'Ilion.

MÉNÉLAS. C'est cela même : leurs discours sont d'accord; elle disait vrai. O jour tant souhaité, où il m'est donné de te presser dans mes bras!

HÉLÈNE. O Ménélas, le plus cher des époux! l'attente a été longue; mais le bonheur vient de luire pour moi. C'est avec joie, amies, que je retrouve mon époux, et que je l'entoure tendrement de mes bras, après une longue séparation.

MÉNÉLAS. Moi de même. J'ai mille choses à te dire, et je ne sais par où commencer en ce moment.

HÉLÈNE. Je me réjouis, et mes cheveux se dressent sur ma tête, et des larmes coulent de mes yeux, et j'entoure ton corps de mes bras, ô mon époux, pour goûter le plaisir de te revoir.

Digitized by Google

MÉNÉLAS. O le plus cher objet qui puisse s'offrir à ma vue ! Je n'accuse plus le destin : je possède la fille de Léda et de Jupiter, dont les jeunes gens, ses frères, montés sur des chevaux blancs, célébrèrent jadis l'heureux hyménée à la lueur des flambeaux; mais les dieux t'avaient enlevée du sein de ma demeure.

HÉLÈNE. Grâce aux dieux, ma fortune change et devient meilleure; un heureux naufrage nous a réunis l'un et l'autre, cher époux, après un long temps. Puissé-je du moins jouir de mon bonheur !

MÉNÉLAS. Oui, puisses-tu en jouir ! je forme le même vœu : car nous étions deux, et le malheur de l'un entraînait le malheur de l'autre.

HÉLÈNE. Chères amies, je ne gémis plus sur le passé, et je cesse de pleurer. Je tiens, oui, je tiens mon époux, cet époux que j'attendais, dont j'attendais le retour de Troie depuis tant d'années.

MÉNÉLAS. Tu me retrouves, je te possède. Après bien des jours passés dans la peine, j'ai reconnu enfin l'artifice d'une déesse; et ces larmes que m'arrache la joie ont plus de douceur que d'amertume.

HÉLÈNE. Que dire d'un pareil événement ? Quel mortel l'eût jamais espéré ? Je ne m'attendais pas à te presser sur mon sein.

MÉNÉLAS. Et moi j'embrasse celle que je croyais partie pour la ville de l'Ida, pour les remparts de la malheureuse Ilion. Au nom des dieux, comment as-tu été enlevée de mon palais ?

HÉLÈNE. Ah ! tu remontes à la source amère de mes malheurs. Ah ! quel amer récit tu me demandes !

MÉNÉLAS. Parle : il faut connaître toutes les faveurs des dieux.

HÉLÈNE. Ce que j'ai à dire me fait horreur.

Digitized by Google

MÉNÉLAS. Parle néanmoins : il est doux d'entendre le récit des malheurs passés.

HÉLÈNE. Non, je n'ai pas volé dans les bras d'un jeune étranger, emportée par la rame, emportée par le désir d'une coupable union.

MÉNÉLAS. Mais quelle divinité, quel destin t'a arrachée à ta patrie ?

HÉLÈNE. C'est le fils de Jupiter, cher époux, qui m'a transportée sur les bords du Nil.

MÉNÉLAS. O prodige ! Et qui l'avait envoyé ? L'étrange aventure !

HÉLÈNE. Je pleure, et mes yeux se remplissent de larmes : l'épouse de Jupiter m'a perdue.

MÉNÉLAS. Junon ? Et pourquoi te voulait-elle du mal ?

HÉLÈNE. Ah ! vous m'avez été funestes, fontaines et sources sacrées, où les déesses sont venues parer leur beauté, et d'où est parti l'arrêt fatal !

MÉNÉLAS. Et pourquoi ce jugement alluma-t-il contre toi le courroux de Junon ?

HÉLÈNE. Elle résolut de m'enlever à Pâris...

MÉNÉLAS. Comment ? parle.

HÉLÈNE. A qui Vénus m'avait promise.

MÉNÉLAS. O malheureuse !

HÉLÈNE. Oui, malheureuse, en effet ; voilà comment elle me transporta en Égypte.

MÉNÉLAS. Puis, elle mit un fantôme en ta place, ainsi que tu me l'apprends.

HÉLÈNE. Dirai-je les malheurs qui accablent notre maison ? O ma mère, hélas !

MÉNÉLAS. Que dis-tu ?

HÉLÈNE. Ma mère n'est plus : elle s'est étranglée avec un lacet, honteuse de mon union adultère.

MÉNÉLAS. Hélas ! Et ma fille Hermione vit-elle encore ?

Digitized by Google

HÉLÈNE. Sans époux, sans enfant, elle pleure et rougit de mon coupable hymen.

MÉNÉLAS. O Pâris, qui as ruiné ma maison de fond en comble, ta faute t'a perdu, et, avec toi, des milliers de Grecs à l'armure d'airain.

HÉLÈNE. Et moi, malheureuse, maudite, une divinité m'a arrachée à ma patrie, à mes foyers, à mon époux, parce que j'ai fui ou que j'ai semblé fuir ma maison et le lit conjugal pour un hymen honteux.

LE CHŒUR. Si vous jouissez à l'avenir d'un sort prospère, vous serez dédommagés de vos malheurs passés.

LE MESSAGER. Ménélas, laissez-moi m'associer à cette joie que je conçois, sans en connaître précisément le sujet.

MÉNÉLAS. Eh bien, prends part, vieillard, à notre entretien.

LE MESSAGER. N'ai-je pas devant les yeux celle qui fut cause des fatigues endurées sous les murs d'Ilion ?

MÉNÉLAS. Non, les dieux nous avaient abusés, en mettant entre nos mains un triste fantôme aérien.

LE MESSAGER. Eh quoi ! c'est pour un vain simulacre que nous avons inutilement souffert ?

MÉNÉLAS. C'est l'œuvre de Junon, le fruit de la querelle des trois déesses.

LE MESSAGER. Voilà donc ta véritable épouse ?

MÉNÉLAS. Elle-même : crois-en mes paroles.

LE MESSAGER. O ma fille, nous sommes le jouet d'une divinité inconstante, impénétrable; elle change bel et bien la face des choses et les bouleverse à son gré. L'un souffre; l'autre, qui n'a pas souffert, meurt en revanche misérablement, sans pouvoir jamais compter sur la stabilité de la fortune. Toi et ton épouse, vous avez connu l'adversité : l'une a été victime de la calomnie; l'autre, de son ardeur guerrière. Naguère, il prenait de la peine

Digitized by Google

en pure perte; et maintenant il jouit de la plus heureuse fortune, sans avoir rien fait pour la mériter. Tu n'as donc pas déshonoré ton vieux père et les Dioscures, et tu n'es pas coupable des crimes qu'on te reproche? Ton hyménée se présente en ce moment à ma mémoire; je me souviens des flambeaux que je portais en courant à côté du quadrige, tandis que toi, la nouvelle épouse, assise dans le char avec Ménélas, tu quittais la demeure opulente de ton père. Car méchant est le serviteur, qui ne s'associe pas à la fortune de ses maîtres, qui ne se réjouit pas de leur prospérité et ne s'afflige pas de leurs maux. Pour moi, bien que né dans une condition servile, je veux être compté au nombre des serviteurs généreux; j'aurai le nom d'un esclave et les sentiments d'un homme libre. Cela vaut mieux que de supporter deux malheurs à la fois, d'avoir de mauvais sentiments, et de vivre comme esclave dans la dépendance d'autrui.

MÉNÉLAS. Allons, vieillard, après les nombreuses souffrances que tu as endurées à la guerre en combattant à mes côtés, je veux que tu prennes part à mon bonheur : pars et annonce aux amis que nous avons laissés là-bas en quel état tu as trouvé nos affaires et combien nous sommes heureux. Qu'ils attendent sur le rivage l'issue des combats qu'il me faudra livrer, à ce que nous croyons; et, si nous pouvons enlever secrètement Hélène de ce pays, qu'ils prennent les mesures nécessaires pour que la fortune nous favorise également et que nous échappions, s'il est possible, à la poursuite des Barbares.

LE MESSAGER. Je t'obéirai, prince. Mais je vois combien l'art des destins est méprisable et mensonger. La raison n'a rien à voir assurément dans le feu du sacrifice ni dans le chant des oiseaux; et c'est folie de croire

Digitized by Google

que les oiseaux viennent en aide aux mortels. Calchas n'a rien dit, rien annoncé à l'armée, quand il voyait nos amis périr pour un fantôme; Hélénus s'est tu aussi, et Troie a été renversée sans raison. A cela tu répondras que les dieux ne voulaient pas qu'ils parlassent. A quoi bon alors consulter les devins? Il faut implorer la faveur des dieux en leur offrant des sacrifices, et ne point recourir à la divination : c'est un appât trompeur inventé pour nous abuser; et jamais homme ne s'est enrichi, sans travailler, grâce aux entrailles des victimes. La prudence et les sages conseils, voilà les meilleurs oracles.

LE CHŒUR. Je partage les sentiments de ce vieillard sur les devins. Quiconque possède la faveur des dieux, possède chez soi la meilleure des divinations.

HÉLÈNE. Soit. Jusqu'ici tout va bien. Mais, quoiqu'il n'y ait aucun profit à savoir comment tu es revenu sain et sauf de Troie, ô infortuné! des amis veulent toujours connaître les maux qu'ont éprouvés leurs amis.

MÉNÉLAS. C'est me demander beaucoup en peu de mots et d'un seul coup. Te raconterai-je les désastres dans la mer Égée, et les feux allumés par Nauplius[1] en Eubée, et la Crète, et les villes de Libye où j'abordai, et la tour de Persée[2]. Non, je ne satisferais jamais ta curiosité; à te raconter mes maux, mon cœur saignerait encore comme j'ai souffert à les endurer; la douleur serait double pour nous deux.

HÉLÈNE. Ta réponse vaut mieux que la question que

1. Pour venger la mort de son fils Palamède, Nauplius attendit le retour des Grecs, et, comme ils approchaient de la côte d'Eubée, il alluma des torches sur le dangereux promontoire de Capharée : la flotte grecque vint s'y heurter et fit naufrage.

2. Côte occidentale de l'Afrique, où Persée vainquit les Gorgones et trancha la tête à Méduse, leur reine.

Digitized by Google

je t'adressais. Dis-moi donc, sans entrer dans d'autres détails, combien de temps tu as erré sur le dos de la plaine liquide.

MÉNÉLAS. Après dix ans passés sous les murs de Troie, j'ai vu sept fois l'année accomplir sa révolution.

HÉLÈNE. Hélas! que tu as souffert longtemps, infortuné! N'es-tu revenu sain et sauf de Troie que pour trouver ici le trépas?

MÉNÉLAS. Eh quoi! que veux-tu dire? Ah! tu me fais mourir, femme.

HÉLÈNE. Pars, fuis au plus vite de cette terre. Tu périras de la main de l'homme à qui appartient ce palais.

MÉNÉLAS. Qu'ai-je fait pour mériter un pareil sort?

HÉLÈNE. Tu es venu sans être attendu mettre obstacle à mon hymen.

MÉNÉLAS. Quelqu'un veut-il prendre ma femme pour épouse?

HÉLÈNE. Et renouveler l'outrage dont j'ai déjà été victime.

MÉNÉLAS. Est-ce un particulier puissant ou le roi de ce pays?

HÉLÈNE. C'est le fils de Protée qui règne sur cette terre.

MÉNÉLAS. Voilà bien les paroles ambiguës que m'adressait l'esclave.

HÉLÈNE. A quelle porte t'es-tu présenté dans ce pays barbare?

MÉNÉLAS. A celle-ci, d'où l'on m'a chassé comme un mendiant.

HÉLÈNE. Quoi! tu mendiais ta vie? Ah! malheureuse que je suis!

MÉNÉLAS. Je mendiais, en effet, sans toutefois porter le nom de mendiant.

Digitized by Google

HÉLÈNE. Te voilà instruit, je crois, de tout ce qui concerne mon hymen.

MÉNÉLAS. Oui; mais j'ignore si tu as respecté ma couche.

HÉLÈNE. Sache que je l'ai gardée pure et sans tache.

MÉNÉLAS. Quel gage aurai-je de ta fidélité? Car je me réjouis si tu dis vrai.

HÉLÈNE. Vois-tu la place misérable que j'occupe auprès de ce tombeau?

MÉNÉLAS. Je vois un lit de feuilles, infortunée! qu'y a-t-il de commun entre ce lit et toi?

HÉLÈNE. C'est là que je demande au ciel les moyens d'échapper à cet hymen?

MÉNÉLAS. N'as-tu point d'autel pour prier, ou bien est-ce la coutume des Barbares?

HÉLÈNE. Ce tombeau me protége aussi bien que les temples des dieux.

MÉNÉLAS. Il ne m'est donc pas permis de te ramener dans ma patrie?

HÉLÈNE. C'est la mort qui t'attend plutôt que ton épouse.

MÉNÉLAS. Ah! je suis le plus malheureux des hommes.

HÉLÈNE. N'aie pas de fausse honte, et fuis loin de cette terre.

MÉNÉLAS. Que je t'abandonne, quand c'est pour toi que j'ai renversé Troie!

HÉLÈNE. Mieux vaut fuir que de perdre la vie pour mon hymen.

MÉNÉLAS. Tu me donnes de lâches conseils, indignes du vainqueur d'Ilion.

HÉLÈNE. Tu ne tueras point le roi, comme tu le souhaites sans doute.

MÉNÉLAS. A-t-il donc un corps à l'épreuve du fer?

Digitized by Google

HÉLÈNE. Tu le sauras. Entreprendre l'impossible n'est point le fait d'un sage.

MÉNÉLAS. Me laisserai-je donc lier les mains en silence?

HÉLÈNE. La conjoncture est critique; il faut user d'artifice.

MÉNÉLAS. Lutter contre la mort vaut mieux que la recevoir sans lutte.

HÉLÈNE. Un seul espoir de salut nous reste.

MÉNÉLAS. Est-ce l'or qui nous sauvera, ou l'audace, ou l'éloquence?

HÉLÈNE. Si le tyran ignore ton arrivée.

MÉNÉLAS. Qui me trahira? Il ne saura pas qui je suis.

HÉLÈNE. Il a dans le palais une auxiliaire égale aux dieux.

MÉNÉLAS. La voix d'un oracle se fait-elle entendre au fond de cette demeure?

HÉLÈNE. Non, mais sa sœur y habite : on l'appelle Théonoé.

MÉNÉLAS. C'est un nom prophétique : dis-moi ce qu'elle sait.

HÉLÈNE. Elle sait tout : elle instruira son frère de ta présence.

MÉNÉLAS. C'est fait de nous : car je ne puis rester inconnu.

HÉLÈNE. Si nous pouvions la décider par nos prières...

MÉNÉLAS. A quoi faire? A quelle espérance me conviestu?

HÉLÈNE. A ne pas révéler à son frère ta présence en ces lieux.

MÉNÉLAS. En la fléchissant nous pourrions mettre le pied hors de ce pays?

HÉLÈNE. La chose est facile avec son secours; le faire à son insu est impossible.

Digitized by Google

MÉNÉLAS. Ce soin te regarde : les femmes s'entendent bien entre elles.

HÉLÈNE. Ah ! ses genoux sentiront les étreintes de mes mains.

MÉNÉLAS. Soit; mais, si elle n'accueille pas notre prière ?

HÉLÈNE. Tu mourras; et moi, je prendrai un époux malgré moi.

MÉNÉLAS. Tu me trahirais : la contrainte est un prétexte dont tu te couvres.

HÉLÈNE. Non, j'en fais le serment sacré par ta tête...

MÉNÉLAS. Jures-tu de mourir et de ne jamais trahir ton époux ?

HÉLÈNE. Le même fer nous percera, et je tomberai à tes côtés.

MÉNÉLAS. Mets donc ta main dans la mienne comme gage de ta foi.

HÉLÈNE. La voilà. Si tu meurs, je renoncerai à la lumière.

MÉNÉLAS. Et moi, si je te perds, je mettrai fin à mes jours.

HÉLÈNE. Comment donc mourrons-nous, pour que notre mort soit glorieuse ?

MÉNÉLAS. Je te tuerai sur ce tombeau, et je me tuerai après toi. Mais d'abord je combattrai avec ardeur pour défendre mes droits d'époux. Vienne qui voudra ! Je ne déshonorerai pas la gloire que j'ai conquise à Troie; je n'encourrai point un blâme mérité, à mon retour en Grèce, moi qui ai ravi Achille à Thétis, qui ai vu périr Ajax Télamonien et le fils de Nélée pleurer Antiloque; et je refuserai de mourir pour mon épouse ? Non assurément. Si les dieux sont sages, la terre du tombeau est légère pour l'homme de cœur, frappé mortellement par

Digitized by Google

ses ennemis, tandis qu'elle pèse lourdement sur les lâches.

LE CHŒUR. O dieux! puisse la race de Tantale goûter enfin le bonheur et voir la fin de ses maux!

HÉLÈNE. Ah! malheureuse que je suis! telle est, en effet, ma destinée. Ménélas, c'est fait de nous : la prophétesse Théonoé sort du palais; j'entends le bruit des portes qui s'ouvrent. Fuis... Mais pourquoi fuir? Absente ou présente, elle sait ton arrivée en ces lieux. Infortunée, je suis perdue. Échappé de Troie et d'une terre barbare, tu vas tomber encore sous le glaive des Barbares.

THÉONOÉ. (Aux femmes qui l'accompagnent.) Marche devant moi, en portant les torches ardentes, et, suivant le rite sacré, purifie l'espace qui nous environne, afin que nous respirions un air pur; et toi, si quelqu'un a souillé le sol en le foulant d'un pied impie, promènes-y la flamme lustrale, et secoue sur mon passage la flamme résineuse; et, quand vous aurez accompli en l'honneur des dieux la loi que je prescris, reportez dans la maison le feu pris au foyer. — Hélène, reconnais-tu la vérité de mes prédictions? Ton époux Ménélas est devant mes yeux, privé de ses vaisseaux et du fantôme créé à ta ressemblance. Infortuné! que de maux tu as endurés avant ton retour! et tu ne sais si tu dois revoir ta patrie ou rester ici : car les dieux ne sont pas d'accord, et aujourd'hui même ils s'assemblent à ton sujet devant Jupiter. Junon, qui jusqu'ici fut ton ennemie, t'est favorable maintenant et veut te ramener sain et sauf dans ta patrie avec Hélène, pour apprendre à la Grèce que l'hymen, promis à Pâris par Vénus, était pur mensonge. Vénus, de son côté, veut faire échouer ton retour, afin de n'être pas convaincue d'avoir acheté le prix de la beauté par l'hymen fallacieux d'Hélène. Il dépend de moi, ou de te perdre, comme le souhaite Vénus, en révélant à mon frère ta

Digitized by Google

présence en ces lieux, ou d'être l'auxiliaire de Junon et de sauver tes jours en ne te découvrant pas à mon frère qui m'a ordonné de le prévenir quand tu aurais mis le pied dans ce pays. Qui donc ira l'instruire de ta présence, afin que je sois à l'abri du reproche?

HÉLÈNE. O vierge, je tombe en suppliante à tes genoux, et je t'implore dans cette humble posture pour moi-même et pour cet époux que j'ai enfin retrouvé, non sans peine, et que je suis sur le point de voir périr : ne dis pas à ton frère que Ménélas est venu se jeter dans mes bras; sauve-le, je t'en conjure; ne sacrifie pas à ce frère les devoirs que la piété t'impose pour un salaire qui serait le fruit de la méchanceté et de l'injustice. Car Dieu hait la violence, et nous défend à tous de nous enrichir par des rapines. Il faut renoncer à un bien injuste, quel qu'il soit. Le ciel et la terre sont l'apanage commun de tous les mortels, qui doivent accroître leur avoir sans prendre ce que d'autres possèdent ni les dépouiller par la force. C'est par la volonté des dieux, et pour mon malheur, que Mercure m'a confiée à ton père pour qu'il me conservât à cet époux qui se présente et veut me reprendre. Or, s'il meurt, comment me reprendra-t-il? Et le moyen que Protée rende l'épouse vivante à l'époux mort? Songe au dieu et à ton père, et vois s'ils voudraient, ou non, restituer un bien qui ne leur appartient pas. Ils le voudraient, je pense. Il ne faut donc pas avoir plus d'égards pour un frère cruel que pour un père vertueux. Si toi, qui lis dans l'avenir et crois qu'il y a des dieux, tu méprises la juste volonté d'un père et cherche à plaire à un frère injuste, on trouvera honteux que tu connaisses toutes les choses divines, ce qui est et ce qui n'est pas, et que tu ne connaisses pas la justice. Pour moi, infortunée, délivre-moi des maux qui m'accablent et fais en cela exception à ma fortune. Car il n'est personne parmi

Digitized by Google

les mortels qui ne haïsse Hélène, et l'on publie par toute la Grèce que j'ai trahi mon époux et habité le palais opulent des Phrygiens. Si je retourne en Grèce et que je rentre à Sparte, quand ils entendront dire et verront que j'ai été victime des artifices d'une déesse et que je n'ai point trahi mes amis, je recouvrerai ma réputation d'honnête femme; je marierai ma fille dont on dédaigne la main, et, au lieu de l'existence misérable que je mène ici, je jouirai des trésors que renferme mon palais. Si mon époux mort eût été mis sur le bûcher, je donnerais des larmes à l'absent; aujourd'hui qu'il est vivant et sain et sauf, me le verrai-je ravir? Ah! ne le permets pas, vierge, je t'en supplie : accorde-moi cette grâce, et imite la justice de ton père. Car la plus belle gloire pour des enfants nés d'un père vertueux, c'est de ressembler aux auteurs de leurs jours.

LE CHŒUR. Ton langage est fait pour toucher les cœurs; ton sort me touche aussi; mais je désire entendre Ménélas pour savoir comment il défendra ses jours.

MÉNÉLAS. Moi, tu ne me verras point tomber à tes genoux ni répandre des larmes : ce serait agir lâchement et déshonorer les exploits dont Troie fut témoin. On dit pourtant qu'il sied à un cœur généreux de pleurer ses malheurs; cette gloire, si gloire il y a, je ne ferai pas pour l'obtenir le sacrifice de mon courage. Mais s'il te plaît de sauver un étranger qui cherche justement à reprendre son épouse, rends-la-moi et assure mon salut; s'il en est autrement, tu ne feras qu'ajouter un nouveau malheur à tout ce que j'ai souffert, et tu passeras pour une méchante femme. Ce qui me semble digne de nous et juste, ce qui touchera ton cœur plus que tout le reste, je le dirai devant le monument de ton père si regretté : « O vieillard, qui reposes sous ce tombeau de pierre, rends-moi l'épouse que je réclame et que Jupiter

Digitized by Google

a envoyée ici pour que tu me la conservasses. Je sais bien que tu ne la rendras jamais puisque tu n'es plus; mais ta fille, qui voit invoquer les mânes paternels, ne laissera pas ternir ton antique gloire : c'est d'elle aujourd'hui que dépend mon bonheur. » O Pluton, roi des enfers, j'implore aussi ton secours, toi que j'ai enrichi, à qui ce glaive immola pour Hélène tant de victimes : ou rends-les tous à la vie, ou force cette vierge à ne point le céder en piété à son père et à me rendre mon épouse. Si vous me ravissez ma compagne, ce qu'elle a omis de dire, je le dirai. Sache, ô vierge, que nous nous sommes engagés par serment à combattre d'abord ton frère : il faut que l'un de nous deux meure : je le dis sans détour. S'il refuse de se mesurer avec moi, et prétend nous réduire tous les deux par la faim près de ce monument où nous sommes assis en suppliants, j'ai résolu de tuer Hélène, puis d'enfoncer dans mon cœur ce glaive à deux tranchants sur le tombeau de ton père, afin que la pierre soit arrosée de notre sang : ainsi nos deux corps resteront gisants sur ce mausolée, douleur éternelle pour toi, éternel opprobre pour ton père. Car ni ton frère, ni personne autre n'épousera jamais Hélène; si je ne puis l'emmener dans ma patrie, je l'emmènerai chez les morts. Mais que dis-je? Si je donnais cours à des larmes efféminées, je toucherais ton cœur, mais je démentirais mon courage. Tue-moi, si bon te semble : je ne mourrai pas sans honneur. Ou plutôt laisse-toi persuader par mes discours, afin que tu sois juste et que je rentre en possession d'Hélène.

LE CHŒUR. C'est à toi, jeune fille, de prononcer dans ce débat : fais en sorte que ton arrêt satisfasse tout le monde.

THÉONOÉ. Née avec l'amour de la piété, je veux être pieuse; j'ai souci de moi-même, et je ne souillerai pas

Digitized by Google

la gloire de mon père; je ne chercherai point à plaire à mon frère aux dépens de mon honneur. Mon cœur est un vaste sanctuaire où habite la justice, et, grâce au don que je tiens de Nérée, je joindrai mon suffrage au sien; quant à Cypris, puisse-t-elle m'être propice ! mais jamais elle ne m'est apparue, et je tâcherai de rester toujours vierge: quant aux objurgations que tu adresses à mon père auprès de ce tombeau, mon langage est conforme au tien: je serais injuste de ne pas te rendre Hélène; mon père, s'il vivait, vous eût rendus l'un à l'autre: car de tels crimes sont punis chez les morts comme chez tous les hommes vivant sur la terre. L'âme de ceux qui ne sont plus cesse de vivre; mais, réunie à l'immortel éther, elle conserve un sentiment qui ne meurt point. Sachez donc (car je ne veux pas prolonger cet entretien) que je tairai ce que vous m'avez priée de taire, et que je ne m'associerai jamais aux égarements de mon frère. Je lui rends service, sans en avoir l'air, si je le rends pieux d'impie qu'il était. C'est à vous de chercher une issue aux maux qui vous pressent; moi, je me tiendrai à l'écart et garderai le silence. Commencez par les dieux; demandez à Vénus de permettre que tu retournes dans ta patrie; à Junon, de persister dans la volonté qu'elle a de vous sauver, toi et ton époux. Et toi, mon père, qui n'es plus, il ne dépendra pas de moi que tu perdes ton renom de piété pour être appelé impie. (Elle rentre dans le palais.)

LE CHŒUR. Jamais l'homme injuste n'a prospéré: c'est dans la justice qu'est l'espoir du salut.

HÉLÈNE. Ménélas, la jeune vierge nous a sauvés pour ce qui dépend d'elle; c'est à toi, maintenant, de t'entendre avec moi, pour que nous avisions ensemble aux moyens d'échapper.

MÉNÉLAS. Écoute donc: tu habites ce palais depuis

Digitized by Google

longtemps, et tu as été en rapport avec les serviteurs du roi.

HÉLÈNE. Que veux-tu dire ? Tu ranimes mes espérances, comme si tu avais conçu quelque dessein utile à tous les deux.

MÉNÉLAS. Persuaderais-tu quelqu'un de ceux qui sont chargés des quadriges de nous donner un char ?

HÉLÈNE. Je le persuaderais; mais comment diriger notre fuite à travers la campagne et dans ce pays barbare qui nous est inconnu ?

MÉNÉLAS. La chose est impossible. Voyons : si je me cachais dans le palais et tuais le roi avec ce glaive à deux tranchants ?

HÉLÈNE. Sa sœur ne le souffrirait pas, et ne garderait pas le silence si tu tuais son frère.

MÉNÉLAS. Aussi bien n'avons-nous pas de vaisseau qui puisse assurer notre fuite. Celui que nous avions est devenu la proie des flots.

HÉLÈNE. Écoute, si, quoique femme, je n'ouvre pas un sage avis : veux-tu passer pour mort, sans l'être en effet ?

MÉNÉLAS. C'est un fâcheux présage; mais, si je dois gagner à l'artifice, je suis prêt à passer pour mort, sans l'être en effet.

HÉLÈNE. Eh bien, je me lamenterai, la tête rasée et d'une voix plaintive en présence de ce tyran impie.

MÉNÉLAS. En quoi cette feinte pourra-t-elle nous sauver ? car elle sent son vieux temps.

HÉLÈNE. Comme si tu avais péri dans les flots, je demanderai au tyran la permission de t'élever un cénotaphe.

MÉNÉLAS. La permission accordée, comment nous échapperons-nous sans vaisseau, quand mon corps sera enfermé dans le cénotaphe ?

Digitized by Google

HÉLÈNE. Je l'engagerai à me donner un navire, d'où nous précipiterons dans le sein de la mer l'appareil de ta sépulture.

MÉNÉLAS. Voilà qui est bien dit ; seulement, s'il veut que la sépulture se fasse dans la terre ferme, tu perds tout le fruit de ton artifice.

HÉLÈNE. Nous dirons qu'il n'est point d'usage en Grèce de déposer dans la terre ceux qui ont trouvé la mort dans les flots.

MÉNÉLAS. Tu as encore une fois raison : après cela, je m'embarquerai avec toi, et je déposerai sur le même vaisseau l'appareil funèbre.

HÉLÈNE. Il faut absolument que tu sois là, ainsi que ceux de tes compagnons qui ont survécu à votre naufrage.

MÉNÉLAS. Si j'atteins le vaisseau avant qu'il ait levé l'ancre, mes hommes, le fer à la main, viendront se mettre en ligne.

HÉLÈNE. C'est à toi de tout régler : puissent seulement les vents nous être propices, et notre navigation heureuse !

MÉNÉLAS. Elle le sera : les dieux mettront un terme à mes souffrances. Mais de qui diras-tu que tu tiens la nouvelle de ma mort ?

HÉLÈNE. De toi : affirme que tu as seul échappé au naufrage où le fils d'Atrée a trouvé la mort, et que tu l'as vu périr.

MÉNÉLAS. Ces haillons qui me couvrent, seuls débris d'un naufrage, attesteront que je dis vrai.

HÉLÈNE. Ils sont venus à propos, quoique tu aies regretté alors la perte de tes vêtements royaux ; mais peut-être ce malheur aura-t-il un heureux effet.

MÉNÉLAS. Dois-je entrer avec toi dans le palais, ou demeurerons-nous tranquilles auprès de ce tombeau ?

Digitized by Google

HÉLÈNE. Reste ici : car, s'il veut te maltraiter, tu seras protégé par ce tombeau et par ton épée. Pour moi, rentrant dans le palais, je vais couper ma chevelure, échanger cette robe blanche contre des vêtements de deuil, et imprimer sur mes joues la trace sanglante de mes ongles. La conjoncture est critique, et je vois deux issues à mes maux : ou ma mort est certaine, si la ruse est découverte ; ou je rentre dans ma patrie et je sauve mon époux. O vénérable Junon, qui partages le lit de Jupiter, mets un terme aux souffrances d'un couple infortuné : nous t'implorons, les bras tendus vers le ciel, où tu habites au milieu des astres étincelants. Et toi, qui dus le prix de la beauté à la promesse de ma main, fille de Dioné, Vénus, ne consomme point ma perte. Tu m'as fait assez souffrir naguère en livrant mon nom, sinon ma personne, aux Barbares. Si tu veux ma mort, laisse-moi mourir dans ma patrie. Es-tu donc insatiable de maux, toi qui as pour apanage les amours, les mensonges, les machinations perfides et les séductions qui ensanglantent les familles ? Si tu gardais une mesure, tu serais du reste pour les mortels la plus aimable des divinités : je ne parle pas à la légère. (Elle rentre dans le palais.)

LE CHŒUR. O toi, qui vis sous les bosquets touffus et fais ton séjour du séjour des Muses, je t'invoque, ô le plus mélodieux des oiseaux, rossignol dont la voix plaintive exhale de douloureux accents : viens t'associer à mes lamentations ; chante les souffrances de la malheureuse Hélène et le sort pitoyable que firent aux Troyennes les armes des Grecs, quand Pâris, ce perfide séducteur, vint sur un vaisseau barbare, à travers les flots retentissants, et t'amena de Lacédémone, ô Hélène, sous les auspices de Vénus : union fatale aux enfants de Priam. Que de Grecs percés de la lance, ou écrasés sous une grêle de pierres, ont péri misérablement, dont les épouses ont coupé leur

Digitized by Google

chevelure, dont les foyers sont demeurés sans maîtres! Que de Grecs aussi sont venus échouer contre les rochers de Capharée, victimes de ce navigateur solitaire[1] qui embrasa d'une vive lumière les côtes de l'Eubée, et dont le fanal trompeur éclaira les rivages de la mer Egée! Combien ces monts furent inhospitaliers et funestes[2], alors que Ménélas était entraîné loin de sa patrie par les vents orageux, emmenant sur ses vaisseaux cet être surnaturel, vêtu d'une robe barbare qui mit la Grèce aux prises avec la Phrygie, ce fantôme aérien, œuvre sacrée de Junon. Quel mortel, eût-il poussé ses recherches aux dernières limites, peut dire ce qui est divin, ce qui ne l'est pas, ou ce qui est d'une nature intermédiaire, quand il voit les volontés des dieux se contredire sans cesse et aboutir à des événements imprévus? O Hélène, tu es fille de Jupiter: ton père, sous la forme d'un cygne, t'engendra dans le sein de Léda; et pourtant la Grèce t'a réputée injuste, perfide, infidèle, impie; et je ne sais sur quoi l'on peut compter parmi les mortels, mais j'ai reconnu que la parole des dieux est vraie. Insensés, vous tous qui acquérez un renom glorieux dans les combats, et en appelez follement à la lance guerrière pour terminer les malheureux différends des mortels. Si le sang répandu doit être l'arbitre de leurs querelles, la discorde ne cessera jamais de régner dans les cités des hommes. Elle a éclaté aussi au sein du royaume de Priam, lorsqu'on pouvait terminer par des paroles la querelle que tu avais excitée, ô Hélène. Et maintenant les Troyens sont devenus la proie de Pluton, et la flamme, pareille à la foudre de Jupiter, a dévoré leurs remparts, mettant le comble aux infortunes d'Ilion.

1. Nauplius, qui vengea ainsi la mort de son fils Palamède.
2. Le texte est ici altéré et d'une obscurité inextricable.

Digitized by Google

THÉOCLYMÈNE. Salut, tombeau de mon père ! Si je t'ai élevé ce monument, ô Protée, à l'entrée de ma demeure, c'est pour te rendre plus souvent hommage ; et toujours, qu'il sorte ou qu'il rentre, ton fils Théoclymène t'adresse la parole, mon père. Vous, serviteurs, rentrez dans le palais les chiens et les filets de chasse ; moi, je me suis plus d'une fois déjà reproché de ne pas punir de mort les méchants. Aujourd'hui encore j'ai appris qu'un étranger, un Grec à n'en pas douter, est arrivé dans ces lieux à l'insu de mes gardes, soit pour espionner, soit pour enlever furtivement Hélène : il mourra, pour peu qu'il tombe entre mes mains. — Ciel ! le crime est consommé, à ce qu'il semble : car je trouve vide la place que la fille de Tyndare occupait près de ce tombeau ; elle s'est enfuie par mer de ce pays. Holà ! ouvrez les portes, esclaves, faites sortir les chevaux de l'écurie, amenez les chars : je ne veux pas, pour épargner ma peine, laisser sortir de cette terre l'épouse que je désire posséder. — Arrêtez : celle que nous cherchons est dans le palais, je le vois, et n'a point pris la fuite. — Hélène, pourquoi as-tu quitté tes vêtements blancs pour prendre ces habits de deuil ? pourquoi as-tu coupé avec le fer les cheveux qui ornaient ta noble tête ? pourquoi ces pleurs, ces flots de larmes qui mouillent tes joues ? Gémis-tu sur la foi d'un songe nocturne, ou quelque nouvelle est-elle venue de ta patrie, qui accable ton âme de douleur ?

HÉLÈNE. O mon maître ! car je t'appelle désormais de ce nom : c'est fait de moi ; j'ai tout perdu : je n'existe plus.

THÉOCLYMÈNE. Quel malheur t'accable ? qu'est-il arrivé ?

HÉLÈNE. Ménélas... le dirai-je ?... hélas ! il est mort !

THÉOCLYMÈNE. Je ne me réjouis point de ce que tu

Digitized by Google

m'annonces, et pourtant j'en suis heureux. Comment le sais-tu ? Est-ce Théonoé qui te l'a dit ?

HÉLÈNE. Elle l'affirme, ainsi que l'homme qui était présent, quand il a péri.

THÉOCLYMÈNE. Y a-t-il quelqu'un qui t'ait apporté l'assurance de sa mort ?

HÉLÈNE. Oui. (A Ménélas.) Puisse-t-il venir, comme je désire qu'il vienne !

THÉOCLYMÈNE. Qui est-il ? d'où est-il ? Je veux m'assurer de la vérité.

HÉLÈNE. C'est lui qui se tient tout tremblant près de ce tombeau.

THÉOCLYMÈNE. O Apollon ! on le reconnaît bien à ses misérables vêtements.

HÉLÈNE. Ah ! je crois voir mon époux en cet état.

THÉOCLYMÈNE. De quel pays est cet homme, et d'où vient-il en ces lieux ?

HÉLÈNE. Il est Grec : c'est un Achéen qui a fait la traversée avec mon époux.

THÉOCLYMÈNE. De quelle mort dit-il que Ménélas a péri ?

HÉLÈNE. De la plus pitoyable, au sein des flots.

THÉOCLYMÈNE. Et sur quelle mer barbare naviguait-il ?

HÉLÈNE. Il a été jeté contre les côtes inhospitalières de la Libye.

THÉOCLYMÈNE. Et comment cet homme, monté sur le même vaisseau, n'a-t-il pas péri ?

HÉLÈNE. Les lâches sont parfois plus heureux que les braves.

THÉOCLYMÈNE. En quel lieu a-t-il laissé, pour venir ici, les débris de son vaisseau ?

HÉLÈNE. Où il aurait dû périr misérablement, en la place de Ménélas !

Digitized by Google

THÉOCLYMÈNE. Ménélas est mort. Mais lui, sur quel navire est-il venu ?

HÉLÈNE. Des matelots l'ont rencontré et recueilli, à ce qu'il dit.

THÉOCLYMÈNE. Qu'est devenu ce fléau qui fut envoyé à Troie au lieu d'Hélène?

HÉLÈNE. Tu veux parler du fantôme aérien? Il s'est évanoui dans les airs.

THÉOCLYMÈNE. O Priam ! ô Ilion ! vous avez péri sans raison.

HÉLÈNE. Moi aussi, j'ai eu part à l'infortune des Priamides.

THÉOCLYMÈNE. A-t-il laissé ton époux sans sépulture, ou l'a-t-il inhumé?

HÉLÈNE. Il ne lui a pas donné la sépulture. Ah ! je suis bien malheureuse !

THÉOCLYMÈNE. Est-ce pour cela que tu as coupé les boucles de tes blonds cheveux ?

HÉLÈNE. C'est que je l'aime, tout mort qu'il est et dans les enfers.

THÉOCLYMÈNE. Le malheur que tu déplores est-il bien réel ?

HÉLÈNE. Il est, en effet, si facile d'abuser ta sœur !

THÉOCLYMÈNE. Non assurément. Eh bien, continueras-tu à habiter ce tombeau ?

HÉLÈNE. Pourquoi me railles-tu et ne laisses-tu pas le mort tranquille ?

THÉOCLYMÈNE. C'est que tu es fidèle à ton époux en me fuyant.

HÉLÈNE. Mais je ne te fuis plus : tu peux désormais disposer de ma main.

THÉOCLYMÈNE. Tu as mis du temps à te décider; néanmoins j'applaudis à ta résolution.

HÉLÈNE. Sais-tu ce qu'il faut faire : oublions le passé.

Digitized by Google

THÉOCLYMÈNE. A quelle condition? L'engagement doit être réciproque.

HÉLÈNE. Faisons la paix et réconcilie-toi avec moi.

THÉOCLYMÈNE. J'oublie les griefs que j'avais contre toi : que le vent les emporte.

HÉLÈNE. Par tes genoux que j'embrasse, si je te suis chère...

THÉOCLYMÈNE. Dans quel but tombes-tu à mes pieds en suppliante ?

HÉLÈNE. Je veux donner la sépulture à mon époux qui n'est plus.

THÉOCLYMÈNE. Quoi ! y a-t-il un tombeau pour les absents? veux-tu enterrer une ombre?

HÉLÈNE. Les Grecs ont pour habitude, lorsqu'un homme a trouvé la mort dans les flots...

THÉOCLYMÈNE. De quoi faire? On vante la sagesse des Pélopides sur ce point.

HÉLÈNE. D'ensevelir dans de fins tissus sa dépouille absente.

THÉOCLYMÈNE. Rends-lui les honneurs funèbres; élève un tombeau en quelque endroit de ce pays que tu voudras.

HÉLÈNE. Ce n'est pas ainsi que nous donnons la sépulture à ceux qui ont péri sur mer.

THÉOCLYMÈNE. Comment donc faites-vous? Les usages des Grecs me sont inconnus.

HÉLÈNE. Nous jetons dans la mer tout ce qu'il faut aux trépassés.

THÉOCLYMÈNE. Comment dois-je honorer le mort pour te complaire?

HÉLÈNE. Je ne sais : heureuse jusqu'ici, je n'ai pas l'expérience de ces cérémonies.

THÉOCLYMÈNE. Étranger, tu m'as apporté une agréable nouvelle.

Digitized by Google

MÉNÉLAS. Elle ne l'est pas pour moi ni pour celui qui n'est plus.

THÉOCLYMÈNE. Comment donnez-vous la sépulture à ceux qui ont péri dans la mer?

MÉNÉLAS. Chacun se règle sur les ressources dont il dispose.

THÉOCLYMÈNE. Parle sans t'arrêter à la dépense par considération pour Hélène.

MÉNÉLAS. On commence par faire couler le sang en l'honneur des dieux infernaux.

THÉOCLYMÈNE. Et quel sang? Dis-le-moi, je me conformerai à l'usage.

MÉNÉLAS. Décide toi-même : quelque victime que tu offres, elle suffira.

THÉOCLYMÈNE. Les Barbares immolent d'ordinaire un cheval ou un taureau.

MÉNÉLAS. Si tu donnes la victime, ne la donne pas dégénérée.

THÉOCLYMÈNE. Les animaux de bonne race ne manquent pas dans nos riches troupeaux.

MÉNÉLAS. On apporte aussi un lit funèbre où l'on n'étend point de corps.

THÉOCLYMÈNE. Soit; l'usage réclame-t-il encore autre chose?

MÉNÉLAS. Il faut des armes d'airain : car il aimait manier la lance.

THÉOCLYMÈNE. Celles que nous donnerons seront dignes des Pélopides.

MÉNÉLAS. Joins-y les plus belles fleurs que produit la terre.

THÉOCLYMÈNE. Et comment précipitez-vous ces offrandes dans les flots ?

MÉNÉLAS. Il faut qu'un vaisseau soit là avec ses rameurs.

Digitized by Google

THÉOCLYMÈNE. Et à quelle distance doit-il se tenir de la terre?

MÉNÉLAS. Assez loin pour qu'on en voie à peine du bord le sillage.

THÉOCLYMÈNE. Quelle est la raison de cet usage en vigueur chez les Grecs?

MÉNÉLAS. Ils craignent que la vague ne rejette sur la terre l'offrande expiatoire.

THÉOCLYMÈNE. Un navire phénicien, bon marcheur, sera là.

MÉNÉLAS. Fort bien! Ménélas te sera reconnaissant.

THÉOCLYMÈNE. Ne peux-tu, sans Hélène, accomplir ces cérémonies?

MÉNÉLAS. C'est l'office d'une mère, ou d'une épouse, ou d'un fils.

THÉOCLYMÈNE. C'est à elle, dis-tu, que revient la tâche pénible d'ensevelir son époux.

MÉNÉLAS. C'est faire acte de piété que de ne pas frustrer les morts des honneurs qui leur sont dus.

THÉOCLYMÈNE. Soit : je veux que mon épouse se montre pieuse. Aussitôt rentré au palais, j'y prendrai les ornements destinés au mort. Quant à toi, je ne te renverrai pas les mains vides, après ce que tu as fait pour elle. Pour prix de l'heureuse nouvelle que tu m'as apportée, tu recevras, au lieu de ces haillons, des vêtements et des vivres, pour que tu ne rentres pas dans ta patrie en l'état misérable où je te vois. Pour toi, infortunée, cesse de t'affliger d'un mal sans remède. Ménélas a subi sa destinée : ton époux, une fois mort, ne saurait revenir à la vie.

MÉNÉLAS. Ton devoir, jeune femme, est d'aimer ton nouvel époux et d'oublier celui qui n'est plus : voilà ce que tu as de mieux à faire dans la circonstance présente. Si je rentre jamais en Grèce, sain et sauf, je te la-

Digitized by Google

verai des reproches qui ont jadis pesé sur toi, pourvu que tu sois à l'égard de ton époux l'épouse que tu dois être.

HÉLÈNE. Il en sera ainsi; et jamais mon mari n'aura lieu de m'accuser : tu seras là près de moi pour en juger. Mais entre, ô malheureux, pour te baigner et changer de vêtements. Je veux sans retard te montrer ma générosité. Car si tu obtiens de nous ce que tu as le droit d'attendre, tu seras mieux disposé à rendre les devoirs funèbres à mon cher Ménélas.

LE CHŒUR. Jadis la mère des dieux, souveraine des montagnes [1], s'élança d'un pas rapide à travers les vallons boisés et les eaux courantes des fleuves, et les flots retentissants de la mer, impatiente de retrouver la vierge [2], dont on n'ose prononcer le nom; et les crecelles de Bacchus remplissaient l'air d'un bruit perçant; et avec la déesse, montée sur son char attelé de farouches animaux, couraient comme le vent, à la recherche de sa fille enlevée au milieu des rondes qu'elle formait avec ses jeunes compagnes, et Diane armée de son arc, et Pallas, aux regards de Gorgone, la lance en main. Mais, regardant du haut des cieux..... il accomplissait un autre destin [3]. Lorsque la mère des dieux, fatiguée de ces courses errantes, s'arrêta, lasse de chercher l'auteur perfide et inconnu du rapt de sa fille, elle traversa les cimes neigeuses, séjour des nymphes de l'Ida, et se jeta, désespérée, sur ces rocs sauvages blanchis par les frimas. Elle ne féconda plus par le labour les plaines de la terre, dès lors sans verdure, et laissa périr les générations des peuples; l'herbe tendre et touffue, qui nourrit les troupeaux, cessa de pousser; les aliments firent

1. Le poëte confond Cybèle avec Cérès.
2. Proserpine.
3. Passage corrompu.

Digitized by Google

défaut aux habitants des villes; les sacrifices des dieux furent interrompus; les gâteaux sacrés ne brûlèrent plus sur les autels; et la déesse, affligée du regret de sa fille, empêcha les sources de verser leurs eaux limpides. Mais Jupiter, voyant suspendus les festins des dieux et des mortels, voulut apaiser la funeste colère de sa mère, et dit : « Allez, Grâces augustes, calmez par vos chants l'affliction de Cérès, irritée de la perte de sa fille; et vous, Muses, entonnez vos hymnes divins; faites entendre le bruit sourd de l'airain, faites vibrer la peau des tambours. » Alors Vénus, la plus belle des Immortelles, sourit la première, et prit dans ses mains la flûte aux sons graves, dont les accents la charmaient. Tu as embrasé le cœur de celui auquel les lois divines et humaines te défendaient de t'unir; tu as encouru la colère de la mère des dieux, ô ma fille, en négligeant de lui offrir des sacrifices expiatoires. Rien n'est puissant comme la robe tachetée des faons, et le feuillage du lierre enroulé autour des férules sacrées, et le mouvement rapide et circulaire du rhombe dans les airs, et la chevelure éparse des Bacchantes, et les fêtes nocturnes de la déesse [1].....

HÉLÈNE. Tout va bien dans ce palais, chères amies. La fille de Protée, complice de notre ruse, n'a point révélé à son frère qui l'interrogeait la présence de mon époux; au contraire, elle a servi mes projets en disant qu'il avait péri et ne voyait plus la lumière. Ménélas a saisi habilement l'occasion que lui présentait la fortune : ces armes qu'il devait précipiter dans la mer, il les porte lui-même; il a passé son noble bras dans l'anneau du bouclier, et a pris la lance dans sa main droite, comme pour rendre avec moi au mort des honneurs qui doivent

1. La fin de ce chœur est inintelligible à cause de l'altération du texte.

Digitized by Google

lui plaire. Il s'est armé à propos pour le combat, dans la pensée que des milliers de Barbares tomberont sous ses coups, quand nous serons montés sur le vaisseau garni de ses rames. Le malheureux naufragé a échangé ses haillons contre des vêtements dont je l'ai paré moi-même; et, par mes soins, il a pu, après un long temps, baigner son corps dans l'eau courante d'un fleuve. Mais je vois sortir du palais l'homme qui croit disposer en maître de ma main. Je me tais; pour vous, gardez un silence bienveillant, et je promets, si nous parvenons à échapper, de vous sauver avec nous.

THÉOCLYMÈNE. Esclaves, marchez à la file, comme l'a prescrit l'étranger, en portant les offrandes destinées à la mer. Toi, Hélène, si toutefois le conseil te paraît sage, crois-moi et reste ici : présente ou absente, tu t'acquitteras également envers ton époux. Or, je crains que tu ne sois sollicitée à te précipiter dans les flots par tendresse pour ton premier époux : car, tout mort qu'il est, tu lui donnes trop de larmes.

HÉLÈNE. O mon illustre époux, je ne puis refuser cet hommage à mon premier hymen et aux douceurs de l'union conjugale : je voudrais, par tendresse pour mon époux, mourir avec lui; mais, si je le rejoignais dans la tombe, qu'y gagnerait-il? Laisse-moi donner moi-même au mort les offrandes funèbres. Que les dieux vous accordent ce que je souhaite, à toi et à cet étranger qui m'assiste dans cette tâche. Tu trouveras en moi l'épouse que tu as droit d'attendre, après ce que tu fais pour Ménélas et pour moi : car cette cérémonie aura une heureuse issue. Mais ordonne qu'on nous fournisse un navire pour y transporter ces offrandes, et le bienfait sera complet.

THÉOCLYMÈNE (à un serviteur). Va, et donne-leur un vaisseau sidonien à cinquante rames, pourvu de ses rameurs.

Digitized by Google

HÉLÈNE. Le commandement n'en sera-t-il pas donné à celui qui préside aux funérailles ?

THÉOCLYMÈNE. Sans doute; et mes matelots sont tenus de lui obéir.

HÉLÈNE. Répète cet ordre, afin qu'ils connaissent clairement ta volonté.

THÉOCLYMÈNE. Je l'ordonne une seconde fois, une troisième même, si tu le désires.

HÉLÈNE. Puisses-tu être heureux, et moi réussir dans mes projets !

THÉOCLYMÈNE. Ah ! ne flétris pas ta beauté dans les larmes.

HÉLÈNE. Ce jour t'instruira de ma reconnaissance.

THÉOCLYMÈNE. Les morts ne sont rien : on travaille pour eux en pure perte.

HÉLÈNE. Si j'honore les morts, je m'occupe aussi des vivants.

THÉOCLYMÈNE. Tu n'auras pas en moi un époux inférieur à Ménélas.

HÉLÈNE. Je n'ai rien à te reprocher : je ne me préoccupe que de la fortune.

THÉOCLYMÈNE. Le succès dépend de toi, si tu m'accordes ta tendresse.

HÉLÈNE. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'apprendrai à aimer mes amis.

THÉOCLYMÈNE. Veux-tu que je te prête mon aide et que je lance moi-même le navire ?

HÉLÈNE. Non, prince, tu ne dois pas obéir à tes esclaves.

THÉOCLYMÈNE. Eh bien, je vous laisse le soin d'accomplir les rites des Pélopides; d'ailleurs, notre palais n'a pas été souillé : car ce n'est point ici que Ménélas a rendu l'âme. Qu'on avertisse les gouverneurs de mes provinces d'apporter dans mon palais les présents de

Digitized by Google

noces : je veux que l'Égypte entière célèbre par des hymnes d'allégresse l'hymen d'Hélène et le mien, et que tous soient jaloux de mon bonheur. Pour toi, étranger, quand tu auras jeté dans le sein de la mer ces offrandes aux mânes de son premier époux, hâte-toi de revenir au palais avec mon épouse : tu prendras part avec moi au festin de noce ; après quoi, tu retourneras dans ta patrie où tu vivras heureux parmi nous.

MÉNÉLAS. O Jupiter, toi qu'on appelle le père des dieux et la sagesse même, jette tes regards sur nous, et délivre-nous de nos maux; aide-nous généreusement dans notre lutte contre l'infortune; que ta main nous touche seulement, et nous atteindrons le but auquel nous tendons. C'est assez des pénibles épreuves que nous avons subies. Je vous prends à témoin; ô dieux! vous connaissez mes disgrâces et mes douleurs sans nombre; je ne puis pas être condamné à un malheur éternel : il est temps enfin que je me relève de ma chute. Accordez-moi une seule faveur, et vous assurerez mon bonheur pour l'avenir.

LE CHŒUR. O navire phénicien, rapide navire de Sidon, qui fais retentir les vagues sous l'effort des rameurs, coryphée des dauphins dans leurs danses joyeuses, quand la mer n'est pas troublée par le souffle des vents, et que Galéné, fille de l'Océan, a dit aux nautoniers : « Déployez les voiles à la brise marine, saisissez vos rames de sapin, ô matelots, et conduisez Hélène aux rivages hospitaliers où s'élève la ville de Persée[1]. » Peut-être trouveras-tu[2] sur les bords du fleuve[3] les prêtresses, filles de Leucippe[4]; ou devant le temple de Pal-

1. Mycènes.
2. Le chœur s'adresse à Hélène.
3. L'Eurotas.
4. Phœbé et Ilaïre.

Digitized by Google

las, te mêleras-tu aux danses sacrées, auxquelles tu n'as point pris part depuis longtemps, pour célébrer la fête nocturne d'Hyacinthe... Hyacinthe qu'Apollon, en visant le but avec son disque, atteignit d'un coup mortel; et depuis le fils de Jupiter a voulu qu'un sacrifice solennel lui fût offert à pareil jour en Laconie. Quant à la fille[1], que tu as laissée dans ta demeure[2]..., pour qui les flambeaux de l'hymen n'ont pas encore été allumés. Plût au ciel que nous pussions nous élever dans les airs, comme on voit les oiseaux de Libye fuir, en troupe serrée, la saison des frimas, et obéir au signal de leur chef qui prend son vol, en criant, vers les lieux secs et les terrains fertiles. Oiseaux au long cou, aussi rapides que les nuages, volez vers le milieu des Pléïades et le nocturne Orion; arrêtez-vous sur les bords de l'Eurotas, et annoncez que Ménélas, après avoir pris la ville de Dardanus, va rentrer dans ses foyers. Venez enfin sur ce char qui vous transporte à travers les airs, glorieux fils de Tyndare, qui voyez les astres du ciel tourbillonner au-dessus de votre tête; soyez les sauveurs d'Hélène; faites souffler d'en haut à la surface azurée des mers, sur les flots blanchissants d'écume, un vent favorable aux matelots; lavez votre sœur du soupçon déshonorant d'un hymen barbare : soupçon né pour son malheur de la querelle de l'Ida, bien qu'elle n'ait jamais mis le pied dans ces remparts d'Ilion fondés par Phébus.

LE MESSAGER. Roi, c'est à propos que je te trouve au palais, car j'ai de nouveaux malheurs à t'annoncer.

THÉOCLYMÈNE. Qu'y a-t-il?

UN MESSAGER. Cherche une autre épouse. Hélène a fui hors de ce pays.

1. Hermione.
2. Ici, il y a une lacune dans le texte.

Digitized by Google

THÉOCLYMÈNE. Des ailes l'ont-elles emportée dans les airs, ou son pied a-t-il foulé le sol?

LE MESSAGER. Ménélas, celui-là même qui t'avait annoncé la mort de Ménélas, l'a emmenée à travers les ondes.

THÉOCLYMÈNE. Étrange nouvelle! Et quel vaisseau a-t-il frété pour fuir de cette terre? car ce que tu dis est incroyable.

LE MESSAGER. C'est sur le navire même que tu lui as donné et avec tes matelots qu'il est parti, pour tout dire en peu de mots.

THÉOCLYMÈNE. Comment? Je brûle de l'apprendre: car j'ai peine à croire qu'un seul homme ait pu triompher d'un si nombreux équipage dont tu faisais partie.

LE MESSAGER. Lorsqu'au sortir du palais la fille de Jupiter s'est dirigée vers la mer, elle affectait une démarche lente, et pleurait cet époux qui vivait et se tenait à ses côtés. Arrivés dans le port, nous mîmes à flot un excellent vaisseau sidonien, pourvu de bancs pour cinquante rameurs, et nous travaillâmes sans relâche: l'un dressait le mât, l'autre adaptait et essayait les rames; les voiles blanches étaient mises en place, et le gouvernail assujetti avec des courroies. Tandis que nous étions occupés de ces soins, les Grecs, compagnons de Ménélas, qui épiaient le moment favorable, s'approchèrent du rivage; ils portaient les vêtements qu'ils avaient sauvés du naufrage et leur bonne mine contrastait avec leur extérieur misérable. Le fils d'Atrée ne les eut pas plus tôt vus qu'il leur dit, en affichant une douleur hypocrite : « Infortunés ! comment et sur quel vaisseau avez-vous fait naufrage? Ne voulez-vous pas faire avec nous les funérailles du fils d'Atrée, à l'ombre duquel la fille de Tyndare veut rendre les derniers devoirs? »

Digitized by Google

Alors les Grecs, versant des larmes feintes, entrèrent dans le vaisseau et portèrent à Ménélas les offrandes destinées à être jetées dans la mer. Nous avions bien quelques soupçons, et nous nous étonnions entre nous du grand nombre de ces passagers; cependant nous nous taisions pour obéir à tes ordres : car, en voulant que l'étranger eût le commandement du vaisseau, tu as tout perdu. Tout avait été déjà transporté à bord, et sans peine; mais le taureau refusait de mettre le pied dans le navire; il mugissait, roulant des yeux hagards, courbant l'échine et regardant obliquement ses cornes, en sorte que personne n'osait l'approcher. Alors l'époux d'Hélène s'écria : «Compagnons, vous qui avez renversé la ville d'Ilion, que n'enlevez-vous ce taureau sur vos robustes épaules, à la manière des Grecs, pour le jeter à la proue, et frapper du glaive à loisir cette victime offerte aux mânes de Ménélas?» Eux, dociles à cet ordre, s'approchèrent du taureau, le saisirent et le portèrent jusqu'au tillac où ils le déposèrent. Et Ménélas, lui caressant le cou et le front, que serrait un seul bandeau, se décida à entrer dans le navire. Enfin, quand tout eut été transporté à bord, Hélène, posant son pied charmant sur les échelons, vint s'asseoir au milieu des bancs; et Ménélas, qu'on disait mort, prit place à ses côtés; les autres Grecs se rangèrent à droite et à gauche, en nombre égal, tenant des glaives cachés sous leurs vêtements; et, au signal donné par le chef des rameurs, nous remplîmes de nos cris l'étendue des flots. Nous n'étions pas fort éloignés de la côte, lorsque le pilote interrogea Ménélas en ces termes : « Étranger, devons-nous aller plus loin, ou faut-il s'arrêter ici? car c'est toi qui commandes sur ce vaisseau.» — « C'est assez », répondit le Grec, et, l'épée à la main, il s'avança vers la proue, vint se placer près de la gorge du taureau, et, sans faire aucune men-

Digitized by Google

tion du mort, il lui coupa le cou en adressant aux dieux cette prière : « O toi qui habites au sein des mers, Neptune, et vous, chastes filles de Nérée, veillez sur notre départ, et conduisez-nous sains et saufs, mon épouse et moi, dans le port de Nauplie. » Des flots de sang rougirent les ondes, heureux présage pour l'étranger. Un de nous dit alors : « Cette navigation n'est qu'un piége : virons de bord, matelots; toi, commande la manœuvre, et toi, tourne le gouvernail. » Mais le fils d'Atrée, aussitôt qu'il eut immolé le taureau, cria à ses compagnons : « Que tardez-vous, guerriers, élite des héros grecs, à égorger, à massacrer ces Barbares et à les précipiter dans les flots. » Notre chef crie de son côté à tes matelots : « Allons! que le bois du navire, en cette extrémité, nous fournisse des armes : que l'un brise les bancs, que l'autre détache les rames des chevilles : brisons la tête à ces perfides étrangers. » Et des deux côtés tous se levèrent et s'élancèrent en avant, les uns tenant des rames dans leurs mains, les autres des épées. Le navire était inondé de sang. Hélène, de la poupe, encourageait les siens : « Souvenez-vous de la gloire conquise à Troie; montrez qui vous êtes à ces Barbares. » On voyait les uns entraînés par leur ardeur tomber, les autres demeurer fermes et droits, d'autres étendus morts. Ménélas, revêtu de ses armes, voyait-il sur un point ses alliés faiblir, il y courait le glaive en main, et précipitait les nôtres dans les flots; en sorte que les bancs furent dégarnis de rameurs. Alors le roi marcha au gouvernail et ordonna de diriger le navire vers la Grèce. Ses compagnons dressèrent le mât, un vent favorable enfla les voiles, et le vaisseau s'éloigna du rivage. Pour moi, échappé au carnage, je me jetai dans la mer du côté de l'ancre; je me sentais faiblir, lorsqu'on me tendit un câble qui me ramena

Digitized by Google

à la surface et m'aida à gagner le rivage pour t'apporter cette nouvelle. Rien n'est plus utile aux mortels qu'une sage défiance.

LE CHŒUR. Je n'aurais jamais pensé que Ménélas tromperait tes yeux et les nôtres comme il les a trompés.

THÉOCLYMÈNE. Malheureux! je me suis laissé prendre aux artifices d'une femme. C'en est fait de l'hymen où j'aspirais! S'il était possible de poursuivre et de prendre ce navire, ces perfides étrangers seraient bientôt en mon pouvoir. Mais je me vengerai aujourd'hui sur une sœur qui m'a trahi : elle avait vu Ménélas dans ce palais, et elle ne m'en a rien dit. Elle ne trompera désormais personne par ses oracles.

LE CHŒUR. Holà! où portes-tu tes pas, maître, et quel meurtre veux-tu commettre?

THÉOCLYMÈNE. Je vais où la justice m'appelle : retire-toi de devant moi.

LE CHŒUR. Non, je ne lâcherai pas tes vêtements : car c'est à un crime affreux que tu cours.

THÉOCLYMÈNE. Esclave, prétends-tu commander à ton maître?

LE CHŒUR. J'ai la raison pour moi.

THÉOCLYMÈNE. Tel n'est pas mon sentiment, si tu ne me laisses...

LE CHŒUR. Je ne te laisserai pas.

THÉOCLYMÈNE. Tuer une sœur détestable...

LE CHŒUR. Dis plutôt très-pieuse.

THÉOCLYMÈNE. Qui m'a trahi...

LE CHŒUR. Noble trahison, qui te force à être juste!

THÉOCLYMÈNE. En livrant mon épouse à un autre?

LE CHŒUR. Qui avait certes plus de droits sur elle.

THÉOCLYMÈNE. Qui donc a des droits sur ce qui m'appartient?

LE CHŒUR. Celui qui l'a reçue des mains de son père.

Digitized by Google

THÉOCLYMÈNE. Mais la fortune me l'avait donnée.

LE CHŒUR. Et le destin te l'a enlevée.

THÉOCLYMÈNE. Il ne t'appartient pas de juger ma conduite.

LE CHŒUR. Je le puis, si la raison parle par ma bouche.

THÉOCLYMÈNE. Suis-je donc esclave au lieu de commander?

LE CHŒUR. Tu commandes pour faire le bien, et non pour être injuste.

THÉOCLYMÈNE. Tu as l'air de souhaiter la mort.

LE CHŒUR. La mort? je ne consentirai jamais que tu la donnes à ta sœur; moi, je l'accepte : des esclaves généreux se couvrent de gloire à mourir pour leurs maîtres.

LES DIOSCURES. Théoclymène, roi de ce pays, calme ton injuste colère : écoute la voix des Dioscures, fils de Léda et frères de cette Hélène qui a fui de ton palais. Le destin ne t'avait pas réservé l'hymen qui cause ton courroux, et la vierge, fille d'une Néréide, ta sœur Théonoé, ne t'a point fait injure en honorant les dieux et en respectant les justes recommandations de ton père. Il fallait qu'Hélène demeurât dans ton palais jusqu'à ce jour : elle ne devait plus y rester du moment que Troie est renversée et que le nom d'Hélène a servi la colère des dieux. Liée, comme auparavant, par l'hymen à Ménélas, il est temps qu'elle rentre dans sa patrie et habite avec son époux. Garde-toi de tirer l'épée contre ta sœur, et sache que sa conduite a été dictée par la sagesse. Bien des fois déjà nous avons protégé notre sœur, depuis que Jupiter nous a mis au rang des Immortels; mais nous avons dû céder au destin et aux dieux qui ont réglé le cours de ces événements. Voilà ce que j'avais à te dire. Et toi, ma sœur, navigue avec

Digitized by Google

ton époux; le vent vous sera favorable, et nous, tes frères jumeaux, nous t'accompagnerons sur nos coursiers à travers les flots jusqu'aux rivages de ta patrie. Lorsque tu seras arrivée au terme de la vie, tu seras mise au nombre des divinités; on t'offrira des sacrifices en même temps qu'aux Dioscures; et, comme nous, tu recevras les présents des mortels : telle est la volonté de Jupiter. Le lieu où le fils de Maïa te déposa en t'enlevant de Sparte, lorsqu'il descendit des demeures célestes pour soustraire ton corps à l'amour de Pâris, cette île qui sert de rempart à l'Attique, portera désormais le nom d'Hélène, parce qu'elle te servit de retraite au sortir du palais paternel. Après tant de courses errantes, Ménélas habitera, par l'ordre du Destin, l'île des Bienheureux. Car les dieux sont loin de haïr les cœurs généreux; les peines sont réservées à la vile multitude.

THÉOCLYMÈNE. O fils de Jupiter et de Léda, j'oublierai la querelle que votre sœur avait fait naître, et je ne donnerai pas la mort à Théonoé. Qu'Hélène retourne dans sa patrie, s'il plaît aux dieux. Sachez que cette sœur, issue du même sang que vous, est un modèle de vertu et de sagesse. Adieu, soyez fiers des nobles sentiments d'Hélène : bien des femmes ne méritent pas cet éloge.

LE CHŒUR. La volonté du ciel se manifeste sous des formes diverses; souvent les dieux trompent notre attente dans l'accomplissement de leurs desseins; ce qui semblait devoir arriver n'a pas lieu, et un dieu fraye la voie aux événements imprévus : telle a été l'issue du drame auquel nous avons assisté.

Digitized by Google

LES HÉRACLIDES

Digitized by Google

PERSONNAGES :

IOLAS.

COPRÉE.

LE CHŒUR, composé de vieillards athéniens.

DÉMOPHON.

ACAMAS.

MACARIE, fille d'Hercule.

UN SERVITEUR.

ALCMÈNE.

UN MESSAGER.

EURYSTHÉE.

La scène est à Marathon, à l'entrée d'un temple de Jupiter ou de la Pitié.

Digitized by Google

LES HÉRACLIDES

IOLAS. Je suis convaincu depuis longtemps de cette vérité, que l'homme juste est dévoué à ses semblables, tandis que celui dont le cœur est possédé de l'amour du gain, inutile à l'État et d'un commerce désagréable, n'est bon que pour lui seul. Or, ce n'est pas pour l'avoir entendu dire que je le sais. Quand je pouvais vivre tranquille à Argos, fidèle à l'honneur et aux liens de la parenté, je me suis associé, seul, aux nombreux travaux d'Hercule, alors qu'il était au milieu de nous; maintenant qu'il habite au ciel, j'abrite ses enfants sous mon aile et je veille à leur salut, quoique j'aie besoin moi-même de protection. Lorsque leur père eût quitté la terre, Eurysthée commença par vouloir nous tuer; mais nous échappâmes à ses coups; et, si notre patrie disparut, notre vie fut sauve. Nous promenons en tous lieux notre exil et passons d'une contrée dans une autre. Car à tous les maux qui nous accablent, Eurysthée a jugé bon d'ajouter un nouvel outrage : en quelque lieu de la Grèce qu'il nous sache arrêtés, il envoie des hérauts qui nous réclament, et il nous chasse du pays, mettant en avant la ville d'Argos, puissante par son amitié comme par sa haine, et l'éclat de sa propre fortune. Quand on voit ma faiblesse et l'âge tendre de ces orphelins, on s'incline devant le plus fort, et l'on nous chasse du pays. Pour moi, j'accompagne ces enfants dans leur fuite, et je par-

Digitized by Google

tage leur infortune; je rougirais de les abandonner et que l'on pût dire : « Voyez, depuis que ces enfants n'ont plus leur père, Iolas a cessé de les défendre, quoiqu'il soit leur parent. » Repoussés de toute la Grèce, nous sommes venus à Marathon et dans le pays qui en dépend nous asseoir en suppliants devant les autels des dieux pour implorer leur appui. Car on dit que les fils de Thésée, issus de Pandion, habitent cette contrée qui leur est échue par le sort; ce sont les proches des enfants d'Hercule : voilà pourquoi nous avons dirigé nos pas vers le territoire de l'illustre Athènes. Deux vieillards guident cette troupe d'exilés : moi, je m'occupe de ces pauvres enfants; Alcmène est dans l'intérieur de ce temple avec les filles qu'abrite sa tendresse : car il nous semble malséant que de jeunes vierges assiégent les autels, mêlées à la foule. Hyllus et ses frères plus avancés en âge cherchent en quel lieu nous trouverons un refuge, si nous sommes chassés de ce pays par la force. O mes enfants, mes enfants! venez près de moi et attachez-vous à mes vêtements. Je vois s'avancer vers nous le héraut d'Eurysthée, celui qui nous poursuit et nous chasse, pauvres vagabonds, de tout pays. Homme odieux, puisses-tu périr et celui qui t'envoie! C'est toi qui, de cette même bouche, as dénoncé tant d'ordres cruels à leur généreux père.

COPRÉE. Tu te crois sans doute assis en sûreté dans ce lieu, et tu comptes sur l'assistance de cette ville : erreur! car il n'est personne capable de préférer ton débile appui à la puissance d'Eurysthée. Va-t'en : pourquoi te donner une peine inutile? Il faut te lever et prendre le chemin d'Argos; où l'on t'attend pour te lapider.

IOLAS. Non pas; l'autel du dieu et cette terre libre où nous avons mis le pied sauront nous protéger.

Digitized by Google

COPRÉE. Veux-tu donc donner à ce bras de la besogne?

IOLAS. Non, tu n'entraîneras ni moi ni ces enfants par la force.

COPRÉE. C'est ce que tu verras; tu n'es pas bon prophète en ce point.

IOLAS. Cela ne sera pas, moi vivant.

COPRÉE. Arrière! je les emmènerai, malgré toi, pour les rendre à Eurysthée auquel ils appartiennent.

IOLAS. Antiques habitants d'Athènes, à l'aide! Nous sommes les suppliants de Jupiter Agoréen[1], et l'on nous fait violence, et l'on souille nos bandelettes; c'est une insulte pour la ville, un outrage pour les dieux.

LE CHŒUR. Hé! hé! quel cri a retenti près de l'autel? quel malheur va-t-il nous révéler?

IOLAS. Voyez un faible vieillard renversé sur le sol! Ah! malheureux que je suis!

LE CHŒUR. Qui donc t'a fait faire cette déplorable chute?

IOLAS. C'est lui, étrangers, qui, au mépris de vos dieux, m'arrache violemment de l'autel de Jupiter.

LE CHŒUR. Et toi, vieillard, de quelle contrée es-tu venu chez le peuple qui compose la Tétrapole[2]? Est-ce en vous aidant de la rame que vous avez abordé ici, après avoir quitté le rivage de l'Eubée?

IOLAS. Non, étrangers, je ne suis pas un insulaire; c'est de Mycènes que nous sommes arrivés dans ton pays.

LE CHŒUR. De quel nom, vieillard, t'appelait le peuple de Mycènes?

IOLAS. Peut-être connaissez-vous Iolas, le compagnon d'Hercule : car ma personne est assez célèbre.

1. Jupiter avait un autel sur l'Agora ou place publique.
2. La Tétrapole formait un État composé des villes d'Œnoé, Marathon, Probalinthe et Tricorythe.

Digitized by Google

LE CHŒUR. Dès longtemps j'ai entendu prononcer ton nom; mais dis-moi qui sont ces jeunes enfants que tu tiens dans tes bras.

IOLAS. Ce sont les fils d'Hercule, ô étrangers! tes suppliants et ceux de ta patrie.

LE CHŒUR. Que leur faut-il? veulent-ils, dis-moi, qu'on les abouche avec les chefs de la cité?

IOLAS. Ils demandent à ne pas être livrés, à ne pas être arrachés par la force des autels de vos dieux et conduits à Argos.

COPRÉE. Mais cela ne fera pas le compte de tes maîtres, qui ont pouvoir sur toi et te retrouvent ici.

LE CHŒUR. Il convient de respecter les suppliants des dieux, étranger; et ce n'est point par la violence qu'ils doivent sortir des temples sacrés : l'auguste Justice ne le souffrira pas.

COPRÉE. Chasse donc du pays ces sujets d'Eurysthée, et je n'aurai pas recours à la violence.

LE CHŒUR. Une ville offense les dieux en rejetant les supplications des étrangers.

COPRÉE. Il est sage de s'épargner des embarras en s'inspirant de meilleurs avis.

LE CHŒUR. Eh bien, tu devais t'adresser au roi de ce pays avant de montrer cette audace, et respecter une ville libre, au lieu d'arracher ces étrangers des autels.

COPRÉE. Quel est le roi de ce pays et de cette cité?

LE CHŒUR. Démophon, fils du vaillant Thésée.

COPRÉE. Eh bien, c'est avec lui que je discuterai cette question : tout ce que j'ai dit est non avenu.

LE CHŒUR. Le voici précisément qui vient en toute hâte avec son frère Acamas; ils entendront tes raisons.

DÉMOPHON. Puisque, tout vieux que tu es, tu nous as devancés à la course, nous autres jeunes gens, jusqu'à

Digitized by Google

et autel de Jupiter, dis-nous quel événement rassemble ette foule.

LE CHŒUR. Tu vois, prince, les fils d'Hercule assis evant cet autel qu'ils ont couronné de rameaux sup- liants : Iolas, le fidèle compagnon de leur père, est vec eux.

DÉMOPHON. Pourquoi donc ces cris plaintifs en pareille ccurrence?

LE CHŒUR. Cet homme, en cherchant à les arracher e l'autel, a provoqué leurs cris, et il a renversé le vieil- ird : j'en ai pleuré de pitié.

DÉMOPHON. S'il porte le costume et les vêtements d'un rec, ses actes sont ceux d'un Barbare. A toi mainte- ant de t'expliquer, et sans retard. Quel pays as-tu uitté pour venir en ces lieux?

COPRÉE. Je suis Argien, puisque tu désires le savoir; veux bien dire pour quelle raison je viens et de quelle art. Le roi de Mycènes, Eurysthée, m'envoie ici pour mmener ces enfants et ce vieillard; et je suis venu, tranger, ayant pour agir et parler ainsi plus d'un juste iotif. En effet, Argien moi-même, j'emmène des Argiens, es fugitifs qui ont déserté mon pays, quand nos lois s avaient condamnés à mort. Or, il est juste que, chefs 'État, ce soit nous qui fassions exécuter les jugements rononcés contre nos sujets. Ils se sont présentés aux oyers de bien d'autres peuples, et nous nous sommes te- us aux mêmes déclarations, sans que personne ait osé se ompromettre pour eux. S'ils sont venus ici, c'est qu'ils nt aperçu en toi quelque grain de folie, ou que, ré- uits au désespoir, ils veulent éprouver si tu feras ou on ce qu'ils souhaitent : car ils ne se flattent pas qu'é- nt dans ton bon sens tu puisses t'apitoyer sur leur ıcurable malheur, seul, parmi tant de villes grecques u'ils ont parcourues. Voyons, compare un peu ce que

Digitized by Google

tu gagneras à les accueillir dans tes États ou à nous les laisser emmener. Or, les avantages que nous pouvons te procurer, les voici : toutes les forces d'Argos, toute la puissance d'Eurysthée seront acquises à ta patrie. Mais si tu regardes à leurs raisons et à leurs plaintes et que tu te laisses attendrir, c'est le sort des armes qui tranchera le différend : car ne pense pas que nous renoncions à nos prétentions sans combat. Que diras-tu alors? Où sont les champs qu'on t'a enlevés pour que tu entres en guerre avec Tirynthe et Argos? Quels sont les alliés dont tu prends la défense, et à quel propos donneras-tu la sépulture aux morts couchés dans la poussière? Assurément, tu acquerras un mauvais renom auprès des citoyens, si, pour un vieillard qui n'est plus qu'une ombre, et pour ces enfants, tu t'enfonces dans un bourbier. Tu diras, c'est ce qu'il y a de mieux à dire, que tu mets ton espoir dans l'avenir; mais cet avenir est loin de valoir le présent : car ces enfants, parvenus à l'âge d'homme, si c'est là ce qui t'enfle le cœur, te seconderaient mal dans une lutte contre les Argiens, et jusque-là s'écoulera un long temps pendant lequel vous pourriez bien être écrasés. Crois-moi, sans faire aucun sacrifice, en me laissant prendre ce qui m'appartient, gagne l'alliance de Mycènes; garde-toi de suivre les errements de ton pays et de préférer des amis faibles, quand tu pourrais en choisir de puissants.

LE CHŒUR. Qui pourrait juger un procès ou connaître une cause avant d'avoir entendu nettement les deux parties s'expliquer?

IOLAS. Prince, je jouis dans tes États de cet avantage qu'il m'est permis d'entendre et de parler à mon tour, et que personne ne me chassera d'abord, comme on a fait ailleurs. Rien de commun entre cet homme et nous; car, puisque nous n'avons plus de rapport avec Argos en

Digitized by Google

vertu du décret rendu, et que nous sommes exilés de notre patrie, à quel titre cet homme pourrait-il nous réclamer comme Argiens, nous qui avons été expulsés du pays? Nous sommes dès lors étrangers. Trouvez-vous juste qu'on jette hors des frontières de la Grèce quiconque a été banni d'Argos? Ce ne sera pas du moins hors d'Athènes; jamais par crainte des Argiens elle ne proscrira les enfants d'Hercule. Nous ne sommes pas ici à Trachine ou dans une petite ville d'Achaïe, d'où tu as chassé ces malheureux, assis en suppliants aux pieds des autels, contrairement à toute justice et en exaltant Argos, comme tu le fais maintenant. Si cela arrivait, et que les Athéniens approuvassent ton langage, je ne croirais plus à l'indépendance d'Athènes. Mais je connais les sentiments et le caractère des Athéniens : ils aimeront mieux mourir; car pour les cœurs généreux l'honneur a plus de prix que la vie. Mais c'est assez parler d'Athènes : car à louer trop on se rend importun, et je sais que des louanges outrées m'ont mécontenté moi-même plus d'une fois. Mais puisque tu gouvernes ce pays, je te dirai comment tu es obligé de sauver ces infortunés. Pitthée est fils de Pélops; or Pitthée est père d'Æthra, et c'est à elle que Thésée, ton père, doit la naissance. D'autre part, écoute la généalogie de ces enfants : Hercule était fils de Jupiter et d'Alcmène, et celle-ci est la petite-fille de Pélops : ton père et celui de ces enfants étaient donc cousins. Ainsi les liens du sang t'unissent à eux, Démophon. Il y a de plus, sans parler de la parenté, une dette de reconnaissance que tu dois acquitter envers ces enfants. J'accompagnai jadis leur père, dont je portais le bouclier, dans la navigation entreprise pour la conquête de ce baudrier[1] qui fit couler tant de sang, et ce fut lui qui ra-

1. Le baudrier de la reine des Amazones.

Digitized by Google

mena ton père du fond ténébreux des enfers. La Grèce entière est là pour attester ce fait. Pour prix de ce bienfait, ces enfants te demandent de n'être pas livrés à leur ennemi, arrachés par la force des autels de tes dieux et chassés de ce pays. Ce serait une honte pour toi, sans compter que ta patrie en souffrirait, que des suppliants, des proscrits, des parents (hélas ! regarde, jette les yeux sur eux) fussent victimes d'une pareille violence. Eh bien, je t'en conjure par ces rameaux sacrés dont je te couronne, par ces mains, par ce menton que je touche, ne repousse pas les enfants d'Hercule, et reçois-les dans tes bras ; sois pour eux un parent, un ami, un père, un frère, un maître ; tout vaut mieux que de tomber au pouvoir des Argiens.

LE CHŒUR. Laisse-toi toucher, prince, au récit de leurs malheurs. Jamais je ne vis la fortune triompher plus cruellement de la noblesse : car, issus du plus illustre père, ils souffrent des maux imméritées.

DÉMOPHON. Trois motifs dans cette triste conjoncture me font une loi, Iolas, de ne pas repousser les hôtes que tu me présentes : j'obéis, avant tout, à Jupiter, à l'autel duquel tu es assis, entouré de ces jeunes enfants ; puis, les liens du sang et la reconnaissance me pressent de pourvoir à leur bonheur en mémoire du père ; enfin, je redoute la honte dont il faut surtout nous garder. Si je laisse un étranger dépouiller par la force cet autel, je paraîtrai non plus habiter un pays libre, mais céder à la crainte en livrant des suppliants aux Argiens : il vaudrait presque autant se pendre. Plût au ciel que tu fusses venu sous de plus heureux auspices ! Toutefois, ne crains pas qu'on t'arrache violemment de l'autel avec ces enfants. Toi, retourne à Argos, et reporte mes paroles à Eurysthée ; ajoute que, s'il a quelque grief contre ces

Digitized by Google

étrangers, il obtiendra justice : pour eux, tu ne les emmèneras jamais.

COPRÉE. Quoi ! si ma cause est juste, et que je te convainque par mes raisons ?

DÉMOPHON. Peut-il être juste d'emmener un suppliant de force ?

COPRÉE. La honte, après tout, sera pour moi, et tu ne souffriras aucun dommage.

DÉMOPHON. Il y aura, certes, dommage pour moi, si je permets que tu les entraînes de force.

COPRÉE. Jette-les hors de ce territoire, après quoi nous les emmènerons.

DÉMOPHON. Voyez le sot, qui se croit plus sage qu'un dieu.

COPRÉE. C'est ici, paraît-il, que les méchants doivent se réfugier.

DÉMOPHON. L'autel des dieux est un refuge ouvert à tous.

COPRÉE. A Mycènes, on ne sera pas de cet avis.

DÉMOPHON. Ne suis-je donc pas le maître à Marathon ?

COPRÉE. A condition que tu aies la sagesse de ne point faire tort à Mycènes.

DÉMOPHON. Qu'il lui soit fait tort, pourvu que je n'outrage pas les dieux.

COPRÉE. Je ne désire pas que tu sois en guerre avec les Argiens.

DÉMOPHON. Ni moi non plus ; mais je ne renverrai pas ces suppliants.

COPRÉE. Et moi je mettrai la main sur eux, parce qu'ils m'appartiennent.

DÉMOPHON. Alors tu auras de la peine à revenir à Argos.

COPRÉE. Je le saurai bientôt pour en avoir fait l'expérience.

Digitized by Google

DÉMOPHON. Si tu les touches, tu t'en repentiras, et ce ne sera pas long.

LE CHŒUR. Au nom des dieux, garde-toi de frapper un héraut.

DÉMOPHON. Oui, s'il apprend à se montrer raisonnable.

LE CHŒUR (au héraut). Va-t'en; et toi, prince, ne le touche pas.

COPRÉE. Je pars; car, à combattre seul, on est sans force. Mais je reviendrai ici, amenant avec moi une armée nombreuse d'Argiens tout couverts d'airain : dix mille guerriers m'attendent, commandés par le roi Eurysthée en personne; il reste sur l'extrême frontière d'Alcathos[1], attendant l'issue de ma démarche. Quand il apprendra ton insolence, il apparaîtra terrible à toi-même, à tes citoyens, à cette terre et à ses productions. C'est en vain que nous posséderions à Argos une jeunesse aussi nombreuse, si nous te laissions impuni.

DÉMOPHON. Va-t'en à la malheure ! Je ne crains pas ton Argos. Aussi bien ne devais-tu pas, en me déshonorant, emmener d'ici ces malheureux par la force : car je suis roi d'une ville libre et non sujette d'Argos.

LE CHŒUR. Le moment est venu d'aviser, avant que l'armée d'Argos s'approche de nos frontières : ses guerriers sont vifs et ardents, et, après ce qui s'est passé, ils le seront plus encore; car les hérauts ont tous l'habitude de grossir et d'exagérer les faits. Je te laisse à penser tout ce qu'il va dire au roi, qu'il a subi d'indignes traitements et qu'il a été en danger, ou peu s'en faut, de perdre la vie.

IOLAS. Il n'est pas de plus précieux avantage pour les

1. Ce nom désigne la ville de Mégare elle-même, fondée par Alcathus, fils de Pélops.

Digitized by Google

enfants que d'être nés d'un père honnête et vertueux, et de s'allier à d'honnêtes familles; celui qui, vaincu par l'amour, s'est uni à des méchants, je ne l'approuverai pas de laisser l'opprobre à ses enfants en cédant à l'attrait de la volupté. Une noble origine nous protége mieux contre l'infortune qu'une basse naissance. C'est ainsi que, tombés au dernier degré du malheur, nous avons rencontré ces amis et ces parents, qui, seuls parmi tant de peuples grecs, nous ont prêté leur appui. Donnez, ah! donnez-leur la main, mes enfants; et vous, donnez-la à ces enfants; approchez-vous les uns des autres. O mes enfants, vous venez de mettre leur amitié à l'épreuve. Que si vous revoyez jamais votre patrie, si vous rentrez en possession des demeures et des honneurs paternels, regardez-les toujours comme des sauveurs et des amis; ne tournez jamais une lance hostile contre ce pays; mais que cette ville, en souvenir de ce bienfait, soit pour vous la plus chère de toutes. Ils méritent que vous les honoriez, eux qui, vous voyant proscrits et errants, ne vous ont point livrés ni rejetés de leur sein, mais se sont attiré pour vous défendre l'inimitié d'un pays si puissant et du peuple pélasgique. Pour moi, vivant et mort, je te comblerai de mes louanges; après mon trépas, j'irai trouver Thésée, et je réjouirai son cœur en lui disant que tu nous as bien accueillis, que tu as défendu la postérité d'Hercule, que, fils bien né, tu soutiens en Grèce la gloire paternelle, et que, sorti de nobles parents, tu ne te montres point, comme tant d'autres, inférieur à ton père. Car à peine trouverait-on un homme sur mille qui n'ait point dégénéré de son père.

LE CHŒUR. Notre patrie est toujours prête à secourir les malheureux, quand leur cause est juste. Aussi avons-nous déjà soutenu pour nos amis des travaux sans

Digitized by Google

nombre, et maintenant voici un nouvel assaut à livrer.

DÉMOPHON. Tu as bien parlé, vieillard, et je prétends que tels seront les devoirs de ces enfants : ils garderont le souvenir de ce bienfait. — Je vais convoquer l'assemblée des citoyens, et prendre des mesures pour recevoir avec des forces considérables l'armée des Argiens. Je commencerai par envoyer des éclaireurs pour qu'elle ne tombe pas sur nous à l'improviste : car tout guerrier d'Argos est rapide à la course; puis, je réunirai les devins et sacrifierai. Toi, quitte l'autel de Jupiter et entre avec ces enfants dans le palais; tu y trouveras, en mon absence, des gens pour veiller sur toi. Allons, entre dans le palais, vieillard.

IOLAS. Je ne quitterai pas cet autel; nous demeurons en suppliants sur ces degrés, attendant ici l'heureux succès de tes armes; quand tu seras sorti vainqueur de cette lutte, nous entrerons dans le palais. Les dieux qui combattent pour nous, prince, ne sont point inférieurs à ceux des Argiens : Junon, l'épouse de Jupiter, tient pour eux, et Minerve pour nous. Or, je prétends que c'est aussi un élément de succès que d'avoir pour soi des divinités plus puissantes : car Minerve ne se laissera point dérober la victoire.

LE CHŒUR. Tu as beau te vanter, étranger venu d'Argos, on ne s'inquiète pas plus de toi pour cela; et, malgré ta jactance, tu n'effraieras point mon cœur; tu ne saurais émouvoir Athènes, la grande cité aux beaux chœurs de danses. Vous êtes insensés, toi et le tyran d'Argos, fils de Sthénélus. Entré dans une ville étrangère, qui ne le cède point à Argos, tu veux emmener par la force des suppliants, des proscrits! et cela, en dépit de nos rois, sans rien dire qui justifie cette violence! Où trouver un homme sensé pour approuver cette conduite? Certes, j'aime la paix; mais, si tu marches contre notre

Digitized by Google

ville, ô monarque insensé, tu n'atteindras pas le but que tu poursuis : la lance et le bouclier d'airain ne sont pas à toi seul; cependant je n'ai pas de goût pour la guerre. Ne viens pas, le fer en main, porter le trouble dans une cité où règnent les Grâces; modère-toi plutôt.

IOLAS. O mon fils, pourquoi vois-je la tristesse empreinte sur ton visage? As-tu du nouveau à nous apprendre sur le compte des ennemis ? Se préparent-ils ou sont-ils déjà sous nos murs? Qu'as-tu appris ? Sans doute, le langage du héraut n'est pas trompeur. Leur chef, que la fortune a favorisé jusqu'à ce jour, marchera, je le sais bien, contre Athènes, rempli d'orgueilleuses pensées. Mais Jupiter châtie l'insolente fierté des mortels.

DÉMOPHON. L'armée argienne s'avance avec son roi Eurysthée : c'est moi-même qui l'ai vue; quiconque, en effet, prétend savoir l'art de commander, ne doit pas emprunter les yeux d'autrui pour observer l'ennemi. Il n'a pas encore lancé ses troupes sur nos plaines; mais il a pris position sur une colline escarpée, d'où il examine dans quel ordre de bataille il fera avancer son armée, et sur quel point de ce territoire il campera le plus sûrement. De mon côté, j'ai pris toutes les dispositions convenables : la ville est en armes; les victimes qu'on doit immoler aux dieux sont prêtes, et les devins font les sacrifices propres à repousser l'ennemi et à sauver notre cité. De plus, j'ai réuni tous les interprètes d'oracles, et j'ai examiné les anciennes prédictions, publiques ou secrètes, qui intéressent le salut de ce pays. Grande est la diversité de ces oracles sous d'autres rapports; mais tous s'accordent clairement en un point : ils m'ordonnent d'immoler à la fille de Cérès une vierge née d'un père illustre. Tu vois combien est grand le zèle que je montre pour vous servir; mais je ne tuerai pas

Digitized by Google

mon enfant, et je ne forcerai personne de mes sujets à sacrifier la sienne malgré lui: quel homme a perdu le sens, au point de livrer volontairement à la mort ce qu'il a de plus cher? Maintenant des groupes animés se forment dans la ville : les uns disent qu'il est juste de secourir des hôtes suppliants, les autres m'accusent de folie. Si je poursuis mon dessein, c'est la guerre civile que j'allume parmi nous. Vois donc, et avise avec moi aux moyens d'assurer votre salut et celui de ce pays, sans m'exposer au blâme de mes concitoyens. Car je n'exerce pas ici le pouvoir que les rois ont sur les Barbares, et c'est à la condition d'être juste que je serai traité avec justice.

LE CHŒUR. Ainsi le ciel s'oppose à ce que notre cité, quelque désir qu'elle en ait, prête à ces étrangers l'assistance qu'ils réclament!

IOLAS. O mes enfants! nous ressemblons à des navigateurs, qui, échappés à la fureur de la tempête et touchant presque déjà au port, se sont vus repoussés du rivage et relancés au large par les vents contraires. De même, nous sommes rejetés loin de cette terre, quand nous y avions déjà mis le pied et nous croyions sauvés. Hélas! pourquoi, cruelle espérance, as-tu charmé mon cœur, puisque tu ne devais pas tenir tes promesses? Néanmoins, il ne faut pas en vouloir à ce prince, s'il refuse d'immoler les enfants de ses sujets; je loue également le zèle de cette cité; et, si les dieux ont décidé que tel fût mon sort, ma reconnaissance ne t'est pas moins acquise pour cela. Chers enfants! je ne sais comment pourvoir à votre salut? De quel côté nous tourner? Car est-il un dieu que nous n'ayons pas couronné de nos rameaux suppliants? une terre, où nous ne soyons pas venus chercher un refuge? Nous périrons, mes enfants; nous tomberons assurément aux mains de notre ennemi. Pour

Digitized by Google

moi, s'il faut mourir, je ne le regrette qu'à cause du plaisir que ma mort causera à nos ennemis. Mais vous, enfants, je pleure sur vous, et je plains la vieille Alcmène, la mère de votre père. Malheureuse femme, d'avoir tant vécu ! Malheureux que je suis moi-même, d'avoir pris tant de peine en vain ! Fallait-il donc que, tombés aux mains d'un implacable ennemi, nous subissions un trépas honteux et cruel ! Mais tu peux faire encore quelque chose pour moi, et je n'ai point perdu toute espérance de sauver ces enfants. Livre-moi aux Argiens à leur place; assure par là et ton repos et le salut de ces malheureux; je n'ai pas lieu de tenir à la vie; j'en fais le sacrifice. C'est de moi surtout qu'Eurysthée voudrait s'emparer pour humilier le compagnon d'Hercule : car cet homme a perdu l'esprit. Le sage doit souhaiter de rencontrer dans son ennemi la sagesse, et non un sot orgueil; alors, s'il est malheureux, il sera traité avec de grands égards.

LE CHŒUR. O vieillard, n'accuse pas maintenant notre ville : s'il y a profit pour nous, la honte est grande néanmoins à trahir des hôtes suppliants.

DÉMOPHON. Ce que tu dis part d'un noble cœur, mais est impossible. Ce n'est pas parce que tu lui fais faute qu'Eurysthée conduit son armée contre nous : quel avantage reviendrait à ce prince de ta mort ? C'est la postérité d'Hercule qu'il veut anéantir; un ennemi ne voit pas sans terreur grandir des fils généreux, pleins du souvenir des injures faites à leur père : voilà à quoi Eurysthée doit pourvoir. Si tu connais une autre voie de salut plus praticable, mets-toi à l'œuvre : car je ne sais que faire, et les oracles que j'ai entendus m'ont rempli d'effroi.

MACARIE. Étrangers, si je suis sortie de ce temple, ne me reprochez pas ma hardiesse; c'est la première grâce

Digitized by Google

que je vous demanderai : le silence et la modestie sont les plus beaux ornements d'une femme, et son rôle est de se tenir tranquille dans l'intérieur de la maison. Mais j'ai entendu tes lamentations, Iolas, et je suis sortie, sans avoir reçu aucune mission de ma famille; toutefois, j'y suis autorisée par le tendre intérêt que je porte à mes frères; et, dans mon propre intérêt, je désire savoir si quelque infortune nouvelle est venue s'ajouter à nos anciens maux et déchirer ton cœur.

IOLAS. Ma fille, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai lieu de te louer entre tous les enfants d'Hercule. Nous croyions le salut de sa famille assuré, et la voilà retombée dans un inextricable péril. Ce prince, en effet, annonce que les oracles ordonnent d'immoler, non point un taureau ou une génisse, mais une vierge issue d'un noble sang, si nous voulons assurer et notre salut et celui de cet État. Juge de notre anxiété : car Démophon se refuse à immoler ses propres enfants ou ceux d'un de ses sujets. Et, s'il ne me dit clairement, il me fait entendre que, faute de trouver un expédient, nous devrons chercher ailleurs un asile, attendu qu'il veut sauver son pays.

MACARIE. C'est à cette condition que nous attachons notre salut?

IOLAS. A cette condition : du reste, tout va bien pour nous.

MACARIE. Ne crains plus désormais les lances d'Argos. De moi-même, ô vieillard, et avant d'y être contrainte, je suis prête à mourir et j'offre ma tête au fer. Pourrions-nous, en effet, quand cette ville brave volontairement pour nous les plus grands dangers, laisser la peine aux autres, et, pouvant assurer notre salut, nous soustraire à la mort? Non, certes; nous deviendrions justement la risée d'autrui, si, prosternés en suppliants au pied

Digitized by Google

des autels, nous nous montrions lâches, nous, la postérité d'un tel père. En quel lieu les honnêtes gens approuveraient-ils cette conduite? Peut-être ferais-je mieux d'attendre que, cette ville étant prise, ce qu'aux dieux ne plaise, je tombasse moi-même aux mains de l'ennemi, afin qu'ayant subi ses outrages, moi, la fille d'un héros, je n'en finisse pas moins par aller voir Pluton? Mais si, chassée de cette terre, je reprends ma vie errante, ne rougirai-je pas de honte, lorsque j'entendrai dire : « Que venez-vous chercher ici avec vos rameaux de suppliants, êtres pusillanimes? Sortez d'ici : ce n'est point à des lâches que nous accordons notre appui. Je n'ai pas même, s'ils périssent et que je me sauve seule, l'espoir d'un heureux avenir. Qui voudra prendre pour épouse une fille abandonnée, et la rendre mère? Mieux vaut donc mourir que d'être réduite à un sort indigne de moi et fait plutôt pour une autre femme de race moins illustre. Conduisez-moi où il faut que je meure; ceignez mon front de bandelettes et prenez les auspices, si telle est votre envie, et triomphez de vos ennemis. Je vous abandonne ma vie, volontairement et sans contrainte, et je me déclare prête à mourir pour mes frères et pour moi-même. L'existence a pour moi peu de prix, et j'ai trouvé la plus belle occasion d'en sortir avec gloire.

LE CHŒUR. Ciel! comment ne pas applaudir aux généreuses paroles de cette jeune vierge qui veut mourir pour ses frères? Quel homme pourrait tenir un plus noble langage ou se conduire plus noblement?

IOLAS. O mon enfant, tu ne démens pas ton origine; tu es bien la fille d'Hercule, une émanation de son essence divine; mais, si je ne désapprouve pas tes paroles, je déplore ta fortune. Ce que veut la justice, je vais te le dire : appelle ici toutes tes sœurs, et que celle-là meure

Digitized by Google

pour les siens, que le sort aura désignée; il n'est pas juste que tu meures sans l'avoir consulté.

MACARIE. Je ne veux point mourir, si le hasard en décide : car, alors, où est le mérite? N'en parle plus, vieillard. Mais si vous m'acceptez et que vous consentiez à mettre à profit mon dévoûment, je donne ma vie volontairement pour ces enfants; je ne veux pas être forcée de le faire.

IOLAS. Ah ! voilà des paroles plus nobles encore que les premières, bien qu'on ne pût mieux parler; tu te surpasses en courage et en générosité. Toutefois, je ne veux, ma fille, ni t'ordonner ni te défendre de mourir : en mourant tu seras utile à tes frères.

MACARIE. C'est sagement parler. Ne crains pas que mon sang retombe sur ta tête : c'est librement que je meurs. Suis-moi, vieillard : car je veux mourir dans tes bras : voilà pour cacher mon corps avec mes vêtements : car je vais me présenter au coup fatal, en digne fille du héros que je nomme mon père.

IOLAS. Je ne saurais être témoin de ton trépas.

MACARIE. Obtiens du moins de cet étranger que j'exhale ma vie loin du regard des hommes, entre les mains des femmes.

LE CHŒUR. Il sera fait ainsi, vierge infortunée : il serait honteux pour moi, et pour plusieurs raisons, de ne point te traiter avec honneur; ta grandeur d'âme et la justice m'en font surtout une loi : tu es la plus courageuse femme que j'aie vue. Mais, si tu veux parler à tes frères et à ce vieillard, le moment est venu de leur adresser tes derniers adieux.

MACARIE. Adieu, vieillard, adieu ! Chargé-toi d'élever ces enfants, de les rendre en tout sages comme toi-même, rien de plus; c'est assez pour eux. Tâche de les conserver, et pour cela ne te hâte point de mourir :

Digitized by Google

nous sommes tes enfants; c'est de tes mains que nous fûmes nourris. Moi-même, tu le vois, dans la saison de l'hymen, je leur donne ma vie, je meurs pour eux. Et vous, mes frères, qui vous pressez autour de moi, soyez heureux, et puissiez-vous jouir de tous les biens que mon trépas doit vous assurer par avance. Ce vieillard, cette femme chargée d'années, réfugiée dans ce temple, Alcmène, la mère de mon père, honorez-la; honorez ces étrangers. Quand vous serez, grâce aux dieux, sortis de vos épreuves et rentrés dans votre patrie, n'oubliez pas de donner à celle qui vous aura sauvés la sépulture, une sépulture magnifique : cela est juste, car je ne vous ai point failli, je meurs pour les miens. Ce tombeau me tiendra lieu d'enfants et d'hyménée, s'il reste sous la terre quelque sentiment. Ah! plutôt qu'il n'en reste aucun! car si les mortels, une fois morts, doivent encore souffrir là-bas, où chercher alors un refuge? La mort passe, en effet, pour être le souverain remède à tous les maux.

IOLAS. O toi, dont la grandeur d'âme jette le plus vif éclat, nous t'honorerons, sache-le, entre toutes les femmes, et pendant ta vie et après ta mort. Adieu! je crains de blesser par de mauvaises paroles la déesse, fille de Cérès, à qui ton corps est consacré. O mes enfants! je me meurs, mes membres sont brisés par la douleur; soutenez-moi et asseyez-moi sur ces degrés en m'enveloppant de ce vêtement. Le sacrifice qui s'apprête me désole, et pourtant nous n'aurions pu vivre sans l'accomplissement de l'oracle; si ce malheur est grand, un plus grand désastre nous menaçait.

LE CHŒUR. Nul mortel, sans la volonté des dieux, ne goûte le bonheur et ne connaît l'infortune; on ne voit point la même maison jouir d'une constante prospérité, et le sort change pour nous sans cesse. Tel est précipité

Digitized by Google

du faîte au plus bas degré; tel autre passe de l'obscurité à une fortune brillante. Impossible d'échapper aux décrets du destin; on ne peut s'y soustraire par la sagesse; l'essayer, c'est s'imposer toujours un vain travail. Pour toi, Iolas, au lieu de te prosterner, accepte les arrêts des dieux, et ne te désole pas outre mesure. C'est un trépas glorieux que celui de l'infortunée qui meurt pour ses frères et pour cette cité, et un brillant renom l'attend parmi les hommes. La vertu marche à travers les souffrances. Un pareil dévoûment est digne d'Hercule, digne d'un si noble sang. Si tu honores la mort des gens de bien, je me joins à toi.

UN SERVITEUR. Jeunes enfants, salut! Où trouverai-je le vieil Iolas et la mère de votre père, absents de ces lieux?

IOLAS. Me voici; autant du moins que ma présence est possible.

LE SERVITEUR. Pourquoi te vois-je gisant et l'air désespéré?

IOLAS. Il m'est survenu un chagrin domestique auquel je succombais.

LE SERVITEUR. Lève-toi donc et redresse la tête.

IOLAS. Je suis vieux et n'ai plus aucune vigueur.

LE SERVITEUR. Je t'apporte cependant un grand sujet de joie.

IOLAS. Qui es-tu? où t'ai-je rencontré? Je ne m'en souviens plus.

LE SERVITEUR. Je suis un serviteur d'Hyllus : se peut-il que tu n'aies pas reconnu mes traits?

IOLAS. O cher ami, viens-tu nous délivrer des maux qui nous accablent?

LE SERVITEUR. Oui; et j'ajoute que tout va bien pour toi en ce moment.

IOLAS. O mère d'un héros, Alcmène, sors et viens

Digitized by Google

entendre la plus heureuse nouvelle. Car, tourmentée depuis longtemps du sort de tes enfants, tu te désolais à la pensée qu'ils ne reviendraient pas.

ALCMÈNE. Pourquoi remplir tout ce temple de tes cris, Iolas? Est-il encore venu d'Argos un héraut qui te fait violence? Mes forces sont usées par l'âge; mais sache bien, étranger, que, moi vivante, tu n'emmèneras point ces enfants, ou je consens qu'on ne m'appelle plus la mère d'Hercule. Si tu les touches seulement de la main, il te faudra lutter, et la gloire sera mince, avec deux vieillards.

IOLAS. Rassure-toi, Alcmène; ne crains rien : il n'est venu d'Argos aucun héraut, porteur de paroles menaçantes.

ALCMÈNE. Alors, pourquoi as-tu poussé ces cris effrayants?

IOLAS. Pour que tu sortisses du temple et vinsses près de moi.

ALCMÈNE. J'ignorais qu'il en fût ainsi. Mais quel est cet homme?

IOLAS. Il annonce l'arrivée de ton petit-fils.

ALCMÈNE. Oh! merci pour cette bonne nouvelle! Mais pourquoi, s'il a mis le pied dans ce pays, ne le vois-je point en ce moment? Quel motif l'arrêtait et l'empêchait de réjouir mon cœur par sa présence?

LE SERVITEUR. Il est occupé à placer et à ranger l'armée qu'il amène.

ALCMÈNE. Il ne m'appartient pas de prolonger cet entretien.

IOLAS. Tu en as le droit; mais il m'importe, à moi, de te questionner.

LE SERVITEUR. Que veux-tu savoir de moi sur ce qui s'est fait?

IOLAS. Amène-t-il avec lui un grand nombre d'alliés?

Digitized by Google

LE SERVITEUR. Un grand nombre; du reste, je ne saurais en dire le chiffre.

IOLAS. Les généraux athéniens en sont instruits, je suppose.

LE SERVITEUR. Ils le savent; il a déjà pris place à l'aile gauche.

IOLAS. L'armée est-elle déjà disposée en ordre de bataille?

LE SERVITEUR. Les victimes sont même déjà emmenées hors des rangs.

IOLAS. A quelle distance se trouve l'armée des Argiens?

LE SERVITEUR. Assez près pour qu'on voie distinctement le général.

IOLAS. Que fait-il? est-il occupé à mettre ses soldats en ligne?

LE SERVITEUR. Je le suppose, sans l'avoir entendu. Mais je pars; je ne veux pas, pour ma part, que mes maîtres en viennent aux mains avec l'ennemi sans moi.

IOLAS. Je suivrai tes pas; nous sommes d'accord, à ce qu'il semble, pour assister nos amis par notre présence.

LE SERVITEUR. Tu as tort de tenir ce langage inconsidéré.

IOLAS. Et j'aurais tort de ne point partager avec mes amis les périls de la lutte.

LE SERVITEUR. On ne blesse point avec les yeux, quand le bras est impuissant.

IOLAS. Eh quoi! ne puis-je pas frapper, moi aussi, dans la mêlée?

LE SERVITEUR. Tu peux frapper, mais auparavant tu tomberas mort.

IOLAS. Nul parmi les ennemis ne soutiendra mon regard.

Digitized by Google

LE SERVITEUR. Tu n'as plus, mon cher, ta vigueur d'autrefois.

IOLAS. Mais, du moins, je combattrai contre des guerriers non moins nombreux.

LE SERVITEUR. Tu apportes un faible appoint à tes amis.

IOLAS. Ne m'arrête pas : je suis prêt à agir.

LE SERVITEUR. Tu es incapable d'agir, bien que tu le veuilles peut-être.

IOLAS. Tu peux dire tout ce que tu voudras, je ne resterai pas.

LE SERVITEUR. Et comment te présenteras-tu désarmé à des hommes en armes?

IOLAS. Le temple renferme des armes enlevées à l'ennemi; j'en ferai usage, et je les rendrai, si j'échappe à la mort; si je succombe, le dieu ne me les redemandera pas. Entre, détache et apporte-moi au plus vite une armure complète. Honte à qui garde la maison et se tient coi par lâcheté quand les autres combattent!

LE CHŒUR. Le temps n'a point encore abattu ton courage; il est dans toute sa force, mais ton corps est impuissant. Pourquoi prendre une peine inutile? Ton zèle te perdra et sera d'un faible secours à notre ville. Il faut faire l'aveu de ta faiblesse et ne pas tenter l'impossible. N'espère pas recouvrer ta jeunesse.

ALCMÈNE. Pourquoi, dans le transport qui t'égare, me laisser dans l'abandon avec mes enfants?

IOLAS. Le rôle des hommes est de combattre; le tien est de veiller sur ces orphelins.

ALCMÈNE. Et comment, si tu péris, serai-je sauvée?

IOLAS. Les enfants de ton fils qui survivront y pourvoiront.

ALCMÈNE. Mais si, ce qu'aux dieux ne plaise, il leur arrive malheur?

Digitized by Google

IOLAS. Ces étrangers ne t'abandonneront pas, ne crains rien.

ALCMÈNE. C'est là mon unique assurance, je n'en ai pas d'autre.

IOLAS. Jupiter aussi, je le sais, s'intéresse à tes infortunes.

ALCMÈNE. Ah! je ne médirai point de Jupiter; il sait bien lui-même s'il est juste à mon égard.

LE SERVITEUR. Tu vois cette armure complète : hâte-toi d'en revêtir ton corps. L'heure du combat approche, et Mars hait par-dessus tout les traînards. Si tu redoutes le poids de ces armes, mets-toi en marche maintenant sans les revêtir : tu t'armeras sur le champ de bataille; je les porterai jusque-là.

IOLAS. Tu as raison : prends ces armes et tiens-les à ma portée. Donne-moi la lance et soutiens mon bras gauche en guidant mes pas.

LE SERVITEUR. Faut-il donc conduire un guerrier comme un enfant?

IOLAS. Pour prévenir un sinistre présage il importe de marcher sans broncher.

LE SERVITEUR. Ah! pourquoi tes forces ne sont-elles pas égales à ton ardeur?

IOLAS. Hâte-toi : je suis perdu si j'arrive après le combat.

LE SERVITEUR. Ce n'est pas moi, c'est toi qui es lent quand tu crois avancer.

IOLAS. Ne vois-tu pas comme mes jambes font diligence?

LE SERVITEUR. Je vois que tu as l'air de courir plutôt que tu ne cours.

IOLAS. Tu parleras autrement, quand tu me verras là-bas.

LE SERVITEUR. Quoi faire? Je voudrais te voir faire des prouesses.

Digitized by Google

IOLAS. Tu me verras frapper l'ennemi dans la mêlée.

LE SERVITEUR. Oui, si nous arrivons jusque-là : je ne suis pas rassuré là-dessus.

IOLAS. Hélas! que ne peux-tu me seconder, ô mon bras, et déployer cette vigueur que tu possédais, je m'en souviens, lorsque tu dévastais Sparte avec Hercule! Tu mettrais en fuite Eurysthée : car il est trop lâche pour soutenir le choc des lances. On a le tort de mesurer la bravoure sur la puissance et de croire que l'homme heureux sait tout à fond.

LE CHŒUR. O terre! ô lune, astre des nuits! et toi, soleil, dont les rayons étincelants éclairent les mortels! répandez la nouvelle; que vos voix la portent au ciel jusqu'au trône du maître des dieux, dans le séjour de la glauque Minerve. Pour avoir accueilli des suppliants, je dois repousser avec le fer brillant, repousser le péril qui menace ma patrie et mes foyers. Il est dangereux qu'une cité florissante, comme Mycènes, et fameuse par la gloire des armes, nourrisse contre mon pays un ressentiment fatal; mais il eût été honteux, ô mes concitoyens, d'obéir aux ordres d'Argos et de livrer des hôtes suppliants. Jupiter combat pour nous, je n'ai rien à craindre; Jupiter me sait justement gré de ma conduite. Jamais je ne verrai les dieux vaincus par des mortels. Mais toi, auguste déesse (car ce sol t'appartient; tu es la mère, la souveraine, la gardienne de cette terre), éloigne celui qui, au mépris de la justice, mène contre nous l'armée des Argiens; car il n'est pas juste que, pour prix de ma piété, je sois chassé de mes foyers. Nous t'honorons toujours par de nombreux sacrifices; le jour où le mois finit, ni les chants des jeunes gens, ni les jeux et les danses ne te font défaut; et sur la colline[1] battue des vents

1. L'Acropole où s'élevait le temple de Minerve.

Digitized by Google

retentissent, la nuit, les cris joyeux des jeunes vierges qui frappent la terre en cadence.

LE SERVITEUR. Maîtresse, je t'apporte une nouvelle qui réjouit mon cœur et que tu apprendras en quelques mots : nous sommes vainqueurs, et l'on dresse des trophées avec toutes les armes prises sur tes ennemis.

ALCMÈNE. Cher ami, je veux t'affranchir en ce jour pour prix de la nouvelle que tu m'annonces. Mais il est une inquiétude dont tu ne m'as point encore soulagée; vivent-ils, ceux que je souhaite de voir sains et saufs[1].

LE SERVITEUR. Ils vivent, et se sont couverts de gloire dans l'armée.

ALCMÈNE. Et le vieil Iolas existe-t-il encore?

LE SERVITEUR. Oui, et, les dieux aidant, il a fait merveille.

ALCMÈNE. Eh quoi! s'est-il signalé par quelque exploit?

LE SERVITEUR. Il est redevenu jeune homme de vieillard qu'il était.

ALCMÈNE. Ce que tu dis est prodigieux; mais je veux que tu me racontes d'abord l'heureux dénoûment du combat qu'ont livré nos amis.

LE SERVITEUR. Mon récit te fera tout connaître. Lorsque les deux armées, développant leurs lignes, eurent pris position en face l'une de l'autre, Hyllus descendit de son char, s'arrêta dans l'espace intermédiaire, puis il dit : « O prince, venu d'Argos, pourquoi ne pas ménager le sang de ce peuple? Mycènes n'éprouvera non plus aucun dommage de la perte d'un homme. Combattons donc seul à seul : si tu m'immoles, tu emmèneras les enfants d'Hercule; si tu succombes, je rentrerai en possession des honneurs et de la maison de

1. Hyllus et ses frères.

Digitized by Google

mon père. » L'armée applaudit à cette proposition qui mettait fin à nos malheurs et témoignait d'un grand cœur. Mais Eurysthée, sans égard pour le sentiment de ceux qui l'avaient entendue, sans crainte qu'on l'accusât de lâcheté, lui, un général ! n'osa pas affronter la lance de son vaillant adversaire. Cet homme n'était qu'un lâche, et pensait toutefois réduire en esclavage la postérité d'Hercule ! Hyllus se retira donc parmi les siens, et les devins, n'espérant plus qu'un combat singulier mît fin à la guerre, immolèrent sans tarder plus longtemps les victimes humaines, et firent jaillir de leur gorge un sang de favorable augure. Les uns montaient sur leurs chars, les autres se pressaient dans les rangs, couverts de leurs boucliers ; et le chef des Athéniens adressa à son armée des paroles dignes d'un brave : « O mes concitoyens, c'est maintenant qu'il faut que vous secouriez chacun la terre qui vous nourrit et qui vous a engendrés. » Le chef ennemi, de son côté, suppliait ses alliés de ne pas déshonorer Argos et Mycènes. Lorsque l'éclatant signal de la trompette tyrrhénienne eut retenti, et que le combat fut engagé, avec quel bruit penses-tu que résonnèrent les boucliers, les cris de joie et de détresse tout ensemble ? D'abord le choc de l'armée argienne nous rompit ; ensuite, ils reculèrent à leur tour : pied contre pied, homme contre homme, on combattit longtemps avec acharnement. Beaucoup tombaient, et de part et d'autre se faisaient entendre ces exhortations : « O vous qui ensemencez les champs d'Athènes, le sol d'Argos, ne défendrez-vous pas votre patrie contre la honte ? » Enfin, à grand'peine, après de longs efforts, nous mîmes en fuite l'armée des Argiens. Cependant le vieil Iolas, voyant Hyllus s'élancer à la poursuite de l'ennemi, étendit la main et le pria de le prendre sur son char ; puis, saisissant les rênes, il poussa vers Eu-

Digitized by Google

rysthée. Ce qui suivit, je le raconterai d'après autrui; tout le reste je l'ai vu de mes yeux. Comme ils passaient par le bourg de Pallène, consacré à la divine Minerve, Iolas, apercevant le char d'Eurysthée, invoqua Hébé et Jupiter, leur demandant de rajeunir pour un seul jour et de tirer vengeance de ses ennemis. Tu vas entendre une merveille : deux astres s'arrêtèrent sur le char d'Hyllus et le couvrirent d'un nuage épais : c'étaient, ont pensé les plus sages, ton fils avec Hébé. Quand Iolas sortit du nuage, il fit paraître la vigueur de ses jeunes années. Il atteignit près des rochers de Sciron les coursiers d'Eurysthée, s'en empara, chargea leur maître de chaînes, et ramena captif ce prince jusque-là si prospère. Par sa disgrâce, il adresse à tous les mortels cette grande leçon, qu'il ne faut point porter envie à l'homme qui paraît heureux, avant de l'avoir vu mort : car la fortune n'a qu'un jour.

LE CHŒUR. O Jupiter, qui donnes la victoire, il m'est permis désormais de voir le jour, exempt d'une terrible crainte.

ALCMÈNE. O Jupiter, tu n'as que bien tard jeté un regard sur mes maux; néanmoins je te suis reconnaissante de ce que tu as fait pour moi : je ne croyais pas jusqu'ici que mon fils habitât avec les dieux; maintenant j'en ai la preuve certaine. O mes enfants, vous voilà délivrés de vos souffrances, délivrés du misérable Eurysthée : vous reverrez la ville de votre père, vous rentrerez en possession de son héritage, et vous sacrifierez à ces dieux de la patrie que votre existence errante et misérable ne vous permettait pas d'honorer. Mais dis-moi dans quelle pensée secrète Iolas a ménagé les jours d'Eurysthée; pour moi, je ne juge pas prudent d'épargner un ennemi qu'on tient entre ses mains.

LE SERVITEUR. C'est par égard pour toi, afin que tu

Digitized by Google

le visses en ta possession et soumis à tes lois. D'ailleurs Eurysthée a dû se plier, malgré lui, au joug de la nécessité; car il ne voulait pas paraître vivant à ta vue et subir son châtiment. Réjouis-toi donc, vénérable Alcmène, et rappelle-toi ce que tu as dit tout d'abord, quand je commençais mon récit : affranchis-moi. Dans une pareille conjoncture, il sied aux personnes bien nées de ne pas promettre en vain.

LE CHŒUR. J'aime la danse, quand les sons harmonieux de la flûte embellissent un festin; Vénus a aussi des charmes pour moi; mais il est agréable également d'assister au bonheur de ses amis jusqu'alors humiliés. La Parque, qui mène toute chose à sa fin, et le Temps, fils de Saturne, sont féconds en résultats. Tu suis la voie de la justice, ô ma patrie (il ne faut jamais t'en écarter), en honorant les dieux : quiconque le nie s'égare jusqu'à la folie; ce que nous voyons ici le prouve. Oui, dieu nous avertit par d'éclatants exemples en confondant sans cesse l'orgueil de l'homme injuste. Ton fils, vénérable Alcmène, habite au ciel, et dément ceux qui le disent descendu dans le séjour de Pluton, lorsque la flamme dévorante eut consumé son corps; il partage la couche de l'aimable Hébé dans le palais doré des dieux. O Hyménée, tu as dignement uni deux enfants de Jupiter. Que de rapprochements à faire! Pallas fut, dit-on, l'auxiliaire du père de ces enfants; et c'est la cité, le peuple que protége cette déesse, qui ont sauvé ces enfants et réprimé l'insolence de cet homme violent qui sacrifiait la justice à sa fureur. Que jamais l'orgueil et l'insatiable passion n'entrent dans mon cœur!

LE MESSAGER. Maîtresse (tu le vois, et néanmoins je le dirai), nous t'amenons Eurysthée : jouis d'un spectacle qui surpasse nos espérances autant qu'il trompe les siennes : car il ne s'attendait pas à tomber entre tes

Digitized by Google

mains, lorsqu'il partait de Mycènes avec une armée aguerrie, nourrissant l'orgueilleux et injuste projet de détruire Athènes. Mais les dieux ont donné à son entreprise une issue toute contraire. Hyllus et le brave Iolas ont élevé une statue triomphante à Jupiter qui donne la victoire, et ils m'ont chargé de t'amener ce captif, dans la pensée de réjouir ton cœur. Rien de plus doux, en effet, que de voir son ennemi précipité du bonheur dans l'infortune.

ALCMÈNE. Te voilà, monstre ! enfin la justice a mis la main sur toi. Tourne d'abord ton visage de mon côté, et ose regarder tes ennemis en face : car tu es devenu esclave, de maître que tu étais. Est-ce bien toi, scélérat, je veux le savoir, qui n'as pas craint d'accabler d'outrages mon fils, aujourd'hui compagnon des dieux ? car il n'est pas de mauvais traitement que tu lui aies épargné ? Tu l'as même forcé à descendre vivant aux enfers, et tu le chargeais de détruire les hydres et les lions. Je ne parle pas des autres cruautés que tu as imaginées ; le récit en serait trop long. Là ne s'est pas arrêtée ta fureur ; de toute la Grèce tu nous chassais, moi et ces enfants, assis en suppliants aux autels des dieux, les uns courbés par l'âge, les autres encore enfants. Mais tu as trouvé des hommes et une cité libre qui n'ont pas tremblé devant toi. Il faut que tu meures misérablement. Ce sera tout profit pour toi : car tu as mérité mille morts, après les nombreux forfaits que tu as commis.

LE MESSAGER. Il ne t'est pas possible de le mettre à mort.

ALCMÈNE. Alors c'est en vain que nous l'avons fait prisonnier. Quelle loi interdit de le mettre à mort ?

LE MESSAGER. Les maîtres de ce pays s'y opposent.

ALCMÈNE. Qu'est-ce à dire ? n'est-il pas glorieux pour eux de tuer un ennemi ?

Digitized by Google

LE MESSAGER. Non, s'ils l'ont pris vivant dans le combat.

ALCMÈNE. Et Hyllus a souscrit à cet arrêt?

LE MESSAGER. Il fallait, je pense, qu'il désobéît aux lois de ce pays?

ALCMÈNE. Il fallait que ce monstre périt et ne vît plus la lumière.

LE MESSAGER. On lui a fait tort pour la première fois en ne lui donnant pas la mort.

ALCMÈNE. Il est donc encore à propos de le punir.

LE MESSAGER. Il n'y a personne qui puisse le tuer.

ALCMÈNE. Je suis là, et je prétends compter pour quelqu'un.

LE MESSAGER. Tu encourras de graves reproches, si tu le fais.

ALCMÈNE. J'aime cette ville, je n'y contredis pas; mais, puisque ce monstre est tombé entre mes mains, nul parmi les mortels ne saurait me l'arracher. Après cela, permis à qui voudra de me trouver hardie et plus osée qu'il ne sied à une femme; cet acte, je l'accomplirai.

LE CHŒUR. La haine qui t'anime contre cet homme est violente et excusable, ô femme, je ne l'ignore pas.

EURYSTHÉE. Sache bien, femme, que je ne te flatterai pas, et que je ne dirai rien pour sauver mes jours qui puisse me faire accuser de lâcheté. C'est malgré moi que je vous ai persécutés : je savais bien que j'étais ton cousin et uni par le sang à ton fils Hercule; mais que je le voulusse ou non, Junon (car c'est une déesse qu'il faut accuser) m'a soufflé ces sentiments haineux. Dès que je devins l'ennemi d'Hercule et que je sus quelle lutte j'avais à soutenir, j'inventai mainte épreuve pénible, et je passais les nuits à rêver aux moyens de repousser et d'anéantir mes ennemis pour vivre désormais à l'abri

Digitized by Google

de la crainte, sachant bien que ton fils n'était pas un être vulgaire, mais vraiment un homme : car, quoiqu'il ait été mon ennemi, je lui rendrai hommage parce que ce fut un héros. Débarrassé de lui, ne devais-je pas, me sachant haï de ces enfants, héritiers de la haine paternelle, tout machiner, tout mettre en œuvre pour les tuer et les proscrire ? Ma sûreté était à ce prix. Toi-même, à ma place, n'aurais-tu pas poursuivi sans pitié ces nourrissons odieux d'un lion terrible, ou, plus modérée, les aurais-tu laissés habiter Argos ? C'est ce que tu ne feras croire à personne. Aujourd'hui qu'ils ne m'ont pas tué malgré mon ardeur guerrière, ma mort, d'après les lois de la Grèce, sera une souillure pour celui qui m'aura tué, et Athènes a fait sagement en me laissant aller ; elle respecte plus les dieux que votre haine. A ce que tu as dit, voilà ma réponse : il me reste à invoquer le dieu protecteur des suppliants et des braves. Toutefois, pour que tu saches où j'en suis, je ne désire pas mourir, mais je quitterai la vie sans regret.

LE CHŒUR. Je veux te donner un petit conseil, Alcmène : laisse aller cet homme, puisque tel est le sentiment de la ville.

ALCMÈNE. Mais, s'il meurt sans que nous désobéissions à la ville ?

LE CHŒUR. Rien de mieux ; comment donc la chose est-elle possible ?

ALCMÈNE. Je te l'apprendrai facilement : je tuerai mon ennemi, puis je donnerai son cadavre aux amis venus pour le réclamer : ainsi, pour ce qui est de son corps, je ne désobéirai point aux lois de ce pays ; et lui, par sa mort, me donnera satisfaction.

EURYSTHÉE. Tue-moi, je ne te demande pas la vie ; mais cette ville qui m'a épargné et a refusé de me faire périr, je la récompenserai par un vieil oracle d'Apollon,

Digitized by Google

qui lui servira un jour plus qu'on ne pense. Vous enterrerez mon corps au lieu fixé par le destin, à l'entrée du temple de la vierge Pallas. Sous cette terre où je reposerai quoique étranger, je serai pour vous et pour cette ville un ami, un sauveur; je serai pour les descendants des Héraclides un ennemi implacable, lorsque, oubliant votre bienfait, ils viendront ici avec une armée nombreuse: voilà les hôtes que vous avez couverts de votre protection. Comment se fait-il que, sachant cela, je sois venu ici, et n'aie point redouté l'oracle du dieu? Je croyais que Junon, plus puissante que des oracles, ne m'abandonnerait pas. Mais gardez-vous de m'offrir des libations et de verser du sang sur mon tombeau; en récompense, je donnerai à vos ennemis un funeste retour. Ma mort vous sera donc doublement profitable; j'assure en périssant votre salut et leur ruine.

ALCMÈNE. Pourquoi balancer, après cette déclaration, à le sacrifier, puisqu'il doit assurer le salut de cette ville et de vos descendants? Il vous montre la voie la plus sûre: vivant, il est votre ennemi; mort, votre protecteur. Emmenez-le, esclaves, et, après l'avoir tué, livrez son cadavre aux chiens. Car n'espère plus m'échapper et me proscrire encore de ma terre natale.

LE CHŒUR. J'approuve ce langage. Allez, serviteurs. Car, pour ce qui nous concerne, nos rois n'auront pas de meurtre à expier.

Digitized by Google

Digitized by Google

HERCULE FURIEUX

Digitized by Google

PERSONNAGES :

AMPHITRYON.

MÉGARE, femme d'Hercule.

LE CHŒUR, composé de vieillards Thébains.

LYCUS, tyran de Thèbes.

IRIS.

LYSSA.

UN MESSAGER.

HERCULE.

THÉSÉE.

La scène est à Thèbes, à l'entrée du palais d'Hercule, sur une place où s'élève un autel consacré à Jupiter.

Digitized by Google

HERCULE FURIEUX

AMPHITRYON. Est-il un mortel qui ne connaisse celui dont Jupiter partagea la couche nuptiale, l'argien Amphitryon, qu'engendra jadis Alcée, fils de Persée, et qui fut père d'Hercule? Le héros habita cette ville de Thèbes, où sortit du sein de la terre une moisson de guerriers dont Mars ne sauva qu'un petit nombre. C'est eux dont la postérité peupla la ville de Cadmus; c'est d'eux que naquit Créon, fils de Ménœcée et roi de ce pays. Or, Créon est le père de Mégare que Thèbes entière accueillit jadis par un joyeux hyménée, soutenu des sons de la flûte, le jour où l'illustre Hercule l'épousa et la conduisit dans ma demeure. Mais quittant Thèbes, où je m'étais transporté, et Mégare, et sa nouvelle famille, mon fils a désiré habiter Argos, la ville bâtie par les Cyclopes, d'où je suis exilé pour avoir tué Electryon [1]. Voulant adoucir mes infortunes et me voir rentrer dans ma patrie, il entreprit de pacifier l'univers (c'était payer chèrement à Eurysthée mon retour), soit que Junon l'eût percé de son aiguillon, soit que tel fût l'arrêt du destin. Il a heureusement accompli ses autres travaux; mais descendu, comme dernière épreuve, par l'ouverture du Ténare jusque dans le royaume de Pluton, pour amener

1. Électryon était frère d'Alcée et par conséquent oncle paternel d'Amphitryon.

Digitized by Google

à la lumière le chien à triple corps[1], il n'en est point revenu. Or les Thébains publient, et c'est une antique tradition, qu'un certain Lycus, époux de Dircé, gouverna autrefois la ville aux sept tours, avant le règne des deux fils de Jupiter aux blancs coursiers, Amphion et Zéthus. Un descendant de ce Lycus, qui s'appelle comme son père et n'est point Thébain, mais originaire de l'Eubée, a tué Créon et règne sur ce pays, dont il a surpris la capitale en proie à la sédition. La parenté qui nous unit à Créon est pour nous, à ce qu'il paraît, la source des plus grands malheurs. Car, tandis que mon fils est dans les entrailles de la terre, ce Lycus, l'illustre roi de cette contrée, veut anéantir la postérité d'Hercule en tuant à la fois, pour effacer le meurtre par le meurtre, et son épouse et moi-même, inutile vieillard qui ne compte plus parmi les hommes : il craint qu'un jour ces enfants, devenus hommes, ne lui demandent compte du meurtre de leur oncle maternel. Et moi, qu'Hercule, mon fils, a laissé dans ce palais pour garder et élever ses enfants, lorsqu'il descendit dans les ténèbres souterraines, je viens avec leur mère, pour les dérober au trépas, m'asseoir à l'autel que mon noble fils a élevé à Jupiter libérateur en souvenir de sa glorieuse victoire sur les Myniens. Nous restons dans cet asile, dénués de tout, d'aliments, de boisson, de vêtements, couchés sur la terre nue : car, chassés de nos foyers, c'est le désespoir qui nous a conduits en ce lieu. Parmi nos amis, je vois que les uns ne sont pas sûrs, et que les autres, restés fidèles, ne peuvent nous venir en aide. Tel est l'effet de l'adversité; et puisse celui-là même qui ne me veut que peu de bien n'en faire jamais l'expérience! elle est l'épreuve la plus sûre de l'amitié.

1. Cerbère.

Digitized by Google

MÉGARE. O vieillard, qui renversas jadis la ville des aphiens et commandais glorieusement l'armée Thé-aine : rien de ce qui vient des dieux n'est sûr pour les ortels. C'est ainsi que, du côté paternel, la fortune 'avait bien traitée : Créon était fier autrefois de son ɔulence et exerçait cette royauté que l'on jalouse et ue l'assaut des lances ennemies dispute à leurs heu-ɯx possesseurs; il avait des enfants et me donna en ariage à ton fils Hercule, qui trouvait en moi une illus-e épouse. Aujourd'hui tous ces biens ne sont plus, ils ɔ sont envolés. Je vais périr avec toi, vieillard, avec les ıfants d'Hercule que j'abrite sous mes ailes, comme un seau fait sa tendre couvée. Ils se pressent à l'envi au-ur de moi pour m'interroger : « Mère, disent-ils, ı quel lieu de la terre notre père est-il parti? que fait-il? ıand viendra-t-il? » Trompés par l'innocence de leur ge, ils demandent leur père. Et moi, je leur réponds ar des paroles évasives, et, quand la porte résonne, je emeure saisie; tous s'élancent, dans la pensée qu'ils ɔnt embrasser les genoux de leur père. Maintenant ɔnc, vieillard, quelle espérance, quelle voie de salut offre à tes yeux : car c'est vers toi que je tourne mes ɡards. Nous ne saurions franchir, sans être aperçus, s limites de cet État; des gardes, plus forts que nous, rment tous les passages : nous ne devons pas non plus ɔmpter pour nous sauver sur le secours de nos amis. is-moi donc, vieillard, quelle est ta pensée : gardons-ɔus, tandis que la mort s'apprête pour nous, et faibles ɔmme nous sommes, de traîner le temps en longueur.

AMPHITRYON. Ma fille, il est difficile et malaisé d'at-indre le but que tu poursuis en montrant un zèle in-ɔnsidéré.

MÉGARE. Que manque-t-il à ton infortune? ou bien mes-tu à ce point la lumière?

Digitized by Google

AMPHITRYON. Elle m'est chère et je tiens à mes espérances?

MÉGARE. J'y tiens aussi; mais il ne faut pas, vieillard, se flatter de l'impossible.

AMPHITRYON. Les remèdes à nos maux viennent des délais.

MÉGARE. L'attente est cruelle et me déchire le cœur.

AMPHITRYON. Peut-être, ma fille, un vent favorable soufflera-t-il, après les maux qui nous accablent l'un et l'autre; peut-être verrons-nous venir mon fils, ton époux. Allons! calme-toi; arrête ces flots de larmes que versent tes enfants, console leur douleur par de douces paroles, trompe-les par d'adroits mensonges, cruel artifice! je le sais bien. L'infortune elle-même finit par se lasser; les vents ne soufflent pas toujours avec la même violence, et les heureux ne sont pas toujours heureux; toutes choses changent et prennent un autre cours. L'homme de cœur est celui qui se confie jusqu'au bout à l'espérance; désespérer est d'un lâche.

LE CHŒUR. J'ai pris mon chemin, appuyé sur un bâton, vers le toit qui abrite Amphitryon et le lit où repose sa vieillesse, et j'entonne un chant plaintif, comme le cygne au blanc plumage; je n'apporte que des paroles, une ombre fugitive, semblable aux visions des songes, et une voix tremblante mais que le zèle anime. O enfants, qui n'avez plus de père! ô vieillard! ô malheureuse mère qui pleure un époux disparu dans le royaume de Pluton! Ne vous fatiguez pas à mouvoir vos pieds et vos membres appesantis par l'âge, comme ce coursier qui gravit sous le joug la pente d'un rocher et qui succombe à l'effort. Prends ma main, attache-toi à mes vêtements, si le pied trop faible t'a manqué; vieillard, conduis un vieillard, comme autrefois, jeunes gens, nous avons uni nos lances dans les travaux de la

Digitized by Google

uerre, pour l'honneur de notre glorieuse patrie. Voyez
es éclairs qui jaillissent de leurs yeux : comme ils res-
emblent à leur père! Sa beauté revit en eux, et son
ıfortune ne les a point quittés depuis l'enfance. O Grèce,
e quels défenseurs tu seras privée en les perdant! —
lais je vois le souverain de ce pays, Lycus, qui s'ap-
roche de ce temple.

LYCUS. Je veux interroger, si j'en ai le droit, le père et
épouse d'Hercule; or, j'ai ce droit, puisque je suis votre
ıaître, de vous questionner à mon gré. Jusqu'à quel terme
rétendez-vous prolonger votre vie? quel espoir, quel
ecours s'offre à vos yeux, qui vous défende contre la
ıort? Croyez-vous que le père de ces enfants reviendra
es enfers où il est enseveli? Parce qu'il faut que vous
ıouriez, vous vous livrez à un désespoir peu digne de
ous, toi qui te vantes sottement par toute la Grèce que
ıpiter t'a rendue mère d'un nouveau dieu, toi, qui
ıs appelée l'épouse du plus vaillant héros. Et qu'a donc
ıit de si glorieux cet époux, en tuant l'hydre de Lerne
ı le lion de Némée? Il l'a pris dans ses filets et a pré-
ndu l'avoir étouffé dans ses bras. Voilà avec quelles
rmes vous luttez contre moi? Voilà pourquoi les en-
ıts d'Hercule doivent échapper au trépas? Hercule a
ıssé pour un héros, et c'était un homme de rien : bon
our combattre les animaux, incapable d'autres ex-
loits, on ne le vit point armer son bras gauche du bou-
ier, affronter de près la lance; mais tenant en main
ın arc, la plus lâche des armes, il était toujours prêt à
ıir. Or, le courage du guerrier se montre, non pas à
ıncer des flèches, mais à mesurer de l'œil, sans bron-
ıer à son rang, le sillon rapide que trace la lance. Ma
ınduite, vieillard, n'est pas inspirée par la cruauté,
ıais par la prudence : je le sais pour avoir tué Créon, le
ère de cette femme, et m'être emparé de son trône. Je

Digitized by Google

ne veux point épargner ces enfants, pour que, devenus grands, ils s'érigent en vengeurs et me punissent de ce que j'ai fait.

AMPHITRYON. Que Jupiter se montre Jupiter en défendant son fils; pour ce qui est de moi, il m'appartient, Hercule, de confondre en ta faveur la sottise de cet homme : car je ne dois pas souffrir que ta réputation soit attaquée. Je veux d'abord te laver d'un reproche tout nouveau (car c'est pour moi chose nouvelle, Hercule, que ta lâcheté), et j'en appelle au témoignage des dieux, et j'interroge la foudre de Jupiter et ce char attelé de quatre coursiers, du haut duquel tu enfonças tes traits ailés dans les flancs des géants, fils de la Terre : glorieux triomphe que tu célébras avec les dieux. Et ces insolents quadrupèdes, cette race des Centaures, va-t'en sur le mont Pholoë [1], ô le plus détestable des rois, et demande-leur s'ils donnent la palme du courage à un autre qu'à mon fils dont tu nies la vaillance. Si tu interrogeais Dirphys [2], en Eubée, où tu fus élevé, elle ne te louerait point : car pour aucun exploit glorieux tu ne saurais invoquer le témoignage de ta patrie. Quant aux armes de l'archer, cette merveilleuse invention à laquelle tu fais le procès, écoute-moi et profite de la leçon. Le soldat pesamment armé est esclave de son armure; et, s'il se trouve en compagnie de gens sans bravoure, il périt lui-même, victime de la lâcheté de ses voisins. Qu'il vienne à briser sa lance, laquelle est son unique défense, il n'a plus de quoi repousser la mort qui le menace. Mais celui dont le bras est habile à décocher la flèche jouit d'un avantage sans égal : c'est qu'après avoir lancé mille traits, il lui en reste d'autres pour se garantir contre la mort. A distance, il exerce sa vengeance en

1. Montagne d'Arcadie.
2. Montagne de l'Eubée.

Digitized by Google

blessant par d'aveugles traits des ennemis clairvoyants; l ne livre point son corps à ses adversaires, et se tient ı couvert de leurs coups. Or, pour qui combat, la sagesse :onsiste surtout à faire du mal à l'ennemi sans exposer ;a personne et se mettre dans la dépendance de la for- une. Telles sont les raisons par lesquelles je combats on opinion sur le sujet qui nous occupe. Mais ces :nfants, pourquoi veux-tu les tuer? Que t'ont-ils fait? Je te trouve sage en un point seulement, c'est que, âche comme tu es, tu crains la postérité d'un héros. Toutefois, il est cruel pour nous de mourir victimes de a lâcheté, tandis que c'est nous, qui valons mieux que oi, qui devrions te donner la mort, si Jupiter était ınimé à notre égard de justes sentiments. Si donc tu veux rester le maître de ce royaume, laisse-nous, pau- vres exilés, sortir du pays; n'exerce contre nous aucune violence, ou tu en subiras à ton tour, lorsque le vent de a fortune aura tourné contre toi. Hélas! ô terre de Cad- nus (car je me tournerai vers toi, en t'adressant des pa- oles de reproche), est-ce ainsi que tu défends Hercule :t ses enfants? C'est lui, pourtant, qui marchant au ombat, seul contre tous les Myniens, permit à Thèbes de ever au ciel un regard libre. Je ne puis louer la Grèce, ıi me résigner à taire jamais la vérité, quand je la trouve i ingrate envers mon fils : elle devait accourir, appor- ant à ces jeunes enfants du feu, des lances, des armes, :t s'acquitter envers celui dont les travaux ont purifié a mer et le continent. Voilà ce que ni la ville de Thèbes ıi la Grèce ne font pour vous, et vos regards se tour- ıent vers moi, faible auxiliaire, qui n'ai d'autre arme [u'une langue sonore. La force que j'avais autrefois n'a abandonné, mes genoux tremblent par l'effet des ıns et ma vigueur est éteinte. Si j'étais jeune encore et n possession de moi-même, je saisirais une lance et

Digitized by Google

j'ensanglanterais les blonds cheveux de ce misérable, si bien qu'il s'enfuirait de peur au delà des bornes atlantiques.

LE CHŒUR. Les hommes vertueux ne trouvent-ils pas matière à d'éloquents discours, lors même qu'ils sont lents à parler?

LYCUS. Débite contre nous d'orgueilleux discours : j'y répondrai par un acte rigoureux. (Aux gens de sa suite.) Allez, vous sur l'Hélicon, vous dans les vallons du Parnasse, et ordonnez aux bûcherons de couper les troncs des chênes; dès qu'ils les auront transportés dans la ville, entassez ce bois à droite et à gauche autour de l'autel, mettez-y le feu et brûlez les corps de tous ces criminels, afin qu'ils sachent que ce n'est point Créon défunt qui règne sur ce pays, mais que moi seul commande ici maintenant. Pour vous, vieillards, qui vous montrez contraires à mes desseins, vous n'aurez pas seulement à gémir sur le sort des enfants d'Hercule, mais encore sur les malheurs de votre maison, quand elle sentira l'effet de ma colère, et vous vous rappellerez que vous êtes les esclaves de mon sceptre.

LE CHŒUR. O fils de la terre, que Mars fit naître jadis en semant les dents arrachées des mâchoires du vorace dragon! ne lèverez-vous pas ces bâtons, appuis de votre main, pour ensanglanter la tête impie de ce détestable tyran, de cet étranger, qui n'est pas de la race de Cadmus et commande à la jeunesse thébaine? Mais, à moi du moins, tu ne feras pas la loi impunément; tu ne t'empareras pas de ces biens que j'ai conquis par de pénibles travaux; retourne aux lieux d'où tu viens exercer ton insolence : car, moi vivant, tu ne tueras jamais les enfants d'Hercule : ce héros, en quittant ses enfants, n'est pas si profondément enseveli dans les entrailles de la terre. Toi, tu as perdu cette terre que tu gouvernes;

Digitized by Google

t lui, qui en fut le défenseur, n'a pas le sort qu'il mé-
ite; et après cela je fais l'empressé, parce que je sers
n ami dans le tombeau, où plus qu'ailleurs on a besoin
l'amis! O mon bras, comme tu brûles de saisir la lance!
nais la faiblesse ne te permet pas de satisfaire ce désir;
ans quoi, je t'aurais empêché de m'appeler esclave, et
ous habiterions glorieusement cette ville de Thèbes,
ù tu jouis de ton bonheur : c'est que la cité, en proie à
a sédition et aux mauvais conseils, a perdu le sens;
utrement, elle ne t'aurait jamais pris pour maître.

MÉGARE. Vieillards, je loue votre vertu; c'est ainsi que
es amis doivent ressentir en faveur de leurs amis un
uste courroux; mais je ne veux pas qu'en vous irritant
cause de nous contre votre maître, vous attiriez sur
ous le malheur. Écoute-moi, Amphitryon, et vois si
on avis mérite qu'on s'y arrête. Je chéris mes enfants;
t comment n'aimerais-je pas des êtres que j'ai enfantés
ans la douleur? Je n'envisage pas le trépas sans effroi,
ais j'estime que lutter contre la nécessité, c'est folie
our les mortels. Puisqu'il faut que nous mourions, ce
'est point consumés par le feu que nous devons mourir
; en prêtant à rire à nos ennemis, ce qui est un mal
ire pour moi que la mort, car la noblesse de notre ori-
ine nous impose de grands devoirs. Le renom glorieux
ue tu t'es acquis à la guerre ne te permet pas de mou-
r lâchement; et mon illustre époux n'a-t-il pas témoi-
né qu'il ne voudrait pas sauver ces enfants au prix de
ur honneur? car les mortels généreux souffrent de la
onte que s'attirent leurs enfants; et je ne dois pas rejeter
exemple d'un époux. Considère aussi ce que je pense
e l'espérance que tu conçois. Crois-tu que ton fils sor-
a du sein de la terre? Les morts sont-ils jamais reve-
is des enfers? Mais peut-être pourrons-nous fléchir
ycus par nos discours? Non, non : un ennemi insensé,

Digitized by Google

il faut le fuir; s'il est sage et généreux, s'abandonner à lui : car on obtient plus facilement des égards par la douceur et la soumission. Déjà m'est venue la pensée de solliciter l'exil pour ces enfants; mais il est cruel encore d'assurer leur salut en les condamnant à la pauvreté : un hôte, dit-on, n'a pour son ami exilé de regards bienveillants que pour un jour seulement. Ose donc mourir avec nous, puisque aussi bien tu ne peux échapper à la mort. Nous faisons appel à ton cœur généreux, ô vieillard. Quiconque lutte contre les arrêts des dieux se livre à un travail insensé : ce qui doit arriver nécessairement, nul ne l'empêchera jamais d'arriver.

LE CHŒUR. Si quelqu'un t'avait fait injure, au temps où mes bras étaient vigoureux, je l'eusse facilement réprimé; aujourd'hui je ne suis plus rien; à toi désormais, Amphitryon, d'aviser aux moyens de repousser les coups du sort.

AMPHITRYON. Ce n'est assurément ni la frayeur, ni l'amour de la vie, qui m'empêchent de chercher la mort; mais je désire conserver à mon fils ses enfants; d'ailleurs, j'ai bien l'air de courir après l'impossible. Tiens, je te livre ma tête : perce-moi du glaive, égorge-moi, jette-moi du haut d'un rocher; accorde-nous seulement une faveur, prince, nous t'en supplions : tue-moi, tue cette infortunée avant ces enfants : que nous ne les voyions pas, spectacle impie! rendre l'âme, appeler leur mère et le père de leur père; pour tout le reste, agis à ton gré : car nous sommes sans défense contre le trépas.

MÉGARE. Et moi je te supplie d'ajouter à cette faveur une faveur nouvelle; à toi seul tu obligeras doublement deux infortunés. Permets que je pare ces enfants de voiles funèbres, et pour cela ouvre-moi ce palais d'où nous sommes exclus aujourd'hui; que les enfants d'Her-

Digitized by Google

cule obtiennent du moins cette part de l'héritage paternel.

LYCUS. Soit. — Esclaves, ouvrez les portes. Entrez et parez-vous : je ne vous refuse pas les voiles que vous demandez. Aussitôt que vous aurez revêtu ces ornements, je reviendrai pour vous précipiter dans la nuit infernale.

MÉGARE. Enfants, suivez les pas de votre malheureuse mère jusque dans le palais paternel; si notre avoir est aux mains d'un autre, notre nom y subsiste encore.

AMPHITRYON. O Jupiter, c'est donc en vain que tu as partagé ma couche nuptiale, en vain que je t'appelais le père de mon fils! Tu étais donc moins notre ami que tu paraissais l'être! Tout mortel que je suis, je l'emporte en vertu sur un grand dieu : car je n'ai point trahi les enfants d'Hercule. Toi, tu as su te glisser furtivement dans ma couche et usurper des droits qu'on ne t'avait point cédés; et tu ne sais point sauver ceux qui te sont chers! Tu n'es qu'une divinité aveugle ou tu ne connus jamais la justice.

LE CHŒUR. Apollon entonne un hymne avec des accents joyeux, en frappant de son archet d'or sa lyre harmonieuse; et moi, je veux célébrer celui qui est descendu sous la terre, dans la nuit infernale, qu'il faille l'appeler fils de Jupiter ou rejeton d'Amphitryon : mes louanges seront la couronne de ses travaux. Les éloges décernés à de généreux exploits sont la parure des morts. D'abord il purgea le bois de Jupiter du lion qui l'habitait et s'enveloppa de sa fauve dépouille en cachant sa blonde tête derrière la terrible gueule du monstre. Il perça de ses traits sanglants la race sauvage des Centaures, habitants des montagnes, qui tombèrent sous ses flèches ailées. J'en atteste le Pénée au cours limpide, et les plaines vastes et stériles qu'il ar-

Digitized by Google

rose, et les vallées du Pélion, et les cavernes voisines de l'Homolas d'où ils arrachaient des pins pour armer leurs bras et dompter dans leurs courses équestres le pays des Thessaliens. Il tua la biche aux cornes dorées, au dos tacheté, fléau des campagnes, et en fit hommage à la déesse d'Œnoé, habile à tuer les bêtes sauvages. Il monta sur le char et soumit au frein les coursiers indomptés de Diomède, qui, dans leurs crèches homicides, broyaient sous leurs dents des chairs sanglantes : horrible festin, où ils dévoraient avec joie des membres humains. Il pénétra au delà des ondes argentées de l'Èbre, afin d'accomplir le travail prescrit par le tyran de Mycènes, et sur la plage qui s'étend au pied du Pélion, près des bouches de l'Anaurus. Il perça de ses flèches Cycnus, le meurtrier des étrangers, l'hôte insociable d'Amphanée. Il entra dans le jardin reculé que les vierges d'Hespérie font retentir de leurs chants, pour cueillir la pomme d'or sur les rameaux chargés de fruits, en tuant le dragon au dos couleur de feu qui s'enroulait autour de l'arbre et en défendait l'approche. Il descendit dans les profondeurs de la mer écumante, et les mortels purent dès-lors sillonner tranquillement les flots. Arrivé à la demeure d'Atlas, il porta les mains au milieu de la voûte du ciel, et sa force invincible soutint le palais étoilé, séjour des dieux. Il traversa les flots de l'Euxin, et, non loin du Palus-Méotis, ce réservoir de cent fleuves divers, il attaqua l'escadron guerrier des Amazones. Combien de héros grecs l'amitié ne réunit-elle pas autour de lui, lorsqu'il allait conquérir l'insigne doré qui brillait sur la robe de la fille de Mars, ce baudrier fatal à ses ennemis ! La Grèce reçut les dépouilles fameuses de la vierge barbare, et Mycènes en garda le dépôt. Il brûla l'hydre de Lerne, monstre à mille têtes qui faisait de nombreuses victimes, et trempa

Digitized by Google

lans son venin les flèches dont il perça le berger d'Éry-
hie au triple corps. Après avoir conquis dans d'autres
ourses des palmes glorieuses, et pour terminer ses
ravaux, il vogua vers Pluton qui fait couler tant de
armes : c'est là que le malheureux a fini sa vie; il n'en
st pas revenu; sa maison est vide d'amis, et la barque
le Caron attend ses enfants condamnés par une sen-
ence impie, injuste, à faire ce voyage, le dernier que
ont les vivants. Ta famille tourne vers toi les yeux, et
u n'es pas là! Ah! si j'avais la force de la jeunesse, si
e pouvais brandir la lance dans les combats, avec les
hébains de mon âge je porterais secours à tes enfants;
nais l'heureuse jeunesse a fui loin de moi. — Mais j'a-
erçois les fils de celui qui fut jadis le grand Hercule
arés de voiles funèbres; je vois son épouse chérie trai-
ant sur ses pas ses enfants et le vieux père d'Hercule.
Malheureux que je suis! je ne puis retenir les flots de
armes qui coulent de mes yeux ridés par les ans.

MÉGARE. Eh bien! où est le prêtre, le sacrificateur,
ui doit égorger ces infortunés et trancher le cours de
na déplorable vie? Voilà les victimes; elles sont prêtes;
u'on les conduise chez Pluton! O mes enfants, voyez
ttachés sous le même joug et traînés ensemble à la
nort, un vieillard, des enfants, une mère! Cruelle des-
inée que la mienne et celle de ces enfants, sur qui mes
eux s'arrêtent pour la dernière fois. Je vous ai enfan-
és, je vous ai élevés pour être à mes ennemis un objet
l'outrage, de risée, de meurtre. Ah! combien ont été
léçues les espérances que m'avait fait concevoir jadis
e langage de votre père! A toi, ce père qui n'est plus
lestinait Argos; tu devais habiter le palais d'Eurysthée
t régner sur la terre fertile des Pelasges; il voulait
ouvrir ton front de la dépouille du lion féroce dont lui-
même était armé. Et toi, tu devais être le roi de Thèbes,

Digitized by Google

la ville amie des chars, et posséder à titre d'héritier le territoire qui m'a vue naître; ainsi Hercule l'avait stipulé avec l'auteur de mes jours; dans ta main passait la massue secourable, présent trompeur de Dédale. A toi enfin il avait promis de donner Œchalie qu'il renversa jadis de ses traits inévitables. C'est ainsi qu'un père, fier de son mâle courage, vous élevait tous trois sur autant de trônes. Et moi, je choisissais les plus nobles épouses pour les unir à votre sort; je les demandais à Athènes, à Sparte, à Thèbes, afin qu'assurée contre l'orage, votre vie eût un cours prospère. Tous ces projets se sont évanouis; la fortune a changé : pour épouses elle vous donne les Parques, et à moi, malheureuse, des larmes en place du bain nuptial. C'est chez Pluton, dont vous serez les gendres, que votre aïeul célébrera la triste fête de votre hymen. Ah! lequel de vous dois-je presser le premier ou le dernier contre mon sein? auquel donnerai-je un baiser? lequel serrerai-je dans mes bras? Que ne puis-je, comme l'abeille aux ailes diaprées, recueillir vos pleurs à tous et en former comme une source pour alimenter mes larmes! Cher Hercule! si la voix des mortels peut se faire entendre jusque chez Pluton, je m'adresse à toi : ton père meurt ainsi que tes fils; je péris moi-même, moi que les mortels proclamaient heureuse à cause de toi. Secours-nous, viens, parais, ne fusses-tu qu'une ombre. Rien que ta présence pourrait nous sauver. Ceux qui veulent tuer tes fils sont sans force contre toi.

AMPHITRYON. Toi, ma fille, fais les apprêts de notre descente aux enfers; pour moi, les mains tendues vers le ciel, je t'invoque, ô Jupiter, pour que tu secoures ces enfants, si tu dois leur prêter quelque assistance : car bientôt tu ne leur serviras de rien. Aussi bien t'avons-nous invoqué plus d'une fois; peine inutile! il faut ab-

Digitized by Google

solument mourir, à ce qu'il semble. A vous, vieillards, je dirai : la vie est courte, faites en sorte de la passer aussi agréablement que possible, sans connaître le chagrin ni le jour ni la nuit. Le temps ne sait point sauver les espérances : il fait son œuvre et s'envole. Voyez! j'attirais naguère les regards des mortels par l'éclat de ma fortune; le destin m'a ravi ces biens en un jour : ils ont fui comme l'oiseau qui prend son vol dans les airs. Il n'est personne qui jouisse d'une fortune ou d'une gloire assurées. Adieu! vous voyez aujourd'hui pour la dernière fois, vieillards, un vieillard qui fut votre ami.

MÉGARE. Ah! ne vois-je pas l'être qui m'est le plus cher, ô vieillard? ou me trompé-je?

AMPHITRYON. Je ne sais, ma fille : moi-même, je suis tout interdit.

MÉGARE. C'est lui, c'est le héros qu'on nous disait descendu sous la terre, à moins que nous ne soyons en plein jour le jouet d'un songe. Que dis-je? quel songe abuse mon esprit troublé? Non, ce n'est pas un autre que ton fils, vieillard. Venez, mes enfants : attachez-vous aux vêtements de votre père; allez, hâtez-vous, ne le quittez pas : car il ne vaut pas moins pour vous que Jupiter libérateur.

HERCULE. Je te salue, palais, et toi, seuil de mes foyers! Que je suis heureux de vous revoir en revenant à la lumière!... Hein! qu'est-ce à dire? Je vois mes enfants, à l'entrée de ma demeure, la tête couronnée de voiles funèbres, et mon épouse entourée d'une foule de vieillards, et mon père déplorant quelque malheur. Allons, approchons-nous, pour savoir quel événement nouveau est survenu dans cette maison.

AMPHITRYON. O le plus chéri des hommes, apparu comme un astre tutélaire aux yeux de ton père : te

Digitized by Google

voilà, tu es sain et sauf, et tes amis te retrouvent à propos.

HERCULE. Que dis-tu, et dans quel trouble sommes-nous tombés, mon père ?

MÉGARE. Nous allions périr (pardonne-moi, vieillard, si je t'ai devancé et ai fait à Hercule la réponse qu'il t'appartenait de lui adresser; mais les femmes sont en quelque sorte plus dignes de pitié que les hommes); mes enfants étaient condamnés à mourir, et leur mère avec eux.

HERCULE. Par Apollon ! tu débutes par de sinistres paroles.

MÉGARE. Mes frères sont morts ainsi que mon vieux père.

HERCULE. Que dis-tu? Qu'ont-ils fait, ou quel ennemi les a percés de sa lance ?

MÉGARE. C'est l'illustre Lycus, le roi de ce pays, qui les a tués.

HERCULE. A-t-il marché contre eux les armes à la main, ou la ville était-elle en proie à la sédition ?

MÉGARE. C'est à la faveur d'une sédition qu'il exerce le souverain pouvoir dans Thèbes aux sept portes.

HERCULE. Et pourquoi la frayeur s'est-elle emparée de toi et de ce vieillard ?

MÉGARE. Lycus allait faire périr ton père, tes enfants et moi.

HERCULE. Comment cela? qu'avait-il à redouter de mes enfants orphelins ?

MÉGARE. Il craignait qu'ils ne vengeassent la mort de Créon.

HERCULE. Mais que signifient ces voiles, cet appareil de mort ?

MÉGARE. Nous sommes déjà couverts de la parure du tombeau.

Digitized by Google

HERCULE. Et vous alliez mourir victimes de la violence? Infortuné que je suis!

MÉGARE. Nous n'avions plus d'amis : on nous disait que tu n'étais plus.

HERCULE. Comment aviez-vous perdu toute espérance?

MÉGARE. Ainsi l'annonçaient les messagers d'Eurysthée.

HERCULE. Pourquoi avez-vous abandonné ma demeure et mon foyer?

MÉGARE. Ton père a été arraché par force du lit où il couchait.

HERCULE. Et l'on a pu sans pudeur outrager sa vieillesse?

MÉGARE. La pudeur habite loin de la violence.

HERCULE. L'absence nous a-t-elle ravi tous nos amis?

MÉGARE. En est-il donc pour l'homme malheureux?

HERCULE. Et les combats que j'ai soutenus contre les Minyens, ils en ont fait fi?

MÉGARE. Le malheur, je te le répète, n'a pas d'amis.

HERCULE. Jetez ces bandelettes funèbres qui ceignent vos cheveux; que vos yeux regardent avec joie cette clarté du jour que vous échangez contre les ténèbres infernales. Pour moi (car c'est à mon bras d'agir maintenant), je vais tout d'abord renverser le palais du nouveau tyran, couper sa tête impie et la jeter en pâture aux chiens. Ceux des Thébains que j'ai trouvés perfides envers leur bienfaiteur, je les abattrai sous les coups de cette arme victorieuse; je disperserai les autres avec mes flèches ailées; et l'Isménus regorgera de morts et de carnage, et les eaux limpides de Dircé seront teintes de sang. Et qui donc dois-je défendre plutôt que mon épouse, mes enfants et ce vieillard? Périsssent mes travaux! c'est en vain que je les ai accomplis, si je n'a-

Digitized by Google

cnève celui-ci. Je dois même mourir pour la défense de ces enfants, puisqu'ils allaient mourir pour leur père. D'ailleurs, comment me justifier, si, après avoir combattu l'hydre et le lion pour obéir aux ordres d'Eurysthée, je ne travaille point à sauver mes enfants de la mort? On ne m'appellera plus, comme auparavant, Hercule le victorieux.

LE CHŒUR. Il est juste qu'un père défende ses enfants, un fils son vieux père, un époux la compagne de sa vie.

AMPHITRYON. Il te sied, mon fils, de montrer cet attachement à tes amis, cette haine pour tes ennemis; mais ne te hâte pas trop.

HERCULE. En quoi montré-je, mon père, plus d'empressement qu'il ne convient ?

AMPHITRYON. Le roi a pour appui une foule d'hommes, pauvres en effet, riches en apparence, qui ont excité la sédition et perdu l'État dans le but de dépouiller leurs concitoyens et de remplacer le patrimoine qu'ils ont dissipé par leurs dépenses et par leur oisiveté. On t'a vu t'avancer vers la ville et, comme on t'a vu, prends garde de rallier tes ennemis et de succomber contre ton attente.

HERCULE. La ville tout entière m'eût-elle vu, peu m'importe; mais j'ai vu un oiseau de mauvais présage, j'ai compris qu'un malheur avait fondu sur ma maison, et je suis à dessein entré secrètement sur cette terre.

AMPHITRYON. Fort bien. Avance maintenant et salue ton foyer et laisse le palais de tes pères jouir de ta vue : car il viendra en personne pour traîner au supplice ton épouse et tes enfants et pour m'immoler moi-même, prince. Si tu attends là, tout ira bien, et tu y gagneras de mettre tes jours en sûreté. Ne jette point le trouble

Digitized by Google

dans la ville, mon fils, avant d'avoir bien pris tes mesures.

HERCULE. Je suivrai tes sages avis. Je vais entrer dans ce palais. Revenu après un long temps du séjour ténébreux qu'habitent sous la terre Pluton et Proserpine, je ne dédaignerai pas de saluer les dieux tutélaires de cette demeure.

AMPHITRYON. Es-tu réellement descendu dans le royaume de Pluton, mon fils.

HERCULE. Oui, et j'ai traîné à la lumière le monstre à trois têtes.

AMPHITRYON. Est-ce la force qui t'en a rendu maître, ou la faveur de la déesse?

HERCULE. La force; et j'ai eu le bonheur de voir les mystères des initiés.

AMPHITRYON. Le monstre est-il dans le palais d'Eurysthée?

HERCULE. Le bois de Cérès et la cité d'Hermione[1] le possèdent.

AMPHITRYON. Eurysthée ignore-t-il que tu es revenu sur la terre?

HERCULE. Il l'ignore: j'ai voulu savoir d'abord ce qui se passait en ces lieux.

AMPHITRYON. Et comment es-tu resté si longtemps sous la terre?

HERCULE. Je m'y suis attardé pour ramener Thésée des Enfers.

AMPHITRYON. Où donc est ce héros? est-il retourné dans sa terre natale?

HERCULE. Il s'en est allé à Athènes, heureux de s'être échappé des Enfers. Mais, suivez-moi, mes enfants, suivez votre père à la maison. Vous y rentrez plus heureu-

1. Ville du Péloponèse.

Digitized by Google

sement que vous en êtes sortis. Ayez bon courage et cessez de répandre des flots de larmes. Et toi, chère épouse, reprends tes esprits et ne tremble plus. Lâchez mes vêtements : je n'ai point d'ailes et ne songe point à fuir ceux qui m'aiment. Mais voyez! ils ne me lâchent pas, et ne s'en attachent que davantage à mes vêtements. Étiez-vous donc à ce point sur le bord du précipice? Eh bien! je vais les prendre et les conduire par la main, comme un vaisseau remorque de légères barques : car je ne me refuse pas au doux service de mes enfants. En cela tous les hommes sont égaux : les plus illustres, comme les gens de rien, aiment leurs enfants; inégalement favorisés de la fortune, les uns sont riches, les autres ne le sont pas; à tous, leurs enfants sont chers.

LE CHŒUR. La jeunesse a des charmes pour moi; la vieillesse, plus lourde que les rochers de l'Etna, pèse sur ma tête et a étendu sur mes paupières un voile ténébreux. L'opulence des monarques de l'Asie, des palais remplis d'or, je ne les échangerais pas contre la jeunesse, belle dans l'opulence, belle dans la pauvreté. Mais je hais la triste, la cruelle vieillesse. Qu'elle disparaisse dans les flots! elle n'aurait jamais dû entrer dans les demeures et les cités des mortels; qu'elle s'envole plutôt à jamais dans les airs! Si les dieux étaient doués de prudence et de sagesse à la façon des hommes, une double jeunesse échoirait en partage, comme un sceau manifeste de vertu, à tous ceux qui ont fait le bien : après leur mort ils reparaîtraient à la lumière du soleil pour fournir une seconde fois la carrière de la vie; les méchants, au contraire, n'auraient qu'une seule vie.. A ce signe, on connaîtrait les bons et les méchants, comme les nautonniers comptent les astres au sein des nuages. Aujourd'hui les dieux ne permettent de distinguer par aucune marque certaine les bons d'avec les méchants;

Digitized by Google

et une existence agitée n'a pour effet que d'accroître les richesses. Je ne cesserai point d'unir les Grâces aux Muses : union charmante! Puissé-je ne jamais rester étranger aux Muses, mais vivre toujours au milieu des couronnes! Oui, le poëte vieillissant célèbre encore Mnémosyne. Moi, je chanterai encore l'hymne triomphal d'Hercule, en compagnie de Bacchus, dispensateur du vin, aux accents de la lyre aux sept cordes et de la flûte libyenne. Je ne tairai pas non plus les bienfaits des Muses qui m'ont appris à former des chœurs. Les vierges de Délos chantent le Pæan, et célèbrent aux portes de son temple le glorieux fils de Latone, qui préside aux chœurs sacrés. Et moi, poëte à la tête chauve, tel qu'un cygne chargé d'ans, j'entonnerai des hymnes devant ton palais. Car le fils de Jupiter fournit une ample matière à mes chants : surpassant la noblesse de sa naissance par l'éclat de ses vertus, il a, par ses travaux et en détruisant des monstres terribles, assuré aux mortels une vie exempte d'orages.

LYCUS. Tu sors à propos du palais, Amphitryon : car il y a longtemps déjà que vous êtes occupés à vous parer de voiles et d'ornements funèbres. Allons, invite les enfants et l'épouse d'Hercule à paraître hors de cette demeure ; tenez l'engagement que vous avez pris de vous offrir de vous-mêmes à la mort.

AMPHITRYON. Prince, tu poursuis un vieillard que l'infortune accable, et tu te montres insolent parce que mon fils est mort. Tu devrais, quel que soit ton pouvoir, montrer moins d'empressement à hâter notre supplice. Mais, puisque tu exiges absolument que nous mourions, il faut céder à la nécessité et nous soumettre à ta volonté.

LYCUS. Où donc est Mégare? Où sont les enfants du fils d'Alcmène?

Digitized by Google

AMPHITRYON. Autant que j'en puis juger du dehors, je crois la voir...

LYCUS. Sur quoi se fonde ton opinion?

AMPHITRYON. Assise en suppliante près de l'autel domestique.

LYCUS. Demandant en vain qu'on lui laisse la vie.

AMPHITRYON. Elle invoque aussi en vain son époux qui n'est plus.

LYCUS. Cet époux est absent et ne reviendra jamais.

AMPHITRYON. Jamais, à moins qu'un dieu ne le ressuscite.

LYCUS. Va la trouver, et fais-la sortir du palais.

AMPHITRYON. Ce serait m'associer au meurtre que d'agir ainsi.

LYCUS. C'est nous, puisque ce scrupule t'arrête, nous qui n'avons rien à craindre, qui amènerons les enfants avec la mère. Esclaves, suivez-moi, afin que la joie et le repos succèdent à nos angoisses. (Il entre dans le palais.)

AMPHITRYON. Va donc, et cours où le destin t'appelle: un autre sans doute pourvoira au reste; mais attends-toi, puisque tu fais le mal, à être maltraité à ton tour. O vieillards! il entre à propos pour se prendre au piége meurtrier, le scélérat qui espérait faire périr les autres. J'irai le voir tomber sous le coup mortel: elle n'est pas sans charmes la mort d'un ennemi qui porte la peine de ses crimes.

DEMI-CHŒUR. Le vent du malheur a tourné; celui qui naguère était un roi puissant va prendre à son tour le chemin des Enfers. O justice! ô retour de la volonté divine!

DEMI-CHŒUR. Te voilà enfin à l'heure fatale où tu expieras par ta mort les outrages dont tu accablais ceux qui valaient mieux que toi.

DEMI-CHŒUR. La joie fait couler des larmes de mes

Digitized by Google

yeux. Ce à quoi le roi ne crut jamais qu'il pût être exposé est arrivé contre son attente.

DEMI-CHŒUR. Mais, ô vieillard, voyons aussi dans l'intérieur du palais si l'on a le sort que je souhaite.

LYCUS (dans le palais). Ah! ah!

DEMI-CHŒUR. Il commence, ce chant si doux à mon oreille et fait retentir le palais : la mort n'est pas loin. Le roi, gémissant, crie le prélude du trépas.

LYCUS. O terre de Cadmus! je péris victime de la trahison.

DEMI-CHŒUR. C'est que d'autres ont péri par tes mains; résigne-toi à subir un châtiment mérité, et acquitte le prix de tes forfaits.

DEMI-CHŒUR. Quel mortel, souillant les dieux par un injuste blasphème, a lancé d'imprudentes paroles contre les fortunés habitants du ciel et accusé les dieux d'impuissance?

DEMI-CHŒUR. Vieillards, il n'est plus cet homme impie. Le palais est silencieux. Songeons à former des chœurs; car nos amis jouissent du bonheur que je leur souhaitais.

LE CHŒUR. Les chœurs, les chœurs et les festins, voilà ce qui occupe la ville sacrée de Thèbes. Un heureux changement a tari nos larmes et provoqué des chants de joie. Le nouveau roi a péri, et le sceptre est aux mains de notre ancien maître, qui a quitté le port de l'Achéron. L'espérance a lui contre notre attente. Les dieux, les dieux attentifs ont l'œil ouvert sur les impies et sur les justes. L'or et la prospérité égarent l'esprit des mortels en fondant un injuste pouvoir. Nul n'ose songer aux vicissitudes du temps quand il a violé la loi; et, s'abandonnant à l'iniquité, il brise le char éclatant du bonheur. Isménus, charge-toi de couronnes! habitants de la ville aux sept portes, formez dans les rues des chœurs joyeux!

Digitized by Google

Dircé, qui roules de belles eaux, et vous, nymphes de l'Asopus, quittez l'onde paternelle, et unissez vos voix pour chanter le combat victorieux d'Hercule. O rocher boisé de Delphes, séjour des Muses de l'Hélicon, célébrez ma patrie par de joyeux accents; célébrez les murs où surgit du sol cette race d'hommes, ce bataillon de guerriers armés de boucliers d'airain, qui transmirent cet État aux enfants de leurs enfants, lumière sacrée des Thébains. O couche nuptiale que se partagèrent deux époux, un mortel et Jupiter que la petite fille de Persée[1] reçut dans son lit : je croyais déjà et depuis longtemps à ton alliance, ô Jupiter; mais aujourd'hui elle s'est manifestée au delà de mes espérances, et le temps a révélé la valeur éclatante d'Hercule sorti des entrailles de la terre et du royaume souterrain de Pluton. Oui, tu es à mes yeux un roi supérieur à ce tyran dégénéré; et l'on peut juger, à voir le résultat de cette lutte meurtrière, si la justice est toujours agréable aux dieux.

(Une furie paraît dans les airs, conduite par Iris.)

Ah! ah! partagez-vous mon effroi, vieillards, à la vue de ce spectre que j'aperçois sur le palais? Fuyez, fuyez, pressez vos pas tardifs, éloignez-vous. O puissant Apollon, détourne les maux qui nous menacent!

IRIS. Rassurez-vous, vieillards, en voyant Lyssa[2], fille de la Nuit, et Iris, la messagère des dieux : car nous ne venons pas perdre cette cité; nous ne poursuivons qu'une famille, celle du héros qu'on dit fils de Jupiter et d'Alcmène. Avant qu'il eût achevé ses pénibles travaux, le destin le protégeait, et Jupiter, son père, ne nous permettait, ni à Junon, ni à moi, de le persécuter. Maintenant qu'il est quitte des rudes épreuves que lui imposait Eurysthée, Junon veut qu'il verse le sang de victimes

1. Alcmène, fille d'Électryon, père de Persée.
2. Lyssa, c'est-à-dire la Rage.

Digitized by Google

nouvelles et soit le meurtrier de ses enfants; et ce qu'elle veut, je le veux aussi. Va donc, fille de la sombre Nuit, vierge étrangère à l'hymen; et, armée d'un cœur inexorable, souffle, inspire à ce héros la démence, l'égarement homicide, les bonds furieux; enveloppe-le dans des lacs de sang; qu'il égorge de sa propre main et fasse passer l'Achéron à cette jeune et belle famille qui l'entoure, afin qu'il connaisse quel est le courroux de Junon et quel est le mien. Les dieux ne seront comptés pour rien, et les mortels seront grands, si Hercule n'est point puni.

LYSSA. Je suis née d'un noble père et d'une noble mère; fille du Ciel et de la Nuit, la charge que je remplis ici, mes amis n'en seront point jaloux, et c'est à regret que je persécute ceux que j'aime. Je veux donc vous exhorter, Junon et toi, avant de vous voir faire fausse route, à prêter l'oreille à mes discours. L'homme, dans la maison duquel vous m'envoyez, n'est obscur ni sur la terre ni chez les dieux. Après avoir ramené la paix dans des contrées inaccessibles et sur le sauvage Océan, seul il a rétabli dans leurs honneurs les dieux outragés par des impies : aussi je ne te conseille pas de t'attirer de grands malheurs.

IRIS. Abstiens-toi de combattre les résolutions de Junon et les miennes.

LYSSA. Je veux te ramener de la mauvaise voie dans la bonne.

IRIS. L'épouse de Jupiter ne t'a point envoyée ici pour faire étalage de modération.

LYSSA. Que le soleil me soit témoin que j'agis contre ma volonté. Mais, s'il faut absolument obéir à Junon et à toi, s'il faut courir et s'élancer à votre suite, comme le chien suit le chasseur, j'irai : ni la mer, aux flots mugissants, ni les secousses de la terre ébranlée, ni la chute

Digitized by Google

rapide de la foudre, féconde en douleurs, n'égaleront l'impétuosité de Lyssa envahissant le cœur d'Hercule : je briserai les murs de son palais, et je renverserai l'édifice, après avoir tout d'abord fait périr ses enfants; l'assassin ne saura pas qu'il tue ceux auxquels il a donné l'être, avant que je l'aie délivré de mes transports. Regarde : il secoue déjà la tête pour commencer, et roule en silence des yeux égarés, farouches; il ne peut retenir son souffle, comme un taureau qui s'apprête à bondir, et il pousse des mugissements terribles en invoquant les Furies du Tartare. Bientôt j'exciterai en lui de plus violents transports, et je le frapperai de crainte. Va, noble Iris, et reporte tes pas vers l'Olympe; moi, je pénétrerai, invisible, dans le palais d'Hercule.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! gémis, cité malheureuse! on moissonne la fleur de tes guerriers, le fils de Jupiter. O Grèce infortunée! tu vas perdre ton bienfaiteur en proie aux sombres fureurs de Lyssa. Elle est montée sur son char, la Furie qui fait couler tant de larmes; elle presse ses coursiers de l'aiguillon et s'apprête à faire le mal, la fille de la nuit, la Gorgone, avec ses vipères aux cent têtes, aux horribles sifflements, Lyssa, dont le regard pétrifie. Un dieu renverse en un instant l'homme heureux; en un instant les enfants expireront sous les coups de leur père. Malheureux que je suis! O Jupiter, ton fils sans rejeton va succomber aux atteintes vengeresses d'une furie cruelle. O palais! elle commence cette danse que n'animent point les tambours et que désavouent les prêtres de Bacchus armés du thyrse : c'est pour verser le sang, et non pour répandre des libations avec la liqueur de Bacchus. Fuyez, enfants, fuyez : c'est un chant de mort, un chant de mort qui retentit; le chasseur s'élance et poursuit sa proie. Les transports furieux de Lyssa ne resteront pas sans effet. O malheur!

Digitized by Google

hélas! hélas! je pleure sur un père chargé d'ans, sur une tendre mère qui a en vain donné le jour à des enfants. Voici la tempête qui ébranle le palais, le toit qui s'écroule. Ah! ah! que fais-tu, fils de Jupiter? Comme Pallas précipitant Encélade[1], tu portes en ce palais le désordre et l'horreur du Tartare.

UN MESSAGER. O vieillards blanchis par les ans!

LE CHŒUR. Pourquoi ces cris, et que me veux-tu?

LE MESSAGER. L'horreur règne dans le palais.

LE CHŒUR. Je n'ai pas besoin d'appeler un devin.

LE MESSAGER. Les enfants sont morts.

LE CHŒUR. Hélas! hélas!

LE MESSAGER. Pleurez, car c'est un déplorable malheur. Meurtre cruel!

LE CHŒUR. Cruelles aussi les mains paternelles!

LE MESSAGER. Quoi qu'on dise, on dira moins que nous n'avons souffert.

LE CHŒUR. Raconte-nous cette déplorable catastrophe où les enfants sont les victimes et le père le bourreau. Dis-nous comment ces malheurs sont venus fondre du ciel sur ce palais; dis-nous le sort cruel de ces enfants.

LE MESSAGER. Les victimes étaient devant l'autel de Jupiter, pour purifier la maison hors de laquelle Hercule avait jeté le corps du tyran égorgé; en cercle se tenaient rangés le chœur gracieux de ses fils, et son père, et Mégare; la corbeille sacrée circulait autour de l'autel; nous gardions un silence religieux. Au moment où le fils d'Alcmène allait de sa main droite prendre un tison sur l'autel pour le plonger dans l'eau lustrale, il s'arrêta en silence; et, comme il tardait, ses fils le regardèrent. Il n'était déjà plus le même; il tournait ses yeux hagards; ses prunelles sanglantes s'élançaient hors de leurs or-

1. Dans la guerre des géants contre les dieux, Encélade fut écrasé par la ruine de la Sicile et enseveli sous l'Etna.

Digitized by Google

bites, et l'écume dégouttait sur sa barbe touffue. En même temps il s'écria avec un rire d'insensé : « Pourquoi, mon père, allumer le feu lustral, avant d'avoir tué Eurysthée? Pourquoi m'imposer double peine, quand je peux tout faire en une fois? Lorsque j'aurai apporté ici la tête d'Eurysthée, je purifierai mes mains de deux meurtres. Répandez cette eau, jetez loin de vous cette corbeille. Qu'on me donne mon arc, et la massue qui arme mon bras : je vais partir pour Mycènes. Il faut emporter des leviers, des hoyaux, pour renverser les murs construits avec la règle et le ciseau par les Cyclopes. » Alors se mettant en marche et s'imaginant avoir un char quand il n'en avait pas, il s'élance en idée sur le siége, et fouette comme s'il avait un aiguillon dans la main. Ses serviteurs riaient et tremblaient tout ensemble; ils se regardaient l'un l'autre et disaient : « Notre maître se joue de nous, ou il a perdu la raison. » Et lui, parcourait en tous sens sa demeure; arrivé à l'appartement des hommes, il croit voir la ville de Nisus [1], il croit y entrer, s'y étendre sur le sol et y prendre de la nourriture; puis, repartant après un moment de relâche, approcher du bois épais de l'isthme. Là, se dépouillant de ses vêtements, il lutte contre un ennemi imaginaire, et se proclame lui-même vainqueur, en ordonnant à la foule absente de prêter l'oreille. Puis, se croyant à Mycènes, il fait entendre de terribles menaces contre Eurysthée. Son père alors, touchant sa main puissante, lui adresse ces mots : « Mon fils, que t'arrive-t-il? Que signifie cet égarement? Le trépas de ceux que tu viens d'immoler a-t-il troublé ta raison. » Hercule croit que c'est le père d'Eurysthée, qui, tremblant pour un fils, touche sa main en suppliant; il le repousse et prépare son carquois et

1. Mégare.

Digitized by Google

son arc, pour s'en servir contre ses propres enfants qu'il croit ceux d'Eurysthée. Ceux-ci, saisis de frayeur, s'enfuient et cherchent un refuge, l'un sous le voile de sa mère, l'autre derrière une colonne, un autre, comme l'oiseau timide, près de l'autel. La mère s'écrie : « Malheureux père, que fais-tu? tu vas tuer tes enfants. » Le même cri est poussé par le vieillard et par la foule des serviteurs. Pour lui, il poursuit un enfant autour de la colonne, gagne sur lui de vitesse, et s'arrêtant en face de lui, d'un trait il lui perce le foie. L'enfant tombe à la renverse, et, en expirant, arrose le marbre de son sang. Hercule pousse un cri de joie, et d'une voix triomphante : « Voilà, dit-il, un des fils d'Eurysthée étendu mort à mes pieds : son trépas me venge de la haine de son père. » Alors il tend son arc contre celui des enfants qui, tapi contre l'autel, se croyait à l'abri. L'infortuné s'élance d'abord aux genoux de son père, lève une main suppliante vers son menton et son cou : « Mon père chéri, s'écrie-t-il, ne me tue pas; je suis à toi, je suis ton fils : ce n'est pas le fils d'Eurysthée que tu vas frapper. » Hercule roulait les yeux farouches d'une gorgone; et, comme l'enfant se tenait en deçà de l'arc, il lève sa massue au-dessus de sa tête, comme un forgeron qui bat le fer, la laisse retomber sur la tête blonde de l'enfant, et lui brise le crâne. Deux de ces fils tués, il s'apprête à faire une troisième victime; mais la malheureuse mère le prévient, et emporte son enfant dans l'intérieur de la maison où elle s'enferme. Lui, se croyant alors sous les murs des Cyclopes, sape, ébranle les portes, en fait sauter les battants, et d'un même coup abat sa femme avec son fils. Alors il s'élançait pour immoler son vieux père lorsque, visible à tous les yeux, apparut Pallas, brandissant dans sa main une lance armée d'un fer pointu. D'une pierre lancée contre la poitrine d'Hercule, elle arrêta le héros

Digitized by Google

prêt à commettre cet horrible forfait, et elle le plongea dans un sommeil profond. Il tomba sur le sol, heurtant de l'épaule une colonne qui s'était brisée dans l'écroulement de la maison et gisait renversée sur sa base. Renonçant dès lors à fuir, nous avons aidé le vieillard à l'attacher à la colonne, afin qu'il ne puisse, à son réveil, commettre de nouveaux forfaits. Il dort, l'infortuné! d'un bien triste sommeil, teint du sang de ses enfants et de sa femme. Je ne sache pas, pour moi, qu'il y ait un mortel plus malheureux.

LE CHŒUR. Le meurtre, que la terre d'Argos vit commettre par les filles de Danaüs, a été naguère le plus fameux, le plus étonnant dont la Grèce ait été témoin; mais les coups frappés par Hercule surpassent et font oublier cet attentat. Je pourrais citer Procné, égorgeant son malheureux fils, son fils unique : cruel sacrifice, offert aux Muses! Mais toi, infortuné, en proie à un destin furieux, tu as immolé les trois enfants dont tu étais le père. A qui offrir de préférence le tribut de mes gémissements et de mes larmes? pour qui entonner le chant des morts, l'hymne funèbre de Pluton? Ah! ah! voyez, les portes du palais élevé s'ouvrent à deux battants. Hélas! voyez les malheureux enfants couchés devant leur malheureux père; il dort d'un sommeil effrayant, à distance des cadavres. Des liens assujettis par mille nœuds entrelacés entourent le corps d'Hercule et l'attachent aux colonnes du palais. Tel qu'un oiseau qui gémit sur la perte de sa tendre couvée, voyez ce vieillard qui poursuit d'un pas lent sa marche douloureuse : le voilà près de nous.

AMPHITRYON. Vieillards thébains, silence! silence! Laissez Hercule oublier ses maux dans les bras du sommeil.

LE CHŒUR. Je pleure sur toi, vieillard, et sur ces en-

Digitized by Google

fants, et sur cette tête que tant de victoires ont couronnée.

AMPHITRYON. Éloignez-vous; ne faites pas de bruit, craignez par vos cris de réveiller le malheureux qui sommeille et repose.

LE CHŒUR. Dieux! quel horrible carnage!

AMPHITRYON. Ah! ah! vous allez me perdre.

LE CHŒUR. Il soulève son corps de terre.

AMPHITRYON. Ne pouvez-vous gémir en silence, vieillards; gardez, s'il s'éveille, qu'il ne brise ses liens, ne ruine cette ville, n'égorge son père et ne renverse ce palais.

LE CHŒUR. Impossible, impossible de me contraindre.

AMPHITRYON. Tais-toi, que j'écoute sa respiration; allons, je vais prêter l'oreille.

LE CHŒUR. Dort-il?

AMPHITRYON. Oui, il dort d'un funeste sommeil, meurtrier de son épouse, meurtrier de ses enfants que les traits partis en sifflant de son arc ont percés.

LE CHŒUR. Pleure donc...

AMPHITRYON. Je pleure.

LE CHŒUR. Le trépas de ces enfants.

AMPHITRYON. O douleur!

LE CHŒUR. Pleure aussi sur ton fils.

AMPHITRYON. Ah! ah!

LE CHŒUR. O vieillard!

AMPHITRYON. Tais-toi, tais-toi! il s'éveille et se retourne de l'autre côté. Allons, je vais mettre ma personne à l'abri dans le palais.

LE CHŒUR. Rassure-toi, la nuit couvre les paupières de ton fils.

AMPHITRYON. Regardez, regardez. Accablé par le malheur, je ne songe point, hélas! à me dérober à la mort; mais s'il tue son père, il ajoutera encore à ses

Digitized by Google

maux, et les Furies lui demanderont compte du parricide.

LE CHŒUR. Tu aurais dû mourir le jour où tu vengeas le meurtre des frères de ton épouse, en renversant la citadelle des Taphiens baignée par les flots.

AMPHITRYON. Fuyez, fuyez, vieillards, bien loin de ce palais, fuyez le héros furieux qui s'éveille. Bientôt assurément, entassant meurtre sur meurtre, il bouleversera la ville de Cadmus.

LE CHŒUR. O Jupiter, pourquoi ta haine a-t-elle poursuivi ton fils avec tant de fureur ? pourquoi l'as-tu plongé dans cet abîme de maux ?

HERCULE. Oh ! je respire, je vois encore ce que je dois voir, le ciel, la terre, ces traits brillants du soleil ; mais un orage terrible a fondu sur moi et troublé mon âme, et mon souffle brûlant s'échappe de mes poumons haletant, inégal. Pourquoi ces liens qui attachent, comme le navire au rivage, ma poitrine et mes bras vigoureux à cette colonne brisée ? pourquoi ces cadavres près de la place que j'occupe ? Sur le sol gisent épars mon arc et ces flèches ailées qui, toujours dans mes mains, me défendaient et que je savais défendre. Ne suis-je point par hasard redescendu, par ordre d'Eurysthée, dans le royaume infernal d'où j'étais revenu ? Mais je n'aperçois ni le rocher de Sisyphe, ni Pluton, ni le sceptre de la fille de Cérès. Je reste stupéfait, je cherche en vain où je suis... Holà ! n'y a-t-il pas, près ou loin d'ici, quelqu'un de mes amis qui veuille éclairer mon ignorance ? car je ne reconnais aucun des objets auxquels mes sens sont accoutumés.

AMPHITRYON. Vieillards, approcherai-je de l'auteur de mes maux ?

LE CHŒUR. Je t'accompagnerai, je ne trahirai point l'infortune.

Digitized by Google

HERCULE. Mon père, pourquoi pleurer et voiler tes yeux, en te tenant éloigné d'un fils qui t'est si cher?

AMPHITRYON. O mon fils : car tu es mon fils, bien que tu sois malheureux.

HERCULE. Quel malheur est le mien, pour que tu verses des larmes?

AMPHITRYON. Un dieu même gémirait, s'il en éprouvait un pareil.

HERCULE. Voilà de grands mots; mais tu ne m'expliques pas encore ce qui m'est arrivé.

AMPHITRYON. C'est que tu le vois de tes propres yeux, si tu jouis de ta raison.

HERCULE. Dis si tu as quelque reproche à m'adresser.

AMPHITRYON. Je le dirai, si tu n'es plus un ministre de Pluton.

HERCULE. Ciel! quel soupçon insinues-tu encore à mots couverts?

AMPHITRYON. J'observe si tu as bien repris possession de ta raison.

HERCULE. Mais je n'ai pas souvenir d'avoir eu l'esprit égaré.

AMPHITRYON. Vieillards, briserai-je les liens qui enchaînent mon fils? que dois-je faire?

HERCULE. Dis-moi aussi qui m'a attaché : car j'en ai honte.

AMPHITRYON. Borne-toi à connaître cette partie de tes maux; ne t'inquiète pas des autres.

HERCULE. Le silence suffit-il pour m'apprendre ce que je veux savoir?

AMPITRYON. O Jupiter, vois-tu ces fléaux partis du trône de Junon?

HERCULE. Ai-je donc eu à souffrir de sa haine?

Digitized by Google

AMPHITRYON. Laisse là cette déesse, et occupe-toi de tes propres maux.

HERCULE. Je suis perdu. Quel malheur vas-tu m'annoncer?

AMPHITRYON. Eh bien! contemple les cadavres de tes enfants.

HERCULE. Ciel! quel spectacle s'offre à ma vue!

AMPHITRYON. Tu as fait, ô mon fils, une guerre impie à tes enfants.

HERCULE. Que parles-tu de guerre? quel est l'auteur de leur mort?

AMPHITRYON. Toi, tes flèches, et la divinité qui a conduit ton bras.

HERCULE. Quoi? comment? quels malheurs tu m'annonces, mon père!

AMPHITRYON. Dans un accès de fureur : c'est un cruel récit que tu me demandes.

HERCULE. Suis-je donc aussi le meurtrier de mon épouse?

AMPHITRYON. Ta main seule a été l'instrument de tous ces forfaits.

HERCULE. Hélas! hélas! un nuage de deuil m'environne.

AMPHITRYON. Voilà pourquoi je déplore tes malheurs.

HERCULE. J'ai sans doute mis en pièces mon palais dans le transport qui m'agitait?

AMPHITRYON. Je ne sais qu'une chose, c'est que ton infortune est complète.

HERCULE. Où cette fureur s'est-elle emparée de moi? où m'a-t-elle conduit à ma perte?

AMPHITRYON. Lorsqu'auprès de l'autel tu purifiais tes mains avec le feu.

HERCULE. Ciel! pourquoi donc épargner ma vie, après avoir été le meurtrier de mes enfants chéris? Pourquoi

Digitized by Google

tardé-je à m'élancer du haut d'un roc glissant, ou à me percer le foie de mon glaive, pour expier le meurtre de mes enfants? Pourquoi ne pas consumer mes chairs dans le feu, afin d'échapper à l'infamie qui m'attend. Mais, pour mettre obstacle à mes projets de mort, je vois s'avancer Thésée, mon parent et mon ami. Il va me voir; l'abominable infanticide paraîtra aux yeux du plus cher de mes hôtes! Hélas! que faire? où isoler mes malheurs, en m'envolant dans les airs ou en descendant sous la terre? Allons, voilons ma tête, car je rougis des forfaits que j'ai commis, et, pour m'être souillé d'un meurtre qui crie vengeance, je ne veux point faire tort à des innocents.

THÉSÉE. Je viens, suivi d'une troupe de guerriers athéniens qui m'attendent sur les bords de l'Asopus, prêter à ton fils, ô vieillard, le secours de ma lance. Car le bruit s'est répandu, dans la terre d'Erechthée, que Lycus s'est emparé du sceptre de ce pays et s'apprête à vous faire la guerre. Voulant témoigner ma reconnaissance à Hercule, qui m'a ramené sain et sauf des Enfers, je viens mettre à votre service, vieillard, mon bras et mes amis... Hein! pourquoi le sol est-il jonché de ces cadavres? Suis-je en retard, et des malheurs récents ont-ils précédé mon arrivée? Qui a tué ces enfants? quel est l'époux de cette femme que je vois? Sans doute ces enfants ne prennent point part aux combats, et je suis sur la trace de quelque autre malheur extraordinaire.

AMPHITRYON. O prince, qui règnes sur la colline féconde en oliviers.

THÉSÉE. Que signifie ce lugubre début?

AMPHITRYON. Les dieux nous ont fait éprouver de cruelles infortunes.

THÉSÉE. Qui sont ces enfants sur qui tu verses des armes?

Digitized by Google

AMPHITRYON. C'est mon malheureux fils qui les a engendrés; c'est lui, l'auteur de leurs jours, qui les a tués et s'est souillé de leur sang.

THÉSÉE. Prononce des paroles de bon augure.

AMPHITRYON. Je ne demanderais pas mieux.

THÉSÉE. Ce que tu dis là est atroce.

AMPHITRYON. Nous sommes perdus, anéantis, disparus.

THÉSÉE. Que dis-tu ? Comment a-t-il commis cet attentat?

AMPHITRYON. Dans un transport de fureur, avec ses flèches teintes du venin de l'hydre à cent têtes.

THÉSÉE. Le coup part de Junon. Mais dis-moi, vieillard, quel est cet homme étendu au milieu des morts?

AMPHITRYON. C'est mon fils, mon fils célèbre par tant de travaux, qui suivit les dieux dans les plaines de Phlégra[1], et, couvert du bouclier, soutint avec eux cette lutte fatale aux géants.

THÉSÉE. Hélas! hélas! fut-il jamais un mortel aussi malheureux?

AMPHITRYON. Non, tu ne saurais voir chez un autre plus d'infortune et plus d'égarement.

THÉSÉE. Pourquoi voile-t-il sa tête infortunée?

AMPHITRYON. Parce que ta vue, l'amitié fraternelle, le meurtre de ses fils le remplissent de confusion.

THÉSÉE. Mais je suis venu pour m'associer à sa douleur : découvre-le.

AMPHITRYON. Mon fils, écarte, rejette le voile qui couvre tes yeux; montre ta face au soleil. L'amitié doit peser dans la balance autant que tes larmes. Je t'en supplie, par ce menton, par ces genoux, par cette main

1. Lieu fabuleux, placé, suivant les traditions locales, à Pallène, en Macédoine; en Thessalie; en Arcadie; à Cumes, en Campanie, mais toujours à l'Occident et dans des régions volcaniques.

Digitized by Google

que j'embrasse, par ces larmes que verse ton vieux père. O mon enfant, modère ce cœur de lion sauvage; crains de céder à un transport homicide, sacrilége, et d'ajouter de nouveaux malheurs, mon fils, aux malheurs qui t'accablent.

THÉSÉE. Écoute-moi, infortuné, qui t'obstines à garder cette triste attitude, et laisse voir ton visage à tes amis. Il n'est point, en effet, de ténèbres assez noires pour cacher ton malheur. Pourquoi étendre la main et me montrer cette scène de carnage? Crains-tu pour moi le contact pernicieux de tes paroles? Ah! il ne m'en coûte pas de m'associer à ta peine. Car j'ai été heureux naguère, et je dois me reporter au temps où tu m'as tiré des enfers et ramené à la lumière. Je hais ces faux amis chez qui vieillit la reconnaissance, qui veulent bien avoir leur part de bonheur, mais refusent, le malheur venu, de continuer le voyage avec leurs amis. Allons, lève-toi, découvre cette tête malheureuse, jette les yeux sur nous. Un mortel généreux doit supporter, doit accepter les maux que les dieux lui envoient.

HERCULE. Thésée, tu as vu le massacre que j'ai fait de mes enfants?

THÉSÉE. On me l'a dit, et le malheur dont tu me parles est sous mes yeux.

HERCULE. Pourquoi donc m'as-tu forcé de montrer ma face au soleil?

THÉSÉE. Pourquoi ne la montrerais-tu pas? Mortel, profanes-tu la divinité?

HERCULE. Fuis, malheureux, le contact impur d'un criminel.

THÉSÉE. Un ami n'a rien à craindre de la part d'un ami.

HERCULE. Je t'approuve, et ne me repens point de t'avoir rendu service.

Digitized by Google

THÉSÉE. Et moi, que tu as obligé naguère, je te plains aujourd'hui.

HERCULE. Oui, je suis bien à plaindre d'avoir tué mes enfants.

THÉSÉE. Je pleure sur le changement de fortune qui t'accable.

HERCULE. En connais-tu qui soient en proie à de plus grands malheurs?

THÉSÉE. Ton infortune s'étend de la terre jusqu'au ciel.

HERCULE. Aussi suis-je prêt à mourir.

THÉSÉE. Crois-tu que les dieux s'inquiètent de tes menaces?

HERCULE. Ils me bravent, je veux les braver.

THÉSÉE. Arrête. Crains que ce langage arrogant n'aggrave tes maux.

HERCULE. Mes maux, j'en regorge : il n'y a plus place pour d'autres.

THÉSÉE. Que veux-tu faire? Où se laisse emporter ton âme?

HERCULE. Je veux mourir et retourner sous la terre d'où je viens.

THÉSÉE. Tu tiens le langage d'un homme vulgaire.

HERCULE. Il t'est facile de me reprendre, hors de l'infortune, comme tu es.

THÉSÉE. Est-ce Hercule qui parle ainsi, lui qui supporta tant d'épreuves!

HERCULE. Je n'en subis jamais d'aussi grandes, si la souffrance doit se mesurer.

THÉSÉE. Le bienfaiteur des mortels, leur ami dévoué!

HERCULE. Ils ne peuvent rien pour moi, et Junon l'emporte.

THÉSÉE. La Grèce ne souffrira pas que tu meures pour expier ton aveuglement.

Digitized by Google

HERCULE. Écoute les raisons que j'oppose à tes conseils; je t'expliquerai comment la vie n'est pas plus supportable pour moi aujourd'hui que par le passé. D'abord, je suis né d'un père qui, meurtrier de son aïeul maternel et souillé de son sang, épousa cette même Alcmène de qui j'ai reçu le jour. Quand les fondements d'une race sont mal assurés, les descendants sont voués nécessairement au malheur. Jupiter, quel que soit le dieu qu'on appelle de ce nom, m'a condamné en me donnant l'être à la haine de Junon... Ne t'offense pas de mes paroles, vieillard : car c'est toi, et non Jupiter, que je regarde comme mon père. J'étais encore à la mamelle que l'épouse de Jupiter envoya dans mon berceau d'horribles serpents pour me faire périr. Lorsque l'âge eut développé mon corps et mes forces, est-il besoin de rappeler les travaux que j'ai supportés? les luttes victorieuses que j'ai soutenues contre les lions, les Typhons au triple corps, les géants et les Centaures, cette armée de guerriers quadrupèdes? Après avoir tué l'hydre, ce monstre aux mille têtes toujours renaissantes, j'ai accompli une multitude d'autres travaux, et je suis descendu chez les morts pour amener à la lumière, par ordre d'Eurysthée, le gardien du royaume de Pluton, le chien à trois têtes. Enfin, pour couronner ces épreuves cruelles, j'ai égorgé mes enfants et mis le comble aux maux qui affligent ma maison. Voici à quelle nécessité je suis réduit : il ne m'est plus permis d'habiter Thèbes, cette ville si chère à mon cœur; ou, si j'y reste, dans quel temple irai-je, dans quelle réunion d'amis? Mes malheurs ne permettent pas qu'on m'adresse la parole. Irai-je à Argos? Le puis-je, quand je suis exilé de ma patrie? Eh bien! transportons-nous dans quelque autre ville, pour que, à peine reconnu, on nous lance des regards obliques et l'on nous poursuive

Digitized by Google

d'injurieux brocards : « N'est-ce pas là ce fils de Jupiter qui a tué ses enfants et son épouse ? Qu'il aille subir ailleurs le châtiment qu'il mérite. » Pour l'homme, appelé heureux jadis, les revers sont cruels; celui qui fut toujours malheureux ne souffre pas, voué qu'il est dès sa naissance à l'infortune. Ah! je sais où aboutira l'excès de mes maux : la terre élèvera la voix, m'interdisant de la fouler; la mer, les fleuves me défendront de les sillonner, et je serai pareil à Ixion qui tourne enchaîné sur sa roue. Ce qu'il y a de plus avantageux pour moi, c'est que je ne paraisse point aux yeux de ces Grecs qui furent témoins de mes succès et de mon bonheur. Pourquoi faut-il que je vive? Quel avantage trouverai-je à conserver une vie inutile et chargée d'impiété? Que l'illustre épouse de Jupiter danse, que son pied joyeux frappe en cadence le sol de l'Olympe; elle a atteint, en effet, le but qu'elle poursuivait : elle a abattu, renversé de fond en comble, l'homme qui tenait le premier rang dans la Grèce! Qui pourrait adresser ses vœux à cette déesse, qui, en haine d'une femme, et pour se venger de l'amante de Jupiter, a perdu le bienfaiteur de la Grèce, auquel elle n'avait rien à reprocher?

THÉSÉE. Non, le coup ne part point d'une autre divinité : c'est l'épouse de Jupiter qui te frappe; tu l'as bien compris. [Je sais qu'il est plus aisé de donner des avis que de souffrir.] Point d'hommes à qui ne se fassent sentir les atteintes de la fortune; point de dieux même, si les récits des poëtes ne sont pas menteurs. N'ont-ils pas formé entre eux des unions que nulle loi n'autorise? N'ont-ils pas, pour régner, chargé leurs pères de liens honteux? Et cependant ils continuent d'habiter l'Olympe, et les fautes qu'ils ont commises ne leur pèsent point. Eh bien! que diras-tu, toi qui es mortel, si tu supportes impatiemment les coups du sort, tandis

Digitized by Google

que les dieux s'y résignent? Quitte donc Thèbes, puisque la loi t'y oblige, et suis-moi dans la cité de Pallas. Là, quand tu auras purifié tes mains du sang qui les souille, je te donnerai une place à mon foyer, une part de ma fortune; et les présents que je tiens de mes concitoyens pour avoir tué le taureau de Crète et sauvé la vie à quatorze adolescents, je te les offrirai. Sur tous les points du pays, des lots de terre m'ont été attribués : ils porteront désormais ton nom tant que tu vivras; lorsque tu seras descendu chez Pluton, la cité d'Athènes tout entière t'offrira des sacrifices dans des temples élevés en ton honneur. C'est une belle récompense pour des citoyens que d'obtenir de la gloire auprès des Grecs en servant un grand homme. Et moi, je m'acquitterai ainsi avec mon sauveur : car c'est maintenant que tu as besoin d'amis. Tant que les dieux honorent un mortel, à quoi bon les amis? L'appui des dieux lui suffit, quand ils veulent le servir.

HERCULE. Hélas! ces exemples sont étrangers à mes malheurs. Pour moi, je n'ai jamais cru et ne croirai jamais que les dieux se plaisent à des unions que la loi réprouve, qu'ils se chargent de chaînes, et que l'un commande en maître à l'autre. Un dieu, s'il est toutefois réellement dieu, n'a besoin de personne : ce sont les poëtes qui tiennent ces détestables discours. J'ai considéré que, tout malheureux que je suis, j'encourrais le reproche de lâcheté, si je fuyais la clarté du jour. Quiconque, né mortel, ne sait pas comment il faut supporter les revers, ne pourra pas non plus résister au trait d'un ennemi. J'attendrai la mort de pied ferme; j'irai dans ta cité, et je te suis infiniment reconnaissant de tes dons... Ah! j'ai passé par des épreuves sans nombre; jamais je n'ai reculé, ni trempé mes yeux de larmes; et je ne pensais pas que je dusse être réduit à

Digitized by Google

verser des pleurs. Maintenant, à ce qu'il semble, il faut que je sois l'esclave de la fortune. Soit. Vieillard, tu vois que je pars en exil; tu vois aussi que je suis le meurtrier de mes propres enfants. Que leurs corps soient par toi ensevelis et portés au tombeau; honore-les de tes larmes : car la loi ne me permet pas de remplir ces devoirs. Replace-les sur le sein, dans les bras de leur mère; rétablis ces liens que j'ai brisés, hélas! sans le vouloir. Quand tu auras déposé leurs corps dans le sein de la terre, fixe-toi dans cette ville : le séjour en sera douloureux sans doute, mais enfin résigne-toi à supporter mes malheurs. O mes enfants! celui qui vous a fait naître, l'auteur de vos jours, votre père vous a tués; vous n'avez pas recueilli le fruit de ses travaux, ni joui de cette gloire qu'il vous préparait au prix de tant de peines. Et toi, épouse infortunée, je t'ai fait périr, payant d'un cruel retour ta fidélité à ma couche, le long et pénible exercice des vertus domestiques. Ah! malheureuse épouse! malheureux enfants! malheureux moi-même! Sort cruel! je vais donc m'arracher à vous. Douceur amère de ces derniers embrassements! Amère nécessité de vivre en compagnie de ces armes! Je ne sais si je dois les emporter ou les laisser; en retombant sur mon flanc, elles me diront sans cesse : « Par nous tu as fait périr tes enfants et ta femme; tu portes en nous leurs meurtriers. » Et ma main les reprendrait? Et pourquoi? Pourtant, me dépouiller de ces armes, avec lesquelles j'ai accompli tant de hauts faits dans la Grèce, c'est me livrer à mes ennemis, m'exposer à une mort honteuse. Non, il ne faut pas les quitter; je les garderai, bien qu'à regret. Il est un service que le malheureux Hercule réclame de toi, Thésée : viens à Argos réclamer avec moi le prix qui m'est dû pour avoir amené Cerbère; je crains que, seul et livré à la douleur,

Digitized by Google

il ne m'arrive malheur. O terre de Cadmus! ô peuple de Thèbes! rasez vos têtes, mêlez vos larmes, allez au tombeau de ces enfants, pleurez-les et moi avec eux; nous sommes tous morts à la fois, frappés du même coup par l'impitoyable Junon.

THÉSÉE. Lève-toi, malheureux : c'est assez de larmes.

HERCULE. Je ne puis : mes membres refusent de se mouvoir.

THÉSÉE. C'est que le malheur abat même les plus forts.

HERCULE. Ah! que ne puis-je devenir pierre et perdre ainsi le souvenir de mes maux!

THÉSÉE. Calme-toi, et donne la main à un ami qui est tout à ton service.

HERCULE. Crains seulement que je ne tache de sang tes vêtements.

THÉSÉE. Essuie ce sang, tu le peux; je ne m'en mets point en peine.

HERCULE. Je n'ai plus d'enfants, et tu me tiens lieu de fils.

THÉSÉE. Passe ton bras autour de mon cou, je guiderai tes pas.

HERCULE. Vrai couple d'âmes! mais l'un d'eux est bien malheureux. O vieillard, c'est ainsi qu'il faut avoir un ami.

AMPHITRYON. Heureuse est la patrie qui lui a donné le jour.

HERCULE. Thésée, retournons sur nos pas, pour que je voie mes enfants.

THÉSÉE. Si tu goûtes cette consolation, en seras-tu plus léger ?

HERCULE. Je veux les voir et les presser contre mon sein paternel.

AMPHITRYON. Les voilà : car ton désir s'accorde avec le mien.

Digitized by Google

THÉSÉE. Ainsi tu perds le souvenir de tes travaux.

HERCULE. Tous mes maux passés n'égalaient pas ceux que je souffre aujourd'hui.

THÉSÉE. Si l'on te voit montrer cette faiblesse, on te blâmera.

HERCULE. En vivant, je m'abaisse à tes yeux; mais autrefois tu me jugeais autrement.

THÉSÉE. Qu'est devenu le grand Hercule?

HERCULE. Qu'étais-tu toi-même, au temps de ton malheur, dans les Enfers?

THÉSÉE. Si tu veux connaître l'état de mon cœur, j'étais le plus faible des hommes.

HERCULE. Pourquoi dire alors que je succombe à mes malheurs?

THÉSÉE. Avance.

HERCULE. Adieu, vieillard!

AMPHITRYON. Adieu, mon fils!

HERCULE. Ensevelis, comme je te l'ai dit, mes enfants.

AMPHITRYON. Et moi, mon fils, qui m'ensevelira?

HERCULE. Moi.

AMPHITRYON. Quand seras-tu de retour?

HERCULE. Quand tu auras enseveli mes enfants.

AMPHITRYON. Comment?

HERCULE. Je te ferai venir de Thèbes à Athènes. Mais donne la sépulture à ces corps : douloureux office! et moi, qui par d'infâmes attentats ai ruiné ma maison, je suivrai Thésée comme un navire désemparé. Quiconque désire posséder la richesse ou la puissance plutôt qu'un ami fidèle est mal inspiré.

LE CHŒUR. Nous partons, vieillards misérables et gémissants, après avoir perdu les meilleurs des amis.

Digitized by Google

HIPPOLYTE

Digitized by Google

PERSONNAGES :

VÉNUS.

HIPPOLYTE.

SUIVANTS D'HIPPOLYTE.

UN SERVITEUR.

LA NOURRICE DE PHÈDRE.

LE CHŒUR, composé de femmes de Trézène.

THÉSÉE.

UN MESSAGER.

DIANE.

La scène est à Trézène, devant le palais, à l'entrée duquel on voit deux images, l'une de Diane, l'autre de Vénus.

Digitized by Google

HIPPOLYTE

VÉNUS. Je suis la déesse Vénus, dont la gloire et le renom sont grands parmi les mortels et dans le ciel. Du Pont-Euxin aux bornes atlantiques, quiconque vit et voit la lumière du soleil m'est soumis : je comble d'honneur ceux qui respectent ma puissance, et j'abats ceux qui me traitent avec orgueil. Car les dieux aussi ont la faiblesse de prendre plaisir aux honneurs que leur rendent les hommes. Je démontrerai bientôt la vérité de ces paroles. Ainsi le fils de Thésée, Hippolyte, ce rejeton de l'Amazone, ce nourrisson du chaste Pitthée[1], seul entre tous les citoyens de Trézène, prétend que je suis la plus détestable des divinités : il repousse l'amour et fuit le mariage. Il honore et regarde comme la plus grande des divinités la sœur de Phébus, Diane, fille de Jupiter. Sans cesse en compagnie de la vierge, dans la verte forêt, il poursuit avec ses chiens agiles et détruit les bêtes sauvages. Sied-il à un mortel de fréquenter les dieux à ce point? Je n'en suis point jalouse : que m'importe? Mais je punirai aujourd'hui Hippolyte des torts qu'il a eus envers moi : j'ai préparé mon plan depuis longtemps, ma vengeance sera facile. Lorsqu'il vint naguère de la demeure de Pitthée dans la demeure de Pandion, pour assister à la célébration des

1. Pitthée de Trézène, aïeul de Thésée, passait pour l'un des plus anciens sages de la Grèce.

Digitized by Google

sacrés mystères[1], Phèdre, la noble épouse de son père, le vit et s'éprit pour lui d'un violent amour que j'allumai à dessein dans son cœur. Avant de venir en ces lieux, à Trézène, elle fonda, sur la roche même de Pallas, un temple de Vénus, d'où l'on découvre ce pays, et qui rappelait l'objet absent de son amour. A l'avenir, cet édifice, consacré à la déesse, portera le nom d'Hippolyte. Mais depuis que Thésée eut quitté la terre de Cécrops, pour se purifier du sang des Pallantides[2], et eut abordé avec son épouse sur ce rivage où il se résignait à subir un exil d'un an, dès lors, la malheureuse Phèdre, gémissante et percée des traits de l'amour, dépérit en silence, sans que personne dans la maison ait connaissance du mal qui la tue. Mais il ne faut pas que cet amour demeure stérile; j'instruirai Thésée de la vérité; elle éclatera à ses yeux; et mon jeune ennemi périra victime des imprécations de son père, auquel Neptune, le souverain des mers, a promis de ratifier trois de ses vœux[3]. Phèdre mourra non sans gloire, mais elle mourra : je ne serai point assez sensible à son malheur pour renoncer à tirer de mes ennemis la vengeance qui doit me satisfaire. — Mais je vois le fils de Thésée, Hippolyte, qui revient après une chasse laborieuse. Sortons de ces lieux. Sur ses pas marche une troupe nombreuse de serviteurs qui crient et chantent en l'honneur de Diane. Il ne sait pas que les portes de Pluton sont ouvertes pour lui, et qu'il voit la lumière pour la dernière fois.

1. Les mystères d'Eleusis.

2. Pallas était fils de Pandion et frère d'Égée. Ses fils ayant conspiré pour détrôner Thésée, ce prince les fit tous périr. C'est pour expier ce meurtre, qu'il s'exila d'Athènes pendant un an.

3. Thésée avait invoqué Neptune trois fois : 1° pour sortir des enfers; 2° pour sortir du Labyrinthe; 3° pour se venger d'Hippolyte.

Digitized by Google

HIPPOLYTE. Suivez-moi, suivez-moi en chantant la céleste Diane, la fille de Jupiter, l'objet de notre culte.

LES SUIVANTS. Auguste déesse, déesse auguste et vénérable, fille de Jupiter, je te salue, ô Diane, fille de Latone et de Jupiter, de beaucoup la plus belle des vierges, qui habites, dans le vaste ciel, la cour de ton glorieux père, le palais doré de Jupiter. Salut, Diane, la plus belle, la plus belle des vierges de l'Olympe !

HIPPOLYTE. Je t'apporte, ô ma souveraine, cette couronne que mes mains ont tressée : j'en ai cueilli les fleurs dans une prairie vierge, où le berger n'ose conduire ses troupeaux, et que le fer n'a point encore entamée; l'abeille seule y parcourt, au printemps, l'herbe pure de toute atteinte. La Pudeur la nourrit de la rosée des sources vives, pour que puisse y butiner quiconque ne doit rien à l'étude, mais a appris de la nature la sagesse en toute chose; l'accès en est interdit aux pervers. Reçois donc d'une main pieuse, ô ma chère souveraine, cette couronne faite pour orner ta chevelure dorée. Seul entre tous les mortels, j'ai droit de te l'offrir : car j'habite avec toi, je m'entretiens avec toi, et j'entends ta voix, si je n'aperçois pas ton visage. Puissé-je finir ma vie comme je l'ai commencée !

UN SERVITEUR. Prince (car aux dieux seuls convient le nom de maîtres), voudrais-tu recevoir de moi un bon conseil ?

HIPPOLYTE. Oui, certes; autrement, je me piquerais en vain de sagesse.

LE SERVITEUR. Sais-tu quelle loi régit les mortels?

HIPPOLYTE. Je l'ignore : pourquoi me faire cette question?

LE SERVITEUR. Haïr le faste et ce qui ne plaît pas à tous.

Digitized by Google

HIPPOLYTE. Fort bien : peut-on être orgueilleux, en effet, sans être déplaisant?

LE SERVITEUR. Et l'affabilité n'a-t-elle pas quelque charme?

HIPPOLYTE. Beaucoup, assurément; et l'avantage qu'elle procure coûte peu de peine.

LE SERVITEUR. Penses-tu que les mêmes maximes aient cours parmi les dieux?

HIPPOLYTE. Oui, s'il est vrai que nous autres mortels nous empruntions aux dieux leurs lois.

LE SERVITEUR. Pourquoi donc n'invoques-tu pas une déesse vénérable?

HIPPOLYTE. Laquelle? Prends garde que ta langue ne s'égare.

LE SERVITEUR. Celle qui est placée aux portes de ton palais, Vénus.

HIPPOLYTE. Chaste comme je suis, je la salue de loin.

LE SERVITEUR. C'est pourtant une déesse auguste et célèbre parmi les mortels.

HIPPOLYTE. Chacun a ses dieux et ses amis préférés.

LE SERVITEUR. Puisses-tu être heureux, si tu as les sentiments que tu dois avoir!

HIPPOLYTE. Je n'aime pas les divinités qu'on adore la nuit.

LE SERVITEUR. Les dieux, jeune homme, ont droit à nos hommages.

HIPPOLYTE. Allez, compagnons, et, rentrés à la maison, préparez le repas : une table bien garnie plaît au retour de la chasse; et puis, il faut panser les chevaux : je veux, quand je serai rassasié, les atteler à mon char et les exercer à d'utiles évolutions. Pour ta Vénus, je lui dis un long adieu.

LE SERVITEUR. Mais nous (car il ne faut pas imiter les jeunes gens), animés des sentiments qui conviennent

Digitized by Google

aux esclaves, nous adorons tes images, ô puissante Vénus! Pardonne à la fougue de l'âge des paroles inconsidérées, et feins de ne pas les entendre : il sied aux dieux de se montrer plus sages que les hommes.

LE CHŒUR. On cite une roche qui distille l'eau du fleuve Océan, et dont la cîme lance une onde assez abondante pour y plonger les urnes. Là, une de mes amies trempait dans le courant du ruisseau des vêtements de pourpre qu'elle étendait sur le penchant du rocher, aux rayons ardents du soleil. C'est elle qui m'apprit tout d'abord que la reine restait enfermée dans son palais, attachée sur un lit de douleur, et que des tissus légers voilaient sa tête blonde. Depuis trois jours, dit-on, le fruit de Cérès n'a point approché de sa bouche divine; et la malheureuse, atteinte d'un mal secret, veut hâter le terme de sa vie. La fureur qui t'agite, femme infortunée, est sans doute l'œuvre d'une divinité, de Pan, ou d'Hécate, ou des vénérables Corybantes, ou de Cybèle[1] qui erre sur les montagnes. Peut-être expies-tu par ces tourments une offense faite à Dictynne[2] chasseresse, que tu auras frustrée de gâteaux sacrés. Car elle court aussi à travers les flots en franchissant l'humide étendue de l'onde amère. Ton noble époux, le chef des Erechthéides, s'est-il laissé prendre aux charmes d'une rivale qu'il reçoit secrètement dans sa couche au mépris de la foi conjugale? ou bien quelque matelot, parti de Crète, a-t-il abordé au port hospitalier d'Athènes, apportant à la reine une nouvelle fâcheuse qui l'attriste et la tient clouée dans son lit? Les femmes sont d'humeur difficile et sujettes, à l'heure de l'enfantement, à un malaise

1. Pan, Hécate, les Corybantes, Cybèle, sont les divinités qui frappent les mortels de démence.

2. C'est le nom sous lequel Diane était adorée en Crète, la patrie de Phèdre.

Digitized by Google

cruel qui égare leur raison. Ce trouble, je l'ai jadis ressenti dans mon sein; et j'invoquai la céleste Diane qui préside aux accouchements, la déesse habile à manier l'arc; et, toujours vénérée par moi, elle marche au nombre des dieux. — Mais voici la vieille nourrice de Phèdre : elle transporte sa maîtresse devant les portes du palais; et le nuage qui voilait son front s'est encore obscurci. Je suis impatiente de connaître le mal qui consume le corps flétri de la reine.

LA NOURRICE. O maux des mortels! Tristes maladies! Que ferai-je, que ne ferai-je pas pour toi? Voilà cette lumière brillante, ce ciel, après quoi tu soupirais; ton lit de douleur est maintenant hors du palais. Car tu ne parlais que de venir en ces lieux; et bientôt tu auras hâte de rentrer dans ton appartement. Tu es prompte à changer d'avis, et rien ne te satisfait; le présent ne te plaît pas, et à ce que tu as tu préfères ce que tu n'as pas. Mieux vaut souffrir que soigner ceux qui souffrent. Le malade souffre, et voilà tout; à le servir, il y a peine pour le cœur et fatigue pour le corps. La vie des humains n'est qu'un enchaînement de douleurs; il n'y a pas de relâche à leurs maux. Il est un autre bien préférable à la vie; mais les épaisses ténèbres qui l'enveloppent le cachent à nos yeux. Nous nous montrons follement épris du vain éclat de cette existence terrestre, parce que nous n'avons pas l'expérience d'une autre vie, et que nous ne savons rien de ce qui se passe sous la terre : nous sommes dupes de fables qui nous égarent.

PHÈDRE. Soulevez mon corps, redressez ma tête; je sens mes membres brisés se dissoudre, mes amies... Esclaves, prenez ces belles mains... Que ce voile est pesant sur mon front! Ote-le, laisse flotter mes cheveux sur mes épaules.

LA NOURRICE. Courage, mon enfant! Ne déplace pas

Digitized by Google

impatiemment ton corps. Tu supporteras plus aisément ton mal en demeurant tranquille et noblement résignée: souffrir est une nécessité pour les mortels.

PHÈDRE. Hélas! que ne puis-je, au bord d'une source limpide, puiser une onde pure qui me désaltère! Que ne puis-je, couchée à l'ombre des peupliers, me reposer dans une prairie touffue!

LA NOURRICE. O mon enfant, que dis-tu? Garde-toi de tenir devant la foule ce langage insensé.

PHÈDRE. Conduisez-moi sur la montagne. J'irai à la forêt, au milieu des pins, où courent les chiens meurtriers à la poursuite des cerfs tachetés. Dieux! je brûle d'animer les chiens de la voix et d'approcher de mes blonds cheveux le javelot de Thessalie, la main armée d'un dard acéré.

LA NOURRICE. Où s'égare ta pensée, mon enfant? Pourquoi t'inquiéter aussi de chasse? Quel est ce désir de boire l'eau des fontaines? De la colline attenant au palais jaillit une onde propre à te désaltérer.

PHÈDRE. Diane, souveraine de la plage de Limné[1], toi qui présides à ce gymnase où retentit le pied des coursiers, que ne suis-je dans les plaines qui te sont consacrées, occupée à dompter des poulains Vénètes!

LA NOURRICE. Quelle parole t'est encore échappée dans ta folie? Tout à l'heure tu gravissais la montagne, emportée par le désir de la chasse; et maintenant, tu désires guider de jeunes coursiers sur le sable de l'arène: bien habile serait le devin qui saurait quelle divinité t'agite et trouble tes sens, ma fille.

PHÈDRE. Malheureuse, qu'ai-je fait? Où ai-je laissé s'égarer ma raison? J'ai perdu l'esprit; j'ai subi l'in-

1. Plage voisine de Trézène, où se trouvait un gymnase consacré à Ἄρτεμις Λιμνᾶτις.

Digitized by Google

fluence d'une divinité cruelle. Hélas! hélas! infortunée que je suis! Nourrice, voile de nouveau ma tête : car j'ai honte des paroles que j'ai prononcées. Cache-moi : les larmes me coulent des yeux, et le rouge me monte au visage. Recouvrer la raison est douloureux pour moi; la folie est chose cruelle; mais il vaut mieux mourir sans connaître son mal.

LA NOURRICE. Je te cache; et moi, quand la mort cachera-t-elle mon corps? A vivre longtemps j'ai beaucoup appris : c'est que l'amitié qui unit les mortels entre eux devrait être mesurée et ne pas absorber leur âme tout entière; le lien qui les attache devrait être assez souple pour qu'on pût le rompre et le resserrer au besoin. Qu'un seul être souffre pour deux, comme je souffre pour elle, c'est un fardeau insupportable. On dit que des principes rigoureux appliqués à la conduite de la vie offrent plus de périls que de charmes et font obstacle à la santé de l'âme. A mon sens « Rien de trop » vaut mieux que « Trop », et les sages partageront mon sentiment.

LE CHŒUR. Vieille et fidèle nourrice de Phèdre, notre reine : nous sommes témoins des cruelles souffrances qui l'accablent; mais nous ignorons quelle est la nature de son mal, et nous voudrions l'apprendre de ta bouche.

LA NOURRICE. Je l'ignore : j'ai beau l'interroger, elle ne veut rien dire.

LE CHŒUR. Tu ne sais pas non plus quelle est la cause de ces souffrances?

LA NOURRICE. J'ignore l'une et l'autre; elle garde le silence sur tout cela.

LE CHŒUR. Comme son corps est faible et flétri!

LA NOURRICE. Le moyen qu'il en soit autrement! Voilà trois jours qu'elle ne prend aucun aliment.

Digitized by Google

LE CHŒUR. Est-ce l'effet du délire ou est-elle résolue à mourir?

LA NOURRICE. Elle veut mourir, et jeûne jusqu'à ce qu'elle soit débarrassée de la vie.

LE CHŒUR. Il est étrange que son époux souscrive à ce projet.

LA NOURRICE. C'est qu'elle cache sa souffrance et nie être malade.

LE CHŒUR. Et il ne devine pas la vérité en regardant ses traits?

LA NOURRICE. Non : car il se trouve absent de ces lieux.

LE CHŒUR. Mais toi, que n'emploies-tu la violence, t'efforçant de connaître sa maladie et la cause de son délire?

LA NOURRICE. J'ai essayé de tous les moyens et n'en suis pas plus avancée. Toutefois, je ne veux pas me relâcher encore de mon zèle, afin que tu sois témoin et que tu juges toi-même de l'intérêt que je porte à mon infortunée maîtresse. — Allons, ma chère fille, oublions l'une et l'autre ce que nous avons dit : deviens plus traitable; éclaircis ce front attristé, et renonce à ta résolution; pour moi, j'abandonnerai la voie mauvaise où je m'étais engagée, et je te parlerai un meilleur langage. Si tu es atteinte de quelque mal secret, voici des femmes prêtes à te soulager avec moi; si ta souffrance est de celles qu'on peut révéler à des hommes, parle, afin qu'on instruise du fait les médecins. Eh bien! pourquoi garder le silence? Au lieu de te taire, mon enfant, tu devrais ou me réfuter, si j'ai tort, ou me croire, si j'ai raison... Réponds-moi, regarde de ce côté... O malheureuse que je suis! Femmes, nous prenons une peine inutile. Nous ne sommes pas plus avancées qu'auparavant : alors, elle ne se laissait pas fléchir; maintenant, elle refuse d'obéir.

Digitized by Google

Sache toutefois (dussent mes paroles te rendre plus impitoyable que la mer) que, si tu meurs, tu trahiras tes enfants [1] et les chasseras de la maison paternelle : j'en atteste cette reine des Amazones qui a donné un maître à tes enfants, un bâtard dont les sentiments sont dignes d'un homme libre; tu le connais bien, Hippolyte...

PHÈDRE. Hélas!

LA NOURRICE. Ce reproche te touche?

PHÈDRE. Tu me fais mourir, nourrice. Je t'en supplie au nom des dieux, ne me parle plus de cet homme.

LA NOURRICE. Vois : tu es dans ton bon sens, et, malgré cela, tu refuses de servir tes enfants en conservant tes jours!

PHÈDRE. J'aime mes enfants; mais un autre malheur m'accable.

LA NOURRICE. Tes mains, ô ma fille, sont pures de sang?

PHÈDRE. Mes mains sont pures, mais mon cœur est souillé.

LA NOURRICE. Es-tu victime du maléfice de quelque ennemi?

PHÈDRE. Un ami m'a perdue malgré lui et malgré moi.

LA NOURRICE. Thésée a-t-il eu quelque tort envers toi?

PHÈDRE. Puisse-t-on ne jamais me voir l'offenser!

LA NOURRICE. Quel crime as-tu donc commis qui te force à mourir?

PHÈDRE. Que t'importe ma faute? ce n'est pas envers toi que je suis coupable.

LA NOURRICE. Si je n'arrive pas au but, ce n'est pas moi, c'est toi qui en seras cause.

1. Ils se nommaient Acamas et Démophon.

Digitized by Google

PHÈDRE. Que fais-tu? pourquoi me faire violence en me saisissant la main?

LA NOURRICE. Je ne lâcherai pas non plus tes genoux.

PHÈDRE. Tu apprendras ton malheur, infortunée, en apprenant le mien.

LA NOURRICE. Est-il un plus grand malheur pour moi que de te perdre?

PHÈDRE. Tu en mourras; et pourtant cet aveu fait ma gloire.

LA NOURRICE. Et tu me caches une chose qui t'honore, malgré mes prières!

PHÈDRE. C'est que je suis dans la honte et que je cherche à en sortir noblement.

LA NOURRICE. Tu n'en seras donc que plus honorée, si tu parles.

PHÈDRE. Va-t'en, au nom des dieux, et laisse ma main.

LA NOURRICE. Non pas, puisque tu me refuses la grâce qui m'était due.

PHÈDRE. Tu seras satisfaite : car ta main suppliante est sacrée pour moi.

LA NOURRICE. Je ne dirai plus rien : c'est à toi maintenant de parler.

PHÈDRE. O ma mère[1], ô déplorable mère! de quel amour tu as brûlé!

LA NOURRICE. Celui qu'elle éprouva pour un taureau? Mais pourquoi réveiller ce souvenir?

PHÈDRE. O sœur infortunée[2], épouse de Bacchus...

LA NOURRICE. Ma fille, que fais-tu? tu insultes ta famille.

PHÈDRE. Et moi, je meurs la troisième et la plus misérable.

1. Pasiphaé, fille du Soleil et femme de Minos, roi de Crète.
2. Ariane.

Digitized by Google

LA NOURRICE. Je suis stupéfaite : où aboutira ce discours ?

PHÈDRE. C'est de là que vient mon malheur ; il n'est pas récent.

LA NOURRICE. Je n'en ignore pas moins ce que je veux savoir.

PHÈDRE. Hélas ! comment me dirais-tu ce qu'il faut que je dise ?

LA NOURRICE. Je ne suis pas un devin pour pénétrer ce mystère.

PHÈDRE. Quel est ce sentiment qu'on appelle l'amour chez les mortels ?

LA NOURRICE. Le plus doux, ma fille, et le plus amer tout ensemble.

PHÈDRE. Moi, je n'en ai éprouvé que l'amertume.

LA NOURRICE. Que veux-tu dire ? tu aimes ? et qui ?

PHÈDRE. Le fils de l'Amazone, quel qu'il soit après tout.

LA NOURRICE. Hippolyte, dis-tu ?

PHÈDRE. C'est toi qui l'as nommé, non pas moi.

LA NOURRICE. Ciel ! qu'entends-je ? me voilà perdue ! Femmes, cet aveu est intolérable. Non, je ne puis supporter la vie : le jour m'est odieux, la lumière m'est odieuse. Je vais rejeter, sacrifier mon corps, et me débarrasser par la mort du poids de l'existence. Adieu, c'est fait de moi ! Les sages, paraît-il, sont entraînés au crime malgré eux et fatalement. Vénus n'est donc pas une déesse ; il faut qu'elle soit plus encore, pour avoir perdu Phèdre, et moi-même, et toute sa maison.

LE CHŒUR. Tu as entendu la reine, hélas ! tu as recueilli l'aveu de ces maux déplorables que l'oreille se refuse à croire. Puissé-je mourir, chère princesse, avant d'arriver jusqu'au délire où ta pensée s'est égarée ! Infortunée, combien tu souffres ! O douleur, compagne or-

Digitized by Google

dinaire des mortels! C'est fait de toi; tu as révélé ta honte. Et cette journée, avant de finir, que te réserve-t-elle? Ce palais sera témoin de quelque catastrophe. Je vois clairement où te conduira le sort que Vénus t'a jeté, ô malheureuse fille de la Crète!

PHÈDRE. Femmes de Trézène, qui habitez cette extrémité de la terre de Pélops, j'ai déjà réfléchi jadis, sans raison, durant la longueur des nuits, aux causes qui corrompent la vie des mortels. Leurs fautes ne sont pas, je crois, l'effet de la constitution naturelle de leur esprit : car beaucoup ont la sagesse en partage. Voici comment il faut raisonner : nous voyons et connaissons le bien; mais nous ne le pratiquons pas, les uns par lâcheté, les autres préférant le plaisir à la vertu. Et combien de plaisirs nous charment! les longs entretiens, l'oisiveté, mal plein d'attraits, et la honte : or, il y a deux sortes de hontes, l'une qui sied, l'autre qui est le fléau des familles. Si l'on savait avoir honte à propos, le même nom ne désignerait pas deux sentiments opposés. Lors donc que j'eus reconnu ces vérités, nul charme ne dut les effacer de mon esprit, de manière à m'entraîner à des pensées contraires. Je vais te révéler la route que mon cœur a suivie. Quand je me sentis blessée par l'amour, je cherchai le moyen d'en supporter le mieux possible les atteintes. Je commençai dès lors à taire et à cacher mon mal. On ne saurait, en effet, se fier à la langue, qui, capable de corriger les pensées d'autrui, s'attire une foule de maux par sa faute. Ensuite, je résolus de résister noblement à ce fol amour et d'en triompher à force de sagesse. Enfin, comme, en dépit de mes efforts, je ne parvenais pas à vaincre Vénus, il me sembla que le meilleur parti était de mourir : personne ne blâmera ma résolution. Puisse ma gloire éclater à tous les yeux, et ma honte n'avoir pas de témoins! D'ailleurs,

Digitized by Google

je connaissais l'infamie de ma passion, et je savais, de plus, que j'étais femme, et partant odieuse à tous. Ah! périsse, et de la mort la plus cruelle, l'épouse qui, la première, souilla sa couche par un commerce adultère! Ce sont les plus nobles maisons qui ont donné aux femmes ce mauvais exemple : car, lorsque le crime est en honneur auprès des grands, il ne tarde certes pas à séduire le vulgaire. Je hais également ces femmes, modestes dans leur langage, honteusement hardies dans le secret. De quel front, ô Vénus, déesse de la mer, regardent-elles en face leur époux? Comment ne redoutent-elles pas l'obscurité, leur complice? Ne craignent-elles pas que les voûtes de leur maison n'élèvent la voix contre elles? Ce qui me décide à mourir, chères amies, c'est la crainte de déshonorer mon époux et les enfants que j'ai mis au monde : je veux qu'ils vivent dans l'illustre ville d'Athènes, libres, jouissant de leur franc parler, et glorieux de leur mère. Un homme, fût-il né plein d'audace, n'est plus qu'un esclave, dès qu'il a conscience des opprobres de sa mère ou de son père. Il n'est qu'un bien, dit-on, aussi précieux que la vie, c'est une âme juste et droite. Le temps dévoile, à son heure, la méchanceté des mortels, comme le miroir reproduit les traits de la jeune vierge : puissé-je n'être jamais comptée au nombre des méchants!

LE CHŒUR. Oh! comme la modestie est belle en toute chose et recueille de glorieux hommages parmi les mortels!

LA NOURRICE. Maîtresse, ton malheur m'a causé tout à l'heure, il est vrai, un effroi subit et terrible; mais je fais réflexion maintenant que j'avais tort : chez les mortels, le second mouvement est ordinairement le plus raisonnable. Et, de fait, il ne t'est rien arrivé de singulier ni d'extraordinaire : le courroux d'une déesse s'est ap-

Digitized by Google

pesanti sur toi. Tu aimes : faut-il s'en étonner ? Tu as cela de commun avec bien des mortels. Et tu irais, à cause de cet amour, renoncer à la vie ! Le beau profit pour ceux qui aiment ou aimeront leurs semblables, s'il faut qu'ils meurent. Vénus est irrésistible, lorsqu'elle nous attaque avec violence. Lui cède-t-on ? sa poursuite est moins vive ; rencontre-t-elle une âme rebelle et fière ? je te laisse à penser comme elle s'en empare et la torture. Vénus parcourt les airs, elle habite les flots de la mer ; elle est la source de toutes choses ; c'est elle qui fait naître et nourrit l'amour, d'où nous sommes issus, nous tous qui vivons sur la terre. Quiconque possède les écrits des anciens et entretient avec les Muses un commerce assidu, sait que Jupiter brûla jadis pour Sémélé [1] ; il sait aussi que l'Aurore au brillant éclat enleva parmi les dieux Céphale [2] dont elle était éprise ; et cependant ils habitent dans le ciel et ne fuient pas l'abord des dieux ; mais ils cèdent docilement à leur destinée. Et toi, tu ne te soumettras pas à la tienne ! Ton père aurait dû à ce compte t'engendrer à des conditions déterminées et te donner d'autres dieux pour maîtres, si tu n'acceptes pas les lois établies. Combien d'époux, et d'un grand sens, voyant l'opprobre de leur lit, font semblant de ne rien voir ! Combien de pères ferment les yeux sur les faiblesses amoureuses de leurs fils ! Car la sagesse humaine consiste à ignorer ce qui est honteux. Il ne faut pas prétendre ici-bas à une trop grande perfection, pas plus qu'on ne saurait donner une exacte précision au toit qui couronne un édifice. Comment penses-tu que tu pourrais sortir de l'abîme où tu es tombée ? Si pour toi le bien l'emporte sur le mal, tu

1. Bacchus fut le fruit de cet amour.

2. Fils de Mercure et d'Hersé, enlevé au ciel par l'Aurore éprise de sa beauté.

Digitized by Google

dois certes t'estimer fort heureuse pour une mortelle. Renonce donc, chère enfant, à de coupables pensées; fais trêve à tes outrages : car n'est-ce pas outrager les dieux que de prétendre leur être supérieure? Aie le courage d'aimer, puisqu'un dieu l'a voulu ; et si tu souffres du mal d'amour, ménage à ton mal une heureuse issue. Il y a des enchantements et des paroles magiques : on trouvera un remède à ta maladie. Certes, les hommes n'arriveraient jamais à inventer des expédients, si nous autres femmes n'en trouvions pas.

LE CHŒUR. Phèdre, le langage de cette femme est sans doute plus utile dans ta situation présente; mais c'est ta résolution que j'approuve. Et cette approbation est plus déplaisante et plus pénible pour toi à entendre que ses discours.

PHÈDRE. Ce qui ruine les États les mieux constitués, ce qui perd les familles, ce sont les discours décevants. Il ne faut point parler pour charmer nos oreilles, mais pour nous exciter à la gloire.

LA NOURRICE. A quoi bon ce fier langage? Ce ne sont pas de beaux discours qu'il te faut, mais l'homme que tu aimes. Je veux connaître au plus vite ses dispositions, en lui déclarant ta flamme sans détours. Si ta vie ne courait pas les plus grands dangers et que ta raison ne fût pas égarée, je ne t'aurais jamais entraînée jusque-là pour satisfaire tes désirs amoureux; maintenant il s'agit de sauver tes jours, et ma conduite est à l'abri du blâme.

PHÈDRE. Ah! l'abominable langage! Ferme la bouche et mets un terme à ces honteux discours.

LA NOURRICE. Ils sont honteux, mais plus utiles pour toi que tes belles maximes. La réalité, puisqu'elle doit te sauver, vaut mieux que le vain nom pour lequel tu te feras gloire de mourir.

Digitized by Google

PHÈDRE. Je t'en supplie au nom des dieux : puisque ton langage est honteux, quoique habile, ne va pas plus loin : car j'ai soumis honnêtement mon cœur à l'amour; mais si tu caches des conseils honteux sous de belles paroles, je retomberai pour ma perte dans la faute que je veux éviter.

LA NOURRICE. Si telle est ta pensée, il ne fallait pas faillir; mais puisque tu as failli, écoute-moi : c'est une seconde faveur que je te demande. J'ai chez moi des philtres propres à charmer l'amour (je viens d'y songer), et qui guériront ta maladie, si tu n'es point lâche, sans faire tort ni à ton honneur ni à ta raison. Il me faut quelque signe de l'objet aimé, une parole, un morceau de ses vêtements, pour ne faire qu'un de deux cœurs.

PHÈDRE. Est-ce un philtre à étendre sur le corps ou à boire?

LA NOURRICE. Je l'ignore : laisse-toi servir, et n'exige pas qu'on t'instruise.

PHÈDRE. Je tremble que tu ne te montres trop habile.

LA NOURRICE. Sache qu'à ce compte tu aurais peur de tout. Mais que crains-tu ?

PHÈDRE. Que tu ne révèles quelque chose au fils de Thésée.

LA NOURRICE. Laisse-moi faire, ma fille, j'arrangerai tout comme il faut. Daigne seulement, ô Vénus, déesse de la mer, me prêter ton secours! Pour le reste de mes desseins, il suffira d'en faire part aux amis qui sont dans le palais. (Elle sort.)

LE CHŒUR. Amour, amour, qui verses par les yeux le poison du désir et répands une douce volupté dans l'âme de ceux contre lesquels tu as pris les armes, puisses-tu ne jamais égarer ma raison et te ruer sur moi sans mesure! Car ni le feu, ni les astres du ciel ne lancent des

Digitized by Google

traits comparables à ceux de Vénus, partis des mains de l'Amour, fils de Jupiter. C'est en vain, en vain que la Grèce multiplie les hécatombes et sur les bords de l'Alphée et dans le temple d'Apollon Pythien[1], si nous ne révérons pas le fils de Vénus, ce maître souverain des hommes, ce gardien des chambres nuptiales, qui perd et conduit aux derniers malheurs les mortels, lorsqu'il fond sur eux dans Œchalie[2]. Vénus arracha du foyer paternel et entraîna sur mer une jeune fille[3], vierge encore et étrangère au joug de l'hymen, pour l'unir au fils d'Alcmène, comme une bacchante des enfers, parmi le sang et le feu, au son des cris de mort. Infortunée, quel hymne nuptial! O murs sacrés de Thèbes! ô source de Dircé! vous pourriez attester toute la violence de Vénus. C'est elle qui consuma des feux de la foudre la mère de Bacchus[4], unie à Jupiter par un hymen sanglant. Elle souffle avec véhémence sur tous les êtres, et vole çà et là comme une abeille.

PHÈDRE. Femmes, taisez-vous : je suis perdue.

LE CHŒUR. Que se passe-t-il donc d'étrange, Phèdre, dans ton palais?

PHÈDRE. Arrêtez, que je distingue ce que l'on dit dans l'intérieur.

LE CHŒUR. Je me tais : ce début est de mauvais augure.

PHÈDRE. Que je suis malheureuse! Hélas! hélas! cruelles souffrances!

LE CHŒUR. Quelle parole prononces-tu? Pourquoi pousser ce cri? Dis-nous, femme, quelle nouvelle accablante te remplit d'effroi.

1. C'est-à-dire à Olympie et à Delphes.
2. Ville de Thessalie.
3. Iole.
4. Sémélé.

Digitized by Google

PHÈDRE. C'est fait de moi. Approchez de cette porte et écoutez quel bruit éclate dans la maison.

LE CHŒUR. Tu es près de la porte : c'est toi qu'intéressent les paroles qui nous arrivent du palais. Parle, dis-moi quel malheur est survenu?

PHÈDRE. Le fils de l'Amazone, amie des coursiers, Hippolyte, crie et profère contre mon esclave de terribles injures.

LE CHŒUR. J'entends bien une voix, mais je ne puis dire nettement quelles sont les paroles; à travers la porte elles doivent arriver jusqu'à toi.

PHÈDRE. Or, voici qu'il l'accuse clairement d'être une infâme entremetteuse, de trahir le lit de son maître.

LE CHŒUR. Malheur à moi ! chère princesse, tu es trahie. Quel conseil te donnerai-je? Le mystère est dévoilé; te voilà perdue...

PHÈDRE. Ah ! ciel!

LE CHŒUR. Trahie par ton amie.

PHÈDRE. Elle m'a perdue en révélant mes souffrances; elle voulait me guérir, mais son amitié l'a mal inspirée.

LE CHŒUR. Que vas-tu faire pour sortir de cet abîme de maux?

PHÈDRE. Je ne sais qu'un moyen : mourir au plus tôt est le seul remède aux malheurs qui m'accablent.

HIPPOLYTE. O terre vénérable! ô soleil dont l'œil est ouvert sur le monde! quel abominable langage j'ai entendu!

LA NOURRICE. Tais-toi, mon enfant, de peur qu'on n'entende tes cris.

HIPPOLYTE. Le moyen que je me taise, après les horreurs que j'ai entendues !

LA NOURRICE. Oui, je t'en conjure, par cette belle main que je presse.

Digitized by Google

HIPPOLYTE. Garde-toi d'avancer la main et de toucher mes vêtements.

LA NOURRICE. Par tes genoux que j'embrasse, ne me perds pas.

HIPPOLYTE. Et comment te perdrai-je, puisque tu n'as rien dit de criminel, à t'entendre ?

LA NOURRICE. Mon fils, de tels aveux ne sont pas faits pour être publiés.

HIPPOLYTE. Il est plus beau, certes, de dire publiquement ce qui est honnête.

LA NOURRICE. O mon enfant, ne manque pas à ton serment.

HIPPOLYTE. Ma langue a juré, mon cœur n'a point fait le serment.

LA NOURRICE. O mon fils, que vas-tu faire? tu causeras la perte de tes amis.

HIPPOLYTE. Arrière de tels amis! je n'en compte pas parmi les méchants.

LA NOURRICE. Pardonne, mon enfant : il est naturel aux hommes de se tromper.

HIPPOLYTE. O Jupiter, pourquoi as-tu produit à la lumière du soleil les femmes, cette funeste engeance, née pour le malheur des hommes? Si tu voulais propager la race des mortels, tu n'aurais pas dû attribuer ce rôle aux femmes; les hommes, en te consacrant dans tes temples de l'airain, du fer ou de l'or, auraient acheté de quoi engendrer une postérité, chacun en raison de la valeur de son offrande; et, sans femmes, ils auraient vécu libres au sein de leurs demeures. Maintenant, pour introduire ce fléau dans nos foyers, nous commençons par épuiser notre patrimoine. Or, voici qui prouve que la femme est un fléau funeste. Le père qui a engendré et élevé une fille paye une dot pour l'établir dans une maison étrangère et s'en débarrasser. D'autre part, ce-

Digitized by Google

lui qui a reçu chez lui cette engeance funeste se plaît à parer de beaux ornements cette vilaine idole, et, pour la vêtir richement, l'infortuné dépense peu à peu tout son avoir. Il y a nécessité pour lui, s'il s'est allié à de nobles parents, à garder, par égard pour eux, une femme désagréable; s'il a pris une femme vertueuse dont les parents sont sans ressources, à oublier le mal en faveur du bien. Ce qu'on peut souhaiter de mieux, c'est de voir figurer à son foyer une femme nulle et inutile par sa simplicité. Je hais la savante, et je souhaite de n'avoir jamais une épouse dont les idées aillent au delà de ce qui sied à son sexe. Car ce sont les savantes que Vénus pervertit de préférence, tandis que la femme dont l'esprit est borné ne forme pas de désirs impudiques. Les femmes ne devraient pas avoir non plus de servante qui les approche, mais vivre dans la compagnie d'animaux muets, afin qu'elles ne pussent parler à personne, ni entendre la parole de personne. Mais maintenant les femmes perverses forment de coupables projets au dedans, et leurs suivantes les produisent au dehors. C'est ainsi, misérable, que toi aussi tu es venue pour trafiquer du lit sacré de mon père. Tes paroles ont souillé mes oreilles : je veux effacer cette souillure en me lavant dans une onde limpide. Comment donc serais-je criminel, puisqu'il m'a suffi de t'entendre pour me croire impur? C'est ma piété, sache-le bien, femme, qui te sauve. Si je ne m'étais pas lié sans y penser par un serment fait aux dieux, je n'aurais pu m'empêcher de révéler la vérité à mon père. Maintenant je vais m'exiler de ce palais, tant que durera l'absence de Thésée, et je resterai bouche close. J'observerai, en revenant avec mon père, de quel front vous l'aborderez, toi et ta maîtresse. Quant à ton impudence, à toi, j'en aurai déjà un avant-goût. Malédiction sur vous! Je ne

Digitized by Google

me lasserai pas de haïr les femmes, dût-on m'accuser de le répéter sans cesse, parce qu'elles ne se lassent pas non plus d'être perverses. Qu'on leur apprenne donc à être vertueuses, ou qu'on me permette de me déchaîner toujours contre elles.

LE CHŒUR. Malheureuses femmes, combien votre destin est triste! Que faire maintenant ou que dire, pour rompre le nœud qui nous enlace?

PHÈDRE. J'ai mérité mon sort, ô terre! ô lumière! Où fuïr pour échapper au malheur? Comment cacher ma honte, amies? Quel dieu voudra me secourir? Qui voudra parmi les hommes, en me prêtant son aide, s'associer à mon crime? Le malheur qui accable ma vie est irréparable. Je suis la plus infortunée des femmes.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! c'en est fait, maîtresse. Les artifices de ta suivante n'ont pas réussi : te voilà perdue.

PHÈDRE. O monstre et fléau de tes amis, vois où tu m'as réduite. Puisse Jupiter, auteur de ma race, t'anéantir en te frappant du feu céleste! Ne t'avais-je pas dit (car j'avais deviné ta pensée) de taire le secret qui fait maintenant ma honte? Mais tu n'as pas su te contenir, et je mourrai perdue d'honneur. Il me faut donc recourir à de nouveaux expédients. Car Hippolyte, l'âme enflammée de colère, dénoncera, pour nous perdre, ta faute à son père; il contera aussi mes malheurs au vieux Pitthée, et sèmera par tout le pays les bruits les plus injurieux. Meurs donc, et périsse comme toi quiconque est prompt à rendre à ses amis, malgré eux, des services déshonnêtes!

LA NOURRICE. Maîtresse, je suis coupable, et tu as le droit de m'accuser : car le dépit l'emporte chez toi sur le jugement; mais je puis te répondre, si tu veux m'écouter. Je t'ai nourrie et te suis dévouée. En cherchant

Digitized by Google

des remèdes à ton mal, j'en ai trouvé que je n'aurais pas voulu employer. Si j'avais réussi, je serais comptée au nombre des sages; c'est sur l'événement qu'on mesure notre talent.

PHÈDRE. Puis-je trouver juste et suffisant qu'après m'avoir perdue ta bouche en fasse l'aveu?

LA NOURRICE. Nous perdons le temps en paroles : j'ai été imprudente; mais il est encore possible, ma fille, de te tirer de ce mauvais pas.

PHÈDRE. Tais-toi, car tu m'as donné jusqu'ici de funestes conseils, et tu m'as engagée dans une mauvaise voie. Sors de ma présence, et songe à toi-même; pour moi, je saurai bien pourvoir à ma destinée. Quant à vous, nobles filles de Trézène, l'unique faveur que je vous prie de m'accorder, c'est de garder le silence sur ce que vous avez entendu ici.

LE CHŒUR. J'en jure par l'auguste Diane, fille de Jupiter : jamais je ne révélerai tes maux.

PHÈDRE. Fort bien. Pour moi, j'ai trouvé, après réflexion, un remède à mon malheur : par là, j'assure à la fois l'honneur de mes enfants et mon propre salut, autant qu'il est possible après ce coup du sort. Car jamais je ne déshonorerai la Crète qui m'a vue naître, pour sauver mes jours; jamais je n'affronterai le regard de Thésée après l'acte honteux que j'ai commis.

LE CHŒUR. Quelle résolution extrême veux-tu donc prendre?

PHÈDRE. Je veux mourir; comment? c'est à moi d'y aviser.

LE CHŒUR. Point de parole sinistre!

PHÈDRE. Et toi, donne-moi de bons conseils. En quittant la vie aujourd'hui, je réjouirai Vénus qui m'a perdue; je succomberai aux blessures de l'amour. Mais du moins ma mort sera funeste à un autre et lui apprendra

Digitized by Google

à ne pas tirer vanité de mon malheur; je veux qu'il ait sa part du mal qui me tue et devienne ainsi plus modeste. (Elle sort.)

LE CHŒUR[1]. Que ne suis-je enfermée dans des cavernes profondes, ou transformée par un dieu en un oiseau rapide et mêlée à la troupe des habitants de l'air! Je prendrais mon vol au-dessus des flots de la mer Adriatique et des eaux de l'Eridan, où des vierges trois fois malheureuses versent dans l'onde azurée de leur père[2] les larmes brillantes comme l'ambre que leur arrache le sort de Phaéton. Je me transporterais sur la plage où mûrissent les pommes des harmonieuses Hespérides, aux lieux où le souverain de la mer empourprée ferme la route aux matelots, limite extrême occupée par Atlas dont la tête touche au ciel; où les sources de l'ambroisie sortent du palais témoin de l'hymen de Jupiter, et où la terre féconde en célestes trésors ajoute à la félicité des dieux. O vaisseau de Crète, aux blanches voiles, qui transportas ma souveraine à travers les flots de la mer retentissante, lorsqu'elle quitta sa demeure fortunée pour ce funeste hymen qui lui promettait le bonheur! c'est sous de mauvais auspices que tu partis des deux pays, ou du moins de la Crète, pour voler vers l'illustre Athènes, et que les matelots attachèrent au rivage de Munychium les bouts tressés des câbles et descendirent sur le continent. Voilà pourquoi elle a eu le cœur brisé par un mal terrible, par un amour criminel que lui souffla Vénus; voilà pourquoi, succombant au malheur qui l'accable, elle suspendra au toit de la chambre nuptiale un lacet enroulé autour de son cou :

1. « Pour échapper au spectacle de ces malheurs, il voudrait descendre au fond de la terre, ou s'élever dans les airs : double vœu familier aux poëtes grecs. » H. WEIL.

2. Le soleil se couche dans la mer d'Occident.

Digitized by Google

respectant ainsi une divinité farouche, préférant à la honte une bonne renommée, et délivrant son cœur d'un amour funeste.

UN MESSAGER. Holà! holà! accourez tous, vous qui êtes dans le voisinage du palais. Notre maîtresse, l'épouse de Thésée, s'est pendue.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! c'en est fait, notre reine a cessé d'exister : son cou est pris dans un lacet fatal.

LE MESSAGER. Hâtez-vous! qu'on apporte un glaive à deux tranchants pour couper le nœud qui l'attache.

DEMI-CHŒUR. Amies, que devons-nous faire? Faut-il entrer dans le palais et débarrasser la reine de la corde serrée autour de son cou?

DEMI-CHŒUR. Et pourquoi? n'y a-t-il pas là de jeunes serviteurs? Se mêler de tout est chose dangereuse en ce monde.

LE MESSAGER. Redressez, en les étirant, les membres de ce triste cadavre que mon maître va retrouver au lieu de la gardienne de sa maison.

LE CHŒUR. La malheureuse femme est morte, si j'en crois mes oreilles : ce n'est plus qu'un corps inanimé.

THÉSÉE. Femmes, que veulent dire ces cris dont retentit le palais? Les voix bruyantes des serviteurs ont frappé mes oreilles. Quoi! j'arrive d'un pieux voyage, et nul dans la maison, en m'ouvrant les portes, ne me salue de joyeuses paroles. Serait-il arrivé malheur au vieux Pitthée? Sa vie est sans doute fort avancée; et cependant je ne le verrais point partir sans de vifs regrets.

LE CHŒUR. Le malheur que tu redoutes, Thésée, n'a point frappé un vieillard; c'est une jeune victime qui fera couler tes pleurs.

THÉSÉE. Ciel! quelqu'un de mes enfants m'a-t-il été ravi?

Digitized by Google

LE CHŒUR. Ils sont vivants; mais leur mère a péri par le plus triste destin.

THÉSÉE. Que dis-tu? Mon épouse est morte? et comment?

LE CHŒUR. Elle s'est pendue en attachant une corde au plafond.

THÉSÉE. Est-ce le chagrin qui l'a consumée? Quel événement a causé sa mort?

LE CHŒUR. Je n'en sais pas davantage : car je viens d'arriver au palais pour pleurer tes malheurs.

THÉSÉE. Ah! pourquoi donc ai-je ceint ma tête de cette guirlande de feuilles, puisque je devais consulter les dieux pour mon malheur[1]! Esclaves, retirez les verrous, ouvrez les portes à deux battants, afin que je voie, ô spectacle douloureux! le corps d'une épouse dont la perte me tue.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! infortunée, quels maux t'accablent! Tel est l'acte dont tu fus la victime et l'auteur, qu'il a bouleversé cette maison. Je déplore cette résolution hardie, cette mort violente où t'a réduite un destin impie, et dont ta malheureuse main a été l'instrument. Quel dieu, infortunée, a donc éteint le flambeau de tes jours?

THÉSÉE. O douleur! De tous les maux que j'ai soufferts, malheureux que je suis! voici le plus grand. O fortune, ton bras s'est appesanti cruellement sur ma famille et sur moi; c'est une souillure inattendue qu'un mauvais Génie a imprimée sur mon front, la ruine et le fléau de ma vie. Tel est l'abîme de maux où je suis plongé, que je ne pourrai jamais en sortir ni surmonter les flots de l'adversité. Quel langage employer, malheureux que

1. Ceux qui rapportaient de l'oracle une réponse favorable se couronnaient de laurier.

Digitized by Google

je suis! de quel nom appeler ton cruel destin, chère épouse, pour rencontrer la vérité? Tu es partie, comme l'oiseau échappé des mains de l'oiseleur, et d'un vol rapide tu t'es élancée chez Pluton. Hélas! hélas! cruels, bien cruels sont les maux que j'endure. Mon infortune a sans doute une cause lointaine, et j'expie les fautes qu'un de mes ancêtres a commises envers les dieux.

LE CHŒUR. Prince, tu n'es pas seul en butte à de pareils malheurs; beaucoup d'autres ont perdu comme toi une épouse chérie.

THÉSÉE. Je veux mourir, malheureux que je suis! et descendre sous la terre, dans la nuit infernale, puisque je suis privé de ta société si douce: car tu m'as perdu plutôt que tu n'as péri toi-même. Qui donc m'apprendra, chère épouse, pourquoi la mort a glacé ton cœur? Quelqu'un me dira-t-il ce qui s'est passé, ou est-ce en vain que ma demeure royale abrite une foule de serviteurs? Ah! que tu me rends malheureux! Dans quel deuil je vois ma maison plongée, deuil insupportable, et que la parole ne saurait rendre! Oui, je suis perdu. Ma maison est déserte et mes enfants sont orphelins.

LE CHŒUR. Tu nous a quittées, tu nous a quittées, femme chérie entre toutes les femmes, la meilleure de celles qu'éclairent la lumière du soleil et la lune, flambeau des nuits. Ah! malheureux! quelle calamité pour ta maison! Ton infortune remplit mes yeux de larmes, et je tremble depuis longtemps qu'un nouveau malheur ne s'ajoute à celui-ci.

THÉSÉE. Ah! ah! que signifient ces tablettes suspendues à une main chérie? Vont-elles m'annoncer quelque nouveau malheur? L'infortunée m'a-t-elle écrit pour m'adresser une prière relative à notre union et à nos enfants? Rassure-toi, malheureuse: nulle femme n'entrera dans la demeure ni dans le lit de Thésée. Mais j'aperçois

Digitized by Google

l'empreinte de l'anneau d'or porté par celle qui n'est plus. Allons, déroulons le cordon fixé par le cachet, et voyons ce que ces tablettes m'annoncent.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! voici qu'un nouveau malheur s'ajoute à ceux que les dieux nous envoient coup sur coup. Quand je considère ce qui s'est accompli, la vie qui pourrait m'échoir en partage me serait insupportable. Oui, la maison de mes maîtres est ruinée, hélas! elle est anéantie. O destin, ne détruis pas cette maison, s'il est possible! Écoute ma prière: car, telle qu'un devin, je vois dans les regards de quelqu'un un sinistre présage.

THÉSÉE. Ciel! quelle autre infortune vient s'ajouter à mes maux, infortune que je ne puis ni supporter, ni exprimer! Ah! malheureux que je suis!

LE CHŒUR. Qu'y a-t-il? Parle, s'il m'est permis de connaître la vérité.

THÉSÉE. Elle crie, elle crie, cette lettre, d'exécrables attentats. Où fuir le poids de mes maux? Je suis mort, anéanti, quand j'entends la voix terrible qui sort de ces tablettes.

LE CHŒUR. Ah! ce langage annonce des calamités.

THÉSÉE. Non, ma bouche ne tiendra pas plus longtemps secret ce malheur irréparable, ce funeste attentat. O Trézène! ô citoyens! Sans respect pour l'œil auguste de Jupiter, Hippolyte a osé souiller mon lit par la violence. O Neptune, ô mon père! tu m'as promis jadis d'accomplir trois de mes vœux: daigne en exaucer un en faisant périr mon fils; que ce jour soit témoin de son châtiment, si tes promesses doivent se réaliser.

LE CHŒUR. Prince, révoque cette prière, au nom des dieux: car tu reconnaîtras plus tard ton erreur; crois-moi.

THÉSÉE. Non, non; loin de là, je veux le chasser de ce

Digitized by Google

pays. Il n'échappera pas à cette alternative fatale : ou Neptune, sensible à mes prières, le fera périr et le précipitera chez Pluton, ou, banni de cette contrée et errant sur une terre étrangère, il y traînera une douloureuse existence.

LE CHŒUR. Mais voici ton fils Hippolyte, en personne, qui arrive à propos. Modère ce funeste courroux, roi Thésée, et avise le mieux possible aux intérêts de ta maison.

HIPPOLYTE. J'ai entendu tes cris, mon père, et je suis venu en toute hâte. J'ignore la cause de tes gémissements, et je voudrais l'apprendre de ta bouche. Eh bien, que se passe-t-il? Je vois ton épouse morte, et j'en demeure justement étonné : elle que je viens de quitter, elle qui, naguère encore, voyait la clarté du jour! Que lui est-il arrivé? Comment a-t-elle péri? Je désire l'apprendre de toi, mon père... Tu te tais? Faible ressource dans les maux que le silence. Le cœur humain, qui désire tout savoir, est avide même de mauvaises nouvelles. D'ailleurs est-il juste, mon père, de cacher tes infortunes à ceux qui sont tes amis, et plus encore que tes amis?

THÉSÉE. O mortels, sujets à tant d'erreurs! à quoi bon enseigner des milliers d'arts? pourquoi toutes ces inventions, toutes ces découvertes, puisque vous ignorez et méconnaissez encore le moyen d'apprendre la sagesse à ceux que la raison n'éclaire pas?

HIPPOLYTE. C'est un maître habile, sans doute, que l'homme capable de forcer à être sages ceux qui ne le sont pas. Mais à voir comme tu raisonnes subtilement hors de propos, je crains que ta langue ne se laisse égarer par le malheur.

THÉSÉE. Ah! pourquoi les mortels ne peuvent-ils pas à des marques certaines reconnaître leurs amis et discerner leurs sentiments, pour savoir qui les aime et qui

Digitized by Google

les trompe? Tous les hommes devraient avoir deux langages, l'un sincère, l'autre tel quel : l'équité du premier réfuterait l'injustice du second, et nous ne serions pas abusés.

HIPPOLYTE. Quelqu'un de tes amis m'aurait-il calomnié auprès de toi, et serais-je soupçonné malgré mon innocence? Non, je ne reviens pas de ma surprise : et tes discours, d'où la raison est bannie, me frappent de stupeur.

THÉSÉE. Ciel! où s'arrêtera l'esprit humain? Quel sera le terme de son audace et de sa témérité? Si elles croissent de génération en génération, et que la perversité des enfants l'emporte sur celle des pères, il faudra que les dieux ajoutent au monde que nous habitons une autre terre pour contenir les hommes injustes et méchants. Jetez les yeux sur ce perfide, qui, tout né de moi qu'il est, a déshonoré ma couche, et que le témoignage de ce corps inanimé convainc manifestement de scélératesse. Ose, puisque tu n'as pas reculé devant ce crime, regarder ton père en face. Et tu as commerce avec les dieux, comme un homme supérieur? Tu es sage, et le vice n'a jamais souillé ta pureté? Pour moi, tes fanfaronnades ne me persuaderont jamais de manquer de sens en attribuant aux dieux un tel aveuglement. Sois fier désormais, et trompe le vulgaire en t'abstenant de la chair des animaux; donne-toi pour un disciple d'Orphée[1], pour un initié, et repais-toi de la fumée d'une vaine science : te voilà pris sur le fait. Tes pareils, je recommande à tous de les fuir : car ils séduisent par de beaux discours et machinent de honteux desseins. Phèdre n'est plus, et tu crois que sa mort te sauvera : c'est cela même qui achève

1. Ces lignes sont à l'adresse des Orphiques du temps d'Euripide. Il les présente comme des hypocrites qui font parade d'une piété exagérée pour cacher les vices les plus honteux.

Digitized by Google

de te confondre, scélérat. Quels serments, en effet, quels discours seraient assez forts pour démentir ce cadavre et te justifier? Tu diras qu'elle te haïssait, et que les bâtards sont naturellement odieux aux enfants légitimes? Elle ne savait donc pas, à t'entendre, à quel prix il faut vendre sa vie, si, par haine pour toi, elle a sacrifié ce que nous avons de plus cher? Mais, diras-tu, les hommes n'ont pas de ces désirs impurs si naturels aux femmes. Pour moi, je sais qu'il ne faut pas plus se fier aux jeunes gens qu'aux femmes, quand Vénus a troublé leur cœur ardent; la qualité d'homme est un prétexte qu'ils font valoir. Mais pourquoi réfuté-je ainsi maintenant tout ce que tu pourrais dire, en présence de ce cadavre, de ce témoin irrécusable? Va-t'en, fuis au plus vite loin de cette terre, et ne remets les pieds ni dans Athènes, fondée par les dieux, ni sur les limites de l'empire soumis à mon sceptre. Si Thésée, après un pareil outrage, n'était vengé, Sinis[1], le brigand de Corinthe, pourrait dire que je ne l'ai jamais tué, et que je me vante d'une victoire mensongère; les rochers de Sciron[2], voisins de la mer, ne proclameraient plus que je suis le fléau des méchants.

LE CHŒUR. Je ne vois pas comment je pourrais appeler aucun mortel heureux : car les plus grandes réputations sont renversées de fond en comble.

HIPPOLYTE. Mon père, les transports de ton cœur irrité sont terribles; mais la cause que tu plaides, si elle prête à de beaux discours, n'est pas belle, à l'examiner de près. Pour moi, je suis sans art pour parler à

1. Sinis habitait l'isthme de Corinthe, et tuait les voyageurs dont il s'emparait en les attachant à la cime d'un sapin qu'il pliait et laissait ensuite se redresser violemment.

2. Sciron habitait entre l'Attique et la Mégaride : il détroussait les voyageurs et les précipitait dans la mer.

Digitized by Google

la multitude[1], mais plus habile en présence d'un petit nombre d'auditeurs et d'hommes mes égaux. A chacun sa part d'éloquence : car les plus habiles à parler à la foule sont méprisés des vrais sages. Il faut pourtant, dans le malheur qui m'accable, rompre le silence. Je commencerai par où tu as commencé toi-même l'attaque, dans la pensée que tu me confondrais et me fermerais la bouche. Vois-tu ce ciel et cette terre? Il n'est point ici-bas, quoi que tu puisses dire, d'homme plus chaste que moi. Je sais d'abord honorer les dieux, et prendre pour amis des hommes qui, loin de chercher à faire le mal, ont assez de pudeur pour ne rien demander à leurs amis de déshonnête, ni s'acquitter envers eux en leur rendant un service honteux. Je ne médis pas de mes compagnons; qu'ils soient présents ou absents, je suis le même pour eux. Le reproche même, par lequel tu crois m'avoir confondu, ne m'atteint pas : car jusqu'à ce jour mon corps est resté chaste. Je ne connais l'amour que de nom et en peinture : encore suis-je peu disposé à regarder de pareilles images, car j'ai la virginité de l'âme. Mais peut-être n'es-tu pas convaincu de ma chasteté : il te faut donc démontrer comment j'ai été corrompu. Ton épouse était-elle donc pourvue de plus d'attraits que toutes les autres femmes? ou bien ai-je pu espérer, en la séduisant, régner après toi dans ta maison? J'eusse été sot assurément; que dis-je, entièrement privé de sens. Est-ce à dire que le pouvoir ait des charmes pour les sages? Non certes; le pouvoir suprême n'est envié que de ceux dont il a corrompu le cœur. Pour moi, je voudrais obtenir le premier rang dans les concours de la Grèce, et n'occuper dans ma cité que la seconde place, en possession du bonheur et de

1. Allusion à la présence du chœur et de la suite du roi.

Digitized by Google

l'amitié des honnêtes gens. On peut ainsi vivre heureux, et l'absence des périls procure une plus douce jouissance que la royauté. Il est un point sur lequel je n'ai rien dit; tu sais tout le reste. Si j'avais un témoin pour dire quel je suis, et que je me défendisse en présence de Phèdre vivante, tu reconnaîtrais les coupables par l'examen des faits. Et maintenant, j'en jure, par Jupiter, gardien des serments, et par cette terre qui nous porte : je n'ai jamais porté la main sur ton épouse; je ne l'aurais pas voulu, je n'en aurais jamais conçu la pensée. Oui, que je meure sans gloire, sans nom, sans patrie, sans maison, errant et fugitif en tous lieux; que ni la mer, ni la terre ne reçoivent mon corps inanimé, si je suis coupable! Quant à la reine, si la crainte l'a poussée à se donner la mort, c'est ce que j'ignore : il ne m'est pas permis d'en dire davantage. Phèdre fut chaste, n'ayant pas eu l'occasion de manquer à la chasteté; moi qui l'eus, je n'en ai pas abusé.

LE CHŒUR. Tu as suffisamment réfuté l'accusation qui pèse sur toi : le serment que tu as fait aux dieux n'est pas une faible garantie de ton innocence.

THÉSÉE. Voyez ce fourbe, cet imposteur, qui compte me fléchir par sa feinte douceur, après avoir déshonoré son père!

HIPPOLYTE. Ta conduite aussi, mon père, me cause une grande surprise. Si tu étais mon fils et que je fusse ton père, je t'aurais tué, au lieu de te condamner à l'exil, si tu avais osé faire violence à mon épouse.

THÉSÉE. Combien cet arrêt est juste! Tu ne mourras pas ainsi simplement en vertu de la loi que tu t'es imposée toi-même : car un prompt trépas est doux pour le malheureux; mais, errant dans l'exil loin de ton pays natal, tu traîneras une vie douloureuse sur la terre étrangère : telle est la peine réservée à l'impiété.

Digitized by Google

HIPPOLYTE. Hélas! que vas-tu faire? Sans attendre que le temps ait découvert la vérité, tu veux me chasser de cette terre?

THÉSÉE. Je te chasserais au delà des mers et des bornes atlantiques, si je pouvais, tant ta personne m'est odieuse.

HIPPOLYTE. Tu me banniras sans jugement? Tu n'examineras ni serment, ni preuve, ni réponses des devins?

THÉSÉE. Ces tablettes, où ne sont pas consignés les sorts des devins, t'accusent manifestement; quant aux oiseaux qui passent au-dessus de nos têtes, peu m'importe leur témoignage.

HIPPOLYTE. O dieux! pourquoi tiendrais-je ma langue captive, quand je péris par toi que j'honore?... Mais non: quoi que je fasse, je ne persuaderais pas celui qu'il faudrait convaincre, et je violerais en vain le serment qui me lie.

THÉSÉE. Ah! que ta feinte vertu me lasse! Fuis au plus vite loin de ces lieux.

HIPPOLYTE. De quel côté tournerai-je mes pas, malheureux que je suis? Sous quel toit hospitalier entrera l'exilé, après l'accusation qui pèse sur lui?

THÉSÉE. Va trouver ceux qui se plaisent à accueillir les corrupteurs de femmes et les artisans de crimes.

HIPPOLYTE. Ah! mon cœur se déchire, les larmes me coulent presque des yeux, à la pensée que je suis soupçonné, que je parais criminel à tes yeux.

THÉSÉE. C'est quand tu as osé insulter l'épouse de ton père que tu aurais dû gémir et réfléchir d'avance.

HIPPOLYTE. O murs de ce palais, que ne pouvez-vous prendre la parole en ma faveur et témoigner de mon innocence!

THÉSÉE. Tu as recours à des témoins muets: eh bien!

Digitized by Google

celui-ci[1], tout muet qu'il est, dénonce clairement ton crime.

HIPPOLYTE. Ah! que je voudrais me trouver placé en face de moi-même, pour pleurer sur les maux que j'endure!

THÉSÉE. Tu as eu assurément beaucoup plus à cœur le culte de ta propre personne que le respect de ton père, comme c'était ton devoir.

HIPPOLYTE. O mère infortunée! ô funeste naissance! Je ne souhaiterai jamais à aucun de mes amis d'être un bâtard.

THÉSÉE. Arrachez-le d'ici, esclaves! N'avez-vous pas entendu l'arrêt d'exil que j'ai prononcé depuis longtemps contre lui?

HIPPOLYTE. Malheur à celui d'entre eux qui mettra la main sur moi. A toi-même, si telle est ton envie, de me chasser de ce pays.

THÉSÉE. Oui, je le ferai, si tu n'obéis pas à mes ordres : car ton exil ne m'inspire aucune pitié. (Il rentre dans le palais.)

HIPPOLYTE. L'arrêt est irrévocable, je le vois. Malheureux que je suis! Je sais la vérité, et je n'ose la révéler. O fille de Latone, la plus chère à mon cœur de toutes les divinités, toi qui vivais avec moi, qui chassais avec moi, je vais donc fuir l'illustre Athènes! Adieu, ville et terre d'Erechthée! O sol de Trézène, qui offres tant d'attraits à la jeunesse, adieu! car je te vois et te parle pour la dernière fois. Et vous, mes jeunes compagnons en ces lieux, faites-moi vos adieux, et conduisez mes pas hors de ce pays : car vous ne trouverez jamais, quoi que puisse penser mon père, un cœur plus chaste que le mien.

LE CHŒUR. Certes, quand j'y pense, je trouve une

1. Il montre le corps inanimé de Phèdre.

Digitized by Google

grande consolation dans l'idée d'une divine providence; mais cette foi en la providence m'abandonne, quand je considère les destinées et les actions des mortels. Car les événements se suivent sans se ressembler, et la vie des mortels est sujette à de continuelles vicissitudes. Puissent les dieux accorder à mes vœux une existence fortunée et un cœur exempt de chagrins! Je veux une renommée qui ne soit ni trop éclatante ni trop obscure, et cette facilité de mœurs qui, en se prêtant aux circonstances, assure mon bonheur. J'ai perdu le calme de l'âme, et mon espérance est déçue, depuis que j'ai vu l'astre le plus éclatant de la ville de Minerve banni par un père en courroux. O sables du rivage de la patrie! ô chênaie de la montagne où il poursuivait avec ses chiens agiles et tuait les bêtes sauvages en compagnie de la chaste Diane! Tu ne monteras plus sur ton char attelé de chevaux Vénètes, gouvernant la marche de tes coursiers exercés dans la carrière de Limné. Les cordes de ta lyre, toujours éveillée naguère, ne vibreront plus dans le palais de ton père; et, sur le gazon épais, les autels où s'arrête la fille de Latone seront sans couronnes. Ton exil met fin aux rivalités des vierges qui se disputaient ton hymen. Pour moi, sensible à ton malheur, j'achèverai dans les larmes ma triste destinée. O mère infortunée, c'est en vain que tu as enfanté. Ah! je suis indignée contre les dieux. O Grâces, vous qui savez concilier les cœurs, pourquoi laissez-vous partir hors de sa patrie et loin du foyer paternel ce malheureux qui n'a commis aucun crime? — Mais j'aperçois un compagnon d'Hippolyte : il a l'air abattu et précipite ses pas vers le palais.

UN MESSAGER. Où dois-je aller, femmes, pour trouver Thésée, le roi de ce pays? Si vous le savez, dites-le-moi. Est-il dans l'intérieur de ce palais?

LE CHŒUR. Le voici précisément qui sort du palais.

Digitized by Google

LE MESSAGER. Thésée, je t'apporte une nouvelle douloureuse et pour toi et pour ceux qui habitent la ville d'Athènes et le territoire de Trézène.

THÉSÉE. Qu'y a-t-il? Un nouveau malheur a-t-il frappé ces deux villes voisines?

LE MESSAGER. Hippolyte n'est plus, pour le dire en un mot. S'il voit le jour, un rien peut lui ôter la vie.

THÉSÉE. Qui l'a frappé? serait-ce un ennemi, dont il aura violé l'épouse, comme il a fait de celle de son père?

LE MESSAGER. Il a péri, victime de ses propres coursiers et des imprécations que ta bouche a proférées contre ton fils, en invoquant ton père, le souverain des mers.

THÉSÉE. O dieux! et toi, Neptune, tu étais donc vraiment mon père, puisque tu as entendu mes imprécations. Mais dis comment il a péri; comment le glaive de la justice a-t-il frappé le perfide qui m'avait outragé?

LE MESSAGER. Assis près du rivage battu par les flots, nous passions le peigne dans la crinière de ses chevaux, et nous pleurions : car on était venu nous annoncer qu'Hippolyte ne séjournerait plus dans cette contrée, d'où tu l'avais banni par un arrêt cruel. Il vint nous trouver sur le rivage, mêlant ses larmes aux nôtres : une foule nombreuse d'amis de son âge suivait ses pas. Enfin, il fit trêve à sa douleur et nous dit : « Pourquoi me désespérer ainsi? Il faut obéir à la volonté d'un père. Esclaves, attelez ces coursiers à mon char : car il n'est plus de Trézène pour moi. » Aussitôt donc chacun s'empresse, et, plus vite qu'on ne saurait dire, nous amenons à notre maître l'attelage tout préparé. Il prend en main les rênes accrochées au bord du char, après avoir placé ses pieds dans les empreintes mêmes destinées à les recevoir. Et d'abord il s'adressa aux dieux, les mains

Digitized by Google

étendues : « Jupiter, dit-il, que je meure, si je suis un pervers! Puisse mon père, soit que je périsse ou que je voie la lumière, reconnaître quel indigne traitement il m'inflige! » A ces mots, il prit l'aiguillon et le fit sentir à ses chevaux; et nous, serviteurs, marchant à côté du char, près des rênes, nous suivions la route qui mène directement à Argos et au pays d'Epidaure. A peine étions-nous entrés dans le désert, qu'un rivage s'offre à nous, hors des limites de cette contrée et longeant le golfe Saronique. De là, partit un bruit semblable au tonnerre souterrain de Jupiter : c'était un gémissement sourd, horrible à entendre. Les chevaux dressèrent vers le ciel la tête et les oreilles, et une violente terreur s'empara de nous qui cherchions la cause de ce bruit. Nous tournâmes les yeux vers le rivage battu par les flots, et nous vîmes monter vers le ciel une vague énorme qui dérobait à nos regards les rochers de Sciron, et nous cachait l'isthme et le roc d'Esculape. Puis elle s'enfla, et, lançant avec bruit à l'entour une écume abondante, produite par le bouillonnement de la mer, elle s'avança vers le rivage où était le char d'Hippolyte. Là, elle creva comme une trombe et vomit un taureau, monstre sauvage, dont les mugissements horribles firent retentir toute la plage : spectacle effrayant dont on ne pouvait soutenir la vue. Aussitôt les chevaux sont saisis d'épouvante; leur maître, rompu aux manœuvres équestres, saisit les rênes des deux mains et les ramène en arrière, comme un matelot fait la rame, et il se suspend aux brides de tout le poids de son corps; mais les coursiers mordent à belles dents leur frein d'acier, et s'emportent avec rage, ne connaissant plus ni la main de leur guide, ni les rênes, ni le char. Hippolyte, les guides en main, les dirigeait-il du côté de la plaine? le monstre se présentait devant eux et les faisait reculer en les affolant

Digitized by Google

de terreur; si, dans leur fureur, ils s'emportaient vers les rochers, le taureau se glissait le long du char et les suivait en silence, jusqu'à ce qu'enfin la roue heurta contre un rocher, où le char échoué se renversa. Ce fut alors un mélange confus et de moyeux et de chevilles qui volaient en éclats. L'infortuné lui-même, embarrassé dans les rênes et pris dans des nœuds inextricables, est traîné par ses chevaux, la tête brisée contre les roches, les chairs déchirées, et poussant des cris pitoyables. « Arrêtez, disait-il, coursiers nourris à mes râteliers; épargnez votre maître. O funeste imprécation de mon père! qui voudra s'approcher et sauver un innocent? » Plus d'un parmi nous voulait le secourir; mais nous tardions à le faire et restions en arrière. Pour lui, débarrassé je ne sais comment des liens qui le retenaient, il tombe conservant encore un souffle de vie. Les chevaux et le taureau, ce monstre funeste, avaient disparu je ne sais à quel endroit de la montagne. Pour moi, prince, je ne suis qu'un esclave attaché à ta maison; mais je ne consentirai jamais à croire que ton fils soit criminel; non, dût toute la race des femmes se pendre, dussent les pins de l'Ida se transformer en tablettes accusatrices : car je reste convaincu de son innocence.

LE CHŒUR. Hélas! voilà un nouveau malheur accompli. Impossible de se soustraire au destin et à la nécessité.

THÉSÉE. Par haine de la victime je m'étais réjoui à ce récit; mais maintenant, par égard pour les dieux et pour lui, qui est né de moi, je ne me réjouis ni ne m'afflige de son malheur.

LE MESSAGER. Qu'ordonnes-tu? Faut-il le transporter ici? ou que devons-nous faire de ce malheureux pour te plaire? Songes-y; mais, si tu m'en crois, tu ne te montreras pas cruel envers ton malheureux fils.

THÉSÉE. Qu'on le transporte en ces lieux : je veux

Digitized by Google

voir ce fils qui niait avoir souillé mon lit pour le confondre et par mes paroles et par le châtiment que les dieux lui ont envoyé.

LE CHŒUR. C'est toi, Vénus, qui gouvernes le cœur inflexible des dieux et des mortels, et, avec toi, l'enfant aux plumes variées, dont le vol rapide embrasse l'univers; il plane sur la terre et sur la mer retentissante. Ce dieu ailé, brillant de l'éclat de l'or, charme tous les êtres dont il a envahi le cœur en délire, et les animaux qui vivent sur les montagnes, et ceux qui peuplent la mer ou que nourrit la terre éclairée par les feux du soleil; il charme aussi les hommes: sur eux tous, ô Vénus, tu règnes seule en souveraine.

DIANE. Noble fils d'Égée, je t'invite à m'écouter. C'est la fille de Latone, c'est Diane qui t'adresse la parole. Malheureux Thésée, as-tu lieu de te réjouir, quand tu as fait périr ton fils injustement, en ajoutant foi aux discours mensongers de ton épouse? Le crime était imaginaire, et ta ruine est certaine! Que ne peux-tu cacher ta honte dans les entrailles de la terre, ou, t'élevant dans les airs sur des ailes, te soustraire au désastre qui est ton ouvrage? Car tu n'as plus le droit d'être compté au nombre des hommes vertueux. Apprends, Thésée, l'étendue de tes maux: à défaut d'autre profit, j'aurai du moins l'avantage de t'affliger. Or, je suis venue ici pour te révéler l'innocence de ton fils, afin qu'il meure avec honneur, et les fureurs de ton épouse ou ce qu'on pourrait appeler son généreux courage. Blessée par les aiguillons de la déesse que nous haïssons le plus, nous toutes qui chérissons la virginité, elle s'est éprise de ton fils. Elle s'efforça d'armer sa raison contre l'amour; mais elle périt, malgré elle, victime des artifices de sa nourrice, qui révéla la passion de Phèdre à ton fils, sous la foi du serment. Hippolyte, comme de

Digitized by Google

juste, ne prêta pas l'oreille à ces discours, et poussa le respect des dieux jusqu'à ne pas violer non plus la foi du serment, malgré les mauvais traitements dont tu l'avais accablé. Pour Phèdre, craignant de se voir convaincue, elle écrivit ces tablettes mensongères, et tenta de perdre ton fils par ses ruses; et pourtant elle réussit à te persuader.

THÉSÉE. Hélas!

DIANE. Ce récit t'afflige, Thésée. Toutefois calme-toi, et tu gémiras plus encore, quand tu sauras la suite. Ne sais-tu pas que ton père t'avait promis de ratifier trois de tes vœux? Tu en as fais tomber un sur ton fils, barbare, quand tu pouvais frapper un ennemi. Ton père, le souverain des mers, a fait pour toi ce que lui dictait son affection, puisqu'il a tenu sa promesse; mais toi, tu t'es rendu coupable à ses yeux et aux miens, toi qui, sans attendre de preuves ni consulter les devins, sans rien examiner, sans laisser au temps le soin de t'éclairer, t'es trop hâté de lancer contre ton fils des imprécations qui ont causé sa mort.

THÉSÉE. Déesse, que je meure!

DIANE. Ton crime est atroce; toutefois tu peux encore en obtenir le pardon. Car Vénus a voulu qu'il en fût ainsi pour satisfaire son ressentiment. Or, telle est la loi établie parmi les dieux, que, loin de nous opposer au dessein arrêté de l'un d'entre eux, nous nous effaçons toujours devant lui. Car, sache-le bien : si je ne craignais Jupiter, je ne me serais jamais résignée à la honte de laisser mourir celui des mortels que je chéris le plus. Cependant ta faute a d'abord pour excuse l'ignorance; ensuite la mort de ton épouse a fait disparaître les preuves orales qui pouvaient porter la conviction dans ton esprit. Maintenant donc c'est toi surtout que ces maux accablent; mais j'ai aussi ma part de chagrin. Car les dieux ne se

Digitized by Google

réjouissent pas de voir mourir les hommes pieux, tandis que nous exterminons les méchants, eux, leur postérité et leur race.

LE CHŒUR. Mais voici l'infortuné qui s'avance : son jeune corps est en lambeaux, sa tête blonde meurtrie. O maison déplorable! un double deuil a frappé ce palais par la volonté des dieux.

HIPPOLYTE. Ah! ah! malheureux que je suis, victime de l'injuste arrêt d'un père injuste! Je suis mort, infortuné! Hélas! hélas! des douleurs me traversent la tête, des convulsions agitent mon cerveau. Arrête, que je repose mon corps défaillant. Ah! ah! funeste attelage, coursiers que j'ai nourris de mes mains, vous m'avez perdu, vous m'avez tué. Hélas! hélas! au nom des dieux, esclaves, touchez doucement mes membres ulcérés. Qui se tient à droite près de mon flanc? Soulevez-moi convenablement; traînez d'un pas égal et régulier un malheureux, maudit par son père abusé. O Jupiter, Jupiter! sois témoin de mon sort : vois cet Hippolyte, si austère et si religieux, le plus chaste de tous les mortels, dévoué à une mort certaine et précipité sous la terre. C'est en vain que je me suis acquitté envers les hommes des devoirs pénibles de la piété. Hélas! hélas! je sens maintenant les atteintes de la douleur. Laissez un infortuné; et puisse la mort apporter un remède à mes maux! Achevez-moi, tuez un malheureux. Qui me donnera un glaive aiguisé pour trancher le fil de mes jours et m'endormir du sommeil de la mort? O funeste imprécation de mon père! La malédiction, lancée par mes parents[1], noyés dans le sang, et par mes antiques ancêtres, n'a pas tardé à s'accomplir : c'est moi qu'elle atteint, et pourquoi, puisque je suis innocent de tous ces malheurs?

1. Les Pallantides tués par Thésée.

Digitized by Google

Hélas! Que dire? Comment m'affranchirai-je de cette souffrance impitoyable? Puissent mes maux s'endormir dans la nuit infernale, au sein de la sombre mort!

DIANE. Infortuné, à quelles calamités tu as été condamné! La noblesse de ton âme t'a perdu.

HIPPOLYTE. O souffle divin! quoique en proie aux douleurs, je t'ai senti, et mon corps en a été soulagé. La déesse Diane est en ces lieux.

DIANE. Oui, c'est elle, infortuné! ta divinité chérie.

HIPPOLYTE. Vois-tu, ma souveraine, l'état déplorable où je suis?

DIANE. Je le vois; mais les larmes sont interdites à mes yeux.

HIPPOLYTE. Tu n'as plus ton chasseur, ni ton serviteur...

DIANE. Non : tu péris, toi qui m'étais si cher.

HIPPOLYTE. Ni le conducteur de tes coursiers, ni le gardien de tes images.

DIANE. C'est la perfide Vénus qui a tout conduit.

HIPPOLYTE. Hélas! je reconnais la désse qui m'a perdu.

DIANE. Elle a été blessée de tes dédains; elle haïssait ta sagesse.

HIPPOLYTE. C'est elle seule, je m'en aperçois, qui nous perd tous les trois.

DIANE. Ton père, toi et l'épouse de ton père.

HIPPOLYTE. Je déplore donc aussi les malheurs de mon père.

DIANE. Il a été trompé par les desseins de la déesse.

HIPPOLYTE. Que tu es malheureux de cet événement, ô mon père!

THÉSÉE. C'est fait de moi, mon enfant. La vie n'a plus de charmes pour moi.

HIPPOLYTE. Je déplore ton erreur plus que mon sort.

THÉSÉE. Que ne puis-je mourir à ta place, mon enfant!

Digitized by Google

HIPPOLYTE. O dons amers de ton père Neptune !

THÉSÉE. Ma bouche eût-elle dû jamais les réclamer?

HIPPOLYTE. Qu'importe ! tu m'aurais tué, tant tu étais alors irrité.

THÉSÉE. En effet les dieux avaient égaré ma raison.

HIPPOLYTE. Ah ! s'il était permis aux mortels de maudire aussi les dieux !

DIANE. Sois tranquille : non, dans les ténèbres mêmes des enfers, les dieux ne laisseront pas sans vengeance ton corps frappé arbitrairement par la colère de Vénus : c'est le prix dû à ta piété et à ta vertu : armée de ces traits inévitables, je châtierai de ma propre main celui des mortels qui lui est le plus cher[1]. Et toi, infortuné, en retour de tes malheurs, je t'attribuerai dans la ville de Trézène les plus grands honneurs. Les jeunes vierges, avant leurs noces, couperont leur chevelure en ton honneur, et, pendant de longs siècles, tu recueilleras le tribut de leur deuil et de leurs larmes. Tu seras l'éternel sujet de leurs plaintives chansons, et jamais l'amour que te porta Phèdre ne tombera dans le silence et dans l'oubli. Pour toi, fils du vieil Égée, prends ton fils dans tes bras, et presse-le sur ton cœur. Car c'est malgré toi que tu l'as fait périr; et il est naturel que les hommes se trompent, quand les dieux les aveuglent. Toi, Hippolyte, je t'exhorte à ne point haïr ton père : c'est le destin qui est cause de ta mort. Adieu : car il ne m'est pas permis de voir les morts, ni de souiller mes regards par de funèbres exhalaisons; et déjà je te vois approcher du moment fatal.

HIPPOLYTE. Salut à toi aussi, vierge bienheureuse; et puisses-tu quitter sans peine notre longue intimité ! Je fais ma paix avec mon père, puisque tu le veux : car j'ai

1. Il s'agit sans doute d'Adonis, victime de la colère de Diane.

Digitized by Google

obéi jusqu'ici à tes paroles. Hélas ! les ténèbres se répandent déjà sur mes yeux. Prends-moi, mon père, et redresse mon corps.

THÉSÉE. Ah ! mon enfant, que fais-tu de ton malheureux père !

HIPPOLYTE. Je meurs, et déjà je vois les portes des enfers.

THÉSÉE. Veux-tu en me quittant laisser mon âme souillée ?

HIPPOLYTE. Non certes, puisque je t'absous de ce meurtre.

THÉSÉE. Quoi ! tu me décharges du sang versé ?

HIPPOLYTE. J'en atteste Diane et son arc invincible.

THÉSÉE. Chèr enfant, que tu te montres généreux envers ton père !

HIPPOLYTE. Adieu, mon père; mille fois adieu !

THÉSÉE. Oh ! que ton âme est bonne et pieuse !

HIPPOLYTE. Demande aux dieux des fils légitimes qui me ressemblent.

THÉSÉE. Ne m'abandonne pas encore; fais un effort, mon enfant.

HIPPOLYTE. Je suis à bout d'efforts; j'expire, mon père. Hâte-toi de voiler mon visage.

THÉSÉE. O terre illustre d'Athènes et de Minerve, de quel homme tu vas être privée ! Malheureux que je suis ! Je me souviendrai longtemps, ô Vénus, des maux que tu m'as causés.

LE CHŒUR. Ce deuil est commun à tous les citoyens et les frappe inopinément. Il y aura bien des larmes de répandues : car les grands hommes dignes d'être pleurés laissent un souvenir plus durable.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

NOTICE BIOGRAPHIQUE..... I
Alceste..... 1
Andromaque..... 43
Les Bacchantes..... 85
Le Cyclope..... 131
Électre..... 159
Hécube..... 207
Hélène..... 251
Les Héraclides..... 311
Hercule furieux..... 347
Hippolyte..... 393

Paris. — Imp. VIÉVILLE et CAPIOMONT, 6, rue des Poitevins.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AUG 10 1928

Digitized by Google

Digitized by Google